

La mémoire des flammes

Cabasson, Armand

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Armand Cabasson
**La mémoire des
flammes**

GRANDS DÉTECTIVES

10

18

Sur l'auteur

Armand Cabasson est né en 1970. Il est l'auteur de nombreuses nouvelles, dont le recueil *Loin à l'intérieur*, paru en 2005 aux éditions de l'Oxymore, et de deux romans policiers — *Les Proies de l'officier* et *Chasse au loup*. Membre du Souvenir napoléonien et de l'association 813 (les amis de la littérature policière), Armand Cabasson a mené de nombreuses recherches pour restituer avec panache l'ambiance et les batailles des plus légendaires campagnes de Napoléon. Psychiatre dans l'Oise auprès d'adolescents en difficulté, Armand Cabasson vit aujourd'hui dans le nord de la France.

ARMAND CABASSON

CHASSE AU LOUP



10

18

*« Grands Détectives »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein*

NIL ÉDITIONS

*Du même auteur
aux Éditions 10/18*

LES PROIES DE L'OFFICIER, n° 3754

CHASSE AU LOUP, n° 3755

LA MÉMOIRE DES FLAMMES, n° 3883

© Editions 10/18, Département d'Univers Poche, 2006

ISBN 2-264-04119-6

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE XXIX

CHAPITRE XXX

CHAPITRE XXXI

CHAPITRE XXXII

CHAPITRE XXXIII

CHAPITRE XXXIV

CHAPITRE XXXV	
CHAPITRE XXXVI	
CHAPITRE XXXVII	
CHAPITRE XXXVIII	
CHAPITRE XXXIX	
CHAPITRE XL	
CHAPITRE XLI	
CHAPITRE XLII	
CHAPITRE XLIII	
CHAPITRE XLIV	
CHAPITRE XLV	
ÉPILOGUE	

CHAPITRE PREMIER

Tandis qu'il avançait dans le corridor, une image s'imposa à son esprit : chaque pas correspondait au déplacement d'un rouage denté qui entraînait à son tour d'autres mouvements. EL avait préparé son plan avec la minutie d'un horloger. Cette nuit-là, il actionnait enfin le complexe mécanisme. Il perçut du bruit dans les escaliers. Quelqu'un montait. Il suivait le mur de la main, afin de se repérer dans l'obscurité, et avait compté quatre portes. Il revint en arrière, ouvrit la troisième et se dissimula dans la chambre. Là donnait autrefois la fille unique du colonel, mais elle s'était mariée et, depuis lors, la pièce demeurait inoccupée. La lueur jaune-orangé d'une chandelle traversa le couloir, filtrant sous la porte avant de s'éloigner. Un pas lourd, lent, inégal. Mejun, le plus âgé des domestiques, un ancien sergent qui avait eu la jambe abîmée par un boulet autrichien à la bataille de Marengo et que le colonel avait pris à son service. Comme tous les soirs, il allait allumer la cheminée dans le bureau, mais il était en avance d'une demi-heure. Le colonel avait dû abrégé son souper. Adossé à la porte, l'intrus maîtrisait son inquiétude. Sa connaissance des lieux et des habitudes de cette demeure l'aidait à se rassurer. Mejun passa en sens inverse sans déceler sa présence.

Il reprit sa progression et atteignit enfin le bureau, où il se dissimula derrière les longs rideaux en velours qui isolaient la fenêtre. Il ne lui restait plus qu'à attendre.

Très vite, il ne put s'empêcher de se découvrir. L'âtre. Le feu. Les flammes, langues dorées qui léchaient l'air, attiraient son regard. Elles semblèrent le reconnaître et désiraient lui montrer quelque chose. Leurs courbes, leur agitation, leur façon de se mêler les unes aux autres ou de se séparer, les interstices noirs qu'elles ménageaient entre elles... Des visages apparurent sur cette trame dansante. Leur peau était de feu et leurs yeux de suie ; la douleur déformait leurs traits ; leurs bouches s'agrandissaient, béantes, pour pousser des hurlements inaudibles. As disparaissaient, étaient remplacés par d'autres, revenaient... Tous appelaient en vain au secours, souffraient jusqu'à en perdre la raison. Ces présences étaient si réelles... Les

bûches crépitaient, l'une d'elles se rompit et s'effondra dans une gerbe d'étincelles, la frénésie des victimes s'accrut. Le feu envahissait son champ de vision, se communiquait à son esprit, se propageait en lui qui n'était maintenant plus qu'une enveloppe humaine brûlant de l'intérieur. La porte grinça, le ramenant à la réalité, lui laissant à peine le temps de se cacher à nouveau.

Des pas. La démarche tranquille de la personne fatiguée qui souhaite travailler encore un moment, mais sans s'obstiner à vouloir accomplir l'impossible. Le bois du fauteuil du bureau gémit. Seul le colonel avait le droit de s'y asseoir. Une plume commença à crisser au rythme d'une écriture preste. Le vieil officier ne perçut pas la présence qui se matérialisait dans son dos.

CHAPITRE II

Le major Quentin Margont se figea au garde-à-vous. Il arborait son uniforme d'infanterie de ligne, n'ayant toujours pas reçu celui d'officier supérieur de la garde nationale de Paris, alors qu'on l'y avait muté depuis déjà deux mois. Il se trouvait dans un magnifique bureau du palais des Tuileries, avec devant lui deux des personnages les plus célèbres de l'Empire. Malheureusement, il n'aimait pas le premier et se méfiait du second.

Joseph Bonaparte, frère aîné de Napoléon, accumulait les titres mirobolants : roi d'Espagne (ou, encore mieux : roi des Espagnes et des Indes), lieutenant général de l'Empire et commandant de l'armée et de la garde nationale de Paris. L'Empereur lui avait confié la défense de la capitale tandis que lui-même combattait dans le nord-est de la France. Dire qu'en juin 1812, l'Empire était à son apogée... À cette époque, Napoléon se lançait dans la campagne de Russie à la tête d'une armée de... quatre cent mille hommes ! Et, aujourd'hui, le 16 mars 1814, moins de deux ans plus tard, il combattait en France avec seulement soixante-dix mille soldats, tentant d'arrêter un flot de trois cent cinquante mille envahisseurs — Autrichiens, Hongrois, Russes, Prussiens, Suédois, Wurtembergeois, Saxons, Hanovriens, Bavares... — répartis en trois armées : l'armée de Bohême, l'armée de Silésie et l'armée du Nord (dont une partie opérait en Belgique et en Hollande). Sans parler des soixante-cinq mille Anglo-Hispano-Portugais, dirigés d'une main de fer par Sa Grâce le duc de Wellington, qui venaient de s'emparer de Bordeaux et que le maréchal Soult essayait de contenir. Et encore fallait-il ajouter l'armée autrichienne d'Italie, qu'affrontait le prince Eugène de Beauharnais. Quelle chute ! Margont en avait le vertige.

Pouvait-on encore espérer sauver les idéaux de la Révolution ? Napoléon allait peut-être y parvenir envers et contre tout, au vu des stupéfiantes victoires qu'il venait de remporter : le 10 février Champaubert sur les Russes d'Olsuviev, le 11 Montmirail sur les Russes de Sacken, le 12 Château-Thierry sur les Prussiens de York, le 14 Vauchamps sur les Prussiens et les Russes de

l'infatigable Blücher, le 17 Mormant sur les Russes de Wittgenstein et Nangis sur les Austro-Bavarois de De Wrède et le 18 Montereau sur les Autrichiens, Hongrois et Wurtembergeois du pourtant rusé généralissime Schwarzenberg. Tous les pays qui s'étaient coalisés contre lui en étaient encore abasourdis.

Détail étonnant, Joseph – que Margont, avec peut-être un peu trop de sévérité, jugeait incompétent – ressemblait physiquement à l'Empereur : visage rond et empâté, yeux bruns, front dégagé, cheveux noirs clairsemés... Il se croyait remarquablement intelligent, telle la médiocre copie d'un tableau célèbre qui se prend pour l'original.

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, surnommé le « diable boiteux », en était en tout point l'opposé, tant par ses qualités que par ses défauts. Brillant, perspicace, spirituel, manipulateur, séducteur, affable, obséquieux, faux, hypocrite, imprévisible, il possédait le sens de la formule. À propos du résultat cataclysmique de la campagne de Russie, la rumeur murmurait qu'il avait osé dire : « C'est le début de la fin. » L'Empereur le soupçonnait de l'avoir trahi à plusieurs reprises et de tramer maintenant le retour des Bourbons. Leurs rapports étaient si conflictuels que Napoléon l'avait un jour traité de « merde dans un bas de soie ».

Mais Talleyrand savait se rendre indispensable. Haut dignitaire, il participait aux manoeuvres diplomatiques, officiellement ou non. Margont le considérait comme une girouette astucieuse qui anticipait les changements de vent. Cependant, il n'était pas exclu que cet homme retors aimât son pays, à sa manière. Peut-être essayait-il sincèrement d'aider la France et non pas seulement sa propre personne, mais avec l'arrogance de celui qui croit être le seul à savoir ce qu'il convient de faire.

La soixantaine, en perruque poudrée, il observait Margont avec une pénétration qui contredisait sa posture avachie et ses airs de Mathusalem à l'agonie.

— Repos ! s'exclama Joseph. Major Margont, nous vous avons convoqué, car nous avons besoin de vous pour une mission délicate.

Il parlait sans regarder son interlocuteur, étudiant des documents étalés sur son bureau. Margont se doutait que ces papiers en disaient long sur lui et il refrénait l'envie de s'en saisir promptement pour les jeter dans le feu qui tentait de chauffer cette pièce trop grande.

— Son Altesse le prince Eugène vous avait chargé d'une enquête confidentielle durant la campagne de Russie. Cela, vous le savez. En revanche, vous ignorez peut-être ses commentaires à votre sujet. Éloges et louanges !

Il brandit une feuille devant ses yeux et la parcourut.

— Vous êtes, je cite, « un homme admirable »...

Il dut s'interrompre, car Talleyrand venait d'émettre un petit rire. Le prince de Bénévent ne croyait plus depuis longtemps à l'admirable, ni même en l'homme, d'ailleurs...

— Vous vous êtes acquitté de votre tâche avec brio, et cetera, et cetera,

et cetera. Au vu de ces appréciations et de votre biographie, M. de Talleyrand et moi-même estimons que vous êtes l'homme qu'il nous faut.

Margont était un républicain convaincu. À l'heure où Paris risquait d'être menacé, il désirait aider à protéger la capitale et non pas du tout être « l'homme qu'il fallait », quelle que fût l'affaire qu'allait exposer Joseph. Ce dernier se cala dans son fauteuil et le fixa.

— Hier soir, le colonel Berle a été assassiné chez lui, ici, à Paris. Nous avons des raisons de croire que ce crime a été commis par un ou des royalistes...

— Mais il s'agit peut-être d'une fausse piste, intervint aussitôt Talleyrand.

— Ce colonel du génie avait plus de soixante ans, mais, au vu de la situation, il avait accepté de reprendre du service. Il faisait partie des officiers que j'avais chargés de réfléchir aux moyens d'améliorer les défenses de Paris. Nous nous préparons au pire par principe, mais, bien évidemment, l'ennemi n'arrivera jamais jusqu'ici !

— Il y est déjà, Votre Excellence... objecta Margont.

— Insolent ! Encore un révolutionnaire qui croit à la liberté d'expression ! Et il ose m'appeler « Votre Excellence » et non « Votre Majesté » ! Je suis roi d'Espagne !

Il ne restait plus de l'« Espagne impériale » que Barcelone et une partie de la Catalogne. La couronne de Joseph, il n'y avait plus que ce dernier à la voir. Margont se força à se modérer. Sa franchise et son amour des reparties cinglantes lui avaient déjà valu des ennuis par le passé. Mais les termes de « Votre Altesse » ou de « Votre Majesté » se coinçaient dans sa gorge. Il offrait un visage impassible. En revanche, son esprit tempêtait. Cela faisait des mois que l'on aurait dû commencer à renforcer la capitale ! Or on n'avait pas construit un seul retranchement, pas creusé un fossé ! Personne n'avait défini de consignes en cas d'attaque ! Une inaction pareille était criminelle. Joseph craignait-il d'inquiéter la population ? Trouvait-il plus judicieuse la tactique de l'autruche ? Le lieutenant général marqua une pause, trahissant une dernière hésitation à confier cette enquête à Margont. Puis il se lança :

— Le dossier que nous avons sur vous en dit long à ce sujet, major, reprit Joseph. Mais tant mieux. Rien de tel qu'un républicain pour chasser du royaliste ! La victime a été torturée. On a certainement voulu l'obliger à révéler des secrets. J'ignore si ce pauvre Berle a parlé... Il devait me formuler des propositions pour transformer la butte Montmartre en une redoute inexpugnable garnie de canons de gros calibre, pour protéger les accès de Paris... Il travaillait également sur les plans de retranchements qui protégeraient les débouchés des faubourgs, sur la question des ponts : comment les fortifier, les doter d'estacades...

Margont sentait quelque chose remuer en lui. Montmartre, les ponts... Bien sûr, il fallait faire tout cela pour protéger les Parisiens. Mais imaginer ces lieux qu'il appréciait se couvrant de retranchements et d'artillerie le

troublait.

— L'assassin a laissé un emblème royaliste. Une cocarde blanche avec en son centre une médaille ornée d'un symbole héraldique : une fleur de lys en fer de lance côtoyant une épée. Elle était épinglée à la chemise du colonel. Il a également subtilisé des documents. Heureusement, la plupart de ceux-ci étaient codés, conformément à mes instructions. Notre hypothèse est qu'un petit groupe de royalistes a décidé de mener des actions pour déstabiliser la défense de Paris.

Les comploteurs royalistes ! Tout le monde parlait d'eux. On en imaginait des dizaines de milliers là où il ne devait y en avoir que quelques milliers disséminés dans des myriades d'organisations. Depuis les défaites impériales catastrophiques de 1812 et de fin 1813, ils avaient recouvré leur crédibilité et leur énergie. Ils s'agitaient d'autant plus qu'ils n'avaient qu'une peur : que Napoléon parvienne à un compromis avec les Alliés et conserve son trône. Partisans de la guerre à outrance contre l'Empereur, certains d'entre eux étaient favorables à l'utilisation de moyens extrêmes : meurtres et rébellions.

— Nous pensons que l'assassin a laissé ce symbole pour créer un climat de peur. Nos ennemis de l'intérieur ne sont qu'une poignée. Ils veulent paraître plus nombreux et plus dangereux qu'ils ne le sont en réalité. Ne jouons pas leur jeu ! J'exige que ce détail demeure secret. Ni le domestique qui a découvert le corps du colonel ni vous ne devez ébruiter cet aspect de l'affaire. Quant à la Police générale, elle ne sera même pas au courant. Il se trouve que nous possédons un avantage et c'est vous qui allez l'exploiter.

Joseph laissa Margont méditer un instant ces dernières paroles.

— Le meurtrier croit être dissimulé dans l'anonymat des multiples organisations monarchistes : les Chevaliers de la Foi, la Congrégation, l'Aa, les Sociétés du cœur de Jésus... Or il sous-estime l'efficacité de nos services de police, car nous avons un informateur dans un groupe, les Épées du Roi. Cet homme, Charles de Varencourt, est issu de la noblesse normande. Il s'est mêlé à ces conspirateurs par conviction politique, mais il a un point faible, un vice : le jeu. C'est un joueur invétéré, donc un perdant perpétuel. Voici quelques semaines, il s'est mis à nous monnayer ses renseignements.

Ce genre de personnage irritait l'idéaliste qu'était Margont.

— Je vois... intervint-il. Quand il n'a plus eu de pièces, il a misé ses compagnons.

— Très juste. Nous n'avons pas encore procédé à leur arrestation pour trois raisons. La première : dans ce genre d'affaires, nous évitons la précipitation. Plus on attend, plus on accumule les renseignements, plus on identifie de membres du groupe. À ce jour, nous n'avons pas encore réussi à localiser les lieux de résidence de tous les meneurs. La deuxième : ces conspirateurs ont du mal à se mettre d'accord sur les actions qu'ils veulent mener, si bien qu'ils ne représentent pas un danger immédiat. La troisième : grâce à eux, nous pourrions bien réussir à capturer un gibier de tout premier

ordre, le comte Boris Kevlokin. Mais je vous en dirai plus là-dessus tout à l'heure. Charles de Varencourt, donc, nous a fourni des informations. Certains des comploteurs envisagent de mener une campagne d'assassinats visant des membres clés de la défense de Paris.

Quoique Joseph tentât de le dissimuler, sa voix s'était mise à vibrer. Il avait peur. Croyait-il que l'on tenterait de s'en prendre à lui ? Margont s'abstint de le rassurer en lui précisant qu'il n'était pas dans l'intérêt de leurs ennemis d'éliminer un incapable pareil. De toute façon, la sécurité des hauts personnages était remarquablement bien assurée. Joseph se racla la gorge et tenta une nouvelle fois de maîtriser son trouble, ce qui ne fit que laisser transparaître plus encore son inquiétude.

— Le colonel Berle était sur la liste des personnes qu'ils projettent d'assassiner. J'avais fait renforcer les mesures de protection. Discrètement, afin de ne pas révéler à nos adversaires que nous en savions long sur eux ! Mais j'avoue que nous n'avions pas prévu ce qui s'est passé. Les royalistes en faveur de l'utilisation du meurtre sont minoritaires chez les Épées du Roi. Leur projet est toujours débattu, mais il a pour l'instant été écarté. D'autres membres projettent de fomenter un soulèvement populaire. Il y a ceux qui souhaitent imprimer des affiches et ceux qui veulent des fusils, ceux qui comptent attendre que tout se fasse sans eux tout en ayant l'air d'avoir participé aux événements... Le groupe s'est renseigné sur les victimes potentielles. Domicile, lieu de travail, trajets, manies, entourage, nombre de soldats en faction... L'assassin du colonel Berle était au courant de tout cela. Lorsqu'il a agi, quinze personnes se trouvaient sur les lieux ! Des sentinelles, le secrétaire particulier, deux valets, trois servantes, la cuisinière, la fille de cuisine, le cocher... Or cet homme s'est introduit par une fenêtre, il s'est déplacé dans la maison en dépit des va-et-vient et il a réussi à gagner le bureau au deuxième étage. C'est la preuve qu'il connaissait bien les habitudes de sa victime. Quant au symbole qu'il a laissé, il s'agit de l'emblème secret des Épées du Roi.

Margont pensait à Paris. Quelques crimes pouvaient-ils réussir à déstabiliser la défense de la capitale ? Hélas oui. Et Talleyrand ? Le prince de Bénévent demeurait silencieux tout en ne perdant pas une miette de ce qui se disait ni des réactions des interlocuteurs. Margont était curieux d'entendre ce qu'il avait à dire.

— Alors, major, que concluez-vous de ces premiers éléments ? demanda Joseph.

— Rien, Votre Excellence.

Le lieutenant général leva les yeux au ciel, puis sa tête bascula en arrière. Il fixa le plafond, les stucs qui composaient une ellipse élégante et le lustre monumental dont les bougies luttaient contre la grisaille hivernale. Ce geste sonnait faux. Joseph semblait l'avoir mis au point, tel un acteur, pour intimider les interlocuteurs qui ne lui disaient pas ce qu'il voulait entendre. Parce qu'il était le frère de l'Empereur, ce figurant avait été nommé roi. Mais,

au lieu de devenir un Henri V, il n'était qu'un piètre roi Lear lui-même à l'origine d'une partie des maux qui l'accablaient aujourd'hui. Il se leva.

— J'exige une réponse, major.

— Peut-être que l'un des membres de ce groupe a décidé de mettre tout seul à exécution le plan consistant à employer le meurtre contre l'Empire. En laissant l'emblème, outre le fait qu'il nous fait savoir que nous avons des ennemis au coeur même de Paris, il espère également entraîner bon gré mal gré les autres conspirateurs dans cette voie. Il déclenche un processus : à cause de ce crime, vous allez accroître vos efforts contre les Épées du Roi, ce qui va les inquiéter et les pousser à commettre des actes toujours plus violents.

Joseph se réjouit et le sourire de ce haut personnage était supposé tenir lieu de récompense.

— C'est aussi notre opinion.

— Ou alors...

Le lieutenant général leva les sourcils. Ses pensées n'envisageaient pas de « ou alors ».

— On peut aussi craindre que votre informateur soit le coupable, poursuit Margont. Car ce crime fait monter la valeur de ce qu'il a à vendre. Je suis persuadé que vous avez augmenté la rémunération de ses services.

Talleyrand tapota le sol de sa canne. Sa façon d'applaudir. Il prit la parole et sa voix charmait, vous faisant croire que vous étiez quelqu'un de remarquable.

— Monsieur le major Margont, faites de votre mieux pour arrêter cet assassin. Aidez Paris et défendez vos idéaux !

Ce renard méritait sa réputation. Tandis que Joseph s'obstinait à penser que Margont allait lui obéir parce qu'il était Joseph I^{er}, Talleyrand, lui, faisait immédiatement mouche. Ces quelques mots étaient pareils à un index qui se posait sur l'hématome de l'âme de Margont. Les jours à venir allaient être critiques. En cas de défaite de Napoléon, la France subirait l'occupation militaire des puissances coalisées contre elle. Or, toutes étaient des monarchies ou des empires. Les acquis de la Révolution, de la République et de l'Empire seraient écrasés tels des cafards sous les bottes de ces monarques.

— Troisième cas de figure : le coupable est un proche du colonel, ajouta Margont, et il tente de lancer les enquêteurs sur une fausse piste.

Joseph secoua la tête.

— Notre informateur est formel : les Épées du Roi ont la hantise des espions. Ils se méfient de tout et de tout le monde. Ils protègent leurs secrets. Or il s'agit de leur emblème, il n'y a pas d'erreur possible, et seuls ceux qui font partie de leur comité directeur le connaissent, ainsi que Savary, le ministre de la Police générale, et moi-même. Non, il est clair que l'un des leurs – ou plusieurs ? — est l'auteur de ce crime.

Margont observait comment Joseph disposait les pièces sur l'échiquier. Napoléon, la Grande Armée devenue si petite, mais pourtant encore redoutable, Louis XVIII, les royalistes, les multitudes de pions des armées

alliées, un colonel assassiné, un ou des coupables, un espion peu fiable, Paris... Mais lui, où espérait-on le placer ?

— La Police générale me paraît tout à fait capable de mener cette enquête, commenta-t-il prudemment.

— Et c'est ce qu'elle va faire, major. Vous, vous allez devenir membre des Épées du Roi.

— Comment ? hurla Margont. Mais vous voulez ma mort ? Je refuse de...

— On ne me refuse rien ! La décision est déjà prise.

— Je suis incapable de réussir ! Je ne parviendrais jamais à me faire passer pour un aristocrate et, au premier faux pas, je serais...

— Au contraire ! Vous êtes l'homme rêvé pour cette mission. Vous avez passé plusieurs années de votre enfance dans l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert, parce que votre oncle voulait faire de vous un moine, même si c'était contre votre gré. Reprenez cela tel quel ! La même histoire est arrivée à bien des fils cadets de la noblesse dont le père était soucieux de léguer tous ses biens à l'aîné. Vous savez lire et écrire, vous connaissez le latin... Vous allez vous faire passer pour le chevalier Quentin de Langés. La famille de Langés existait bel et bien, nous n'avons pas choisi ce nom au hasard. Elle appartenait à la noblesse languedocienne et elle a été massacrée durant la Révolution, vous lirez son histoire dans les documents que nous vous fournirons. Donc si les Épées du Roi envoient l'un des leurs enquêter sur votre passé, il trouvera effectivement des traces : un nom par-ci par-là, un château incendié dont il ne reste rien... Et avant qu'il ait fait les trois cents lieues aller-retour... Vous êtes officier ? Des dizaines de milliers d'aristocrates qui avaient émigré sont revenus en France pour bénéficier des amnisties généreusement accordées par l'Empereur. Un bon nombre d'entre eux ont choisi la carrière militaire. Il n'y aura que peu de mensonges à ajouter à votre propre histoire pour faire de vous un bon royaliste et, moins vous mentirez, plus vous serez crédible.

— Je serai démasqué et on me retrouvera dans la Seine ! Vous possédez déjà un informateur...

— Nous n'avons aucune confiance en ce Varencourt. Il nous faut un homme loyal. L'affaire est devenue de première importance, on ne peut pas s'en remettre à un mercenaire.

— Quand il aura perdu votre argent sur les tables de jeu, c'est ma vie qu'il mettra ! Il a monnayé ses amis, il se rachètera à leurs yeux en me dénonçant, puis il vous vendra les noms de ceux qui m'auront poignardé !

Joseph haussa le ton, gesticula, rougit... Il ressemblait à un verre qui, agité par une main en colère, déborde de vin rouge.

— Taisez-vous ! Ce sont mes ordres ! Croyez-vous que quiconque ici se soucie de votre avis ? Continuez et je vous envoie galoper dans les pattes des cosaques ! Silence !

Sur le bureau était amassé un fatras de papiers, de livres et d'objets. Il poussa le tout des deux mains en direction de Margont.

— Voilà tout ce qu'il vous faut : la biographie du chevalier Quentin de Langés, un passeport en règle stipulant que vous êtes revenu en France en 1802 pour bénéficier de l'amnistie du 6 floréal an X, une chevalière aux armoiries des Langés – que vous ne porterez pas, mais garderez chez vous –, la clé de votre logement, un peu d'argent, des fausses lettres de votre ancienne maîtresse qui est restée en Écosse, des ouvrages décrivant Édimbourg où vous avez vécu dans la misère, ce qui a fini par vous contraindre à rentrer, quelques précisions sur les régiments dans lesquels vous avez servi – le 18^e et le 84^e, que vous connaissez bien –, une liste d'expressions chéries par les royalistes, un résumé des renseignements que nous a fournis Charles de Varencourt... Apprenez tout par coeur, puis détruisez ce qui doit disparaître.

— Votre Excellence, pourquoi n'employez-vous pas vos propres agents ? Eux ont l'habitude de ce genre de prouesses.

— C'est trop risqué. Paris est devenu le rendez-vous des comploteurs et des traîtres. Je ne me fais aucune illusion : du fait de nos difficultés, des fonctionnaires impériaux, des militaires et des dignitaires nous trahissent. Je suis persuadé que les noms d'un grand nombre de nos agents ont été divulgués à nos adversaires. Il nous faut du sang neuf !

— Quitte à le faire couler, ce sang neuf...

— Cela suffit !

Mais Talleyrand, au contraire, acquiesça avec jovialité.

— Bien ! De la repartie ! Un conseil : comportez-vous de la sorte avec les Épées du Roi. Soyez fier, arrogant ! De la morgue aristocratique et vous sonnerez vrai !

— Oui, c'est très juste... approuva aussitôt Joseph.

Margont tentait de voir où Talleyrand glissait sa main pour manipuler cette marionnette. Joseph continua comme si de rien n'était, si habitué à ses contradictions qu'il ne les voyait plus.

— La Police générale va mener une enquête. Elle ignorera votre existence, car il y a des fuites de leur côté. Elle me transmettra ses rapports, dont je ferai parvenir les copies à un homme de confiance que vous choisirez vous-même pour vous seconder. Celui-ci les lira avant de les brûler.

— Qu'il pense à manger les cendres... plaisanta Talleyrand.

— Puis il vous informera oralement de la teneur de ces documents. Je vous déconseille vivement de manipuler vous-mêmes ces écrits ! Procédez comme je viens de vous le dire. Votre homme se fera connaître de ma police en se présentant au 9, rue de la Fraternité, sous le nom de « M. Gage ». Il demandera à parler à M. Natai. Ce dernier sera l'intermédiaire entre vous et moi. Il lui remettra des copies de divers documents, dont tous les dossiers de police concernant cette affaire et les informations précises que nous a fournies Charles de Varencourt. Ne rencontrez jamais vous-même ce M. Natai ! Pour le reste, je vous laisse agir à votre guise. Seuls m'importent les résultats. Tenez-moi informé en faisant des comptes rendus oraux à votre homme de confiance, qui les retranscrira et les remettra à M. Natai.

Talleyrand posa les mains sur le pommeau de sa canne. Il s'y appuyait, mais ne se levait toujours pas. Ses gestes étaient pareils à ses phrases : il était difficile d'en percevoir l'intention exacte.

— À chacun sa tâche dans cette enquête : à vous les royalistes, à la Police générale les autres pistes, le tout supervisé par la Police personnelle de Sa Majesté Joseph I^{er}. Voilà qui résume votre première mission.

— Ah ! parce qu'il y en a une deuxième ? s'irrita Margont.

La tension augmenta chez ses interlocuteurs. Aux rides apparues sur le front de Joseph répondait la crispation des doigts du prince de Bénévent. Chacun des deux attendait que l'autre prît la parole et, bien entendu, Joseph céda le premier.

— Tout à l'heure, j'ai fait allusion à un gibier de tout premier ordre, le comte Boris Kevlokin. Il s'agit de l'agent principal du Tsar. Depuis plusieurs mois, il se cache ici, à Paris, et nous devons *absolument* nous emparer de lui.

— Sans violence ! Sans violence ! intervint Talleyrand en martelant chaque mot d'un coup de canne sur le parquet.

— Cet homme nous espionne, évalue nos forces, essaie de savoir si la population française est prête à se battre jusqu'au dernier homme pour l'Empereur ou si, au contraire, elle accepterait un autre gouvernement... Il supervise les agents russes, noue des relations avec les organisations royalistes, tente de prédire si le retour éventuel d'un roi de France déclencherait une deuxième révolution, cherche à deviner ce que manigancent les espions anglais, prussiens et autrichiens qui pullulent dans la capitale... Il est compétent, dispose de crédits illimités et a vécu à Paris. C'est l'un des hommes clés de la politique du Tsar à notre égard. Or le comte Kevlokin pense qu'une guerre à outrance contre nous risquerait de déclencher un soulèvement national. Il est donc en faveur d'un compromis. C'est un modéré !

Joseph joignit les mains, comme s'il allait implorer Dieu de lui venir en aide.

— Comprenez-vous bien les enjeux, major ? Notre espoir de victoire réside dans la dissolution de la coalition ! Les Saxons, les Bavares et les Wurtembergeois craignent les velléités hégémoniques des Prussiens. Les Prussiens haïssent les Autrichiens parce qu'eux aussi veulent dominer les peuples allemands, en ressuscitant le Saint-Empire romain germanique, mais sous leur tutelle. Les Autrichiens détestent les Russes, car leur puissance rivalise avec la leur. Les Russes disputent le contrôle de la Finlande aux Suédois. Les Espagnols sont les rivaux des Portugais, en particulier en Amérique du Sud. La plupart de ces pays se méfient des Anglais. Ils se sont pratiquement tous battus les uns contre les autres et ils ne s'entendent sur rien tant leurs intérêts s'opposent. La haine de l'Empereur et des idées républicaines est le seul ciment qui maintient debout cet édifice abracadabrante. Chaque camp suit sa propre idée quant à l'avenir de la France. Les Russes veulent abattre Sa Majesté Napoléon I^{er}, mais ne savent pas par

quel régime le remplacer ; les royalistes émigrés ne jurent que par Louis XVIII ; les Anglais sont eux aussi favorables aux Bourbons ; le prince héritier de Suède, Bernadotte, soutient qu'il faut rétablir la monarchie, mais que c'est lui-même qui devrait être couronné roi des Français ; l'Autriche aimerait une régence jusqu'à ce que l'Aiglon soit en âge de devenir Napoléon II, seulement elle souhaite bien sûr que cette régence soit assurée par l'impératrice Marie-Louise, puisque l'épouse de notre empereur est aussi la fille du leur ; d'autres penchent également pour une régence, mais à la condition absolue qu'elle ne soit pas confiée à Marie-Louise...

Joseph marqua une pause. Il cherchait le moyen de résumer ses pensées, ce que Talleyrand fit pour lui.

— Actuellement, le Tsar est notre adversaire le plus virulent et nous ne parvenons pas à nous faire entendre de lui. Il ne pense qu'à se venger d'Austerlitz, de la bataille de la Moskova, de la perte de Moscou... Malheureusement, lors de chaque négociation – et il y en a presque continuellement ! –, nos émissaires, dont le général Caulaincourt, le ministre des Affaires étrangères, sont reçus par tous les Alliés en même temps, car ces derniers veulent justement nous empêcher de tirer profit de leurs désaccords. Impossible de voir les Autrichiens, puis les Russes, ensuite les Autrichiens... Or, ce dont nous avons besoin, c'est de l'oreille du Tsar, en privé ! Lorsque nous aurons celle-ci, nous y déverserons les mots qu'il faut : si l'Empereur conserve son trône, la France demeurera un pays fort, ce qui diminuera la marge de manoeuvre de l'Autriche, de la Prusse et de l'Angleterre. Au grand bénéfice de la Russie ! Cette oreille, ce pourrait bien être ce comte Kevlokine. Si nous l'arrêtons, nous le convaincrions de la justesse de nos arguments, nous le libérerons et il plaidera notre cause auprès du Tsar. Celui-ci l'écouterait avec attention, car ce sont des amis d'enfance et il tient le comte en haute estime ! Et si Alexandre cesse de s'obstiner à ne considérer que le court terme et comprend enfin où est l'intérêt de la Russie, tout deviendra possible ! Car, depuis les récentes victoires de l'Empereur, les négociations bénéficient d'un second souffle. L'Angleterre, l'Autriche et la Prusse n'excluent plus la possibilité que l'Empereur conserve son trône, mais avec une France ramenée à ses frontières de 1789. Il faut saisir cette chance ! Le Tsar demeure le seul adversaire majeur qui s'acharne à refuser cette solution. Si nous parvenons à le faire changer d'avis, nous obtiendrons la paix par la diplomatie !

Russie, Autriche, Suède, Angleterre, Prusse... Margont n'avait pas l'habitude de raisonner à une telle échelle. Lui considérait le monde au niveau des individus, de chaque homme en particulier. Mais il connaissait la réputation de Talleyrand. Ce négociateur de génie pouvait réellement réussir à convaincre le Tsar. Il faisait partie des rares personnes encore à même d'aider Napoléon à éviter le désastre et à empêcher que la France ne soit envahie.

Joseph reprit la parole, vexé de voir Talleyrand se montrer clair et convaincant tandis que lui-même s'égarait ou hésitait. Ils marchaient côte à côte dans le labyrinthe de la situation politico-militaire. Le prince de Bénévent

laissait Joseph se précipiter dans un cul-de-sac ou s'énervé sur une porte fermée. Puis il lui disait, mielleux : « Par ici, peut-être... » Et de reprendre leur route. Néanmoins, si son chemin menait effectivement quelque part, seul lui savait où exactement.

— Nos meilleurs limiers sont sur la piste de ce Kevlokin : policiers, espions, traîtres en tout genre, diplomates qui l'ont côtoyé... Tous les groupes royalistes de la capitale tentent d'entrer en contact avec lui, pour obtenir de l'argent, des informations et que sais-je encore. Ils veulent également l'amener à soutenir la cause d'une restauration auprès du Tsar. Et Kevlokin, de son côté, cherche lui aussi à rencontrer les meneurs de ces groupes, pour les aider à semer le trouble et pour évaluer si Louis XVIII disposerait d'un réel soutien s'il montait sur le trône. Si jamais les Épées du Roi parviennent à se mettre en rapport avec lui, vous devez immédiatement nous en informer ! Votre priorité sera alors d'en apprendre le plus possible à ce sujet afin de nous permettre d'arrêter cet homme.

— Comment cela, ma priorité ? Et l'enquête sur l'assassinat du colonel Berle ? s'emporta Margont.

Joseph cligna des yeux. Vraiment, cet homme l'irritait à refuser de s'aplatir comme une carpe devant lui. Il aurait voulu choisir quelqu'un d'autre, un « monsieur Ouivotremajesté ». Mais il n'avait que Margont sous la main.

— Major, arrangez-vous pour courir deux lièvres à la fois ! Tous nos lévriers cherchent le comte Kevlokin tandis que vous, vous vous occupez de votre enquête. Cependant, si l'agent du Tsar vient à passer à votre portée, ne le manquez pas ! Monsieur le prince de Bénévent...

Talleyrand hocha la tête.

— J'ai déjà rencontré le comte Kevlokin, à l'époque où j'étais ministre des Relations extérieures et où nos rapports avec la Russie étaient meilleurs... Il a quarante-cinq ans, une forte corpulence, un visage charnu aux lèvres rosées, des cheveux d'un gris vif-argent, des yeux bleu clair éternellement cernés, un teint blafard qui contraste avec ses joues sanguines – car il a un vieux penchant pour la boisson –, des gestes maniérés... Il sait se montrer chaleureux. Il parle avec un léger accent, qui se décèle surtout quand il roule les *r*. C'est un esprit brillant. Voilà qui devrait vous permettre de l'identifier si vous êtes amené à croiser sa route. M. de Varen court n'a jamais mentionné le nom de Kevlokin. Ne l'interrogez surtout pas à ce sujet. Ne courons pas le risque d'attirer son attention sur le comte Kevlokin. En ce qui concerne M. de Varen court, nous préférons le laisser venir plutôt que de lui révéler nos intentions exactes avec des questions maladroites.

L'entretien touchait à sa fin. Joseph se dit que cet officier avait eu son compte de coups de bâton et qu'il était temps de lui jeter une carotte.

— Quelle récompense demanderez-vous, lorsque vous aurez accompli votre mission avec succès ?

Margont, quoique surpris par la question, bondit sur l'occasion.

— Je souhaite obtenir l'autorisation de lancer un journal, Votre Excellence.

Une rébellion ! Joseph ressemblait à un prêtre qui voit son interlocuteur invoquer le diable dans sa propre église. Talleyrand lui-même ne pouvait cacher son étonnement, mais il se ressaisit :

— Vous êtes sûr que vous ne préférez pas de l'argent, comme tout le monde ? Et puis, c'est tellement moins dangereux...

— Je me permets d'insister. Je souhaite devenir journaliste. J'ai toujours aimé les mots, les idées, les débats, l'art, la culture... Le...

— C'est impossible ! trancha Joseph.

Le prince de Bénévent ajouta :

— Les meilleures gazettes sont celles dont les pages sont blanches. Ainsi, elles ne blessent personne. Dois-je vous exposer le principe du journalisme dans l'Empire ? L'Empereur déclare quelque chose, cela devient la vérité et les journalistes retranscrivent la vérité. Or vous ne possédez manifestement pas cette qualité de savoir répéter tout en ayant l'air de parler par vous-même, un peu comme un écho...

Joseph revint en terrain connu.

— Vous toucherez cinq mille francs ! Et le double si vous nous permettez de nous emparer du comte Kevlokine.

— Vous pourrez ainsi financer votre journal, major. En Louisiane, ou au Siam... La liberté d'expression est une belle chose à condition d'exprimer ce que l'on vous dit d'exprimer, ou d'exprimer autre chose, mais alors en le faisant très loin d'ici.

Cela ressemblait à un marchandage. Décidément, Margont ne parlait pas la même langue que ces gens-là. Joseph sortit une feuille d'un tiroir et la signa. Il y apposa son sceau et la tendit à Margont.

— Lorsque l'on joue un rôle, il est important de pouvoir prouver qui l'on est en réalité...

Cette lettre précisait la véritable identité de Margont, son grade et le fait que Joseph l'avait chargé d'une mission confidentielle.

— Major, ce document peut vous sauver la vie comme il peut vous faire tuer. À vous de savoir le cacher et d'en faire bon usage. Maintenant, dépêchez-vous ! J'ai fait en sorte que la Police générale ne soit avertie qu'à midi. Avant son arrivée, vous avez juste le temps de repasser à votre caserne pour revêtir un habit civil et de vous rendre au 10, rue de Provence – non loin de l'église de la Madeleine –, pour examiner de vos propres yeux la demeure de la victime.

— Le colonel Berle vous y attend... précisa Talleyrand.

Il pouvait parler avec un cynisme stupéfiant tout en ayant l'air d'être sérieux.

— Vous passerez par la porte de derrière, celle des domestiques, reprit Joseph. Un dénommé Mejun vous ouvrira. Il vous attend. Vous le reconnaîtrez au fait qu'il boite. Ne vous adressez qu'à lui ! Ne révélez rien

aux autres !

— Je m'en doute, Votre Excellence. Si l'assassin était si bien renseigné, c'est que des serviteurs ont dû parler...

— Mais pas Mejun, qui servait le colonel depuis vingt ans, d'abord comme soldat, puis comme valet. Je vous donne l'ordre de prendre l'emblème des Épées du Roi pour le remettre à Mejun. Dans un deuxième temps, des agents de ma police personnelle viendront le récupérer. Ce sont eux qui se chargeront de se renseigner sur cet indice.

— Avec tout mon respect, Votre Excellence, je préférerais garder cet...

— La seule chose que vous devez préférer, c'est m'obéir ! Ma police s'occupera de ce symbole ! Elle a l'habitude de ce genre de tâche. Si elle découvre quoi que ce soit à son sujet, vous en serez informé par l'intermédiaire de celui que vous aurez choisi pour vous seconder dans cette enquête. Moins vous aurez entre les mains d'objets compromettants, moins vous courrez de risques.

Il se tut, pour savourer le plaisir de voir Margont s'abstenir de formuler une nouvelle objection, puis reprit :

— Cet indice doit demeurer secret. Parce que si l'un des buts que poursuit l'assassin est effectivement que la Police générale le découvre, eh bien nous ne lui donnerons pas ce qu'il veut ! Ensuite, vous rencontrerez Charles de Varencourt, au café *Chez Camille*, au Palais-Royal, arcade 54, ce soir, à neuf heures. C'est lui qui vous repérera, parce que nous lui avons fait savoir que vous avez une cicatrice à la joue gauche, comme l'indique votre dossier, et parce que vous serez en train de lire en même temps *Le Moniteur* et le *Journal de Paris*. Il vous livrera diverses informations et vous déterminerez avec lui la façon dont il vous fera admettre chez les Épées du Roi.

— Bonne chance, major Margont... conclut Talleyrand.

Dans sa bouche, ces mots sonnaient comme une épitaphe.

CHAPITRE III

Les rues de Paris offraient tous les contrastes. Certains, confiants dans le génie militaire de Napoléon, vaquaient à leurs occupations comme si de rien n'était, s'amusant du trouble de ceux qui s'inquiétaient. Le discours des optimistes était joyeusement enthousiaste. Les Prussiens arrivaient ? Ha, ha, la belle farce ! Le 14 octobre 1806, en deux batailles livrées le même jour, l'Empereur à Iéna et le maréchal Davout à Auerstaedt avaient précipité la rutilante armée prussienne dans les limbes. Napoléon allait à nouveau les faire disparaître en quelques heures, avec l'aisance du magicien qui a l'habitude de ce tour. Les Anglais ? Trop peu nombreux ! Et ils ne se soucient que de leur intérêt. À la première défaite, ils laisseront se faire tuer leurs alliés espagnols et portugais et fileront s'embarquer sur leurs navires pour repartir aux Indes, au Canada ou en Afrique ! Les Autrichiens ? Essayez donc de citer une seule victoire autrichienne remportée contre nous ces quinze dernières années ! Les Russes ? Oui, certes, les Russes... Plus coriaces. Invincibles en Russie, avec leurs partisans et leurs cosaques dans notre dos. Mais, en ordre de bataille face à la Grande Armée, c'est une autre histoire ! Battus à Austerlitz, à Eylau, à Friedland, à la Moskova... Les Suédois ? Comptons-les comme des demi-Russes.

Mais ces propos faciles ne tranquillisaient pas les flots de réfugiés en provenance du Nord-Est qui déferlaient sur Paris.

Les rues étaient régulièrement encombrées par de longues colonnes de prisonniers. La population se pressait sur leur passage pour se rassurer. C'est vrai qu'ils avaient l'air moins effrayants qu'en imagination, ces cosaques à pied, ces dragons claudicants, ces Autrichiens affamés et ces Prussiens aux uniformes en haillons. On leur tendait un quignon de pain et ils se jetaient dessus avec une avidité telle qu'il fallait retirer sa main de peur de laisser un doigt entre leurs dents.

Margont avait de la peine à se déplacer. Un officier ! On le hélait, on l'attrapait par le bras... « Où est l'Empereur ? », « Est-il vrai que les Prussiens

du général York ont ravagé Château-Thierry ? », « Des nouvelles ! Donnez-nous des nouvelles ! », « Où sont vos soldats ? », « Combien reste-t-il d'Autrichiens, après tous les hommes qu'ils ont perdus ces dernières semaines ? », « C'est le vieux Blucher qu'il faut tuer, c'est lui le plus acharné, avec les autres, on pourra s'entendre ! »... Il ne répondait pas. Se serait-il arrêté que la foule se serait agglutinée autour de lui jusqu'à l'étouffer. Ces gens attendaient de lui qu'il apaise leurs angoisses or, justement, lui aussi avait les siennes. Quand il pensait à la situation, il imaginait l'Empire comme un gigantesque navire prenant l'eau et gîtant de plus en plus.

Il atteignit enfin sa caserne, dans le quartier du Palais-Royal. La sentinelle en faction voulut lui présenter les armes, mais son fusil lui échappa des mains et atterrit dans la boue. « Soldat depuis hier, mort de demain », pensa Margont avec amertume.

— Ce n'est rien ! lança-t-il. L'important, c'est d'apprendre à bien tirer.

La garde nationale était l'héritière du vieux principe de la milice. Elle devait admettre dans ses rangs le plus de civils possible. Ces soldats avaient pour mission d'aider l'armée régulière à défendre le pays contre une invasion.

Dans la cour, c'était la foire. Piquebois – qui venait de passer capitaine –, entouré de ses hommes, se faisait insulter par un officier des *krakkus*. Ce dernier s'était fait tirer dessus par un garde national qui l'avait pris pour un Russe et avait paniqué. Depuis la campagne de Russie, les puissants s'étaient mis en tête d'avoir leurs propres cosaques. Le roi de Prusse avait maintenant son escadron de cosaques de la Garde. Napoléon, lui, voulait « cosaquiser » les paysans français en les transformant en partisans sur les arrières de l'ennemi et il possédait ses *krakkus* polonais. Ces derniers ressemblaient à leurs homologues russes, excepté en ce qui concernait leur coiffe, un chapeau traditionnel, bombé et écarlate. Malheureusement, ce détail ne permettait pas de bien les distinguer des cosaques... Margont salua brièvement son ami qui présentait de plates excuses à l'officier polonais.

Des gardes nationaux en habit-veste bleu et bicorne à cocarde bleu blanc rouge formaient une colonne approximative sous les hurlements de sergents. Des hommes en civil et en sabots les côtoyaient, qui, la veille encore, étaient journaliers, meuniers, cordonniers, charpentiers, perruquiers, chaudronniers, boutiquiers, étudiants, bateliers... Les combattants aguerris se trouvaient avec l'Empereur, quelque part près de Reims. Ne restaient à Paris que des milliers de miliciens, des blessés, des soldats incorporés la veille, des conscrits trop jeunes, des vétérans « trop âgés » qui reprenaient du service et quelques officiers pour transformer tout ce monde en armée. Plus les militaires que l'on avait sanctionnés en les mutant là... À cette pensée, Margont grinça des dents.

Depuis 1798, il avait servi dans l'armée régulière. Et voilà qu'au lieu d'être avec la Grande Armée pour tenter d'empêcher la France de subir les abominations d'une invasion, il était là ! Grâce à son ami Saber, au véritable talent de stratège ! Lieutenant au début de la campagne de Russie, aujourd'hui, il était colonel ! Une telle promotion, obtenue en un temps

dérisoire, du seul fait de ses mérites, était rare, mais pas rarissime. Capitaine lorsque la campagne d'Allemagne de 1813 avait commencé, il s'était distingué à plusieurs reprises. Chef de bataillon lors de la bataille de Dresde, il avait participé à l'attaque du 2^e corps du maréchal Victor contre la gauche autrichienne, entraînant son bataillon dans une charge folle, refoulant des nuées de chasseurs déployés en tirailleurs, culbutant une série d'unités autrichiennes et les mettant en déroute les unes après les autres, talonnant les fuyards qui percutaient les autres lignes adverses et les désorganisaient... Les positions ennemies cédaient ainsi de proche en proche, comme s'effondre une succession de dominos. À un moment, il s'était retrouvé en tête du 2^e corps d'armée tout entier, ce qui lui avait valu un nouveau surnom : « le fer de lance »... En janvier 1814, le miracle qu'il attendait depuis si longtemps s'était enfin produit : il avait été promu colonel, et avait obtenu de son ancien colonel de pouvoir faire muter ses amis, avec leur accord, dans le régiment qu'il allait commander. Il avait ainsi emmené avec lui Margont, Piquebois et Lefine.

Seulement voilà, son orgueil avait enflé jusqu'à devenir un monstre bouffi. À peine arrivé, il avait bombardé son général de brigade de « conseils ». Il voulait tout réorganiser, obtenir des promotions pour les uns, faire dégrader les autres... Les canons régimentaires ne convenaient pas parce que ceci, la cavalerie du corps d'armée n'était pas au niveau parce que cela, on ne prenait pas les bonnes routes, on manquait d'agressivité, de mordant, vis-à-vis de l'ennemi, le ravitaillement était indigne de l'armée française... Constatant que le général de brigade ne tenait pas compte de ses avis, il décréta que celui-ci était un « fiefé incompetent, ce qui est fréquent chez les imbéciles », et s'adressa directement au général de division Duhesme. Ce dernier se retrouva rapidement acculé : s'il gardait Saber, la totalité de ses autres colonels et généraux de brigade demanderaient leur mutation ! C'était soit l'un, soit tous les autres...

Duhesme se débarrassa de Saber – qui était persuadé de l'emporter... – en l'expédiant dans la garde nationale de Paris, sous le prétexte on ne peut plus mensonger qu'il savait bien former les hommes. Le maréchal Moncey, qui commandait en second la garde nationale et réclamait à cor et à cri des officiers expérimentés pour encadrer ces multitudes de miliciens, accepta avec joie. Saber n'avait commandé son régiment que trente-cinq jours... Le général Duhesme, sans faire de distinctions, traita de la même manière les amis que Saber avait amenés avec lui...

Margont voulut traverser cette foule désorganisée, mais il fit l'effet d'une aiguille piquant une bulle de confusion. Des visages l'encerclèrent. Des nouvelles ! Tous voulaient des nouvelles tandis que lui cherchait de l'air.

— Je ne sais rien de nouveau ! clamait-il.

Les gardes s'obstinaient. Mais si, il avait forcément obtenu des informations puisqu'il était... En fait, qu'était-il exactement ? Deux épaulettes de colonel, mais, étrangement, des fils argentés se mêlaient aux dorés. Même bizarrerie avec son shako : deux galons à son sommet, l'un large et doré, mais

le second, fin et argenté. Et son plumet ? Dans l'infanterie de ligne, celui d'un colonel était blanc, celui d'un chef de bataillon rouge. Le sien était mi-rouge mi-blanc. Ce devait être un « demi-colonel », ou un « chef des chefs de bataillon »...

— Faites place pour le major ! s'époumona un capitaine.

« Major » ? Mais qu'est-ce que c'était que ça ? À quoi cela servait-il ?

Margont fit signe à Lefine, qui expliquait aux recrues le fonctionnement du fusil modèle 1777 modifié en l'an IX, et l'entraîna à sa suite pour aller voir

Saber. La mort dans l'âme, les gardes nationaux les regardèrent s'éloigner. Où était l'Empereur ? Gagnait-on cette guerre ou était-on en train de la perdre ?

Noyé dans son bureau aux allures de bibliothèque bombardée, le colonel Saber griffonnait un courrier tout en dictant deux autres à ses officiers adjoints. Quoiqu'il fût toujours ami avec Margont, Lefine et Piquebois, son attitude vis-à-vis d'eux s'était modifiée depuis son ascension fulgurante. Il faut dire qu'il était si souvent occupé à critiquer ceux qui étaient plus haut placés que lui qu'il n'avait plus guère le temps de regarder vers le bas. On racontait que le maréchal Moncey, en lisant la première missive que lui avait adressée Saber, avait failli s'étouffer en avalant son café. Heureusement pour ce dernier, il n'y avait actuellement personne pour le remplacer. Saber rédigeait en ce moment même une dixième lettre adressée au maréchal. Margont ne pouvait pas discerner ce qu'il en était, mais l'écriture parlait d'elle-même : mots reliés les uns aux autres pour gagner du temps, papier martyrisé par une plume trop appuyée, longue liste d'alinéas...

Saber tendit brusquement la feuille à l'un de ses officiers.

— Rajoutez la formule de politesse !

Il ne le faisait pas lui-même, car il était furieux contre le maréchal, qui n'appliquait pas ses innombrables propositions pour protéger Paris. Consciencieusement, le lieutenant Dejal entreprit d'imiter l'écriture de Saber. Il murmurait : « Je suis, avec le plus profond respect, de Monsieur le Maréchal le fidèle et dévoué... » Saber lui arracha la feuille des mains ; la plume traça involontairement un trait oblique et, de rage, vomit une perle noire sur le bois clair du bureau.

— Vous perdez la raison ? Allez-vous également ajouter que je viendrai lui cirer les bottes ? Moins obséquieuse, la formule ! Récrivez toute la lettre ! Quelque chose comme : « Salutations de votre obligé », parce que je suis bien obligé de le saluer. Mais un peu plus enrobé : il est si susceptible !

Il feignit de se remettre à dicter à son autre souffre-douleur, puis adressa enfin un regard à Margont et à Lefine, qui patientaient au garde-à-vous.

— Repos. Quelles mauvaises nouvelles ?

Margont obtint de faire sortir les deux officiers adjoints. Alors, il expliqua, sans donner de détails, qu'il était chargé d'une mission confidentielle et qu'il demandait à avoir Lefine à ses côtés pour l'assister. La

lettre de Joseph consterna Saber. Il se demandait pourquoi le commandant de l'armée et de la garde nationale de Paris refusait de l'inclure dans ce secret. Comment ce haut personnage pouvait-il croire que l'on allait réussir quoi que ce soit d'important dans la capitale sans l'aide du colonel Saber ? Il en arriva à la conclusion que Joseph était un incompetent, tout comme Moncey, le général Duhesme et tous les autres, et il se sentit plus seul que jamais.

— Bien. J'obéis aux ordres. Pour une fois que Joseph se décide à faire quelque chose, je ne vais pas faire la fine bouche ! Major Margont, le capitaine Piquebois vous remplacera dans vos fonctions. Je le ferai avertir. Vous pouvez prendre le sergent Lefine avec vous. J'espère que vous serez de retour le plus vite possible. Vous pouvez disposer.

Puis il rappela ses officiers adjoints. Margont et Lefine allaient partir lorsque Saber intervint :

— Une affaire secrète... Je n'aime pas cela. Faites attention à vous...

Durant un instant, ce fut comme si l'ancien Saber était à nouveau là. Puis Margont et Lefine s'en allèrent tandis que la voix de Saber retentissait, semblant les poursuivre dans le couloir.

— Lieutenant Dejal, vous n'avez pas encore terminé ma lettre au maréchal Moncey ? Lieutenant Malsoux : lettre au général sénateur comte Augustin de Lespinasse, commandant l'artillerie et le génie de la garde nationale de Paris. « Toujours rien ! Où sont les canons auxquels j'ai droit ? » Voilà l'idée clé : habillez ça avec des mots et le strict minimum de respect imposé par la hiérarchie militaire, qui est bien trop généreuse avec ce genre d'aigrefins. Lieutenant Dejal, toujours pas fini avec le maréchal ? Mais mon pauvre Dejal, ne vous laissez pas intimider par le mot « maréchal ». Habituez-vous-y, au contraire, car vous servez sous mes ordres...

Margont et Lefine revêtirent des vêtements civils. Margont chargea également un soldat de remettre une lettre au médecin-major Jean-Quenin Brémont, qui se trouvait dans l'île de la Cité, à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, où il soignait les blessés français et alliés affluant dans Paris. Il avait placé son mot dans une enveloppe cachetée à la bougie, afin de se prémunir des regards indiscrets, et imaginait déjà le visage incrédule de Jean-Quenin devant cette demande de le rejoindre au plus vite chez un certain colonel Berle, en dissimulant son uniforme sous un manteau, en passant par la porte de derrière et en n'acceptant de parler qu'à un dénommé Mejun... Mais Jean-Quenin avait l'habitude des demandes apparemment saugrenues de son ami : il viendrait, sauf cas de force majeure.

Puis, tout en se rendant sur les lieux du crime d'un pas rapide, il informa Lefine de toute l'affaire.

CHAPITRE IV

Le colonel Berle avait connu l'âge d'or de l'Empire, celui durant lequel les hommes compétents se voyaient récompensés *larga manu*. Il possédait donc un hôtel particulier, qui toisait la rue du haut de ses trois étages. Une sentinelle gardait l'entrée principale, détendue, ne s'étant rendu compte de rien. Sous peu, consternée, elle verrait arriver la Police générale et serait emportée dans un tourbillon d'agitation et de questions. Mais le moment présent appartenait aux hommes de l'ombre, à ceux qui se dissimuleraient lors du branle-bas de combat à venir, et qui passaient par les portes dérobées.

Margont et Lefine contournèrent le bâtiment et, comme convenu, Mejun leur ouvrit. Ses yeux étaient emplis de larmes, mais son visage, rougi par la colère, affichait une dureté sanguinaire. Aurait-il eu l'assassin sous la main qu'il lui aurait tordu le cou avec cette même expression.

De son pas inégal, il les conduisit dans un petit salon. La décoration était à la turque : narguilé, tapis ottomans, coussins, yatagans et autres sabres orientaux... Par le passé, Napoléon avait souhaité s'allier avec la Sublime Porte, pour inquiéter les Russes, les Autrichiens et les Anglais. Mais le projet d'alliance franco-ottomane avait été abandonné au profit d'un traité d'amitié entre la France et la Russie... En 1812, campagne de Russie oblige, l'Empereur avait voulu séduire à nouveau les Ottomans.

Cependant, ces derniers, aigris par l'abandon des accords passés, avaient préféré ne plus se mêler des complexes et changeantes manoeuvres diplomatiques de Napoléon. Du rêve oriental français – où il était question de conquérir l'Égypte, de s'allier avec le titanesque Empire ottoman et de refouler les Anglais pour s'emparer de l'Inde ! –, il ne restait plus que les trésors archéologiques ramenés d'Égypte, de jolis narguilés qui ornaient les salons des dignitaires impériaux et un goût de sable dans la bouche des soldats qui s'étaient battus au pied des pyramides.

Un volet avait été forcé, une vitre brisée. On supposait que le coupable était entré par là.

— Cette pièce est-elle souvent utilisée ? demanda Margont.

— Non, vu qu'elle donne sur cette ruelle et que la maison possède trois autres salons. On ne l'employait que lors des grandes réceptions, quand le colonel recevait tant d'invités qu'on ne savait plus où les entasser.

— Personne n'a entendu de bruit ?

Il se ravisa aussitôt. Pour gagner cette pièce, ils avaient traversé le grand salon, désert le soir du crime, et emprunté un petit corridor fermé par deux portes.

Margont se pencha par la fenêtre. En raison d'un coude, on ne pouvait apercevoir la rue principale.

— Les sentinelles passent-elles ici ?

— Oui. Toutes les heures, elles font le tour du bâtiment. Le soldat de garde n'a rien remarqué. Vers dix heures, j'ai découvert le corps du colonel...

— Conduisez-nous au bureau, en empruntant le trajet qu'a dû utiliser l'assassin.

Mejun rejoignit le couloir principal, monta péniblement un grand escalier seigneurial et, au deuxième étage, prit un corridor jusqu'à la dernière porte sur la gauche. Margont, qui n'avait pas l'habitude de lieux aussi vastes, était pris de vertige. Lefine, lui, trouvait là la concrétisation de l'un de ses rêves.

Tous deux s'étaient préparés à l'idée de contempler la victime d'un meurtre. Mais leurs résolutions volèrent en éclats à la vue du corps. Berle avait été mutilé par le feu. Les traits du visage avaient disparu sous l'effet des flammes, faisant place à une surface effacée, indéfinissable, aux zones rougies ou noircies... Les restes d'un bâillon obturaient encore la bouche. Les mains étaient liées dans le dos par une corde.

— Êtes-vous certain qu'il s'agit du colonel Berle ? demanda Margont.

Le regard de Mejun s'illumina et Margont s'en voulut de lui avoir par mégarde donné un espoir illusoire. Il lui semblait percevoir l'emballement des pensées du domestique, qui imaginait déjà un complot : on avait enlevé le colonel et dissimulé cet acte en abandonnant ici le cadavre méconnaissable d'un autre individu. Cependant, le vieil homme n'était guère dupe. Il dégagea du pantalon un pan de chemise, mais ses doigts se faisaient de plus en plus lents, comme si le gel les engourdissait. Il révéla une estafilade qui barrait le flanc gauche de la victime. Sa réponse se bloqua dans sa gorge et il se contenta de hocher la tête.

— À-t-on dérobé des documents ? poursuivit Margont.

— Oui. Le bureau était toujours encombré.

Plus une feuille ne s'y trouvait désormais, alors que sur les étagères de la bibliothèque, les rangées de livres étaient surmontées de piles d'ouvrages disparates. Des tiroirs, laissés ouverts, avaient eux aussi été vidés. Hélas, le colonel était un homme taciturne et secret et Mejun ne put fournir d'informations sur ce qui avait disparu.

L'emblème des Épées du Roi était épinglé à la chemise du mort. Illuminé par un rayon de soleil, le tissu blanc resplendissait. On aurait dit le sommet neigeux incandescent d'une montagne aperçue dans le lointain. Margont

s'agenouilla, et le détacha pour le remettre à Mejun, qui l'accepta puisque tels étaient les ordres qu'on lui avait signifiés. Mais, comme Margont et Lefine, il songeait avec colère que l'on allait dissimuler un indice à la Police générale. D'emblée, cette enquête démarrait de manière retorse. Margont essayait de prendre cela avec philosophie. Deux de ses plus grandes qualités étaient aussi ses pires défauts. Il était philanthrope et idéaliste, en digne descendant de la Révolution, que l'on pouvait considérer – à ses débuts – comme l'une des périodes les plus utopiques, les plus naïves de l'histoire de l'humanité. Lui qui avait tendance à voir le monde en noir et blanc, voilà que Joseph et Talleyrand l'avaient plongé dans leur univers à l'infinie palette de gris.

Il envoya le domestique guetter l'arrivée du médecin-major et examina la pièce. La bibliothèque contenait des récits de voyage, des Mémoires de militaires, des ouvrages de Vauban, des pièces de Molière... Chacun de ces livres reflétait une parcelle de la personnalité de leur propriétaire. Berle avait dû rire en lisant les aventures de ce pauvre Don Quichotte tout en se demandant s'il n'y avait pas un peu de ce personnage en lui-même ; il avait contemplé ces sortes de sangliers à tête humaine prétendument observés dans tel ou tel pays exotique et représentés dans *Des monstres et prodiges* d'Ambroise Paré ; peut-être avait-il rêvé d'une rencontre amoureuse tout en lisant Marivaux... Du coup, le « corps » Berle redevenait une personne, ce qui rendait plus difficile à supporter l'idée de sa disparition.

— Je me demande s'il a parlé... dit Lefine.

— Non, répliqua Margont.

— Comment pouvez-vous dire cela ?

— Parce qu'il était déjà mort quand on l'a brûlé.

Il désigna les poignets.

— Regarde sous ses liens. La peau est indemne. Si cet homme avait été encore vivant tandis qu'on lui brûlait le visage dans sa cheminée, il aurait tenté de se libérer, il se serait débattu du fait de la douleur... Ses poignets auraient été meurtris jusqu'au sang.

Lefine recula machinalement. La folie l'effrayait plus encore que la barbarie.

— Nous aurions affaire à un dément, alors...

— Je ne sais pas...

Jean-Quenin Brémond arriva sur ces entrefaites, pressé, comme toujours. Il ôta son manteau, révélant son uniforme de médecin-major, dont le bleu était plus clair que le bleu sombre habituel de l'armée française. Ses gestes étaient nerveux et précipités dans la vie quotidienne et, à l'inverse, lents et précis lorsqu'il pratiquait la médecine ou l'enseignait. Si bien que sa vie semblait toujours se dérouler soit trop vite, soit trop lentement. Voilà quelques jours, un confrère du service de santé des années lui avait reproché de consacrer trop de temps à soigner les prisonniers russes. Depuis lors, en guise de protestation, il arborait une décoration russe que lui avait offerte un hussard d'Elisabethgrad à qui il avait sauvé la vie ! À l'instar de Margont et de Lefine,

il entraînait régulièrement en conflit avec les règlements militaires... Et comme ses colères étaient célèbres, ses aides, les sentinelles et les blessés faisaient mine de ne pas remarquer ce petit ruban bleu et son étrange médaille argentée.

Mejun apparut avec un temps de retard. Margont lui demanda de les laisser seuls, puis il exposa à son ami ce qu'il attendait de lui, sans lui révéler ses premières déductions. Le médecin-major s'accroupit près de la victime. Il n'était pas choqué, avec ses dix-sept ans de service dans une armée perpétuellement en guerre. Ces derniers temps, quelles que fussent les blessures qu'on lui montrait, il avait déjà vu pire. Toujours.

— Cette personne a été tuée d'un seul coup de couteau assené en plein cœur. L'attaque était très précise et l'assassin était sûr qu'il allait la réussir, car il n'a pas réitéré son geste.

Il se releva pour contempler le bureau, s'accroupit à nouveau et fouilla dans sa valise pour en ressortir une pince qu'il plongea dans la plaie.

— La victime était assise devant son bureau. Son assaillant est arrivé derrière elle. Il a dû plaquer sa main sur sa bouche tandis qu'il la poignardait de la main droite. Oui, parce qu'au vu de l'orientation de la blessure, il s'agit d'un coup porté par-derrière par un droitier. Je conclus de tout cela que le coupable connaît très bien le corps humain et ses points vitaux. Il s'agit probablement d'un médecin, d'un boucher ou d'un soldat aguerri. Je reconnais que cela représente beaucoup de suspects... Le sang a éclaboussé le bureau, puis a un peu coulé sur les vêtements et le plancher tandis que l'on déplaçait le corps. Mais le cœur a rapidement cessé de battre, ce qui explique pourquoi il y a relativement peu de sang répandu.

De ses gestes précis, il manipulait avec délicatesse le cadavre, défaisait des boutons, luttait contre la rigidité cadavérique pour écarter les mâchoires...

— Étonnant... On a d'abord tué cet homme, puis on l'a brûlé ! Regardez attentivement son visage. Il n'y a aucune phlyctène ! Une phlyctène est une ampoule qui contient une sérosité, un liquide albumineux. Lorsque quelqu'un subit des brûlures alors qu'il est encore en vie, des phlyctènes apparaissent toujours, avec une auréole rouge qui les circonscrit. Autre argument : la cavité buccale est intacte ! Une personne vivante placée ainsi dans un feu est bien obligée de respirer et inhale donc un air brûlant, des flammes... La langue et le pharynx devraient être nécrosés et avoir subi une desquamation, c'est-à-dire que les couches superficielles de ces muqueuses devraient s'être détachées sous la forme de petites lamelles, de squames. On devrait retrouver des petites ulcérations sur l'arrière-gorge. La muqueuse sus-épiglottique devrait être rouge, congestionnée. Il devrait y avoir des taches de suie. Une écume rosée devrait être présente dans la trachée. Le bâillon ne peut pas expliquer l'absence de ces lésions. Car une victime encore vivante aurait respiré par les narines et on aurait abouti à toutes ces blessures que je viens de décrire. Quant au bâillon, justement, il devrait présenter des traces de morsure. Des brûlés, j'en ai vu, sur les champs de bataille et dans les hôpitaux. Je suis formel : ces brûlures ont été infligées post-mortem.

— C'est de la nécromancie ! s'exclama Lefine.

— Hum... La nécromancie consiste à interroger les morts afin que ceux-ci vous révèlent des secrets... Oui, on peut voir les choses ainsi ! Je suis un médecin nécromancien. Mais cela, c'est grâce à mon ami Quentin et ses enquêtes...

— Je suis désolé, Jean-Quenin, répondit Margont.

— Pas du tout ! Sans toi, ma vie me paraîtrait parfois monotone...

Quand il ironisait, on ne parvenait jamais à trier le vrai du faux.

— As-tu déjà entendu parler d'un crime lors duquel le coupable aurait brûlé sa victime après l'avoir tuée ? lui demanda Margont.

— Jamais.

— Moi non plus... Toute la question est de savoir si l'assassin a agi ainsi par vengeance, pour brouiller les pistes ou parce que le feu signifie quelque chose de particulier pour lui. Regarde la disposition de la pièce. Il y a une traînée de sang entre la cheminée et le bureau, près duquel se trouve le corps. À première vue, on pourrait croire que l'assassin a maîtrisé sa victime, l'a ligotée et bâillonnée, l'a traînée jusqu'à la cheminée pour la brûler, puis l'a tuée et, pour une raison inconnue, l'a ramenée vers le bureau. La traînée de sang aurait donc été faite durant le trajet cheminée-bureau. Mais, en réalité, au vu de ce que tu viens de nous dire, ce sang a coulé tandis que le coupable déplaçait le cadavre du colonel vers la cheminée. Conclusion : le meurtrier s'est donné la peine de ramener la dépouille vers le bureau pour masquer le fait qu'il avait déjà tué sa victime avant de la brûler.

Mejun fit irruption dans la pièce, l'air affolé.

— La police arrive ! Vous devez partir sur-le-champ !

— Des enquêteurs qui fuient la police ? s'étonna Jean-Quenin Brémond.

Déjà, Margont l'entraînait par le bras vers la porte.

— Oh, ce n'est pas le seul paradoxe de cette affaire, crois-moi...

CHAPITRE V

Après avoir filé par la porte de derrière, ils s'éloignèrent à grands pas. Ils évitaient les gens, s'engageaient dans les ruelles et s'exprimaient à voix basse. Il n'en fallait pas plus pour que les passants les prennent pour des comploteurs royalistes ou républicains, des partisans des Alliés... Jean-Quenin les abandonna, après avoir insisté pour que l'on fasse à nouveau appel à lui si besoin était.

Les idées se bousculaient dans la tête de Margont, telles des rivières indociles qui ne parvenaient pas à se réunir pour former un seul et même fleuve cohérent.

— Il y a ce que l'assassin montre et ce qu'il veut cacher. Il a voulu dissimuler les raisons réelles pour lesquelles il a commis ces brûlures. Et que penser de ce symbole royaliste et des documents qui ont été volés ? Constituent-ils une fausse piste et les brûlures la vraie ? Ou bien l'inverse ? Ou ces deux pistes sont-elles liées ? Nous voilà avec deux hypothèses, la royaliste et celle du feu.

— Les deux m'inquiètent... commenta Lefine.

— Qui est supposé réagir à ce symbole ? Et à ces brûlures ?

— Nous, qui nous sommes fait piéger dans cette enquête !

— Oui, mais à part nous ?

Il y avait autre chose à comprendre dans la réponse de Lefine. Margont s'en rendit compte avec un temps de retard.

— Fernand, excuse-moi de t'entraîner une fois de plus dans une histoire compliquée... Mais j'ai absolument besoin de toi.

— Bien. Je le savais, mais cela fait toujours plaisir de se l'entendre dire. Comptez sur moi ! À quoi sert l'amitié sinon à ajouter à ses propres ennuis ceux de ses amis ? Cependant, si mes services aident effectivement à la défense de Paris – puisque c'est ce dont il semble s'agir –, j'aimerais bien qu'ils soient récompensés à leur juste valeur.

— C'est-à-dire ?

— Je veux être rétabli dans mon grade de sergent-major !

Toute une histoire... Ces dernières années, les pertes avaient été si élevées que les vétérans, noyés dans des masses de conscrits inexpérimentés, avaient bénéficié de nombreuses promotions. Depuis 1812, Margont était passé de capitaine à major, Piquebois de lieutenant à capitaine, Saber de lieutenant à colonel... Seuls Jean-Quenin Brémond et Lefine avaient conservé leur grade. Dans le cas du médecin-major, la faute en revenait au manque d'attention que l'on accordait au service de santé des armées. Priorités et faveurs allaient aux combattants. Mais Lefine, lui, était le seul responsable de l'immobilisme de ses galons. En 1813, il avait effectivement été promu sergent-major et le besoin d'officiers était si fort qu'il allait passer lieutenant en second, rien de moins... lorsque son chef de bataillon avait découvert qu'il se livrait à une escroquerie.

Il présentait à tel paysan ou tel marchand un bon de réquisition exigeant des vivres pour dix soldats. Mais il falsifiait ensuite le document, et le réquisitionné, de mèche avec lui, se faisait rembourser par l'armée un montant correspondant à de la nourriture fournie pour vingt hommes... Ce genre de pratique était courant. En outre, depuis le désastre de Russie, les soldes n'étaient pratiquement jamais versées ! De fait, Lefine, comme des dizaines de milliers d'autres soldats, sombrait peu à peu dans la misère et il avait utilisé l'argent ainsi détourné pour se nourrir et se vêtir. Mais le chef de bataillon voulait le faire fusiller pour l'exemple ! L'affaire devint rapidement embrouillée. Les preuves de sa culpabilité étaient évidentes, mais, puisqu'il encourait la peine capitale, Lefine soutenait qu'il était innocent. Comme il n'avait plus rien à perdre, il déployait tout son talent de vieux singe débrouillard, mentant avec une conviction qui troublait les gendarmes d'élite, auxquels la cour martiale avait fait appel. Gendarmes décidés à mettre le moins de zèle possible à résoudre cette affaire, car eux non plus ne comprenaient pas que l'on voulût exécuter un homme pour si peu, surtout au moment où chaque soldat comptait. Margont, Saber et Piquebois s'en étaient mêlés, bien sûr, et leurs grades pesaient lourd. Mais le chef de bataillon s'obstinait, relançant une procédure qui n'attendait que d'être interrompue. Saber eut finalement le dernier mot, sans le vouloir, en se faisant muter contre son gré dans la garde nationale parisienne et en entraînant ses amis avec lui. De tous, Lefine avait donc été le seul à danser de joie en apprenant la nouvelle. Il laissa cependant son grade de sergent-major dans cette histoire et se profilait pour lui la perspective de demeurer sergent *ad vitam aeternam*.

— J'ai été victime d'une regrettable erreur judiciaire... commença-t-il.

— C'est bon ! Ne me parle plus de cette affaire. Je te le promets, en cas de succès, je n'oublierai pas de demander une promotion pour toi. Directement à Joseph.

— Merci ! Que faisons-nous, maintenant ?

— Nous allons feuilleter ensemble les documents que m'a remis Joseph. Puis je garderai ceux qui me concernent et toi, tu emporteras ceux qui

émanant de la police et tu iras te trouver une auberge, où tu résideras durant toute la durée cette enquête. Tu es supposé être pauvre, comme moi, alors ne va pas t'installer dans l'une des plus belles adresses de Paris aux frais de Joseph. Le logement que l'on m'a procuré se trouve dans le faubourg Saint-Marcel, au 9, rue du Pique. J'aimerais que tu sois à proximité. Ce soir, j'irai rencontrer ce Charles de Varencourt dont je t'ai parlé. Mais je me méfie de lui. Je vais t'indiquer le lieu et l'heure du rendez-vous. Tu t'y rendras aussi et tu nous espionneras, à distance, sans te faire remarquer. Tu n'entendras pas notre conversation, mais observe ses faits et gestes et tu me diras ce que tu en penses. Essaie aussi de repérer si quelqu'un nous surveille... Peut-être que les Épées du Roi se doutent de quelque chose et le font surveiller, ou que Varencourt aura eu la même idée que moi et sera venu avec un complice... Ensuite, tu le suivras, puis tu me retrouveras au pont d'Iéna et tu me feras ton rapport.

— Vous allez vous mêler à des gens qui voient partout des complots et, du coup, voilà que vous vous mettez à penser comme eux !

CHAPITRE VI

Margont s'était rendu au Palais-Royal, où abondaient restaurants, cafés, confiseries, maisons de jeu et de prêt, théâtres, parfumeurs... Les prostituées aguichaient les passants sous les arcades, essayaient de les entraîner tout en haut, dans les greniers.

Chez *Camille*, on servait du vin, de la bière, du cidre, du thé, du café et des gaufres. Un garçon de courses pouvait aussi vous apporter une bavaroise de chez le fameux Corraza, arcades 9 à 12 ; vous la dégusteriez plus à votre aise, car, là-bas, c'était toujours bondé. Accoudé à une table, Margont parcourait des yeux *Le Moniteur* et le *Journal de Paris*. Il espérait débusquer des fragments de vérité en comparant ces deux journaux. Hélas, le premier mentait, parce qu'il était le porte-parole officiel de l'Empire, tandis que le second n'osait rien dire, parce qu'il ne l'était pas. À chaque fois qu'il s'énervait, Margont avalait une gorgée de café. Comment osait-on imprimer des choses pareilles ? Il imaginait le cheminement des mots transcrivant la vérité, puis subissant l'autocensure du rédacteur, les coupes et les réécritures imposées par le propriétaire du journal, celles exigées par les censeurs et le ministère de la Police générale... Des lignes étaient rayées, des mains déchiraient des pages entières, des formules étaient remaniées. Le texte s'amenuisait ; on gommait les subtilités ; le récit devenait manichéen. Encore des passages barrés. Les pertes françaises fondaient sur le papier ; Russes et Prussiens périssaient par milliers sous les coups de plume de la propagande. Tout allait bien ! De mieux en mieux, même !

— Et dire que l'on m'empêche de lancer mon journal ! marmonna Margont.

Mais obstiné comme il l'était à vouloir dire la vérité, quel beau journal aurait-il dirigé en vérité, avec ses pages intégralement biffées par la censure !...

Un homme s'assit à sa table.

— Monsieur Langés... déclara celui-ci avec amabilité.

Puisqu'ils se trouvaient en public, il avait fait sauter la particule

nobiliaire.

— Citoyen Varencourt !

Varencourt s'amuseait de cette fausse rencontre fortuite avec cet ami qui n'en était pas un et qui utilisait un faux nom. Margont était mal à l'aise, au contraire. Mais son rôle était sa protection, le donjon dans lequel on l'avait acculé. Il se mit donc dans la peau de son personnage et sourit pour accueillir cet allié.

— Quel plaisir, Charles !

Varencourt se fit servir un verre de vin. Il était habillé sans éclat, avec des vêtements mal coupés et aux couleurs ternes. Mais son assurance lui conférait une belle présence. Il semblait n'avoir rien à craindre. Quelques années de plus que Margont, donc à peu près quarante ans... Des yeux bleus attentifs.

Margont balaya la pièce du regard. En dépit du monde présent, il avait pu se placer à l'écart. S'ils parlaient à voix basse, nul ne les entendrait. Il n'aperçut pas Lefine qui, pourtant, était quelque part. Décidément, le talent de son ami ne cessait de le surprendre.

Varencourt examina son verre à la lumière des chandelles. Le vin possédait une improbable couleur sombre. Il le huma avec curiosité.

— Je dirais qu'ils l'ont coupé avec du bois de campêche, de l'airielle et de l'eau-de-vie. Et de l'encre, peut-être bien...

Il en but une gorgée et grimaça comme si une main invisible l'étranglait.

— Atroce. Ainsi, donc, c'est vous le nouvel enquêteur. Je me doutais bien que l'on m'enverrait un autre interlocuteur. M. Natai, la personne à qui je transmets mes informations et qui me paye, n'est visiblement qu'un petit agent de second ordre, un intermédiaire. Dans l'après-midi, il est passé chez moi – ce qu'il m'avait promis de ne jamais faire ! – et m'a expliqué que j'allais continuer à lui communiquer ce que j'apprendrais, mais que je devais également rencontrer aujourd'hui même une autre personne, le chevalier Quentin de Langés. Il faut être honnête, jusqu'à présent, les autorités ne prenaient pas les Épées du Roi très au sérieux et concentraient leurs efforts sur les Chevaliers de la Foi et la mystérieuse Congrégation. C'était une grosse erreur de leur part. Maintenant que le colonel Berle a été assassiné, on vous envoie. C'est amusant, je ne vous imaginai pas du tout ainsi. Vous n'avez pas la tête de l'un de ces enquêteurs retors des polices secrètes de l'Empire.

Margont n'émit aucun commentaire.

— J'en ai déjà dit énormément à la police, reprit Varencourt. Alors, que voulez-vous savoir de plus ?

— Pourquoi n'avez-vous pas signalé que le colonel Berle allait être assassiné ?

— Parce que je l'ignorais ! C'est M. Natai qui m'a appris sa mort.

— Vous me prenez pour un idiot ?

— Si vous étiez idiot, ce n'est pas vous que l'on m'aurait envoyé. Notre organisation compte environ une trentaine de personnes, peut-être plus, et est

dirigée par un comité directeur de cinq membres : Louis de Leaume, Honoré de Nolant, Jean-Baptiste de Châtel, Catherine de Saltonges et moi-même. Bien que nous ayons un chef, le vicomte de Leaume, les plans doivent être acceptés par le comité, à la majorité, puis ils sont ensuite exposés à ceux des autres membres qui vont les appliquer. C'est le baron Honoré de Nolant qui a proposé d'assassiner plusieurs responsables de la défense de Paris. Son projet a été longuement débattu, puis nous avons voté et il a été blackboulé.

— Qu'est-ce que cela veut dire, « blackbouler » ?

Varencourt s'étonna de cette réponse.

— Je vois que vous n'êtes au courant de rien. On ne vous a pas communiqué ce que j'ai transmis à M. Natai ? Fuyant les années révolutionnaires, Louis de Leaume s'est réfugié un temps à Londres. Là-bas, il est de bon ton pour tout gentilhomme d'être membre de plusieurs clubs. Qu'est-ce que ces clubs ? Chacun a son thème : la philosophie, l'astronomie, les insectes, le tabac, l'exploration de l'Afrique, les Indes... Mais, en vérité, un noble doit se faire admettre dans un club pour éviter le ridicule. Parce que, si vous ne faites partie d'aucun club, vous devenez la risée de la noblesse londonienne. Alors vous présentez votre candidature et ce sont les membres qui décident, en votant. Chacun met une boule dans un sac. Ensuite, s'il y a une majorité de boules blanches : « Bienvenue au club » ; s'il y a plus de noires – de *black balls* –, vous êtes « *blackballed* », « blackboulé » : « Au revoir »... Il est du dernier chic pour un aristocrate français de « blackbouler ». Cela signifie qu'il est un pur, un ultra, qu'il a préféré fuir en Angleterre plutôt que d'accepter la France révolutionnaire. Donc, dans notre groupe, le comité directeur décide des actions à mener en votant à l'anglaise. Un avantage est que ce vote est secret. Selon le vicomte de Leaume, cela atténue les tensions entre nous. Or le projet de nous lancer dans une série d'assassinats a été blackboulé. Deux boules blanches, trois noires.

— D'après vous, qui a voté en faveur de ce plan ?

— Honoré de Nolant, puisque c'est lui qui l'a proposé. Quant à l'autre, je l'ignore.

— Hormis vous cinq, y a-t-il d'autres membres au courant de ce projet ?

— À ma connaissance, non. Ce n'est pas notre façon de procéder. Le comité directeur n'informe pas les membres ordinaires des plans dont il débat, afin de limiter les risques de fuites. Notre chef est un homme prudent ! J'ai déjà dit tout cela à M. Natai...

— Parlez-moi de votre symbole. Ce lys et cette épée.

— C'est la traduction héraldique du nom de notre organisation. Initialement, il s'agissait d'une fleur de lys classique. Puis le vicomte de Leaume a préféré la remplacer par une fleur de lys en fer de lance. Plus combatif...

— J'en ai vu un. Une cocarde avec des armoiries en relief sur une médaille.

— Ah bon ? Où avez-vous découvert cela ?

Varencourt semblait surpris. Mais, d'un autre côté, il était joueur. Il devait avoir l'habitude de bien cacher son jeu... N'obtenant pas de réponse, il précisa :

— Le vicomte de Leume en a fait réaliser quelques exemplaires, qu'il a distribués aux autres membres du comité.

— Je veux que vous m'en donniez un.

— Je n'en ai pas. Je ne les ai pas acceptés. À l'époque, je ne renseignais pas encore la police, je ne voulais pas détenir chez moi de tels objets.

Varencourt disait-il vraiment la vérité ? Margont s'irritait intérieurement. Il lui était pour l'instant très difficile d'affaiblir la position de force de Varencourt. Ce n'est que lorsqu'il aurait été admis dans ce groupe, s'il y parvenait, qu'il pourrait commencer à vérifier les dires de cet homme. Ce dernier reprit d'un ton posé :

— Pour l'instant, toujours pour des raisons de prudence, ce symbole n'est connu que du comité directeur. Et de ceux que je renseigne, les membres de la police personnelle de Joseph Bonaparte, enfin, Joseph I^{er} d'Espagne. Cela *aussi*, je l'ai déjà raconté à M. Natai...

— Je n'ai pas encore eu le temps d'étudier en détail les informations que vous avez transmises.

Varencourt était troublé.

— Bien... Mais alors pourquoi nous voyons-nous maintenant ? Pourquoi nous rencontrer aussi vite ?

— Mais... parce que vous devez me faire admettre chez les Épées du Roi...

Varencourt écarquilla les yeux et faillit s'étouffer. La nouvelle l'empoisonnait plus qu'une cruche entière de son vin frelaté.

— Vous plaisantez ?

— C'est vous qui plaisantez ! Ne me dites pas que vous n'êtes pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

Tous deux maudirent intérieurement Joseph et Talleyrand.

— Vous êtes vraiment sérieux ? insista Varencourt. Je refuse de vous conduire dans la gueule de ces loups ! Vous serez démasqué et vous nous ferez tuer tous les deux.

— Mais, mon cher Charles, moi aussi, je *refuse* d'y aller. Le problème, c'est que c'est malgré tout ce qui va arriver. Je n'ai pas le choix et vous non plus. Ce sont les ordres de nos deux amis, ceux à qui nous devons cette sympathique rencontre...

— Il faut les faire changer d'avis ! Ils ne se rendent pas compte... Puisque j'y suis déjà, moi, pourquoi faudrait-il que... Oh, je vois... On se méfie de moi. Seulement, voyez-vous, on ne devient pas membre comme cela...

— Vous devez me faire admettre directement au sommet, dans le comité directeur.

— Diable, comme vous y allez ! C'est impossible. Il faut être des nôtres depuis au moins deux mois, que l'on ait enquêté sur vous, que vous ayez prouvé votre loyauté...

— Je m'en doute bien. J'ai déjà réfléchi à ce problème. Si je suis indispensable, on m'acceptera immédiatement, et dans les hautes sphères, qui plus est.

— J'avoue que votre façon de raisonner me plaît. Jouez-vous aux cartes ?

— Non ! Et ce n'est pas le moment de parler de ce genre de choses.

— C'est toujours le moment de jouer ! La vie est un jeu. C'est ainsi que je la prends, car alors elle me pèse moins. Comprenez-moi bien, je n'essaie pas de faire monter les mises, je vous annonce que je refuse de jouer la partie que vous proposez.

— Nos deux amis communs ne sont pas hommes à accepter ce point de vue. Si vous vous obstinez, ils vous enverront la police. Moi, on m'a promis de me jeter en pâture aux cosaques...

Varencourt était furieux. Néanmoins, il ne se départait pas de sa superbe, roitelet mis échec et mat, mais qui continuait à trôner, immobile et fier, tandis que la dame adverse glissait vers lui pour le jeter à terre.

— Bien. J'ai compris. Mais cela coûtera cher, avertit-il. Je vous écoute. Quel est votre plan ?

— J'ai survolé une partie des renseignements que vous avez fournis, mais très rapidement. Un autre plan des Épées du Roi est de soulever les Parisiens, ou au moins de les inciter à ne pas prendre les armes si la capitale est menacée. Peut-être ces cocardes arborant votre emblème sont-elles supposées servir de symbole de reconnaissance à vos soldats... Comment comptez-vous vous adresser à des milliers de gens ? Et ce, sans risquer de vous faire tirer dessus ? Il vous faut des bulletins, des affiches... Mais les imprimeries sont surveillées. C'est ainsi que je deviens l'homme idéal. Je suis imprimeur ! Je réalise des programmes de théâtre, des affiches pour les spectacles... Officiellement, c'est ainsi que je gagne ma vie. Mais en réalité, je ne me suis intéressé à ce métier que parce que j'ai toujours eu l'idée de soutenir la cause du roi en utilisant l'une des armes les plus efficaces au monde : les mots !

— C'est trop beau pour être vrai...

— C'est pour cela que ça va marcher ! Parce que c'est tellement beau que vos amis voudront y croire !

— Vous devriez jouer aux cartes, vraiment.

— Je possède quelques notions sur le métier d'imprimeur. J'ai toujours rêvé de lancer un journal... Un vrai, ajouta-t-il en adressant un coup d'oeil à ceux qu'il avait posés sur la table. Comment se déroule une admission au sein du groupe ?

— La belle question ! Cela dépend s'ils vous font confiance ou non. On vous pose des questions : « Pourquoi voulez-vous nous rejoindre ? », « Qui

peut se porter garant de vous ?»... En ce qui me concerne, ils m'ont fait patienter pendant deux mois, le temps de se renseigner à mon sujet. Ils ont été satisfaits de cette enquête, alors mon admission n'a été qu'une formalité. Mais, pour vous qui voulez tout précipiter, il risque d'en aller autrement.

— Cessez d'essayer de me faire changer d'avis, vous n'y parviendrez pas. C'est vous qui me recommanderez à eux. Quand quelqu'un est candidat, il doit poser des questions sur le groupe à la personne qui s'apprête à le recommander. Qui en est membre ? Quelles sont les actions qui sont menées ?

— Non. Nous sommes un groupe royaliste qui prône l'action ! Nous sommes les Épées du Roi. Notre chef est formel : on ne dit rien d'autre. Parce que, si on en révélait plus à tous ceux qui prétendent vouloir nous rejoindre, il y a longtemps que notre groupe aurait été anéanti... Les polices de l'Empire sont *très* efficaces...

— Voyez-vous un autre point à me préciser ?

Varencourt secoua la tête. Il offrait une expression étrange où l'intérêt le disputait à la colère. Il semblait considérer leur situation comme un roulement de dés à l'issue duquel il y avait énormément à gagner ou tout à perdre.

— Nos sorts se retrouvent liés, mais je ne sais rien de vous, monsieur Langés. Êtes-vous policier ? Non, vous n'en avez pas l'air. Les policiers aiment l'ordre et la discipline, ce qui est en général tout le contraire de ceux qui veulent devenir journalistes. Vous êtes soldat ?

— De nos jours, le monde entier est soldat...

— Vous êtes officier ?

— Ah... Allez savoir...

— Dites-moi au moins quel est votre véritable prénom.

— Quentin. Quentin de Langés.

— Vous continuez à vous méfier de moi et, pourtant, votre vie dépend désormais de mes talents de menteur...

Margont respirait plus difficilement.

— Et vice versa, Charles... Employez-vous à convaincre les Épées du Roi d'accepter de me rencontrer.

Des yeux, il indiqua le *Journal de Paris*.

— Gardez-le. J'ai glissé entre les pages l'adresse où me joindre et quelques lignes concernant ma vie. Vous êtes supposé me connaître, alors apprenez ces notes par coeur, puis faites-les disparaître. Il est indiqué que nous nous sommes rencontrés, à plusieurs reprises, à diverses tables de jeu du Palais-Royal. J'ai perdu contre vous ; je suis devenu votre débiteur ; je vous ai signé une reconnaissance de dette et nous en sommes venus à discuter ensemble. D'où la découverte de notre point commun : la cause royaliste. Bonne lecture ! J'attends que vous me contactiez à nouveau, à mon adresse, pour me faire rencontrer vos amis. Surtout, ne tardez pas trop...

CHAPITRE VII

Margont quitta le café et erra dans les rues. Il espérait semer un éventuel espion à la solde de Varencourt, des Épées du Roi ou de Joseph. Allez savoir... Mais plus il compliquait son trajet, plus il lui semblait être suivi. Il en venait même à distinguer des silhouettes dans les recoins d'ombre. À ce rythme, la suspicion aurait tôt fait de le rendre fou.

Il se rendit au pont d'Iéna. Cet ouvrage avait été construit sur l'ordre de Napoléon, qui l'avait baptisé du nom de l'une de ses éclatantes victoires contre les Prussiens, en 1806. Le vieux maréchal Blücher, qui commandait les troupes prussiennes, clamait à qui voulait l'entendre qu'il le ferait sauter dès qu'il aurait pris Paris.

Relevant le col de son habit pour se protéger du froid et des regards, Margont s'éloigna des lampes à huile, tel un insecte discret fuyant la lumière. Il s'approcha des eaux vert grisâtre de la Seine. Voilà quelques semaines, des shakos ennemis étaient subitement apparus, charriés par les flots. Les passants s'étaient arrêtés, incrédules, observant ces milliers de couvre-chefs qui tapissaient la surface et passaient comme dans un songe. Ce n'est que quelques jours plus tard que l'on avait appris que Napoléon, ayant battu les Autrichiens, les Hongrois et les Wurtembergeois à Montereau, avait ordonné à ses soldats de jeter les shakos des morts et des prisonniers dans l'Yonne. Il pensait que les Parisiens, en les voyant flotter sur la Seine, comprendraient que l'on avait remporté une nouvelle victoire... Mais, pour sauver la France, il en faudrait bien plus et Margont imagina la Seine disparaissant brusquement sous une lame de fond de trois cent cinquante mille shakos.

Il sursauta quand Lefine le rejoignit.

— As-tu assisté à notre rencontre ? lui demanda-t-il aussitôt.

— Bien sûr, comme convenu.

— Où étais-tu caché ?

— Ici et là... Je me suis fondu parmi les clients... Ce Varencourt ne me plaît pas. Il est trop à l'aise. C'est un homme étonnant. Le monde – le nôtre, en tout cas – est en train de s'effondrer et lui ne semble pas s'en soucier. Je

l'envierais presque... En tout cas, il ne m'a pas repéré. Et je n'ai remarqué personne en train de vous observer à la dérobée. À un moment, vous l'avez mis bigrement en colère, et je m'y connais : il ne jouait pas la comédie !

— Joseph avait « oublié » de lui faire savoir qu'il devait m'aider à devenir membre des Épées du Roi... Où est-il allé après m'avoir quitté ?

— Rue Saint-Denis, à son adresse personnelle d'après le dossier que nous avons sur lui. Mais il est vraiment difficile à suivre. Toujours sur ses gardes. Qu'allez-vous faire, maintenant ?

— Rentrer chez moi. Mon nouveau chez-moi... Toi, tu vas rencontrer M. Natai, pour lui faire savoir deux choses. Que c'est toi que j'ai choisi pour me seconder – tu lui préciseras à quelle adresse on peut te contacter. Ensuite, que j'ai besoin d'une imprimerie d'ici demain soir ! Lui-même transmettra tout cela à Joseph.

Il expliqua comment rencontrer ce M. Natai, exposa son idée et poursuivit sans laisser à son ami le temps d'émettre un commentaire.

— Ensuite, trouve quelqu'un pour espionner Charles de Varencourt. J'ai confiance en ta débrouillardise sur ce point. Ne révèle rien à cette personne, contente-toi de la payer pour surveiller notre homme. Joseph te remboursera par l'intermédiaire de M. Natai... Fais de même avec tous les membres du comité directeur dont les rapports de police indiquent l'adresse. Moi, je vais peaufiner mon rôle tout en attendant que Varencourt me fasse signe. Si tu veux me joindre, tu connais mon adresse. As-tu eu le temps de te trouver un logement ?

— Auberge *Arcole*, à deux cents pas de chez vous. Il n'y a même pas de nom à la rue. Mais elle est située au bord de la Bièvre, entre deux teintureries. M. Ferdinand Lami. Qui suis-je pour le chevalier Quentin de Langés ?

— Un soldat qui a servi sous mes ordres dans le 84^e. Tu es du côté du roi, car cela peut te rapporter de l'argent et parce que tu en as assez de la guerre.

— Un rôle *presque* taillé sur mesure ! Dès demain matin, j'irai trouver M. Natai. Je prendrai connaissance des rapports qu'il me remettra et, le soir même, je pourrai vous en parler.

— Non. Je crois qu'il vaut mieux ne pas agir ainsi. Je suis supposé ne pas connaître les membres de cette organisation. Si tu m'en apprends beaucoup sur eux maintenant, j'ai peur de me trahir quand je les rencontrerai.

— Je ne suis pas du tout d'accord ! Mieux les connaître vous permettrait d'adapter votre discours, de leur dire ce qu'il veulent entendre pour qu'ils vous acceptent parmi eux.

— Ma rencontre avec eux sera un moment difficile. Sous l'effet de la tension, je risquerais de faire allusion à un élément indiqué dans un rapport de police...

— Vous ferez attention à éviter ce genre de maladresses ! Et si jamais cela se produisait, vous pourriez toujours dire que c'est Charles de Varencourt qui vous a parlé d'eux...

— Non. C'est contraire à leurs règles et il ne faut pas les prendre pour des benêts ! La Révolution a voulu donner des aristocrates l'image d'imbéciles incapables et dégénérés. Ne sous-estimons pas nos ennemis. Non, mon choix est fait. Ma stratégie sera la suivante : me rapprocher le plus possible de mon personnage. Le chevalier Quentin de Langés ne les connaît quasiment pas. Il en ira donc de même pour le major Margont. Tu ne me parleras d'eux qu'après que je les aurai rencontrés une première fois. Cela te laisse le temps de compléter le plus possible les rapports de police. Après, lors de mes autres réunions avec eux, si jamais j'évoque un élément que j'étais supposé ignorer, là, je pourrai dire que je me suis renseigné sur eux après mon admission dans le groupe. C'est exactement ce que ferait le chevalier de Langés...

— Bon... Je comprends votre point de vue. C'est vous qui décidez puisque c'est vous, Quentin de Langés...

La rue du Pique avait piètre allure. Pire que la saleté, l'odeur ! Les émanations des tanneries, mégisseries et teintureries s'y mariaient aux effluves des monceaux d'ordures... Le bâtiment du numéro 9 était si vétusté qu'il semblait devoir s'écrouler sous peu. Il avait été transformé en auberge. Margont se présenta au propriétaire sous le nom de M. Langés et obtint de lui la clé des combles.

Il étudia les documents que lui avait remis Joseph. Pour mieux mémoriser les événements de son existence, il les imaginait se déroulant sous ses yeux. Quand il fut capable de se réciter la vie de ce Quentin de Langés, il brûla ce qui était compromettant et se débarrassa des cendres.

Les lieux avaient été aménagés avant son arrivée afin de cadrer avec son personnage. Mais il prit soin de les adapter à sa manière, pour qu'ils correspondent mieux à sa personnalité. Il chassa les cafards qui filaient sous le plancher à l'approche de sa chandelle, parcourut les livres et en annota quelques-uns, héla par la fenêtre un porteur d'eau qui lui monta un seau rempli dans la Seine... Il serra les dents en ouvrant sa malle. Tous les vêtements étaient flambant neufs ! Il décida de les jeter et de passer chez un fripier dès le lendemain. Il achèterait également une Bible. Il réfléchissait, s'agitait... Mais, au fond de lui, il se sentait pareil à un furet qui va être lâché dans un terrier empli de renards et qui est censé se faire passer pour l'un d'eux.

CHAPITRE VIII

Au bout de trois jours à peine, Margont n'était déjà plus tout à fait lui-même. Craignant d'être observé et voulant parfaire son personnage de royaliste, il passait son temps à jouer son rôle, si bien que, peu à peu, ses repères se brouillaient.

Il se rendait à « son » imprimerie, *Le Liseron* (autrefois *Le Lis*, mais que l'on avait rebaptisée en catastrophe de ce nom ridicule durant la Révolution), juste à côté du jardin des Plantes. Ah oui, vraiment, Joseph et Talleyrand avaient bien fait les choses. Au-dessus de la modeste porte, une enseigne métallique représentant un journal signalait l'activité des lieux. On descendait quelques marches pour aboutir dans une grande pièce encombrée par une classique presse à jumelles de bois, une presse à un coup de Didot et Anisson, une presse à cylindre de Nicholson – le nec plus ultra, un rêve ! — et diverses épaves sur lesquelles on prélevait ce qui pouvait servir à entretenir celles qui fonctionnaient.

Le gérant, Mathurin Jelent, était le seul à connaître la vérité au sujet de Margont. Depuis quelques années déjà, il surveillait en secret cette imprimerie pour le compte de l'Empire, dénonçant les clients qui demandaient la réalisation de documents illicites : pamphlets contre le gouvernement, gazettes qui n'étaient pas dûment autorisées, proclamations n'émanant pas des sources officielles... Il permettait également d'assurer la liaison entre Joseph et Margont, afin que ce dernier ne dépende pas uniquement de Lefine et de Natai. Puisque le véritable propriétaire résidait à Lyon et ne venait jamais, se contentant de dissoudre les bénéfices dans ses verres de vin, Jelent avait fait passer Margont pour un nouvel associé. Celui-ci avait annoncé aux employés – deux « ouvriers de la casse » ou compositeurs et deux « ouvriers de la presse » ou imprimeurs – qu'il se déplaçait en personne parce que la situation était propice à une augmentation des gains.

Margont aidait à composer les pages, manipulant les caractères et se couvrant les doigts d'encre. Il se familiarisait avec les procédés d'impression : choisir le papier et la typographie, composer en piochant les caractères dans

les casiers des casses, encreur les formes, placer la feuille vierge entre la frisquette et le tympan, replier et disposer le tout sous la platine de la presse, tirer sur le barreau pour actionner la vis...

Il avait l'impression d'être une matriochka, l'une de ces poupées gigognes qu'il avait vues à Moscou. La plus grande était à l'effigie de M. de Langés, associé venu accroître ses bénéfices. À l'intérieur se trouvait celle du royaliste qui se préparait secrètement à réaliser des affiches appelant les Parisiens à la sédition. Et la troisième, la seule authentique, mais aussi la plus cachée, était celle de Quentin Margont.

Néanmoins, il prenait un plaisir évident à imprimer. Il réalisait des invitations, le nouveau menu du restaurant de Beauvilliers, situé sous les arcades du Palais-Royal, ou des proclamations émanant du gouvernement impérial. Il s'imaginait en train de travailler sur ce journal qu'il voulait lancer depuis des années. Telles les pierres d'un mur branlant, les lettres tombaient des mots « tourte d'anguille », « turbot farci de rose » (car la mode était aux nouvelles recettes et aux saveurs inhabituelles) ou « haricots verts à *Yangloise* » pour édifier avec une vigueur nouvelle les titres « Où est passée la Liberté ? », « Une guerre finit-elle un jour ? »... Les mots dansaient autour de lui et les caractères en plomb se réagençaient dans son esprit pour imprimer ses rêves.

Dans les rues, il prenait soin de semer d'éventuels espions. Il se forçait à regarder avec mépris les militaires, la colonne de la Grande Armée place Vendôme ou l'Arc de Triomphe, déjà impressionnant alors qu'il n'était pas à mi-parcours des cinquante mètres de hauteur prévus. Il grinçait des dents quand il empruntait la rue Saint-Honoré, détournant la tête pour ne pas voir l'église Saint-Roch sur les marches de laquelle, en 1795, des émeutiers royalistes avaient été hachés par la mitraille d'un canon amené là sur l'ordre d'un certain général Bonaparte. Il s'entraînait à bannir de ses pensées le nom de « Napoléon » pour le remplacer par « Bonaparte », « le tyran », « l'ogre », « le parvenu », « l'usurpateur »...

Or à se comporter en étant le contraire de soi-même, on finit par se perdre. Il s'étonnait de voir à quel point une attitude de surface pouvait déteindre sur l'esprit. À sans cesse agir comme un royaliste, il en venait à se demander si le retour de la monarchie n'aboutirait pas à quelques effets positifs : la fin de toutes ces guerres, la possibilité de quitter enfin l'armée pour ceux qui souhaitaient une autre vie... Cette opinion était vraiment le comble du comble pour un républicain tel que lui ! Comment pouvait-il envisager l'hypothèse d'abandonner les idéaux de la Révolution ? Il était pareil à un acteur qui, jouant chaque soir un rôle avec succès, se fait progressivement dévorer par celui-ci.

Ses retrouvailles quotidiennes avec Lefine n'en étaient que plus précieuses, lien ténu qui le rattachait à la réalité.

Enfin, un soir, on frappa à sa porte. C'était Charles de Varencourt. Visage bien pâle, traits tirés, il avait perdu de sa superbe.

— Ils m'envoient vous chercher. Vous n'avez pas changé d'avis ? demanda-t-il.

— Pas du tout.

— Ce qui m'ennuie, c'est qu'en misant votre vie, vous misez aussi la mienne !

Margont ne répondit pas. Sa décision était irrévocable. Joseph et Talleyrand avaient raison sur ce point : il fallait qu'il rencontre lui-même ces royalistes. Varencourt haussa les épaules. Tandis que Margont luttait pour maîtriser sa peur, lui prenait finalement la situation avec une résignation fataliste.

— Ils nous attendent... conclut-il.

Tandis qu'ils marchaient dans les rues plongées dans la nuit, Margont eut une fois de plus l'impression de n'être qu'un pion sur un vaste échiquier. Un pion qui se lançait dans un mouvement bien hardi...

CHAPITRE IX

Ils gagnèrent le coeur du quartier Saint-Marcel. Varencourt marchait rapidement, obligeant Margont à s'aligner sur son pas, lui saisissait régulièrement le bras pour lui faire prendre une ruelle latérale avant de bifurquer une nouvelle fois. Margont était perdu, mais n'osait pas poser de questions. Une porte s'ouvrit sur leur droite et ils s'engouffrèrent dans une maison. Il n'y avait pas de lumière et Margont eut l'impression d'être avalé par la gueule enténébrée d'un Léviathan. Sa silhouette, en revanche, s'était détachée dans l'encadrement de la porte, éclairée à contre-jour par une lampe à huile. Quelqu'un bondit sur lui par derrière et lui plaça un couteau sous la gorge. De la main gauche, son agresseur lui saisit le poignet droit pour l'empêcher de tenter de se dégager ou de saisir une arme. La porte fut refermée.

— Vous êtes un espion, monsieur, dit quelqu'un devant lui.

La peur rongait Margont, qui attendait vainement qu'une chandelle soit allumée.

— Notre ami M. de Varencourt nous a parlé de vous, mais, en vérité, il l'a reconnu lui-même, il ne vous connaît quasiment pas, reprit l'inconnu. Nous allons donc vous poser quelques questions. En fonction de vos réponses, nous verrons si nous vous laissons la vie sauve...

Cette voix grave était celle d'un homme habitué à commander. Intonations, rythme, phrasé : elle s'imposait à vous, vous déstabilisait, vous laissait entendre qu'elle débusquerait vos mensonges. Les mots qu'elle prononçait vous perçaient de part en part.

— Je n'y vois rien... balbutia Margont.

— Tu y verras encore moins bien quand je t'aurai coupé la gorge, lui murmura celui qui le maîtrisait.

— Vous dites que vous possédez une imprimerie...

— C'est la vérité !

— C'est justement cela le problème, c'est que c'est la vérité. Le Tyran est malin, il tient bien en main tout ce qui se publie. Vous prétendez être des

nôtres et vous avez accès à une imprimerie ? Ces lieux sont surveillés par la direction de l'imprimerie et de la librairie, mais aussi par la préfecture de police. Certains policiers s'occupent même exclusivement des imprimeries, des livres et des journaux ! Et vous, vous les bernez tous ? Absurde ! Nous vous avons fait suivre. J'avoue que ce fut difficile. Vous avez effectivement vos entrées dans une imprimerie, *Le Liseron*, ce qui prouve que vous bénéficiiez de l'aide de la police...

Margont se demanda si Charles de Varenecourt l'avait vendu. Mais il était trop tard pour s'interroger à ce sujet. Il ne pouvait plus reculer, il devait se lancer dans l'interprétation de son rôle. Avec brio !

— Si Napoléon prend tant de...

— Bonaparte ! Le sacre de 1804 n'a aucune légitimité ! Napoléon n'existe pas !

— Soit... Si Bonaparte prend tant de soin à se protéger du côté des écrits, cela signifie que c'est son point faible. C'est donc justement là qu'il faut frapper ! C'est un ami duelliste qui m'a enseigné cette façon de combattre...

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne mets pas en doute le talent militaire de Bonaparte. Il sera difficile de le vaincre sur le champ de bataille. Sauf s'il n'a plus d'armée ! Il faut convaincre les Français de l'abandonner.

— Intéressant. Mais vous ne répondez pas à ma question.

L'obscurité était si profonde que l'on ne distinguait même pas les silhouettes. Impossible pour Margont d'ajuster son discours aux expressions du visage, à l'attitude de ses interlocuteurs. Il devait se fier à cette voix aux intonations ironiques, trop sûre d'elle, arrogante, dominatrice. Il était au bord d'une falaise ; on allait le précipiter dans le vide. Mais, chez lui, l'instinct de survie avait toujours été exacerbé. Même avec une lame placée sur la gorge, il s'obstinait à faire face.

— Pendant quelques années, j'ai servi dans la Grande Armée. Bien d'autres gentilshommes l'ont fait ! À la suite d'une blessure, j'ai dû retourner à la vie civile. J'ai alors effectué maintes démarches pour obtenir l'autorisation d'acquérir une imprimerie. Comme je m'étais illustré durant la campagne de Russie, plusieurs officiers ont témoigné en ma faveur. Ma ténacité face à l'administration, ces éloges et quelques pattes graissées m'ont permis d'obtenir enfin ce que je voulais. Oh, il y a certainement un ou deux employés qui me surveillent pour le compte de la police. Mais, peu à peu, leur méfiance s'est assoupie. ... Cela fait si longtemps que je me tiens tranquille... La police a fini par mettre mes années d'émigration à Édimbourg sur le compte d'une erreur de jeunesse. Savez-vous comment les mantes religieuses capturent leurs proies ? Elles se déplacent si lentement que leurs mouvements en deviennent imperceptibles aux yeux des insectes. Ce n'est que lorsqu'elles sont à proximité immédiate qu'elles portent avec célérité un coup fatal. Moi, je n'ai rien oublié. Je suis revenu en France en 1802 et, durant toutes ces années, pas à pas, mais inéluctablement, j'ai progressé dans la réalisation de

mon projet : me renseigner sur le métier d'imprimeur et m'emparer d'une imprimerie ! Douze ans d'efforts ! Croyez bien que les polices de l'Empire ne calculent pas sur des durées aussi longues.

— Depuis quand avez-vous cette imprimerie ?

— Depuis un an. Je vous précise que je ne suis qu'associé, mais mon partenaire ne sait rien de mes véritables intentions. Jusqu'à présent, je ne m'y rendais pratiquement jamais. À trop m'y montrer, j'aurais éveillé les soupçons de la police. Je me contentais de dépenser les maigres bénéfices quand, par chance, il y en avait. Mais, maintenant, j'y suis. Car la situation nous est favorable. Il est l'heure pour nous de passer à l'action !

— Que voulez-vous au juste ?

— Deux choses. Le retour du roi !

Il se tut. Celui qui le maîtrisait appuya plus encore sa lame. Mais Margont, de manière paradoxale, puisa de la force dans ce geste.

— Eh bien, quelle est la seconde ? insista le meneur.

— La reconnaissance du roi...

— Quel toupet !

— « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! » répliqua-t-il.

Voilà qu'il citait Danton, l'un des révolutionnaires les plus abhorrés ! Sa tactique pouvait paraître suicidaire. Mais elle s'organisait autour d'une idée forte : il fallait amener la discussion sur un terrain imprévu, prendre ces hommes à contre-pied. Puisque faire leur jeu, c'était probablement périr, Margont improvisait de nouvelles règles. Personne ne lui répondait. Il reprit donc.

— Avant la Révolution, ma famille vivait tranquillement sur ses terres. Je n'ai connu cette vie-là que quelques années. Ensuite, j'ai eu droit à tout. Le massacre de mes proches, l'incendie de notre château, l'errance... Très jeune, j'ai émigré en Écosse, avec l'idée de revenir dans ma patrie en tant qu'officier, avec d'autres émigrés royalistes et une armée anglaise. Les Anglais nous ont fait miroiter ce rêve, mais ne l'ont jamais réalisé. Trop risqué, trop coûteux... Et puis, ils ne devaient pas être si malheureux que cela de voir à genoux leur ancien ennemi héréditaire. Ils nous en voulaient encore de leur avoir si brillamment résisté au Québec et d'avoir contribué à leur faire perdre leurs colonies américaines... À Édimbourg, j'ai connu la misère. Alors, parce que j'en avais assez d'avoir le ventre vide et d'être traité en indésirable, j'ai profité de la grande amnistie de 1802. Comme bien d'autres, je suis revenu dans mon pays, j'ai prêté serment devant un préfet et voilà. On m'a *pardonné* d'avoir émigré, comme si j'avais commis un crime ! Je me suis engagé dans la Grande Armée, car je n'avais pas d'autre moyen de subsistance. J'ai même envisagé de servir cet empire, je l'avoue. Je voulais devenir général. Mais ce rêve-là a fait long feu, lui aussi. J'ai retrouvé mes racines. Je veux le retour du roi. Cependant, je suis franc, je reconnais que j'espère tirer profit de mes services.

— Mercenaire !

— Oui, mais mercenaire du roi ! Quel mal y a-t-il à vouloir relever les ruines de mon château familial ? Je veux retrouver ma vie d'autrefois, celle d'avant la Révolution !

Même dans ce noir d'encre, Margont perçut que l'argument avait visé juste. L'adversaire avait été touché, il fallait poursuivre cette contre-attaque sans lui laisser le temps de se ressaisir.

— Nous aurions tort de croire que Bonaparte n'a plus aucune chance de l'emporter ! s'exclama-t-il. Le bougre a plus de vies qu'un chat ! On le disait perdu en 1805, il y a eu Austerlitz, fini en 1806 et ce fut Iéna, écrasé en 1809 à Essling et il renversa la situation du tout au tout à Wagram... Le roi a besoin d'aide ! Contre Bonaparte... mais aussi contre les Alliés ! Bernadotte ne se contente plus de la Suède, il veut devenir roi de France ! Et si le Tsar ou l'empereur d'Autriche acceptent un compromis et proposent de laisser son trône à Napoléon ? Ou d'organiser une régence jusqu'à ce que le roi de Rome atteigne l'âge de gouverner et devienne Napoléon II ? Non ! Si les Alliés sentent que les Français abandonnent Bonaparte, ils mèneront le combat jusqu'au bout. Et, si nous, les nobles de France, nous participons de manière indiscutable à la victoire, alors Louis XVIII s'imposera !

— Je ne vous aime pas, monsieur, mais vous ne manquez pas de courage.

— Et nous en avons besoin, de courage ! Soulevons les Français ! Mais, pour cela, encore faut-il qu'ils nous entendent... Couvrons Paris d'affiches !

— Pourquoi avez-vous besoin de nous ?

— Je ne peux pas agir seul. Quand j'imprimerai mes proclamations, ce sera de nuit et en cachette. Il me faudra des complices pour faire le guet, puis pour les coller. En outre, il faut associer les actions afin que celles-ci s'imposent avec plus de force encore. Je pense que, vous-mêmes, vous poursuivez vos propres plans. Pour finir, je... je... hum...

— Pour finir ?

— Eh bien, comment formuler les choses sans vous irriter ? Je vais faire beaucoup pour le roi... Mais je ne suis pas introduit auprès de Sa Majesté, or je ne voudrais pas que mes services demeurent anonymes.

— Vous comptez sur nous pour que nous parlions de vous à Sa Majesté ? demanda l'inconnu, stupéfait.

— C'est cela même. Où est le mal ? Je ne me fais aucune illusion sur la nature humaine. Que Sa Majesté Louis XVIII obtienne enfin le trône qui lui revient de droit divin et on accourra de toute la France pour la courtoiser ! Ceux qui ont trahi le roi ou qui n'ont rien fait côtoieront sans vergogne les véritables héros de la Restauration. Qui témoignera alors de ce que j'ai fait ? Êtes-vous vraiment aussi choqué que ce que votre voix semble l'indiquer ? Pouvez-vous jurer sur la sainte Bible que ni vous ni aucun de ceux qui sont dans cette pièce n'espérez de récompenses pour vos bons et loyaux services ?

— Ce n'est pas notre propos ! Nous, nous n'agissons pas que par appât du gain !

— Mais moi non plus...

— Si nous allumions une chandelle ?

La lame s'éloigna et on libéra Margont. Quand le halo de la flamme apparut, bulle de lumière jaunâtre, ses yeux s'emplirent de larmes.

CHAPITRE X

L'homme qui avait interrogé Margont devait avoir environ quarante-cinq ans. Sa présence ne déparait pas sa voix. Carré, exalté, impatient, il semblait n'attendre qu'une chose : se jeter dans la bataille. Il avait du brio, du talent. Aurait-il choisi de servir l'Empire qu'il se serait certainement élevé dans la hiérarchie, civile ou militaire. Mais il avait décidé de soutenir le roi, sa « Grande Armée » n'était qu'un groupe évalué à une trentaine de membres et, au lieu d'évoluer dans des palais ennemis dont il se serait emparé, il se terrait de cave en cave. Il était une sorte d'ange déchu précipité dans les limbes avec la royauté. Bien qu'il fut un idéaliste, il devait souffrir de ne pas occuper un rang digne de ses talents. L'argument de Margont concernant le besoin d'être reconnu l'avait d'autant plus choqué qu'il avait fait mouche... L'emblème des Épées du Roi était épinglé sur son habit, au niveau du coeur. Margont l'observa brièvement, comme s'il le voyait pour la première fois, et ce symbole lui parut correspondre en tout point à celui qu'il avait vu sur la dépouille du colonel Berle.

— Je suis le vicomte Louis de Leaume.

— Enchanté ! dit Margont en se massant la gorge.

— Baron Honoré de Nolant.

Lui s'empêtrait dans sa gêne. Ce n'est pas tous les jours que l'on se présente à la personne que l'on a failli assassiner quelques instants plus tôt... Un peu plus jeune que Louis de Leaume, il était maigre. Il ne fallait toutefois pas se fier à son allure chétive, car il avait su maîtriser Margont avec efficacité. Son regard était fuyant et se perdait dans le vague, ce qui donnait l'impression qu'il était en permanence plongé dans ses pensées.

Varencourt était pâle. Il n'osait pas bouger, comme s'il n'avait pas encore réalisé que cette épreuve était terminée. Se tournant enfin vers Margont, il lança :

— Incroyable ! Vous êtes encore plus joueur que moi !

Son rire fit rougir ses joues, mais le reste de son visage demeura blanc porcelaine.

Un troisième homme se présenta, qui était demeuré silencieux jusque-là.

— Jean-Baptiste de Châtel.

Tapi non loin de la porte, il aurait pu intercepter une tentative de fuite. Bien qu'étant le plus âgé, il n'avait pas cinquante ans. Un visage osseux, des yeux plissés, scrutateurs. Son corps, famélique, laissait supposer qu'il était malade, ou qu'il avait connu de longues années de privations.

Margont réalisa qu'il était passé devant une sorte de tribunal. Tous l'avaient écouté et, quand Louis de Leume avait proposé d'allumer une chandelle, n'importe lequel d'entre eux, en répondant non, aurait voté sa mort... Or Jean-Baptiste de Châtel ne cachait pas son mécontentement. Lui, il avait envisagé de refuser la lumière !

— Monsieur de Langés, vous vous êtes permis de nous proposer un serment sur la sainte Bible. Mais que connaissez-vous de la parole de Dieu ?

— « Tu ne tueras point », répondit Margont en adressant un regard à Honoré de Nolant.

— C'est un peu court.

Margont était prisonnier de ce personnage d'arriviste provocateur qu'il avait improvisé. Pour ne pas choquer les puristes, les idéalistes, il tempérait par la foi cet opportunisme affiché. Manifestement, ce dernier point troublait Jean-Baptiste de Châtel. Il répondit :

— « Il a méprisé le serment, il a rompu l'alliance ; il avait donné sa main, mais il a commis toutes ces fautes ; il n'échappera pas ! C'est pourquoi ainsi parle le Seigneur, l'Éternel : Je suis vivant ! C'est le serment fait en mon nom qu'il a méprisé, c'est mon alliance qu'il a rompue. Je ferai retomber cela sur sa tête. » Ézéchiél, chapitre 17, versets 18 à 19. Qui se pature offense Dieu Lui-même et rompt avec Lui.

L'expression de Jean-Baptiste de Châtel s'inversa du tout au tout, tel un morceau de glace se transformant instantanément en vapeur. Voilà qu'il semblait sur le point de serrer Margont dans ses bras.

— Bien, fort bien !

Dans l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert, Margont avait passé quatre années à étudier la Bible sous la férule des moines. Il avait même failli devenir l'un des leurs, bien que ce fût contre son gré. Alors, dans le domaine théologique, il était difficile de le prendre en défaut. Lorsque l'on ment, l'une des meilleures tactiques n'est-elle pas d'entraîner l'adversaire sur un terrain connu ?

— Que savez-vous de l'Antéchrist ? lui demanda Châtel.

Margont crut que celui-ci continuait à tester ses connaissances en abordant un sujet inhabituel.

— « Il abattra trois rois. Il prononcera des paroles contre le Très Haut, il opprimer les saints du Très Haut et il espérera changer les temps et la loi », Daniel... Je ne me souviens plus du chapitre...

Jean-Baptiste de Châtel exultait.

— Magnifique ! Un croyant, un vrai ! Alors, Quentin – puis-je vous

appeler ainsi ? —, vous qui connaissez si bien les Saintes Écritures, n'est-il pas évident que Napoléon est l'Antéchrist ?

Margont, abasourdi, se demanda si son interlocuteur ne se moquait pas de lui. Sa réaction causa une fêlure dans la joie cristalline de Jean-Baptiste de Châtel.

— Mais enfin, cela coule de source, monsieur de Langés !

Margont était dérouté par une théorie aussi extrême. Jean-Baptiste de Châtel s'en formalisa et ne lui adressa plus un mot. Leur alliance avait duré le temps de quelques versets... Et la belle tactique de Margont se retourna contre lui : loin de s'allier avec Jean-Baptiste de Châtel, il s'en était fait un ennemi.

— Notre croisé a-t-il terminé son prêche ? demanda Louis de Leume avec une ironie telle que ses mots ressemblaient à une gifle.

Manifestement, lors d'une admission, il n'entrait pas dans les usages du groupe qu'un membre se permette d'accaparer ainsi la parole au détriment du chef. Par sa repartie, le vicomte avait souhaité réaffirmer son rôle de meneur. Mais Jean-Baptiste de Châtel, loin de se soumettre à ce rappel à l'ordre, adressa un sourire narquois à Leume, le provoquant plus encore. Il se réjouissait avec ostentation d'avoir amené le vicomte à se mettre en colère, et son attitude mettait mal à l'aise ses compagnons. Leume choisit de l'ignorer. Margont se demanda si la rivalité pour le pouvoir suffisait à elle seule à expliquer l'animosité qui régnait entre ces deux hommes. D'ailleurs, Jean-Baptiste de Châtel avait toujours une manière étrange de fixer le vicomte d'un regard appuyé, insistant. Leume se tourna vers Margont.

— Que voulez-vous en échange de votre aide ?

— Le plus possible. Faire partie des membres dirigeants des Épées du Roi.

— Il faut être parmi nous depuis plus de deux mois et avoir accompli un acte prouvant sa loyauté.

— Manquer de me faire égorger pour vous rencontrer, voilà une preuve de ma loyauté ! Quant à vos deux mois, je n'ai pas la patience d'attendre et, de toute façon, nous ne les avons pas. Le sort de la guerre va se jouer dans les semaines qui viennent. Si mon offre ne vous intéresse pas, peu importe. Il existe bien d'autres organisations royalistes : la Congrégation, les Chevaliers de la Foi, les Amis de l'Ordre... Le roi récompensera les meneurs : je vais donc devenir l'un d'entre eux, avec ou sans vous.

— Nous avons des règles, monsieur.

— Je n'en doute pas. Mais vous n'êtes pas le genre d'homme à vous embarrasser avec elles.

Ce fut d'un oeil nouveau que Louis de Leume se mit à le regarder.

— Vous êtes bien perspicace... Les gens perspicaces sont dangereux, parce qu'ils ne se contentent pas des mensonges qui tranquillisent tout un chacun. Pourquoi souhaitez-vous intégrer notre groupe ? Les Chevaliers de la Foi, par exemple, sont plus connus : pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à eux en premier lieu ?

— Ils sont trop nombreux. Je serais noyé dans la masse, on ne m'écouterait guère, je demeurerais un pion de deuxième ordre et il n'en est pas question ! Admettez-moi au sommet, parmi vous, et mon imprimerie pèsera lourd dans le succès de vos projets. À vous de décider. C'est maintenant que l'on va voir si vous êtes vraiment l'homme d'action que vous prétendez être !

— Je vous accepte parmi nous, effectivement comme membre dirigeant. J'en prends la responsabilité.

Voulant renforcer sa position de chef, il avait pris cette décision sans demander l'avis des autres. Varencourt et honoré de Nolant, aux anges, serrèrent la main de Margont en signe de fraternité. Jean-Baptiste de Châtel se contenta de hocher la tête à son intention, avec réticence et froideur.

— Puisque vous voilà des nôtres, il y a encore une personne que nous allons vous présenter, dit Louis de Leume. Car tous les membres du comité directeur doivent se connaître. Il nous faut monter à l'étage.

Dans les escaliers, Margont faillit trébucher. Blême, il reprit sa montée. Il venait de deviner pourquoi cet autre comploteur était demeuré là-haut tandis qu'on l'interrogeait : il ne voulait pas assister à son éventuelle exécution...

CHAPITRE XI

Dépourvue de mobilier, glacée et sans âme, la pièce n'était pas habitée. Cette réunion nocturne constituerait son seul moment de vie. Elle serait abandonnée aussitôt après, étape éphémère d'un cache-cache épuisant dans Paris.

Une femme y accueillit Margont, soulagée de voir que les événements avaient pris cette tournure. Elle avait quarante ans ou un peu plus. Elle était belle. Mais ses longs cheveux étaient tirés en un chignon passé de mode ; aucun fard ne mettait son visage en valeur ; elle ne portait pas de bijoux ; sa robe était terne... Margont songea qu'elle paraissait dissimuler sa beauté. Cette dernière lui avait-elle attiré un jour quelque malheur ?

Son regard était d'une intensité rare. Ses yeux bleus vous transperçaient l'âme, vous sondaient, cherchant à débusquer votre vérité intérieure. Pour Margont, c'était une épreuve semblable à une brûlure, comme si ses mensonges se consumaient dans son âme.

— Chevalier Quentin de Langés, annonça-t-il en s'inclinant pour fuir ce regard inquisiteur.

— Mademoiselle Catherine de Saltonges. Vous voilà donc parmi nous. Nous vous prenions pour un espion...

Le ton ironique de cette dernière phrase laissait entendre qu'elle ne lui accordait pas sa confiance.

— M. de Langés est un ancien soldat et il possède une imprimerie ! dit le vicomte de Leaume.

— J'ai tout entendu...

— Si les avis n'avaient pas pu se départager, auriez-vous voté la vie ou la mort ? lui demanda Margont.

Elle baissa les yeux, comme il le désirait.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? Je n'aurais pas... Je... Sans moi ! Mais vous ne me plaisez pas, monsieur. Vous mélangez le vrai et le faux. Cela m'écoeure.

Son visage exprimait le dégoût, comme si les mensonges de Margont avaient dégagé une odeur de pourriture.

— En avons-nous terminé avec mon admission ? demanda-t-il. Agissons et, avec l'aide de Dieu, nous remporterons la bataille ! Je propose que...

— Ne décidons rien pour l'instant ! le coupa Catherine de Saltonges. Vous allez bien vite, chevalier...

— Et la situation va plus vite encore !

Leaume intervint à son tour.

— Nous reprendrons contact avec vous. Sachez que j'interdis formellement que les membres de notre groupe se fréquentent en dehors des rencontres *officielles*, et ce, quel qu'en soit le motif. Chacun répond de cette règle sur sa vie. M'avez-vous bien compris ?

— Oui. Mais si j'ai besoin de vous joindre ? Il faut bien que je puisse...

— Cela ne vous sera pas possible, intervint Jean-Baptiste de Châtel. Nous partirons les premiers.

Catherine de Saltonges et Honoré de Nolant s'en allèrent, suivis de Jean-Baptiste de Châtel. Le vicomte de Leaume s'attardait. Il dénoua son foulard tout en fixant Margont.

— Monsieur de Langés, ne sous-estimez pas notre détermination.

Il révéla alors une marque. On avait découvert dans les îles du Pacifique et dans le Nouveau Monde ces pratiques consistant à se marquer la peau de manière indélébile. De grands explorateurs, comme Cook, avaient amené en Europe des insulaires tatoués. Le prestige de ces aventuriers et le goût de l'exotisme s'étaient combinés pour faire naître cette mode du tatouage. Par le passé, le comte Tolstoï, revenu d'Océanie, avait exhibé ses tatouages dans les salons de Saint-Pétersbourg, déclenchant l'enthousiasme de la noblesse russe. La légende racontait que la Grande Catherine s'était fait tatouer en un lieu très particulier... L'ancien maréchal Bernadotte, durant ses années révolutionnaires, s'était fait inscrire sur la poitrine la devise : « Mort aux rois. » Dire qu'il était devenu prince héritier de Suède et rêvait d'évincer Napoléon et Louis XVIII pour devenir roi de France...

Le motif choisi par Louis de Leaume était étrange. Il s'agissait — Margont se rapprocha en fronçant les sourcils —, oui, il s'agissait bien d'un tracé en pointillé, comme ceux que font les couturiers et les tailleurs sur un tissu qu'ils s'apprentent à découper. Ce symbole indiquait l'endroit où il fallait trancher, tout le long du cou du vicomte de Leaume...

— Je me battrai jusqu'au bout, chevalier. J'ai appris à vivre en permanence avec le couperet de la guillotine au-dessus de la nuque !

Sur ce, il sortit et disparut dans la nuit.

Margont patienta en compagnie de Varencourt.

— Vous étiez au courant de l'accueil qui m'attendait ?

— Pas du tout, je vous le jure ! S'ils vous avaient... Enfin, si vous ne les aviez pas convaincus de votre sincérité, je me demande ce qu'ils auraient décidé à mon sujet...

Il commençait enfin à reprendre ses couleurs habituelles. Margont le scrutait sans s'en cacher.

— Qui m'a suivi jusqu'à l'imprimerie ?

— Je ne sais pas.

Ils sortirent et Varencourt referma la porte derrière eux en chuchotant :

— Inutile que vous fassiez surveiller cette maison. Ils n'y reviendront jamais. Le vicomte de Leaume interdit de retourner sur nos lieux de rendez-vous. Lui-même s'impose des mesures encore plus strictes : il ne dort jamais deux fois dans le même lit...

— Mais à qui appartient ce logement ?

— À l'un de ces nombreux nobles français qui vivent en exil en attendant la chute de Napoléon. Ils ont laissé en France des biens, des propriétés... Une partie a été pillée ou saisie durant la Révolution et les années qui ont suivi... Mais des endroits comme celui-ci, il en reste ! Le vicomte de Leaume a vécu deux ans à Londres. Il y a gagné la confiance de riches personnages avec lesquels il a conservé des liens. Grâce à eux, il possède des dizaines de clés qui ouvrent la porte de trous de ce genre. Eux sirotent du brandy dans leurs clubs londoniens et se contentent de financer le vicomte, qui prend tous les risques. Si Louis XVIII monte un jour sur le trône de France, ces généreux donateurs pourront se vanter auprès de Sa Majesté du rôle qu'ils ont joué dans la Restauration. Ils misent de l'or et quelques bicoques dont ils ont hérité, ou qu'ils louaient, ou qu'ils avaient achetées durant les premières années de la Révolution avec l'idée de s'y cacher ou d'y dissimuler des biens... En cas de succès, ils obtiendront charges honorifiques, rentes... Le vicomte, lui, ne peut jouer que ce qu'il a. Ses cartes : ses idées, sa mise : sa tête... Il l'a fort bien compris, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi vous avez été brillant quand vous avez évoqué votre désir d'être récompensé ! Ce discours-là, il l'a entendu jusqu'à plus soif ! Pour un vicomte de Leaume, cinquante

— Et cent Varencourt...

Celui-ci ne releva pas la provocation.

— Vous savez maintenant pourquoi le vicomte est le chef de notre organisation : parce qu'il l'a créée et, surtout, parce qu'il a accès à l'argent, le nerf de la guerre !

Tandis qu'ils s'éloignaient de la bâtisse, ils reprenaient chacun de l'assurance.

— En tout cas, bravo, vous leur avez fait bonne impression, dit Charles de Varencourt.

— C'est une plaisanterie ?

— Pas du tout. Ils se méfient tous les uns des autres. Il faut se mettre à leur place. Jean-Baptiste de Châtel a perdu une dizaine de membres de sa famille en Vendée, chouans morts au combat et civils fusillés en guise de représailles ou massacrés par les colonnes infernales de ce criminel de général Turreau. Le vicomte de Leaume a lui aussi tout perdu : parents, terres,

fortune... En outre, il dirigeait déjà un petit groupe monarchiste en 1793, les Loyaux. Tous les membres ont été arrêtés. Par la lucarne de sa cellule, il voyait tous les jours les têtes de ses compagnons tomber sous le couperet de la guillotine... Il s'imposait de contempler ce spectacle, persuadé que cela lui permettrait de vaincre sa peur et de se comporter avec panache en montant sur l'échafaud. Il essayait d'imaginer une action d'éclat, quelque chose qui le rendrait célèbre et serait une gifle infligée publiquement à ses ennemis. Vous avez dû le troubler quand vous avez cité Danton. Dans sa geôle, il pensait sans doute à cet homme. Il le haïssait. Mais il voulait certainement l'imiter le jour de sa mort. Danton s'approchant du bourreau et lui déclarant : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine. » Et le bourreau l'a fait ! Tout le monde a déjà oublié la plupart des noms de ceux qui ont décidé la mort de Danton, mais on se souviendra à jamais de ses dernières paroles. Le vicomte de Leaulme a réussi à s'évader quelques heures après son passage devant le Tribunal révolutionnaire – tribunal qui l'avait condamné à avoir la tête tranchée, faut-il le préciser ? Mais, croyez-moi, quand il vous en parle, on dirait que c'était hier. Tout cela pour vous dire que, quand on sait ce qu'ils ont vécu, on ne s'étonne plus de voir les fanatiques qu'ils sont devenus. ... La violence appelle la répression, la répression la violence. Pour mettre un terme à ce cercle vicieux, peut-être faudrait-il essayer de pardonner, ou au moins d'accepter le passé. Mais c'est si difficile...

— Et vous, qu'avez-vous vécu, Charles ?

Varencourt se cambra et serra les dents, comme si on l'avait frappé et qu'il s'apprêtait à riposter.

— Gardez donc ce genre de propos pour vous !

— Bon... Autre question, quelle est la preuve de loyauté que vous avez donnée pour être admis dans le comité directeur ?

Varencourt fit semblant de se détendre et rit comme un enfant.

— Vous comprendrez que je ne vous réponde pas. Vous seriez obligé de consigner cela dans un rapport et Joseph en tomberait de son fauteuil...

Paris était mal éclairé, bien que ce fût pire encore dans les autres capitales d'Europe. Ils marchaient au clair de lune, passant sous des lampes éteintes par le vent ou à court d'huile. Margont aurait voulu mieux se maîtriser, mais la colère l'envahissait.

— Vous êtes resté d'un calme durant cette espèce de procès partial !

Varencourt devint jovial.

— Vous, vous gigotiez comme un serpent, sifflant et tentant de piquer !

— Cela vous amuse ?

— « Je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer », a dit M. de Beaumarchais. Rien que pour cette phrase, j'aurais voulu le rencontrer !

— Ils ne m'ont parlé d'aucun de leurs projets !

— C'est qu'ils sont rusés. Chacun a connaissance de telle ou telle chose... Ce n'est pas parce que l'on vous a admis au sommet que vous allez

tout apprendre sur tout. Ce serait trop dangereux ! La logique veut que tous les membres du comité directeur se connaissent – c'est chose faite –, autrement, il serait impossible de prendre des décisions cohérentes et de les faire appliquer. Mais on ne vous sollicite que lorsque l'on pense que vous allez augmenter les chances de succès d'un plan en particulier. Ainsi, même moi, j'ignore probablement certains des projets qui ont été soumis au vicomte de Leume et je ne connais pas le tiers de la trentaine de membres qui composent notre organisation. Peut-être y en a-t-il bien plus, d'ailleurs. Ou moins... Seul Louis de Leume sait tout. Mais lui, votre Joseph ne l'attrapera jamais vivant...

— Combien de fois avez-vous rencontré les membres du comité directeur ?

— Il n'y a guère qu'une réunion par mois, sauf quand un projet se précise. Arrêtez avec toutes vos questions. J'ai déjà dit tout ce que je savais à la police : consultez mes rapports. Nous ne nous verrons désormais que lors des réunions du groupe. Leume vous a dit qu'il interdisait formellement que les membres se côtoient en dehors des rencontres qu'il organise lui-même. Donc nous ne nous rencontrerons plus seul à seul, désormais.

— C'est moi qui décide !

— Non ! Écoutez-moi bien : manifestement, on vous a plongé dans un univers que vous ne connaissez pas. J'ignore si c'est une bonne ou une mauvaise approche. En tout cas, le fait est que vous êtes toujours vivant ce soir. Savez-vous pourquoi Louis de Leume a failli être guillotiné ? Parce que l'un des membres des Loyaux avait été repéré par la police et qu'il avait l'habitude de rencontrer ses compagnons, par simple amitié, pour aller boire avec eux. Du coup, quand les policiers ont fondu sur le groupe, ils les ont tous arrêtés. Tous ! Alors je vous le redis : ne nous voyons plus !

— Vous me cachez sûrement des choses !

— Ne vous inquiétez pas, tout ce que j'apprendrai, je vous le vendrai...

— Comment pouvez-vous dire...

— Non ! Pas de débat d'idées. Nous perdrons notre temps... Par ailleurs, vous me comblerez en cessant d'afficher votre mépris à mon égard.

Comme ils arrivaient de moins en moins bien à se supporter, ils se séparèrent.

Misérable et exiguë, la chambre acheva d'épuiser les nerfs de Margont. Il se laissa tomber sur le lit et éteignit sa chandelle. Sa peur enfla aussitôt, tel un feu dont l'obscurité tenait lieu de paille. Il ne pouvait s'empêcher de repenser à cette lame avec laquelle on l'avait menacé. Il la voyait comme un trait lumineux traversant les ténèbres pour se précipiter vers son cou. Plus il se répétait que tout était fini, plus il la voyait. Il la sentait même sur sa gorge, plus distinctement encore que lorsqu'elle s'y était véritablement trouvée ! Il décida de réagir à ce contrecoup. Il se répétait ses motivations profondes afin de s'y ressourcer. Défendre les idéaux républicains ! La Liberté ! La Constitution ! L'égalité entre les hommes ! Ainsi défilaient de belles et

grandes idées dans une pièce sale et obscure où dansait un couteau imaginaire.

CHAPITRE XII

L'homme s'assit face à l'ivrogne, sans adresser un regard à quiconque. Au *Boutefeu*, chacun se mêlait de ses affaires, parce qu'elles étaient louches, sinon pourquoi venir dans ce coupe-gorge ? L'endroit était si mal famé que la police ne s'y rendait pas. Sauf si Savary, le ministre de la Police générale, en donnait l'ordre, à plusieurs reprises et en manifestant son énervement. Alors, effectivement, cette dernière y surgissait, en nombre et soutenue par des soldats de la garde municipale, à pied et à cheval. Mais il ne fallait pas trop s'inquiéter à ce sujet : les policiers prenaient toujours soin de prévenir quelques mouches, qui avertissaient tout le monde. Ainsi, il n'y avait ni émeutes ni blessés, on arrêtait quelques prostituées qui se laissaient faire de bonne grâce et M. Savary pouvait certifier à l'Empereur que l'ordre régnait à Paris.

Pas si soûl que cela, le buveur se redressa.

— J'attends un ami, murmura-t-il avec un accent portugais.

— Je suis cet ami.

— Alors vous êtes le bienvenu à ma table.

Il sourit et avala une gorgée de bière, rassuré par l'échange de ces phrases convenues au préalable avec un intermédiaire. Il lui manquait trois doigts à la main gauche, qui reposait en évidence sur la table. Un boulet les avait emportés lors d'un combat naval au large

83 du Portugal, tandis que sa corvette, À *Corajosa*, en flammes, était achevée par la canonnade frénétique de l'*Amélie*, une frégate française.

— J'ai ce que vous désirez, *senhor*. Mais j'ai eu bien plus de mal que prévu. S'engager dans la jungle amazonienne, c'est déjà quelque chose. Mais en plus, les tribus indiennes, elles sont pas toujours pacifiques, même quand vous avez déjà fait du troc avec elles. J'ai risqué ma vie en allant les voir ! Puis l'océan ! Une tempête dans l'Atlantique, j'en avais jamais vu une comme ça... On avait l'impression que le ciel aspirait l'eau pour la boire tellement les vagues étaient hautes. Pourtant, j'ai seize ans de mer sous les pieds ! Ensuite, traverser la France... Les Anglais, les Espagnols et les Portugais, ils jurent que

Napoléon est à genoux, mais lui, visiblement, il est pas d'accord. J'ai failli me faire arrêter, j'ai dû graisser la patte à des soldats...

— Combien en plus ?

— Ah, *por Deus*, vous au moins vous savez ce que vous voulez !

— Plus que tu ne crois. Combien ?

— Je pourrais demander le quadruple, mais je me contenterai du triple.

— Tu auras donc le double.

— Non, non, *senhor*, avec tout mon respect : le triple. Et puis, si nous tombons pas d'accord, vous pouvez toujours vous passer de moi et aller vous-même dans notre vice-royauté du Brésil pour y chercher ce qui vous intéresse...

Sa réflexion le fit rire. Mais il ajouta :

— Croyez-moi ou non, je n'agis pas que pour l'argent. Moi aussi, je veux le retour du roi des Français. Du moment qu'il renverse Napoléon, n'importe lequel fera l'affaire, Louis XVIII, Bernadotte, même un poisson : le « Poisson-Roi »... Napoléon a envahi tellement de pays qu'il a peut-être oublié le Portugal, mais le Portugal, lui, n'a pas oublié Napoléon.

Son interlocuteur accepta et lui tendit pratiquement tout son argent sous la table. Il reçut en échange un sac dans lequel s'entrechoquaient de petits récipients.

— Il n'y a pas le triple, mais il y a plus du double... J'avais prévu que vous seriez gourmand, pas affamé...

— Vous croyez vraiment que vous allez réussir, *senhor* ?

En guise de réponse, l'homme sourit. Un sourire particulier, qui mêlait joie et férocité. Le marin en vint à reculer jusqu'à ce que son dos bute contre le dossier de sa chaise. Il montra à nouveau sa main gauche. On aurait dit une étoile de mer exsangue dans laquelle aurait croqué un requin.

— Vous, *senhor*, Napoléon vous a fait perdre plus que trois doigts...

L'homme marchait sans la voir au milieu de la foule en pleine confusion : gardes nationaux, paysans picards, champenois ou ardennais perchés avec leurs familles sur des carrioles emplies de meubles, badauds qui venaient aux nouvelles... Des mois qu'il attendait cette rencontre ! Enfin ! Enfin ! Mais avait-il vraiment obtenu ce qu'il voulait ? Si tel n'était pas le cas, il lui faudrait dresser un nouveau plan.

Il gagna un quartier où abondaient les boucheries. En 1810, Napoléon avait donné l'ordre de construire cinq abattoirs à l'extérieur de Paris. Mais ceux-ci n'étaient pas encore achevés et les tueries – ces lieux urbains où l'abattage était autorisé, sous contrôle – ne suffisaient pas à alimenter les Parisiens si friands de viande. Les bouchers de la capitale continuaient donc à procéder à l'ancienne. Ils égorgeaient le bétail à tour de bras dans les cours de leurs boutiques et le sang coulait jusque dans les rues. L'homme se demanda s'il s'agissait là d'une vision prophétique du Paris de demain, qui baignerait peut-être dans le sang des Parisiens, des Russes et des Prussiens, telle une Venise de sang.

La boucherie dans laquelle il pénétra était semblable aux autres. Les animaux y bêlaient et meuglaient dans une odeur de sang qui soulevait le coeur. Du sang, du sang, du sang, comme si l'on avait marché dans la gueule d'un Léviathan en train de dévorer le monde. Un apprenti boucher le reconnut et marcha à sa rencontre. Lui se contenta de hocher la tête et suivit le jeune homme vers les enclos. Là, ils se placèrent à l'abri des regards. Comme convenu au préalable, il lui donna une pièce de vingt francs, mais, quand il lui demanda de partir, l'apprenti refusa.

— Je veux voir ce que vous faites aux bêtes.

— File, tu n'auras pas plus. Quelqu'un est déjà passé avant toi qui a tout emporté.

L'employé s'obstinait, par curiosité. L'homme protesta encore, puis, pressé par le temps, céda. Il ouvrit son sac, qui renfermait onze petits pots en terre cuite. Onze chances de succès. Il sortit une aiguille de sa poche, prit un premier récipient et en ôta le bouchon, ce qui eut pour effet de libérer une forte odeur végétale. Le boucher s'amusait de ces manières mystérieuses. L'homme plongea la pointe de son aiguille dans ce liquide noir et sirupeux, dont le parfum était décidément si puissant qu'il semblait que ce pot, par quelque tour de magie, recelât une forêt vierge miniature. De sa main rendue tremblante par l'émotion, il piqua un boeuf à la cuisse. L'animal ne broncha pas. L'homme jeta l'aiguille dans la paille, loin de lui, de peur de se faire prendre à son propre piège, referma le récipient, le rangea dans une poche... Il agissait avec une froide méticulosité. Il prit une nouvelle aiguille et répéta la même opération avec un deuxième pot. Toujours rien. Il recommença. Échoua. Essayait à nouveau. Échoua encore. Ses gestes se répétaient à l'identique, tels ceux d'un automate. Seules variaient les odeurs des substances, suave et forte, aigrette et ténue, pareille à l'humus d'une forêt après un orage... À la septième piqûre, au bout d'à peine quelques secondes, le boeuf fut parcouru d'un frisson. Ses pattes postérieures se mirent à trembler, comme si l'air ambiant était subitement devenu glacé. Les crampes se propagèrent dans tout le corps et ce boeuf, cet énorme boeuf de huit cents kilos, ouvrant une gueule béante, mais ne parvenant même plus à mugir, s'effondra et bascula sur le côté. Raide. Mort. L'homme pivota sur lui-même et piqua le boucher au bras. L'effet fut plus rapide encore et celui-ci s'écroula sans même comprendre ce qui lui arrivait. Dans sa bouche grande ouverte, l'air ne circulait plus.

L'homme rangea son matériel et s'en alla. Personne ne se soucia de lui, tant abondaient les trafics en tout genre. La joie l'envahissait. Il avait ce qu'il voulait. Ce poison était même plus efficace encore que ce qu'il avait entendu dire à son sujet. Sa confiance en lui ne connaissait plus de bornes. Désormais, il possédait le toucher-tuer d'un dieu.

CHAPITRE XIII

Le 20 mars, Margont paya un garçon de courses pour que celui-ci transmette un billet à « M. Lami ». Le message était codé, selon une méthode qu'il avait mise au point avec Lefine par le passé, pour tromper l'ennui d'interminables journées de bivouac. Une fois déchiffré, on obtenait seulement la phrase suivante : « Rendez-vous à midi chez Marat. »

Ils se retrouvèrent à l'heure dite aux abords de Paris, au pied de la butte Montmartre, le « mont Marat » comme on le surnommait parfois sous la Révolution. Lefine employait encore cette appellation désuète, par dérision. Margont ressentit un vif plaisir à revoir son ami. Il avait l'impression de redevenir lui-même !

— Tu es sûr de ne pas avoir été suivi ?

— Certain. Et vous ?

— Moi aussi. À force, je deviens bon à ce petit jeu qui consiste à compliquer son trajet. Ça y est ! Je les ai rencontrés !

Il raconta les événements qui avaient abouti à son admission dans l'organisation, puis ce que lui avait confié Charles de Varencourt.

— Et toi ? Qu'as-tu appris sur nos suspects ?

Lefine s'assit et s'adossa contre un arbre, à l'ombre.

Margont l'imita. Les oiseaux chantaient à tue-tête, invitant le printemps à se presser.

— Tout ce que je vais vous raconter provient des dossiers de la police qui ont été *enrichis* par les rapports de Charles de Varencourt. J'ai parfois pu compléter le tout grâce à mes propres recherches.

— De quelle police s'agit-il ? Il y en a tellement...

— La police personnelle de Joseph, car c'est elle qui contrôle cette enquête. Elle a utilisé néanmoins des renseignements établis par la police de Fouché quand celui-ci était ministre de la Police générale, mais avait développé ses propres réseaux policiers, par la Police générale...

— Que pense-t-elle de Charles de Varencourt ?

— Elle le juge fiable et digne d'intérêt. Il a fourni des renseignements

que la police a recoupés avec ce qu'elle savait déjà. Cela a permis de vérifier que Varencourt ne racontait pas n'importe quoi.

— Bien. Je t'écoute.

— À tout seigneur tout honneur, commençons par le chef, le vicomte de Leaume. Varencourt vous en a déjà appris beaucoup sur lui. Mais savez-vous comment il s'est évadé ?

— Non. Parle !

— Il a fait semblant d'être mort. Dit comme ça, ça paraît simple... Mais quand les geôliers voient un captif qui a l'air d'avoir trépassé, que font-ils ? Un coup de pique ou de baïonnette dans le corps. N'importe quel simulateur hurle aussitôt ou se tord de douleur. Mais Louis de Leaume, lui, n'a pas bougé. Comme c'était sous la Terreur, que l'on tuait à tour de bras, les gardiens ont cru qu'il avait succombé aux mauvais traitements. On l'a jeté dans une fosse commune, avec les cadavres des guillotins du jour et ceux des pauvres morts de faim dans les rues... La nuit venue, il s'est relevé d'entre les morts.

Margont ne pouvait s'empêcher d'imaginer cette scène. Il voyait cet homme se redresser de sous des corps humains en décomposition. Sa silhouette, éclairée par la lumière blafarde de la lune, évoquait plus celle d'un spectre que celle d'un rescapé. Ce songe le glaça d'épouvante.

— À quel endroit du corps son geôlier l'a-t-il blessé ? demanda-t-il.

Lefine écarquilla les yeux.

— En voilà une question ! Je n'en ai pas la moindre idée.

— Cette cicatrice pourrait permettre de s'assurer qu'il s'agit bien de lui. Car qu'est-ce qui prouve que le vrai Louis de Leaume s'est réellement relevé de ce charnier ? Quelqu'un pourrait avoir usurpé son identité...

— Je me suis aussi posé la question. Le dossier de la police soutient cette version des faits. En outre, la description que vous m'avez faite de lui correspond à celle qui a été dressée à l'époque par le Tribunal révolutionnaire, durant son procès.

— Bon. Continue...

— On le croyait effectivement mort. Mais, au lieu de prendre une autre identité et de changer de vie, Leaume a à nouveau intégré un groupe royaliste, l'Alliance, sous son vrai nom ! La police de la Commune a fini par entendre parler de lui, trois ans après sa mort... D'où une enquête sur les circonstances exactes de son décès, qui a abouti à la conclusion qu'il s'était en fait évadé.

— Il faut dire qu'il ne lui restait que cela, justement : son nom. Plus de famille, plus de logement, plus d'argent, même plus de pays... J'ignore s'il s'agit d'un imposteur ou si c'est bien Louis de Leaume qui a conservé sa véritable identité, par orgueil, pour défier ses ennemis et les humilier en leur faisant savoir qu'il les avait bernés. Mais je peux te dire une chose. Si quelqu'un fait semblant d'être mort, est blessé, est jeté dans une fosse commune et passe des heures enseveli sous des cadavres, lorsqu'il se relève enfin de ce charnier, ce n'est plus le même homme... Peut-être est-ce

d'ailleurs pour cette raison que Louis de Leaume a conservé son vrai nom. Il voulait garder un lien avec celui qu'il avait été avant cette épreuve...

Son enfance ayant baigné dans une atmosphère religieuse, Margont pensa au Christ. Lui aussi était « mort ». Pour s'en assurer, un légionnaire l'avait blessé au flanc droit de sa lance. Pouvait-on considérer Louis de Leaume comme une sorte de « Christ inversé » qui était « ressuscité » non pas pour aimer, mais pour se venger ?

Lefine n'aimait guère parler de la mort. Il enchaîna donc rapidement.

— En 1796, il a quitté l'Alliance, parce qu'il trouvait ses membres trop modérés. Il a émigré à Londres, où il a passé au moins deux ans. Après, la police n'a plus entendu parler de lui. Il est réapparu à Paris en janvier 1813, où il a créé un nouveau groupe, les Épées du Roi. Voilà tout ce que je peux dire sur son passé. Comme vous le savez, j'ai beaucoup d'*amis*, des fréquentables et des moins fréquentables. Pourtant, je ne suis pas parvenu à repérer sa trace dans Paris. Donc ce Leaume connaît bien la capitale !

— Si c'est lui l'assassin, on comprend pourquoi il a laissé le symbole de son groupe sur place. Si tu les avais vus tergiverser à mon sujet... Il serait bien du genre à trancher dans le vif en les obligeant tous à passer à l'action. Mais pourquoi le feu ?

— On a voulu lui trancher la tête, il brûle les visages... Et puis, je suis d'accord avec vous : quand on ressort d'un charnier, on ne doit plus avoir les idées tout à fait en place...

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai seulement souligné le fait que ce genre d'épreuve vous change...

— En tout cas, méfiez-vous de lui. Parce que, s'il apprend qui vous êtes en réalité... Sa pitié, il a dû la laisser à la fosse commune. Voilà tout ce que j'ai appris sur lui.

— Tu n'as aucun renseignement sur son séjour à Londres ?

— Non. Tous nos suspects vivent plus ou moins dans le secret, alors les données sont incomplètes...

— Elles sont à leur image : de simples silhouettes que l'on a tout juste le temps d'apercevoir avant qu'elles ne disparaissent à nouveau dans l'ombre. Parle-moi de Charles de Varen court.

— Sur lui également, on ne connaît presque rien de son passé. Il est né en 1773, du côté de Rouen. Sa famille appartenait à la noblesse normande. On n'en sait pas plus. En 1792, il a émigré en Angleterre. Après, on n'a guère d'éléments. Il prétend avoir vécu à Londres. En janvier 1814, il a contacté la police pour lui proposer de vendre des informations. Comme il se méfiait de la Police générale, il s'est d'emblée adressé à la police personnelle de Joseph. Il connaissait les noms de certains de ses membres, puisque les royalistes se renseignent sur ceux qui les traquent. Ces agents ont accepté son offre. Il a dû leur fournir divers documents le concernant. Il leur a montré son passeport, qui stipule qu'il est revenu en France en 1802.

— Ah, la grande amnistie du 6 floréal an X. Comme pour moi...

— Tout à fait. Et, vous le savez, il est connu qu'un grand nombre de ces passeports, vu la corruption, ont été délivrés à des royalistes qui sont en réalité revenus en France beaucoup plus tard. Comme Varencourt n'a rien raconté de tangible au sujet de ce qu'il a fait en France entre 1802 et 1814 – il dit qu'il a voyagé dans le pays, qu'il gagnait sa vie en jouant aux cartes... – , il est possible que les documents qu'il a donnés soient faux. C'est ce que soupçonne la police. En tout cas, grâce à ce passeport *en règle* qui « prouve » qu'il a été amnistié de son crime d'émigration, il vit tranquillement chez lui, alors que Louis de Leaume, Honoré de Nolant et Jean-Baptiste de Châtel sont pourchassés et passent leur temps à changer de logement.

— Bien. Qu'as-tu découvert sur le Charles de Varencourt d'aujourd'hui ?

— Je le fais surveiller, comme convenu, par deux personnes qui se relaient jour et nuit. Je suis retourné voir Natai. Si vous aviez vu sa tête quand je lui ai demandé cent francs pour payer mes hommes.

— Cent francs ? Tu y vas fort... Tu te sers au passage, n'est-ce pas ?

— Vous ne m'avez pas compris quand j'ai dit : Si vous aviez vu sa tête. Elle avait ceci d'extraordinaire qu'elle est demeurée tout à fait ordinaire. Natai trouvait normal ce montant et il m'a payé aussitôt, en échange d'un simple bon que j'ai signé du nom de Gage, le pseudonyme que j'emploie quand je le rencontre ! Cela fait des mois que les soldats ne touchent plus leurs soldes. Mais n'importe quel espion engagé depuis moins de dix jours repart avec cent francs ! Presque cinq mois de solde de sergent !

— Fernand, bon sang ! Les Épées du Roi risquent de finir par te repérer. Si tu as tant d'argent sur toi, ils comprendront immédiatement de quoi il retourne !

— Ne vous inquiétez pas, tout est déjà dépensé. Cupide, mais pas fou. J'ai payé mes hommes – il y en a quatre en tout, car il y a aussi ceux qui sont chargés de Catherine de Saltonges – et j'ai fait un cadeau à une amie.

Son sourire était désarmant. Margont, dont l'esprit était en permanence agité par ses projets et ses idéaux, envoyait parfois à son ami cette façon d'aborder la vie de manière désinvolte.

— Revenons à Charles de Varencourt, reprit Lefine. Personne ne lui rend jamais visite. En revanche, il sort souvent. Il n'est pour ainsi dire jamais chez lui. Malheureusement, il est presque impossible à suivre. Par exemple, tout à coup, il se met à courir, alors, bien sûr, celui qui le piste ne peut l'imiter... Il parvient toujours à semer mes hommes. Je suis parfois allé moi-même faire le guet devant chez lui. Par trois fois, j'ai essayé de le suivre, mais je l'ai perdu. Mais, hier, j'ai amené Natai à me confier que Varencourt devait venir le voir le jour même, pour toucher son salaire de traître — Natai a refusé de me préciser la somme et j'en déduis que Varencourt est encore plus gourmand que moi. Je me suis donc caché en face du logement de Natai. Varencourt est venu prendre son argent. Il est aussitôt allé le jouer. Il était si impatient qu'il en était moins adroit, moins prudent. Il essayait bien, comme les fois

précédentes, de se fondre dans la foule, mais il devait déjà penser aux parties qu'il allait faire. Si bien que, cette fois, il ne m'a pas semé.

— Tu es sûr qu'il ne t'a pas repéré ?

— Quand je suis quelqu'un, il ne me repère que si je le veux bien ! Il s'est d'abord rendu quai des Miramiones, en face de l'île Saint-Louis, dans un cabaret, *La Gueuse du quai*. Ah, il y est connu ! Tout le monde le saluait sous le nom de M. Pigrin. On le surnomme aussi le roi Midas ! Parce qu'il a tellement de chance au jeu qu'il transforme en or les cartes qu'il touche... Je l'envie sur ce point ! Il a rejoint une table de joueurs de whist et s'est mis à miser, miser, miser... Je l'observais discrètement, tout en buvant un verre en compagnie d'ivrognes qui me racontaient leurs malheurs réels ou imaginaires. Il fallait voir son visage quand il regardait ses cartes ! Cette tension joyeuse, cette impatience, cette rage... Ah oui, le démon du jeu le possède. Un sacré démon, croyez-moi ! Il a plus gagné que perdu. Il est ressorti avec ses gains, apparemment sans s'inquiéter des coupe-jarrets. Il doit être armé. Il n'est pas allé bien loin : un deuxième estaminet, tout petit, *Le Louveteau*. Là, je ne suis pas entré. Trop risqué. J'ai eu l'idée de demander à un passant où on pouvait jouer. Il m'a indiqué quelques adresses, les plus connues : *La Commère*, *Le Sultan du feu*... Je me suis rendu à la plus proche, *Le Sultan du feu*. Quel drôle de nom !

— C'est ainsi que les mamelouks surnommaient Bonaparte durant la campagne d'Égypte, parce que notre infanterie faisait un feu de tous les diables sur eux.

— Une demi-heure plus tard, devinez qui est entré ? Il a rejoint les autres joueurs avec l'avidité d'un affamé. Plus il joue, plus le démon du jeu renforce son emprise sur lui.

— Comme l'eau-de-vie, qui donne de plus en plus soif à l'ivrogne...

— Là, plus de whist. Il a joué au renversé, au vingt-et-un, puis à l'intrépide et a accumulé des gains. Mais, comme il forçait sa chance, il a commencé à perdre. J'ai remarqué un détail. Il y a une chose qui lui fait plus plaisir encore que de gagner. C'est lorsqu'il se remet à gagner après avoir perdu beaucoup. C'est frappant. Dans ces cas-là, il exulte.

— Intéressant. C'est comme s'il préférerait remonter une pente plutôt que la monter.

— C'est une façon compliquée de dire ce que je viens d'expliquer de manière claire. C'est bien vous, ça...

Margont imaginait sans peine Charles de Varencourt en train d'observer ses cartes. Quand il parlait, négociait : tout le temps, il semblait jouer.

— Et ensuite ?

— Vers six heures, il s'est rendu dans le faubourg Saint-Germain, rue de Lille. Après avoir joué avec les pauvres, c'est le tour des riches. Il a frappé à la porte d'une demeure baroque, avec des colonnes torsadées et des statues de belles, torse nu, qui soutiennent un grand balcon – exactement le genre de maison dont je rêve ! Un valet lui a ouvert et l'a salué, en s'inclinant, mais pas

trop. J'en ai déduit que le propriétaire des lieux se considérait comme supérieur à Varencourt, mais qu'il l'appréciait néanmoins. Le domestique a dit : « Monsieur le comte jouera avec plaisir aujourd'hui. Il vous précise que, cette fois-ci, il souhaite battre lui-même les cartes. » Varencourt a acquiescé et est entré.

— Je me demande s'il ne triche pas, parfois, ce qui expliquerait pourquoi cet hôte a tenu à lui faire savoir qu'il distribuerait personnellement les cartes...

— D'autres joueurs sont arrivés. Un vieil aristocrate au visage fardé de blanc, avec une horrible mouche au menton et une perruque poudrée. On aurait juré qu'il s'était endormi par mégarde à Versailles, y avait sommeillé pendant vingt ans et s'était réveillé tout à coup en se demandant où diable étaient passés Louis XVI, la Cour, les gardes suisses... Ensuite, il y a eu un capitaine de la garde nationale qui faisait tinter ses pièces dans sa paume. Enfin, deux bourgeois, qui sont arrivés ensemble, en se vantant de leurs succès lors des parties précédentes.

— Ils devaient penser que cette attitude allait leur porter bonheur. Un peu comme s'ils disaient à la chance : « Vous vous souvenez de nous, n'est-ce pas ? Nous avons passé de si bons moments ensemble, la dernière fois... » Superstitions !

— M'est avis que ce sont tous des joueurs bien malades ! Je me suis renseigné sur le propriétaire. Le comte de Barrelle. Noblesse d'Empire. Il a soixante-treize ans et ne quitte plus son domicile. Varencourt en est sorti trois heures plus tard, la mine sombre. Pas aigri ni en colère. Plutôt désespéré. Je suis sûr qu'il a tout perdu... Il est rentré chez lui et a veillé tard. Toute la rue a fini par être plongée dans l'obscurité, excepté la fenêtre de sa chambre qu'illuminait encore une chandelle.

— À quoi ressemble son logement ?

— Une mansarde qu'il loue. Si petite qu'on dirait un pigeonnier.

— Moi aussi, je suis logé comme un pigeon. Comment peut-il supporter cela alors qu'il a le choix ? Avec ces sommes folles que lui verse la police !

— Il préfère jouer. Et, pendant ce temps, les soldats ne touchent pas leur solde !

— Tout a gelé durant la retraite de Russie... Revenons à Charles de Varencourt. Pourquoi est-il possédé par le démon du jeu ?

— Parce qu'il faut une raison ?

— Pas toujours. Mais parfois. Si c'était lui l'assassin, pourquoi le feu ? Il y a trop de vides, trop de manques dans ce que nous apprenons sur nos suspects. Le temps nous fait défaut et, pourtant, nous ne devons pas échouer ! La situation va déjà bien assez mal comme ça.

Ses yeux revinrent à la butte Montmartre. Depuis cette hauteur, on dominait la capitale. C'était la clé de Paris ! Si l'ennemi s'en emparait, il y placerait des canons de gros calibre et pourrait bombarder la ville. Elle aurait dû grouiller de soldats du génie en train d'édifier des redoutes, de même que le cône d'une fourmilière menacée se couvre de fourmis. Même chose sur les

hauteurs de Saint-Germain, de la Villette, des Buttes-Chaumont et de Nogent-sur-Marne. De 1809 à 1810, Wellington, le commandant en chef des troupes britanniques opérant dans la péninsule Ibérique, avait fait ériger des fortifications à Torres Vedras, pour protéger Lisbonne. Margont les avait vues de ses propres yeux. Des fossés, des avant-fossés, des pièges, des bastions qui se couvraient les uns les autres, des retranchements qui flanquaient les assaillants, des fortins... Plus d'une centaine de redoutes et quatre cent cinquante canons, tout cela sur trois lignes successives ! Une triple ligne de défense, trois poings dressés qui faisaient signe aux Français de s'arrêter ! Lorsque le maréchal Masséna était arrivé devant elles, avec ses soixante mille hommes, il s'était effectivement immobilisé net. Avec son état-major, il avait passé des jours entiers à chercher un moyen d'assaillir cette frontière. Il était arrivé à la conclusion... que c'était impossible, et avait alors ordonné la retraite. Wellington avait triomphé sans avoir à combattre, parce qu'il avait si bien préparé cette bataille qu'il avait fini par la remporter avant même qu'elle ne commence ! Voilà ce qu'il aurait fallu faire ! Ceinturer Paris d'une triple ligne de défense à la Torres Vedras et faire de Montmartre une Grande Redoute, pire encore que celle de la bataille de la Moskova ! Mais, au lieu de cela, la seule activité provenait des premiers papillons qui batifolaient autour des cinq moulins de la butte.

— J'ai appris des choses étonnantes sur Mlle de Saltonges, reprit Lefine. Oh, j'imagine mal qu'une femme ait le cran de brûler le visage d'un cadavre, mais...

Margont éclata de rire. Un rire déroutant, désespéré, qui venait à la place des larmes. Son ami le regardait sans comprendre, tandis que lui tentait de chasser un souvenir d'adolescence. Il avait treize ans, et marchait dans les rues de Nîmes, redécouvrant peu à peu le monde après quatre années d'enfermement dans l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert. Mais ce monde « réel » n'avait rien à voir avec le paradis qu'il avait imaginé. Sans lui en donner la raison, sa mère avait pris des chemins détournés. Elle voulait lui cacher la guillotine, car, à l'époque, en pleine Terreur, on exécutait les gens par milliers, parce qu'ils n'étaient pas partisans de la Révolution, parce qu'ils ne l'étaient pas assez, parce qu'ils l'étaient trop, ou parce qu'ils l'étaient, mais pas comme il fallait... Hélas, elle ignorait que des riverains de l'Esplanade, où le « rasoir national » était habituellement installé, s'étaient plaints de l'odeur du sang. Par conséquent, on avait déplacé celui-ci... Si bien que sa mère le conduisit justement devant le spectacle qu'elle voulait lui épargner. Et, durant cette sorte de brefs instants qui vous hanteront toute votre vie, Margont vit des femmes s'approcher de têtes. Des têtes... sans corps, qui baignaient dans un sang rouge vif. Et ces femmes, qui assistaient aux exécutions en tricotant, de la pointe de leurs aiguilles visèrent les yeux des têtes fraîchement tranchées. Un écran noir vint interrompre cette vision. Sa mère avait plaqué sa main sur son visage pour l'empêcher de voir. Elle s'enfuit, tirant son fils par la main, courant comme si la guillotine les poursuivait. Ce fut le seul moment de sa vie

où Margont se demanda brièvement s'il n'allait pas finalement décider de retourner de lui-même à l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert... Il repensa à Louis de Leaume s'extirpant de son linceul de cadavres. Les avait-il vues, lui aussi, ces têtes tranchées et mutilées ? Oh, certainement ! Mais aucune main n'était venue le protéger. Il les avait fixées, son regard plongeant dans leurs yeux crevés.

— Mon cher Fernand, d'habitude, c'est moi le plus naïf des deux. Mais, pour une fois, ce n'est pas le cas. Ta misogynie t'égare. Catherine de Saltonges est autant suspecte que les autres, crois-moi. Lorsque je l'ai rencontrée, elle paraissait vouloir éviter d'assister à... à une scène de violence à mon égard.

Il ne parvenait toujours pas à évoquer clairement ce qu'il avait vécu, comme si l'épreuve de son admission chez les Épées du Roi était devenue un abcès qui allait en empirant.

— Mais, aussi bien, ce n'était qu'une feinte, ajouta-t-il. Si cela se trouve, elle adore tricoter...

Lefine saisit l'allusion. Il avait entendu parler des tricoteuses. Si ce surnom désignait généralement les femmes qui, sous la Révolution, venaient assister aux débats de la Convention nationale tout en tricotant, pour surveiller les élus et pour participer aux débats en acclamant ou en huant les discours, il recelait néanmoins une part d'ombre, minuscule, mais sanglante...

— Elle s'est mariée en 1788, à l'âge de dix-sept ans, avec le baron de Joucy. Sa famille désirait ce mariage, car le baron était un parti intéressant. Elle aussi voulait cette union, mais parce qu'elle était amoureuse. Un mariage d'amour et de raison ! Mais il fut bref, ce rêve. Et brutal, le réveil. Car le baron était un séducteur forcené, un Casanova parisien. Il la trompait sans relâche, avec ses amies, des servantes, des mères, leurs filles, des prostituées...

— Tu n'exagères pas un peu ?

— Il est sûr que la rumeur a dû amplifier la réalité. Mais je suis parvenu à retrouver un ancien domestique de la maisonnée, un certain Guerlonton. Un jour, celui-ci a carrément rossé le baron qu'il avait surpris dans un ht avec sa femme ! Le baron n'a pas porté plainte, pour éviter que l'affaire ne s'ébruite. Il s'est contenté de renvoyer le valet et son épouse. Heureusement pour lui qu'il se terre à Londres, parce que, s'il revient, quelqu'un l'attend, croyez-moi, qui, cette fois, ne se contentera pas de le frapper... Le plus triste, c'est que Catherine de Saltonges ignorait tout de cela. Une servante enceinte lui tenait tête comme si c'était elle la maîtresse de maison. Son mari rentrait à toutes les heures à cause de « ses affaires ». Des regards équivoques étaient échangés entre une belle et le baron au cours d'un repas... Mais elle ne voyait rien, ne devinait rien.

— Son éducation n'avait pas dû la préparer à ce genre de choses. Il n'y a pas que le crochet et la Bible dans la vie...

— Toute la noblesse parisienne riait d'elle dans son dos, ce qui faisait jubiler son mari, car cela le rendait plus désirable encore aux yeux de

certaines femmes. Mais, un jour de septembre 1792, Catherine de Saltonges annula une course à l'improvisiste, parce qu'un orage venait d'éclater.

— Un orage prélude à une tempête plus violente encore... Je suppose qu'elle rentra chez elle et qu'elle découvrit son mari dans les bras d'une femme...

— C'est cela même. Dans son propre lit, qui plus est. Elle s'enfuit chez ses parents, qui essayèrent en vain de la renvoyer chez son époux légitime. Pour eux comme pour lui, ils s'étaient mariés devant Dieu pour le meilleur et pour le pire.

— Elle étant le meilleur et lui le pire...

— Elle changea du tout au tout. Autrefois naïve et effacée, voilà qu'elle se transforma en une femme de caractère. Elle décida... de divorcer ! Elle fut l'une des premières personnes à demander à bénéficier de la célèbre loi sur le divorce d'octobre 1792, en réclamant la dissolution de son mariage pour le motif suivant : « dérèglement de mœurs notoire » chez son époux. Vous imaginez la tête des deux familles ? Sans parler de celle de son mari... Jusqu'à présent, la Révolution n'avait pas trop malmené le baron. Bien sûr, celui-ci craignait les révolutionnaires. Mais il n'aurait jamais pensé que la Révolution lui nuirait... à cause de sa femme ! Elle eut le cran de se présenter devant le tribunal de district ; car, puisqu'il ne s'agissait pas d'un cas de divorce par consentement mutuel et que le baron niait les accusations qu'elle portait contre lui, il fallait en passer par un procès. Une baronne qui voulait divorcer ! Hilarité chez les révolutionnaires et tollé chez les aristocrates. Le baron, consterné, devint la risée de ses pairs ! Catherine de Saltonges avait réussi à inverser les rôles ! Elle mena la procédure, malgré les pressions de son entourage. Les révolutionnaires en firent un symbole, les journaux en parlèrent... J'ai pu retrouver un témoin de ce procès, un ancien soldat qui était affecté à la garde du tribunal de district. Il m'a raconté que l'affaire était tout un spectacle. Quand la baronne était attendue, des renforts de soldats investissaient les lieux. La foule affluait, affluait, et l'on devait la repousser pour dégager le passage... D'un côté, quelques prêtres osant venir là et des ribambelles de maris inquiets qui huaient et sifflaient. De l'autre, des révolutionnaires et des femmes, par centaines et de tous les âges ! Catherine de Saltonges arrivait, faisant semblant d'être sereine. Elle s'avavançait sous les insultes, les crachats, les acclamations et les applaudissements à tout rompre. Ensuite, elle répondait aux questions. Ce que ses prétendues amies s'étaient empressées de lui raconter après qu'elle eut enfin découvert le vrai visage de son mari, elle le répétait au tribunal. Si bien que chacune des infidélités du baron devint une arme que son épouse utilisa contre lui ! Elle lui rendit ainsi coup pour coup. Plusieurs fois, les séances dégénérèrent et il fallut évacuer le tribunal. Mais, à chaque fois, elle revint, posément, comme si elle avait oublié les menaces et les empoignades de la fois précédente.

Margont demeurait perplexe. Cette évocation était en porte à faux avec le souvenir qu'il gardait d'elle. Il avait l'impression que plus il en apprenait sur

cette femme, moins il la connaissait.

— J'ignore si, dans sa situation, j'aurais eu son cran...

— Moi, eh bien, je n'aurais pas pu. Je serais parti avec l'argenterie. Le tribunal de district lui donna gain de cause. Son mari émigra à Londres, officiellement en raison de la furie révolutionnaire qui allait en grandissant, mais aussi pour fuir la risée publique...

— Bravo, Fernand, beau travail !

Lefine ne cachait pas sa joie. Quand on le complimentait, il bombait le torse comme le corbeau de la fable, mais lui n'aurait jamais ouvert le bec et laissé tomber son fromage... Margont devint songeur.

— Tout ce que tu m'as dit m'éclaire sur elle. Lorsque je l'ai rencontrée, j'ai eu l'impression que je la dégoûtais. Jamais je n'avais suscité une telle réaction chez quelqu'un... Avoir été si longtemps bernée a accru l'horreur de la trahison qu'elle a subie. Du coup, elle a une sorte de haine du mensonge. Je pense qu'elle traque celui-ci partout et chez tout le monde. Avec talent, désormais, puisqu'elle a perçu que je n'étais pas honnête avec eux. Il faut que je me méfie d'elle !

— Si c'est elle la plus dangereuse pour vous, alors séduisez-la.

— Quelle idée détestable !

— Si elle est amoureuse, elle sera aveugle...

— Je n'aime pas ta façon de traiter les gens comme des pions.

— Et comment nous traite-t-on, nous ?

— Donc toi, tu ne la vois pas brûler le visage d'un cadavre... Moi, je ne sais pas... En tout cas, elle ne manque pas de fermeté. Elle s'est présentée sous son nom de jeune fille et aucun membre n'ose l'appeler « Mme de Joucy », alors qu'ils sont probablement tous contre le divorce...

— C'est le seul autre membre dont nous connaissons l'adresse. Elle ignore apparemment que la police enquête sur elle. Je fais surveiller son domicile, dans le faubourg Saint-Germain.

— Emploies-tu des hommes de confiance, comme je te l'ai demandé ?

— Je réponds d'eux. Pour le moment, ils n'ont rien repéré de bien intéressant quant à son quotidien.

Margont se leva.

— Allons nous dégourdir les jambes.

Il se dirigea vers la butte Montmartre et en entreprit l'ascension à pas lents. C'était facile, si facile... Mais, si les Alliés arrivaient aux portes de Paris, ils attaqueraient forcément Montmartre. Alors, à chaque pas, Margont avait l'impression d'enjamber déjà les cadavres ennemis qui s'accumuleraient peut-être sur ces pentes.

— Qu'as-tu appris sur Honoré de Nolant ? De lui, j'ignore tout si ce n'est que le groupe l'avait désigné pour éventuellement m'égorger. Donc il est capable de tuer. Il l'a peut-être déjà fait... C'est celui que je connais le moins et, en même temps, c'est l'un des plus dangereux.

— Il est effectivement à craindre, parce qu'il a beaucoup à se faire

pardonner... Les rapports de la police m'ont livré des éléments intéressants sur lui. Sa famille appartenait à la noblesse champenoise. Adolescent, il gravitait dans l'entourage de Louis XVI. Il faisait la lecture au roi, ce genre de choses ineptes. C'était vraiment un proche. Mais il a vite senti le vent tourner et, dès 1790, il s'est mis à renseigner secrètement des députés de l'Assemblée nationale constituante. Il révélait les moindres faits et gestes du roi, de Marie-Antoinette, du dauphin... D'après ce que j'ai lu, c'est lui qui, le premier, a signalé la disparition du roi et de sa famille, la nuit du 20 juin 1791...

— La fuite du roi... Celle qui s'est terminée à Varennes, parce qu'un maître de poste, Jean-Baptiste Drouet, a reconnu Louis XVI...

— C'est que Honoré de Nolant est malin. Quand il a donné l'alerte, la famille royale était déjà sur les routes. Il a prétendu qu'il avait réagi dès qu'il s'était rendu compte que le roi n'était plus là. Mais, moi, je pense qu'il a misé sur les deux partis à la fois. Si Louis XVI avait pu gagner l'étranger, Nolant, qui était certainement au courant de ce plan et qui avait peut-être même participé aux préparatifs, aurait été récompensé par la suite. Mais, une fois le roi arrêté, les révolutionnaires cessèrent de considérer Honoré de Nolant comme un simple espion et le traitèrent en un vrai révolutionnaire. Il se rebaptisa « Denolant » et suivit une carrière fulgurante. En 1793, il espionnait pour le compte du Comité de salut public, cet amalgame de sanguinaires — Robespierre, Couthon, Saint-Just... — qui voulaient guillotiner tous les Français !

— Encore un espion ? Varencourt, moi, maintenant Nolant...

— Quand on nage dans les eaux troubles d'une anguillière, on ne se plaint pas de croiser sans arrêt des anguilles...

— Il est impossible que les Épées du Roi sachent cela ! Ils n'auraient jamais accepté un tel homme dans leurs rangs ! Ils ne doivent connaître qu'une partie de son histoire...

— Ensuite, il a travaillé pour le Tribunal révolutionnaire. Si cela se trouve, il a peut-être un jour retranscrit proprement le nom de Louis de Leauume en ajoutant la mention « condamné à la guillotine ». Quand Bonaparte se fit proclamer empereur des Français, Honoré de Nolant devint impérialiste et trahit les partisans de la République. Il avait noué bien des contacts, à l'époque où il évoluait dans l'entourage de Louis XVI, puis dans les hautes sphères des milieux révolutionnaires. Fouché, alors à la tête de la Police générale, décida donc de le prendre dans son ministère, où Nolant rendit, dit-on, de grands services. Il aidait à établir les dossiers sur les royalistes, les révolutionnaires et les républicains opposés à l'Empereur. Seulement, en janvier 1810, on commença à le suspecter de détourner de l'argent. Honoré de Nolant disparut aussitôt, du jour au lendemain ! La police finit par découvrir qu'il l'avait bernée. Il prétendait avoir de nombreux informateurs qui ne traitaient qu'avec lui. Mais, en réalité, la plupart d'entre eux n'existaient pas et Honoré de Nolant gardait pour lui les sommes qu'il prétendait leur verser. En échange, il inventait des complots républicains, des

projets d'assassinats. ... Il vendait du vent. Très cher, paraît-il. La Police générale l'exècre.

— Il n'a pas dû partir les mains vides, et je ne te parle pas que d'argent... Il est certainement arrivé chez les Épées du Roi les bras chargés de dossiers. Voilà pourquoi il a été admis dans le comité directeur ! C'est lui qui leur permet d'être si bien informés. C'est grâce à lui qu'ils échappent sans cesse à la police ! Il a dû donner les noms des enquêteurs chargés de traquer les organisations monarchistes, ceux de leurs informateurs... Il a peut-être aussi conservé des amis au ministère de la Police générale qui continuent à le renseigner. Je comprends pourquoi Joseph et Talleyrand m'ont choisi. Moi, je n'ai rien à voir avec toutes les polices de l'Empire.

— Voilà pour Honoré de Nolant.

— Le groupe doit se méfier de lui. On lui fait payer ses trahisons en le chargeant des sales besognes... Il est obligé de prouver sa loyauté en versant le sang. Voilà un traître professionnel : royaliste, révolutionnaire, républicain, impérialiste, à nouveau royaliste... C'est certainement lui qui a su qu'il fallait assassiner pour désorganiser la défense de Paris. Lui connaît la situation de l'intérieur. Il a dû citer le nom du colonel Berle ! Il est au minimum complice de ce crime !

— Calmez-vous... Vous êtes dans un état !

— Les autres, au moins, suivent une certaine philosophie. Même Charles de Varencourt, qui est fidèle à sa passion du jeu. Mais Honoré de Nolant...

— S'il est arrêté, la police le fera pendre. Sauf si l'armée le fait fusiller avant...

— Je ne vois aucun rapport entre le feu et lui.

Ils atteignirent le sommet de Montmartre. Paris s'étendait sous leurs yeux. Louis XIV avait imprimé la marque de son règne avec des réalisations grandioses : les Invalides dont le dôme doré miroitait comme un deuxième soleil – suscitant des rêveries que l'inquiétude dissipait aussitôt –, la place Vendôme... Napoléon avait agi de même, pour signifier qu'il était aussi grand que le Roi-Soleil : la colonne de la place Vendôme, l'Arc de Triomphe en cours de construction, l'église de la Madeleine qui imitait les temples gréco-romains, la percée de la rue de Rivoli, les ponts d'Austerlitz, d'Iéna et des Arts... Paris ressemblait à un vaste échiquier sur lesquels les puissants accumulaient palais et autres ornements comme autant de pions somptueux.

— Et enfin, Jean-Baptiste de Châtel. Il est né en 1766, dans une famille de la noblesse orléanaise. Très tôt, il a intégré l'abbaye cistercienne de Pagemont, dans le Loiret. Ce n'est pas comme vous, lui voulait vraiment devenir moine. Mais il s'est vite fait renvoyer, discrètement, sous prétexte de graves problèmes de santé, car l'Église souhaitait éviter un scandale. Pourquoi d'après vous ?

— J'ai passé quatre ans dans une abbaye et tu me poses cette question ? Ma réponse prendrait une journée entière ! Parce qu'il désirait voir le monde, qu'il est tombé amoureux, qu'il souhaitait avoir des enfants, car les femmes

l'attiraient, ou les hommes, ou alors il a perdu la foi...

— Rien de tout cela. Parce qu'il voulait tout réformer : le déroulement des messes, l'ordination des prêtres, le fonctionnement du Vatican...

— Un réformateur ?

— Oui, mais un réformateur conservateur. Il trouvait que les autres moines ne priaient pas Dieu avec assez de foi et que le pape Pie VI et Louis XVI étaient trop modérés.

Margont secouait la tête, incrédule.

— Pie VI, trop modéré ? Tu veux dire que Jean-Baptiste de Châtel était à la fois plus royaliste que le roi et plus catholique que le pape ? Comment est-ce possible ?

— Eh bien, par exemple, il voulait interdire toutes les religions autres que le catholicisme.

— Formidable ! Il voulait relancer les guerres de Religion ! Quoi d'autre ?

— Il exigeait que l'athéisme soit également interdit, que l'enseignement soit exclusivement assuré par des prêtres ; il militait en faveur de la reprise des croisades pour libérer Jérusalem...

— Ah, voilà pourquoi les autres membres le surnomment « le croisé ». C'est un dément !

— En 1791, désireux de fuir la France révolutionnaire et estimant que le clergé français était trop tiède, il se rendit en Espagne. Ses débuts furent impressionnants : il fut admis à l'abbaye d'Aljanfe, près de Madrid, où il devint le dauphin de l'abbé... En effet, une partie du clergé espagnol partageait avec lui cette idée que les religieux français étaient trop modérés. Ses sermons intransigeants plaisaient beaucoup.

— Mais je parie qu'il a rapidement dépassé les fanatiques espagnols.

— Exact. Or, en Espagne, on ne plaisante pas avec le catholicisme. En 1797, il fut emprisonné par l'Inquisition, qui l'accusait d'hérésie, parce que certaines de ses interprétations de la Bible divergeaient du dogme. Par exemple, il polémiquait au sujet de la pauvreté du Christ. Il est dit dans la Bible que le Christ ne possédait rien en propre ni en commun. Il en déduisait que l'Église catholique devait elle aussi faire vœu de pauvreté...

— C'est un vieux débat que craint beaucoup l'Église catholique. Au Moyen Âge, à plusieurs reprises, on a condamné au bûcher des franciscains uniquement pour avoir soulevé cette question...

— Son procès a duré trois ans.

— C'est énorme !

— C'est qu'il se défendait avec brio. Ses connaissances en théologie posaient des problèmes aux inquisiteurs, il contestait tout et argumentait sans fin. Il revenait à ce qu'il appelait la Bible originelle – c'est-à-dire les textes les plus anciens, ceux en vieil hébreu, en araméen et en grec antique – et il évoquait ce qu'il considérait comme des erreurs de traduction.

Margont était stupéfait. Lui-même ne manquait pas d'insolence – un trait

de caractère typiquement révolutionnaire –, aussi était-il toujours impressionné quand, il entendait parler de quelqu'un qui le surpassait dans ce domaine. Lorsqu'il s'exprima, il s'adressait autant à Lefine qu'à lui-même.

— En somme, il disait aux inquisiteurs – ces fanatiques parmi les fanatiques – qu'eux avaient la mauvaise Bible et lui la bonne, qu'il était le seul homme sur terre à avoir accès à la parole de Dieu.

— J'aurais voulu y être pour voir ça ! Et, comme les actes des procès inquisitoriaux sont scrupuleusement consignés, les inquisiteurs étaient obligés de lui répondre. ... En outre, Châtel soulignait les irrégularités de son procès. Il connaissait très bien les procédures inquisitoriales, car il soutenait que l'Inquisition devait être rétablie dans tous les pays. Lorsqu'il se trouvait encore à l'abbaye de Pagemont, il avait travaillé sur une actualisation de ces procédures – alors que personne ne lui avait rien demandé de tel. Il paraît qu'il se prenait déjà pour le futur inquisiteur général du royaume de France.

— Mais où trouvait-il le temps ? Les moines sont occupés toute la journée : prier, se faire sermonner dans la salle capitulaire, travailler, prier à nouveau, lire les Saintes Écritures, écouter la parole de Dieu... Les moments libres sont rares et brefs.

— Ce n'était pas indiqué dans le rapport de la police.

— Il devait rogner sur les quelques heures imparties au sommeil...

— L'Inquisition espagnole a fini par le condamner à mort. Mais la sentence ne put pas être appliquée en raison d'un recours, l'appel au pape. Pie VII, nouvellement élu, obtint que la condamnation à mort soit commuée en prison à vie. Châtel croupissait donc dans une geôle madrilène, périssant à petit feu tout en lisant la Bible, que les Inquisiteurs avaient bien voulu lui laisser. C'est finalement Napoléon qui lui a sauvé la vie, en 1808, en supprimant l'Inquisition après avoir investi l'Espagne.

— Châtel ne lui en est pas très reconnaissant... Il prend l'Empereur pour l'Antéchrist. Quand il m'a affirmé cela, j'ai cru qu'il plaisantait... Mais, maintenant, je crois que tout ce qu'il dit est à prendre au pied de la lettre.

— Ensuite, la police a perdu sa trace et je n'ai pas réussi à faire mieux qu'elle. Il n'est réapparu qu'en 1813, à Paris, chez les Épées du Roi. Pour lui non plus, je ne vois pas de lien avec le feu.

— Il ne s'entend pas avec Louis de Leaume. Il a du mal à accepter l'autorité de quiconque. Il est donc incontrôlable... Je crois que, même mener une campagne d'assassinats, c'est encore trop peu à ses yeux. Vers où va-t-il, celui-là ?

Margont était songeur.

— Ils ont tous des vies à l'image de notre époque : mouvementées, pleines de confusion, de contradictions et de périodes d'errance... Dire qu'au lendemain de la Révolution, tout le monde croyait que tout allait évoluer pour le mieux... Que sais-tu sur les autres membres, ceux qui ne sont pas dans le comité directeur ?

— Peu de choses. Il s'agit d'un ensemble hétéroclite : chouans,

mystiques que Jean-Baptiste de Châtel a convaincu de rejoindre les Épées du Roi par ses sermons, rescapés d'anciens groupes démantelés... Les plus nombreux sont des royalistes de la dernière heure, qui sentent le vent tourner...

— Qu'est-ce que Charles de Varencourt a réellement appris aux agents de Joseph ?

— Il y a un commentaire de la police à ce sujet. Très peu de choses sur les membres du comité directeur, car il prétend que chacun garde son histoire pour lui-même. Il n'y a que sur le vicomte de Leaume qu'il a fourni des éléments nouveaux, en signalant que celui-ci avait passé au moins deux ans en Angleterre, vivant chez des connaissances dans le Strand, le véritable quartier français royaliste de Londres. Paradoxalement, Varencourt s'est surtout trahi lui-même, car les policiers avaient identifié tous les membres dirigeants de ce groupe... sauf lui ! Varencourt était persuadé qu'on le soupçonnait déjà avant qu'il ne trahisse.

— Bien fait !

— Il a confirmé ce que la police suspectait, à savoir que les Épées du Roi projettent de déclencher un soulèvement populaire en faveur de Louis XVIII.

— L'idée est à la mode. Les monarchistes en rêvent : une Révolution blanche qui abattrait cet empire d'inspiration républicaine pour restaurer le roi. Une sorte de Révolution inversée qui effacerait la Révolution et ses conséquences. Cela me paraît être plutôt un rêve, une façon de refuser d'accepter la réalité.

— L'emblème du groupe. Là encore, la police s'en doutait. La cocarde blanche est trop populaire, estiment les aristocrates. Les sociétés secrètes royalistes aiment à développer leurs propres signes de reconnaissance. Mais Charles de Varencourt a donné une description détaillée de leur emblème. Enfin, c'est lui qui a révélé le projet de campagne d'assassinats. Là, ce que je vais vous dire va vous faire hurler : Varencourt a fourni une liste de onze noms, mais... Natai ne me l'a pas communiquée. Au contraire, il m'a fait savoir que ses supérieurs vous interdisaient d'aborder ce sujet avec Varencourt.

Margont se retint de s'emporter.

— Comment ?

— Bah, ce n'est pas étonnant si l'on y songe. Joseph doit estimer que cela n'est pas nécessaire à votre enquête et il veut limiter le risque que cette liste de noms circule... Surtout si le sien est dessus ! Voilà, j'ai terminé mon rapport.

— Merci, Fernand ! Ton aide est cruciale ! Essaie de continuer à en apprendre plus sur nos suspects. Le premier qui a du nouveau fait signe à l'autre.

Lefine s'en alla. Margont demeura un moment allongé dans l'herbe, au pied de l'un des moulins, bercé par un petit vent frais, à contempler Paris.

De retour chez lui, Margont s'aperçut que l'on avait fouillé son logement. Chaque fois qu'il s'apprêtait à sortir, il prenait soin de laisser des objets à une place déterminée. Or ceux-ci avaient été déplacés ! Ses livres n'étaient pas empilés exactement comme ils auraient dû l'être. Sa paillasse s'appuyait contre un mur, alors qu'il aurait dû subsister un interstice. On avait procédé avec un tel soin que, sans ces fins indices, Margont ne se serait rendu compte de rien, puisque aucun objet ne lui avait été volé. D'ailleurs, à bien y songer, il n'était plus si sûr de lui, tout à coup... Avait-on réellement déplacé ces ouvrages et son matelas ? Il ne pouvait pas demander au tenancier de l'auberge qui, à supposer qu'il fût au courant, nierait avoir vu entrer quiconque. Ses doigts glissaient le long des piles de livres, cherchant à s'assurer que la sensation était bien différente de celle d'avant sa rencontre avec Lefine. Dans la rue, régulièrement, il se croyait suivi. Par un membre des Épées du Roi ? Par un policier qui le prenait pour un royaliste ? Par quelqu'un qui obéissait à des motivations personnelles ? Qu'est-ce qui appartenait à la réalité et qu'est-ce qui n'était qu'impression ?

Il se précipita sur son coffre. Il avait planté un petit clou à l'intérieur, sur le côté gauche, tout au fond. Un fil y était accroché. Avant de s'absenter, il le faisait sortir et l'attachait à une encoche située sur le couvercle. Une fois de retour, il le dénouait. Cette fois-ci, le fil était rompu. On avait bel et bien fouillé chez lui, ce qui, paradoxalement, le rassura. Il n'était pas en train de perdre la raison. Pas encore... Finalement, son lien à la réalité ne tenait qu'à ce fil...

CHAPITRE XIV

Ce 21 mars, du haut du plateau situé au sud d'Arcis-sur-Aube, Napoléon contemplait l'armée de Bohême du généralissime Schwarzenberg. L'Empereur clignait des yeux, incrédule. Il avait battu les Alliés, encore et encore, avec pour tout résultat : ça ! Ces masses compactes qui tapissaient l'horizon. Cent mille hommes au bas mot, en ordre de bataille. Les rectangles monumentaux des divisions, alignés méthodiquement, composaient une toile d'araignée qui attendait l'attaque de l'armée française. Et comme cette dernière ne comptait que trente mille soldats, car une partie des troupes s'était disséminée durant les manœuvres et les combats... Napoléon croyait que les Austro-Russes étaient en train de battre en retraite. Il *fallait* qu'ils battent en retraite ! Son regard s'obstinait à scruter cette multitude à la recherche d'un désordre, d'un mouvement de recul...

La réalité finit par s'imposer. C'étaient les Français qui allaient se replier. Mais dans quelle direction ?

La solution la plus évidente était de se rapprocher de Paris, afin de protéger la capitale. Mais qu'allait-il se passer ? Ayant pris conscience du danger qu'il y avait à progresser en ordre dispersé, les armées alliées allaient se réunir. L'armée de Bohême de Schwarzenberg s'unirait à l'armée de Silésie du maréchal Blücher et toutes deux, encore renforcées par diverses troupes éparpillées, seraient rejointes par les unités les plus proches de l'armée du Nord de Bernadotte. Les Français seraient alors refoulés jusqu'à Paris... Plusieurs membres de l'état-major impérial conseillaient cette option, mais par défaut, parce qu'ils n'en imaginaient pas d'autre.

Napoléon prit alors l'une des décisions les plus critiques de son existence. Cela faisait plusieurs jours déjà qu'il songeait à cette manœuvre. Il en avait discuté avec ses maréchaux qui, dans l'ensemble, s'y opposaient. Trop complexe et, surtout, bien trop risquée... Mais elle seule permettait d'envisager une victoire. Ce fut donc cette tactique qu'il imposa ce jour-là. L'armée française n'allait pas rétrograder vers Paris, mais contourner les Alliés afin de menacer leurs arrières. Or l'ennemi avait besoin d'un

ravitaillement considérable pour nourrir et approvisionner en munitions de telles quantités de troupes. L'Empereur misait également sur son prestige. On le craignait déjà en face de soi, alors quel général oserait lui tourner le dos ? Ce mouvement sèmerait la panique chez les soldats alliés. Il voulait obliger ses adversaires à se lancer à sa poursuite. Il les éloignerait ainsi de Paris, les entraînant vers l'est, où il rallierait les troupes fraîches qui stationnaient dans les places fortes. Mais le point noir de cette tactique était évident : plus personne ne défendrait la route de Paris. C'était un pari, un coup de dés.

CHAPITRE XV

Les doigts tachés, des feuilles plein les mains, Margont rayonnait. Autour de lui, on s'activait, compositeurs et imprimeurs le frôlaient à grandes enjambées. Ah ! Le joyeux bourdonnement de cette ruche dont le miel était de l'encre ! On avait reçu plusieurs commandes qu'il fallait honorer le plus vite possible. Des restaurants changeaient leur menu. En 1800, à la veille de la bataille de Marengo, Napoléon – à l'époque Bonaparte – avait mangé un plat succulent : du poulet agrémenté d'une sauce aux écrevisses, à la tomate, à l'ail et aux petits oignons. Après la bataille, cette recette avait été rebaptisée « poulet Marengo » et connaissait encore aujourd'hui un grand succès. C'était à croire qu'à la saveur de la sauce se mêlait celle de l'aura de cette victoire. Immanquablement, aujourd'hui, un aubergiste annonçait un « boeuf à la Olsuviev ». Certes, quelques semaines auparavant, à la bataille de Champaubert, Napoléon avait pulvérisé la petite armée d'élite du général Olsuviev, inaugurant une étonnante série de victoires. Mais Margont savait que des dizaines d'autres Olsuviev suivaient...

Margont suggérait une typographie inhabituelle pour une invitation à un bal, relisait les épreuves... Il s'imaginait encore et toujours imprimant son journal. Ses doigts manipulaient les lettres en plomb avec une aisance de virtuose. Ils composaient des phrases, ses pensées s'en figuraient d'autres qui comportaient le mot « liberté ». À ce double discours s'en mêlait un troisième, royaliste celui-là. Ironie des ironies, Margont essayait de trouver les affiches les plus convaincantes possibles en faveur de la Restauration. Plus il brillerait dans ce domaine, plus il gagnerait la confiance des Épées du Roi. Mais cette arme était à double tranchant. Et si ces derniers, enthousiastes, révélaient ses discours à d'autres groupes royalistes ? Et si Paris s'en retrouvait tapissé ?

Mathurin Jelent croisait le chemin de Margont, lui annonçait des commandes, contrôlait les comptes avec lui... Lui savait que Margont jouait un rôle, mais jamais son visage ne le trahissait. Son naturel était désarmant.

Un gamin des rues fit irruption dans l'imprimerie. Famélique, fier et agressif, il ressemblait à un coquelet trônant sur des ruines. Un employé

s'empara d'une barre métallique, souvenir d'une vieille presse devenue inutilisable, et la posa sur son épaule. Des bandes d'enfants à la dérive écumaient la capitale, terrorisant les passants...

— M'sieur de Langés, vot'ami Fernand veut vous voir, vu qu'il a vite besoin d'argent. Sinon, y en a qui vont l'envoyer nager dans la Seine...

Margont lui emboîta le pas, saisissant au vol manteau et chapeau. Le garçon le conduisit dans une petite rue du faubourg Saint-Germain, où se trouvait Lefine, qui le gratifia d'une pièce.

— Que se passe-t-il ? interrogea Margont.

Cette histoire de dette était un code à utiliser en cas d'urgence. Lefine lui expliqua qu'ils se trouvaient juste à côté de chez Catherine de Saltonges. Il s'agissait de la demeure de ses parents, qui s'étaient retirés à la campagne pour fuir le scandale lié au divorce de leur fille.

Autrefois l'un des hauts lieux de la noblesse, Saint-Germain avait connu bien des vicissitudes. De nombreux propriétaires avaient émigré pour fuir la Révolution, abandonnant leurs hôtels particuliers qui avaient été saisis, déclarés biens nationaux puis revendus. Ici coexistaient donc des populations diverses : aristocrates, républicains enrichis par le tourbillon d'événements des dernières années, hauts personnages de l'Empire – le maréchal Davout, le prince Eugène de Beauharnais, Cambacérès... — et armées de fonctionnaires qui travaillaient dans les ministères de la Guerre, de l'Intérieur, des Cultes, des Relations extérieures... Tout cela composait une étonnante mosaïque blanc royaliste, bleu républicain et doré impérial.

Désignant l'enfant, Lefine annonça :

— Je vous présente Michel. C'est son frère et lui que j'ai chargés de surveiller Catherine de Saltonges.

Margont n'en revenait pas.

— Lui, c'est l'un de ces hommes de confiance auxquels tu fais appel ?

— Oui ! Quand on a peur d'être suivi, on se retourne et on cherche du regard un individu à l'air suspect. Mais qui remarque un garnement, mendiant qui plus est ? Michel, raconte ce que tu as vu.

— Cette femme, elle fait des choses bizarres... Elle arrête pas de pleurer depuis hier. Ce matin, deux fois, elle est sortie, seule, elle a fait quelques pas dans la rue, elle s'est mise à pleurer, elle a changé d'avis et elle est rentrée chez elle.

Si, dans l'imprimerie, il s'était comporté en parfait enfant des rues, il s'exprimait mieux maintenant. Il jubilait de berner son monde. De la graine de Lefine !

— La troisième fois, elle est allée rue de la Garance. C'est dans le faubourg Saint-Antoine. Elle essayait qu'on la suive pas, mais moi j'étais toujours là. Et facile, encore ! Une femme lui a ouvert. Votre dame y est restée une heure, je dirais. Puis elle est ressortie en pleurant, et toute blanche ! On aurait dit que c'était qu'elle allait monter à l'échafaud. Elle est rentrée chez elle y a quatre ou cinq heures... J'ai hésité, puis j'ai averti Fernand...

— Tu as eu raison. Qu'est-ce qu'elle est allée faire dans ce quartier ? Bon, Fernand, tu restes ici, au cas où elle sortirait une nouvelle fois. Toi, Michel, tu vas me conduire chez cette personne qu'elle est allée voir.

— C'est risqué... intervint Lefine.

Il n'osait pas en dire plus devant Michel, qui semblait regarder distraitemment ailleurs, signe qu'il brûlait d'en apprendre plus. Margont avait déjà pesé le pour et le contre. Certes, en agissant ainsi, la femme qu'il allait rencontrer risquait de signaler sa visite à Catherine de Saltonges. Mais alors, il pourrait toujours prétendre qu'il se renseignait sur les autres membres du groupe, comme eux-mêmes devaient essayer de se renseigner sur lui. Son enquête ne progressait pas aussi vite que la situation militaire, le manque de temps l'obligeait à agir, quitte à abaisser légèrement sa garde.

— Allons-y, Michel, trancha-t-il.

CHAPITRE XVI

Sa main frappait déjà à la porte que Margont en était encore à se demander comment il allait trouver une raison plausible à sa venue. Lui habituellement si méthodique, lui qui échafaudait toujours des plans qu'il hiérarchisait, le voilà qui improvisait. Une femme lui ouvrit. La cinquantaine, cheveux gris, visage souriant, manières affables... C'était à n'en pas douter la personne que venait de lui décrire Michel. Elle le fit entrer sans poser de questions, le plus naturellement du monde !

Le logement était exigü, mais bien rangé. Très propre, aussi. L'organisation de l'espace intriguait. La pièce dans laquelle ils se trouvaient servait à la fois de cuisine et de chambre à coucher, avec un lit bordé, impeccablement fait. Pourtant, une porte, fermée, indiquait qu'il existait une autre pièce. Les lieux étaient à l'image de celle qui y résidait : avenants. La femme invita Margont à s'asseoir. « Pourquoi veille-t-elle à ce point à mettre les gens en confiance ? » se demanda-t-il. La chaise qu'elle lui avait présentée était disposée de telle manière qu'elle ne plaçait pas la porte de l'autre pièce au centre du regard. Mais elle ne la dissimulait pas non plus, la reléguant discrètement sur le côté. Margont devina que ce n'était pas une coïncidence. Tout ici était trop bien calculé. Le fin mot de ce mystère se trouvait derrière cette porte.

— Puis-je savoir qui vous a parlé de moi ? interrogea la femme.

Elle lui souriait. Toutefois, sa question était précise.

— Une amie...

— C'est toujours *une amie* qui parle de moi. Mais j'ai besoin de savoir qui exactement. Autrement, je ne pourrai rien faire pour vous...

Souple et ferme. Une personne étonnante... Si elle avait été un homme, Margont l'aurait prise pour un ancien soldat. Elle avait l'habitude d'affronter des situations difficiles. D'ailleurs, elle l'avait laissé entrer ainsi chez elle. Il pouvait être un voleur... Elle devait savoir se défendre. Ou alors, ce qu'elle faisait l'obligeait à se comporter de la sorte. Si elle avait tenté de le séduire, il aurait songé qu'elle se prostituait. S'agissait-il d'une entremetteuse ?

Catherine de Saltonges était-elle venue se prostituer ici, dans une chambre située derrière cette mystérieuse porte ? Mais cette hypothèse était en si nette rupture avec ce qu'il croyait connaître d'elle ! Son mari l'aurait-il corrompue et rendue semblable à lui-même ? Margont en rougit, et son trouble rassura la femme.

— Ne soyez pas gêné, monsieur, votre réaction est naturelle. Soyez persuadé que je ne dirai rien.

C'était bien cela le problème... Elle attendait une réponse. « Allons-y au culot, à la Charles de Varencourt », se dit Margont.

— C'est Mlle Catherine de Saltonges qui m'a parlé de vous.

La réponse mit son interlocutrice en confiance.

— Tout se passe bien ? J'étais inquiète pour elle.

— Elle pleure encore beaucoup...

— C'est compréhensible. Quand l'enfant est là, on s'inquiète, on panique, on veut qu'il parte et, une fois qu'il n'est plus là, on se demande si on a fait le bon choix...

Une faiseuse d'anges ! Catherine de Saltonges était venue se faire avorter. Qui était le père ? Pourquoi n'avait-elle pas gardé l'enfant ? Les questions éclataient dans la tête de Margont.

— Elle a tellement hésité... dit-elle.

Sa phrase s'acheva sur un silence incertain. Elle se demandait si elle n'était pas en train d'en dire trop. Margont songea que, qui dit enfant dit mère, mais aussi père. Il hasarda :

— C'est-à-dire que... Le père... Enfin, j'ignore si elle vous en a dit quelques mots...

— Oui, elle s'est confiée à moi, elle avait besoin de parler à quelqu'un. Hélas ! Elle aurait dû tout lui révéler ! Il avait le droit de savoir... S'il l'avait soutenue, je suis persuadée qu'elle aurait gardé cet enfant. Au début, elle me répétait qu'il devait d'abord régler une affaire... Puis elle a fini par m'avouer qu'il n'était pas au courant. Elle estimait que sa souffrance était déjà bien assez grande comme cela, qu'il n'aurait pu ni accueillir cet enfant, ni assumer la décision de ne pas le garder. Elle se désolait d'être tombée enceinte si vite, alors qu'elle avait été mariée pendant quatre ans et demi sans que survienne un tel événement. Elle m'a avoué qu'en dépit de son âge, elle espérait qu'un jour elle aurait à nouveau un enfant de son amant, mais que, cette fois, ils pourraient l'accueillir et l'élever. Ensemble. Quelle tristesse ! Cet homme doit avoir des soucis bien graves...

Dévorée par la curiosité, elle essayait de l'amener à lui en dire plus. Margont prit un air soucieux.

— Nous sommes extrêmement inquiets à son sujet. Vous a-t-elle expliqué ?

— Non, elle ne m'a presque rien appris sur lui. Même pas son nom. Lors de sa deuxième visite, celle durant laquelle je suis intervenue, je lui ai dit : « Encore un homme marié qui vous a fait de belles promesses et qui ne veut

maintenant pas quitter sa femme... » Elle a éclaté d'un rire amer et m'a répondu : « Exactement ! Excepté le fait que son épouse est morte ! Comment rompt-on avec un mort ? »

— C'est une bien triste histoire...

Il essayait d'être le plus évasif possible. Brûlant d'en apprendre plus, elle ajouta :

— Elle a seulement dit : « Lui qui a déjà perdu un si grand nombre des siens, voilà qu'il va en perdre un de plus sans même le savoir. Décidément, le sort s'acharne à tuer ses enfants juste avant leur naissance... » C'est donc si terrible ?

Elle se pencha en avant, de peur de perdre une seule des confidences que Margont, croyait-elle, s'appropriait à lui chuchoter.

— Oui. Mais, au jour d'aujourd'hui, déclara-t-il, c'est pour Mlle de Saltonges que je m'inquiète. Elle est si blanche, si faible... A-t-elle beaucoup saigné ?

— Forcément, pour une grossesse de plus de deux mois...

Réalisant enfin avec regret que son interlocuteur ne lui révélerait rien, elle se résolut à changer de sujet.

— Mais, dans votre cas, monsieur ?

Bref instant de flottement. Puis Margont se ressaisit.

— Non, concernant mon amie, ce n'est que le premier mois.

— Alors il est possible qu'une décoction de plantes et un massage du ventre suffisent. En cas d'échec ou si vous tardez trop, j'emploie l'aiguille. Mais j'ai l'habitude. Si votre amie décide de faire appel à mes services, elle devra me donner son nom. Son vrai nom, car je vérifierai... J'ai besoin de savoir ce genre de choses. C'est ma façon de m'assurer qu'il n'y a pas de tricherie, que vous n'êtes pas un policier... Parfois aussi, il peut arriver qu'en découvrant l'identité de la personne, je choisisse de refuser mes services. Vous seriez très étonné d'apprendre quelles personnes célèbres et puissantes m'ont fait contacter. Même l'épouse d'un maréchal... Dans ces cas-là, c'est toujours non, quel que soit le prix que l'on me propose. Mais vous pouvez compter sur ma totale discrétion.

La pièce située derrière la porte fermée faisait plus que jamais sentir sa présence. Catherine de Saltonges s'y était rendue, rongée par l'hésitation ; l'odeur de son sang en imprégnait encore l'air ; des femmes y étaient mortes...

— Je vais y songer, annonça-t-il.

Il se leva en affichant l'air de l'homme mis en confiance et qui va accepter de confier la vie de celle qu'il aime à une femme qu'il connaît à peine. Ils se saluèrent cordialement et Margont s'en alla. Il ne lui avait même pas révélé son nom. Tandis qu'il passait le seuil, sa peau frissonna sous la caresse glacée des fantômes de celles qui avaient péri là.

CHAPITRE XVII

S'étant débarrassé de Michel, Margont raconta tout à Lefine. Tandis qu'il parlait, un goût amer lui emplissait la bouche, comme s'il avait croqué dans une prune sans attendre qu'elle fût mûre. Il s'en voulait de s'être plongé ainsi dans la vie privée de Catherine de Saltonges. À peine eut-il terminé ce récit qu'il se jeta à corps perdu dans les hypothèses.

— Elle a menti à son amant – par omission – en lui laissant ignorer qu'elle était enceinte. Elle a agi ainsi alors qu'elle a horreur du mensonge !

— Et vous, vous jouez les espions, vous trichez et manipulez alors que, d'ordinaire, vous vous vantez d'être sincère, honnête, loyal...

— Le monde est devenu une gigantesque nef des fous où tout est sens dessus dessous... Le père est-il l'un des membres des Épées du Roi ?

— C'est très probable, puisqu'il n'y a qu'eux qu'elle fréquente. D'après la police, son divorce l'a coupée de ses anciennes relations. Michel et son frère la surveillent depuis le début de notre enquête : elle se promène souvent, dans les jardins publics ou dans le faubourg Saint-Germain, mais elle ne va chez personne, ni ne reçoit.

— Elle était enceinte depuis plus de deux mois... L'enfant a dû être conçu aux alentours de début janvier 1814... Elle a hésité avant de se séparer de lui. Si le père est bien l'un de nos suspects, il existe l'éventualité que ce soit lui l'assassin. Si tel est le cas, est-elle au courant ? Est-elle son complice ? Elle a dit à la faiseuse d'anges – quelle appellation stupide ! — que le père devait régler une affaire... Elle a aussi évoqué le fait qu'il avait déjà perdu beaucoup des siens. Ce pourrait être Louis de Leaume ou Jean-Baptiste de Châtel... Mais les autres aussi ont dû voir des membres de leur famille disparaître sous la Révolution. On n'en sait pas assez sur le passé de nos suspects, je te l'ai déjà dit !

— Je fais de mon mieux pour me renseigner ! Eux non plus n'en savent pas assez sur votre passé, autrement...

Il s'arrêta net, l'air fautif. Margont songea une nouvelle fois aux risques que cette affaire lui faisait courir. Il s'était battu aux quatre coins de l'Europe,

contre les Autrichiens, les Hongrois, les Russes, les Prussiens, les Anglais, les Espagnols... Et, aussi bien, il allait se faire tuer ici, à Paris, assassiné par un Français. Décidément, le destin ne manquait pas d'humour ; il devait rire, attablé dans cette taverne tout au bout de la rue et trinquer avec la Mort à son décès tout en l'observant à travers la fenêtre. Ces sombres pensées furent balayées par une illumination.

— Le père va venir lui rendre visite ! Même s'il n'a peut-être rien deviné, il a dû remarquer des changements en elle. Elle n'était pas, elle ne pouvait pas être comme d'habitude ! S'il tient à elle, il doit s'inquiéter à son sujet. Ou alors, c'est elle qui va aller à lui. Elle a failli mourir et elle a perdu un enfant qu'elle aurait voulu garder ! Elle a besoin du soutien de cet homme. Je vais rester ici. Rappelle Michel pour qu'il me seconde.

— Moi, je suppose que je vais devoir me renseigner à nouveau sur nos suspects...

Margont n'était pas doué pour faire le guet. L'attente l'exaspérait. Il essayait de mettre à profit ce laps de temps pour songer à son enquête, penser à nouveau à ce soir où il avait rencontré le comité directeur des Épées du Roi. Peut-être un détail lui avait-il échappé. À la lueur de ce qu'il savait maintenant, le souvenir de cette rencontre se parait de nouvelles teintes. Qui pouvait être l'amant tourmenté de Catherine de Saltonges ? C'était Louis de Leume qui s'était adressé à elle pour lui présenter ce nouvel admis. Fallait-il voir là une marque de connivence entre eux ? Ou n'avait-il pris la parole que parce que c'était son rôle de chef ? Ce n'était probablement pas Honoré de Nolant... Catherine de Saltonges avait semblé avoir en horreur l'idée de meurtre, elle aurait empêché son amant d'être le bourreau du groupe... Quoi que...

Michel s'amusait de cet homme qui était visiblement un soldat – il portait une cicatrice à la joue gauche et ses manières assurées évoquaient celles de qui a déjà fait face avec succès à des situations éprouvantes –, mais avait du mal à supporter une heure d'inactivité. Lui, au contraire, appréciait beaucoup la situation. Être payé à ne rien faire ? Quoi de mieux ?

— Vous allez nous faire repérer, chef ! lança-t-il avec le plus ironique des sourires.

— Ne m'appelle pas « chef ».

— Le chef, c'est celui qui paie, chef. Si vous arrêtez pas de marcher dans tous les sens et de tourner en rond, on va attirer l'attention. Faut se fondre dans la foule, mais, vous, elle vous énerve, la foule.

— C'est parce qu'elle ne bouge pas assez vite. Tu as raison, je vais me calmer.

Une demi-heure plus tard, il était moins calme que jamais. Il allait retourner à l'imprimerie lorsque la porte d'entrée s'ouvrit. Il se tapit contre l'angle du mur de la ruelle. Michel était consterné.

— Ben, heureusement que vot'dame pleure encore et qu'elle y voit rien, sinon, elle se demanderait qui c'est cet homme qui bondit contre un mur et

salit son manteau juste au moment où elle sort de chez elle...

— Tu restes ici, Michel.

— Ah ça oui, j'y préfère...

Margont se lança à la suite de Catherine de Saltonges. Il n'était pas susceptible, il pouvait reconnaître que ce garnement avait raison. Il affecta donc d'être un promeneur comme les autres, le col relevé sous prétexte qu'il faisait froid et un chapeau enfoncé sur la tête. Ainsi, il n'était pas reconnaissable au premier coup d'oeil. En outre, la foule le dissimulait bien.

Catherine de Saltonges cheminait de manière étrange dans le boulevard Saint-Germain. Tantôt elle marchait vite, tantôt elle s'arrêtait presque. L'indécision rendait décousus ses mouvements. Elle bifurqua pour se diriger vers la Seine, gagna le quai, s'approcha du fleuve, s'approcha encore...

« Elle va sauter ! » songea Margont. Que faire ? La sauver et réduire à néant tous ses efforts pour être admis chez les Épées du Roi ? Appeler à l'aide ? Catherine de Saltonges se pencha au-dessus de l'eau verte et glacée. Un fil invisible la tira doucement en arrière. Toutefois, elle continua à longer le quai. C'était comme si elle cheminait à côté de la Mort et que, paradoxalement, la présence de celle-ci la rassurait. Finalement, elle revint sur ses pas et emprunta le vieux pont Saint-Michel, qui ressemblait à un paon déplumé depuis qu'en 1809 on avait détruit la soixantaine de maisons qui en avaient orné les côtés pendant presque deux siècles.

Lorsqu'elle eut atteint l'île de la Cité, elle traversa le parvis de la cathédrale et pénétra dans Notre-Dame. Margont s'y engagea à son tour et se plaça sur le côté, pour cheminer discrètement, d'une colonne à l'autre. Alors que, sous la Révolution, des milliers d'églises et d'abbayes avaient été saccagées, pillées, transformées en écuries ou en carrières de pierres déjà prêtes à l'emploi, voire en... Bourse (la Bourse de Paris s'était installée dans l'église des Petits-Pères de 1796 à 1807), Notre-Dame avait été relativement respectée. Napoléon y avait même été sacré empereur des Français, le 2 décembre 1804.

Les pas de Catherine de Saltonges résonnaient avec une force étonnante, comme si le fardeau qu'elle portait l'alourdissait. Sa silhouette paraissait minuscule au milieu des vertigineuses verticales des colonnes. Dans la demi-pénombre, les vitraux multicolores luisaient, lumière de Dieu s'adressant aux hommes par des images.

Elle gagna une chapelle, s'agenouilla – ou plutôt se laissa tomber à genoux – et joignit les mains. Elle était immobile, si happée par sa prière qu'elle semblait s'être changée en statue de sel. Le Christ sur sa croix la contemplait avec une compassion telle qu'il semblait sur le point de déchirer ses mains pour se libérer des clous afin de pouvoir la serrer dans ses bras.

Un long moment s'écoula ainsi. Quand, enfin, elle bougea à nouveau, elle s'inclina, comme pour se prosterner, puis se leva et s'en retourna d'un pas chancelant. Elle s'arrêta à la croisée de la nef et du transept et leva la tête pour contempler la voûte. À cet endroit, un médaillon peint représentait la Vierge

tenant le Christ enfant dans ses bras, sur un fond de nuit étoilée. Catherine de Saltonges réprima un sanglot.

Mais, quand elle atteignit la lumière du seuil, sa marche se raffermir. Ne pas révéler ses blessures et ses faiblesses. Jamais.

Margont hésita. Au lieu de la suivre, il se dirigea vers la chapelle. Au pied de la croix, au milieu des cierges allumés, se trouvaient trois petits objets placés les uns contre les autres. Un mouchoir de femme plié, un bouton et un jonc en or juste assez large pour orner le poignet d'un nourrisson...

La main que tendit Margont était dévorée de l'intérieur par les insectes imaginaires nés de sa culpabilité. Le bouton était en métal doré, comme un bouton d'uniforme. Mais on l'avait martelé avec un objet plat. Pas avec un marteau, car il aurait été fendu et écrasé. Un talon de chaussure ? Hélas, le symbole qui le décorait était très abîmé : peut-être un chiffre ou une lettre, un emblème, l'association de deux motifs...

Margont décida de laisser les deux autres objets, car ils ne lui apprendraient rien qu'il ne sache déjà. Le jonc ne tarderait pas à être volé. Catherine de Saltonges ne voulait pas garder ce bijou qu'elle avait destiné à son nouveau-né. Mais elle n'avait pas pu se résoudre à l'offrir, à le faire fondre ou à le jeter. Elle l'avait remis au Christ, dans l'espoir que celui-ci ferait en sorte qu'une mère vienne le prier et s'autorise à le prendre pour le placer au poignet de son enfant.

Il posa un genou à terre et racla la tranche du bouton sur le sol, juste à côté du mouchoir et du jonc, laissant une trace parsemée de poussière dorée. Puis il le glissa dans sa poche.

Il sortit et rattrapa Catherine de Saltonges, qui rentrait chez elle à pas lents. Il songeait au mystère de cette famille : une femme qui avait failli se jeter dans la Seine, un enfant mort avant la naissance et un homme pareil à un bouton broyé...

CHAPITRE XVIII

Les aiguilles étaient alignées sur la table, de même que les pots en terre cuite. Cette organisation géométrique le rassurait. La première avait été enduite de curare quarante-huit heures plus tôt, la suivante trente-six heures, puis trente, vingt-quatre, dix-huit, douze, neuf, six, cinq, quatre, trois, deux et une. Il saisit la plus ancienne et s'approcha du lapin qu'il avait acheté aux Halles. L'animal tremblait dans sa cage, tentait de se faufiler entre les barreaux... L'homme le piqua, la bête grogna et se mit à bondir dans sa prison. Cette agitation accélérât la circulation du sang et précipitait l'action du poison. Le lapin continua à se démener et à heurter les parois. Échec. Au bout de quarante-huit heures, le curare s'évaporait ou s'altérait à l'air libre et n'agissait plus. Il s'était attendu à ce genre de problème... Ce produit était mal connu, d'une part parce qu'il était fort difficile de se le procurer et, d'autre part, parce qu'il en existait des multitudes de variantes.

Il prit l'aiguille suivante et piqua à nouveau son cobaye. Nouvel échec. Les mouvements de l'animal, plus désordonnés que jamais, contrastaient avec l'ordonnance irréprochable des aiguilles. Troisième essai, troisième échec. Le produit s'était-il détérioré à l'intérieur même du pot ? Quatrième piqûre, même absence de résultat. Il sentait la colère l'envahir. Il eut envie de tordre le cou à ce stupide lapin, de faire craquer ses vertèbres pour le rendre aussi immobile que les autres objets de la pièce. Mais il contint cette montée de rage. Il avait l'habitude.

L'aiguille des quatre heures fut efficace : mort instantanée. Une fois l'aiguille enduite de curare, il tenterait donc d'agir en moins de quatre heures. C'était peu... Par conséquent, il lui faudrait dissimuler le pot sur lui, au cas où trop de temps s'écoulerait et où il lui faudrait réimprégner son aiguille... Peu important ! Il avait le poison, tout le reste n'était plus qu'une question d'organisation, de méthode.

CHAPITRE XIX

Margont tournait en rond dans son logement. Lui qui avait connu l'immensité du désert durant la campagne d'Égypte, les plaines sans fin de Russie, il suffoquait dans cette cage à poules. Par moments, le jeu des ombres et son imagination exacerbée s'associaient pour modifier la couleur des lieux. Les murs prenaient une tonalité légèrement ocre, se rapprochaient comme pour le broyer et il se retrouvait à nouveau dans sa cellule monastique de Saint-Guilhem-le-Désert. Semblant appartenir à un autre monde, Lefine était allongé sur la paille. Margont avait insisté pour qu'il l'accompagne jusque chez lui.

— Je peux m'en aller, maintenant, chevalier ? ironisa Lefine.

— Non, j'ai besoin de toi.

— Ça n'est pas très malin de m'obliger à être ici.

— On n'a plus le temps d'être malins. Ou plutôt, il faut être *différemment* malins.

Lefine se leva prestement et s'avança vers son ami, tel un chat au repos qui bondit sur ses pattes, car il pressent un danger. Margont lui fit face.

— Tu n'es pas obligé d'accepter le plan que je vais te proposer...

— J'ai déjà envie de refuser...

— Notre enquête est comme une course imposée par la situation militaire et je sens que nous sommes en train de nous faire dépasser.

— Forcément, avec ce canard boiteux de Joseph...

— Si la population réalisait que la guerre est à nos portes, elle s'empresserait d'acheter tout ce qui se mange et le coût des denrées deviendrait incontrôlable ! Or les prix n'ont pas augmenté, ils n'ont même pas frémi ! Tout Paris est aveugle ! Pratiquement personne ne se préoccupe de la défense... L'impréparation offre une grande marge de manoeuvre aux groupes monarchistes déterminés...

Lefine songea qu'il y avait peut-être là quelque affaire formidable à réaliser. Acheter des poules aujourd'hui et les revendre le quintuple dans deux semaines ?

— Mais quel est votre nouveau plan qui, visiblement, me concerne ?

— Avec tout ce que ces royalistes ont vécu, ils ont appris à se protéger. Je ne me fais pas d'illusion, je n'ai été admis qu'en surface. On m'écoute, mais on ne me révèle rien. Tout est cloisonné, chaque membre est au courant d'une chose que son voisin ignore, et vice versa. Ce groupe fonctionne un peu comme une commode qui recèle bien des secrets et chacun n'a accès qu'à un ou deux tiroirs qui lui sont réservés. Seul Louis de Leume doit avoir une vue d'ensemble des plans du groupe – et encore, je n'en suis pas entièrement convaincu ! J'ai été accepté dans le comité directeur, mais on ne m'a pas dit un mot au sujet de ce projet d'assassinats visant à déstabiliser la défense de Paris. J'avoue que je croyais que les partisans de cette méthode expéditive m'en parleraient, dans l'espoir de me gagner à leur cause et de faire ainsi pencher la balance en leur faveur. Bien sûr, on se méfie de moi. Cependant, on sent qu'ils ont aussi envie d'agir. Donc, en résumé, ce groupe prépare deux plans. Le premier : mener des actions de propagande pour soulever une partie des Parisiens en faveur du roi. Le second : employer le moyen des meurtres – heureusement, certains membres ne sont pas d'accord pour l'instant. Et s'il en existait un troisième ?

— Sur quoi vous fondez-vous pour envisager cela ?

— Louis de Leume et Jean-Baptiste de Châtel ont tous deux une personnalité propice à l'action et à la violence, même si c'est pour des raisons différentes. Ce sont des ultras et les deux plans que je viens de citer ne sont sans doute pas assez efficaces pour eux.

— Tuer des gens, ce n'est pas faire assez preuve d'intransigeance ?

— Non. Pas pour de tels fanatismes.

Margont ajouta :

— J'ai l'impression de les comprendre tous les deux, tu sais. Parce que je partage avec eux un trait de caractère fondamental : l'idéalisme. Oh, certes, il ne s'agit pas des mêmes idéaux ! Cela fait que je me sens à la fois proche et loin d'eux. Il n'y a rien de plus beau que l'idéalisme. Mais il n'y a rien de pire non plus. Si tu regardes l'histoire de l'humanité, c'est l'idéalisme qui nous a apporté un grand nombre de progrès, d'améliorations, de bonds en avant... Mais on lui doit aussi une si longue liste de carnages et autres abominations... Pour eux, ces deux plans ne constituent pas un alcool assez fort pour étancher leur soif d'action.

Lefine essayait de rassembler ses idées. Voilà encore une demi-heure, il avait une vision claire de la situation. Maintenant, tout était en désordre ! Son esprit était une mare habituellement sereine dans laquelle Margont venait jeter ses hypothèses comme des pavés, soulevant boue et vase.

— Mais Charles de Varenecourt nous informe et le bougre aime l'argent...

— Est-il seulement au courant ? Ou alors il a peur de parler, ou bien il attend que les prix montent... À moins qu'il ne soit dans les deux camps à la fois, afin d'être sûr de se retrouver du côté des gagnants.

— Je ne vois toujours pas ce que vous attendez de moi...

— Quand les choses ne bougent pas assez vite, parfois, il faut donner un bon coup de pied dans la fourmilière...

— Et le coup de pied, c'est moi...

— Ce groupe est semblable à un liquide qui mijote sur le feu des événements. Si l'on attend que la flamme soit plus vive pour qu'il se manifeste, il sera trop tard. Non, je propose de rajouter un ingrédient – toi ! — pour créer une instabilité qui les obligera à abaisser leur garde.

— Ah, vous voulez jouer les alchimistes ! Seulement, à vouloir manipuler du soufre dans l'espoir de transformer le plomb en or, vous savez combien d'entre eux ont explosé avec leurs mélanges ?

— Tu n'es pas obligé d'accepter. Si tu es d'accord, tu n'as qu'à rester ici avec moi. Je sais que l'on me surveille régulièrement : tu finiras par être repéré. Sinon, tu peux t'en aller.

Lefine était plus partagé que jamais. Son instinct de survie lui criait de se précipiter vers la porte. D'un autre côté... Il était toujours persuadé que, dans les situations difficiles, Margont n'allait pas s'en sortir sans son aide. Et il ne voulait pas perdre son meilleur ami. Parce que, quand le monde napoléonien aurait définitivement volé en éclats, quand tout se serait effondré, quand la Révolution ne serait plus qu'un vieux souvenir, un fantôme pesant que plus personne n'oserait évoquer, que lui resterait-il à part Margont, Saber, Brémond et Pique-bois ? Ainsi, Margont songeait au macrocosme abstrait des idéaux universels, Lefine au microcosme concret de son nombril. Margont affectait de poursuivre ses déductions. Mais Lefine voyait bien qu'en réalité ses pensées se concentraient sur cette question : son ami allait-il accepter ? Margont avait beau être complexe et se lancer dans des raisonnements élaborés, parfois, il était transparent. Et, dans ces moments-là, il ne s'en rendait même pas compte.

— C'est bon, c'est d'accord. Mais cela va coûter bien cher à Joseph ! On va me les payer, mes soldes de fin 1812, de 1813 et de début 1814, et avec des intérêts encore !

— Je te remercie, Fernand ! Mais alors, qui aura accès aux rapports de police ?

— Toujours moi. Je saurai faire en sorte que l'on ne puisse pas me suivre quand je me rends chez Natai.

— Très bien. Tu n'as qu'à me côtoyer de temps en temps, et les Épées du Roi auront tôt fait de te remarquer. Faisons le point. Justement, au fait, où en est-elle, la police ?

— J'ai lu une copie du rapport des inspecteurs de la Police générale chargés d'enquêter sur la mort de Berle. Leurs investigations concernant le colonel – interrogatoires des domestiques et des proches, vérification de sa fortune, lecture de ses courriers... — n'ont rien donné. Pas de liaison, pas de dettes, pas d'ennemis en colère contre lui au point de le mutiler et de l'assassiner...

— Pourquoi emploies-tu les mots dans cet ordre alors que nous savons

que les brûlures ont eu lieu après la mort ? Les inspecteurs de la Police générale n'ont pas découvert cela ?

— Non...

— Ont-ils fini par apprendre que l'on avait trouvé un emblème royaliste épinglé sur la victime ?

— Non plus...

— Joseph coupe cette enquête en deux, et nous seuls disposons des deux morceaux.

— Il mise uniquement sur nous, dit Lefine. Comme nous le pensions, il n'y a pas eu de vol d'objets de valeur. Seuls ont disparu les écrits du colonel concernant la défense de Paris. La Police générale a éliminé la piste d'un crime perpétré pour des motifs privés. Elle est arrivée à la conclusion que le ou les assassins étaient des partisans royalistes. Les inspecteurs en sont là. Ils aboutissent là où nous avons commencé...

Margont lui raconta ce qu'il avait découvert durant la journée. Puis il lui lança le bouton avec un air de défi. Lefine l'attrapa en claquant des mains. Il l'examina avec attention, le faisant lentement tourner entre ses doigts, près de ses yeux.

— C'est un bouton de l'armée... Il y a un chiffre ou une lettre, ou plusieurs... C'est trop abîmé...

Son air devint de plus en plus dépité. Ce bouton qui recelait la solution d'une énigme était pareil à une coque de noix sur laquelle tous deux se cassaient les dents.

— Toi aussi, tu penses à un bouton d'uniforme, dit Margont. Seulement, des boutons en métal doré et décorés, des multitudes de soldats en portent... Ceux de l'artillerie à pied de la Garde impériale sont ornés de deux tubes de canon croisés et surmontés de l'aigle impériale. Ceux des grenadiers de la Vieille Garde ont aussi l'aigle impériale. Notre ami Jean-Quenin a toujours sur son habit son bouton de 1798 qui n'est plus réglementaire et qui arbore la mention « Hôpitaux militaires » et un bonnet phrygien surplombant le mot « Humanité »... Ses autres boutons ont un faisceau formé de trois baguettes autour duquel s'enroule le serpent d'Épidaure, surmonté du miroir de la prudence et entouré d'une branche de chêne et d'une autre de laurier. Ceux des douaniers sont également décorés, mais j'ignore ce qu'il en est dans le détail. Ceux de l'infanterie légère ont le numéro de leur régiment inscrit à l'intérieur d'un cor de chasse. Habituellement, ces boutons sont en étain, donc argentés. Seulement, je ne peux pas te certifier qu'il n'existe aucun régiment léger ayant, lui, des boutons dorés. D'autant plus que l'infanterie de ligne est supposée avoir des boutons dorés, mais plusieurs de ses régiments en ont des argentés. Et je ne connais pas la multitude des cas particuliers, les boutons de la marine, du génie...

— Quand on pense qu'on ne nous paie plus nos soldes et qu'on a des tenues d'un luxe pareil ! Tous les soldats pourraient avoir les mêmes boutons ! Mais non ! En plus, les règlements régissant les uniformes ne sont

pas toujours respectés, tel régiment a ses manies, tel autre ses traditions, tel autre encore a improvisé avec les fournitures qu'il avait sous la main... Que notre cher colonel Saber dise tout à coup : « Je veux que tous mes soldats aient des boutons d'uniforme portant le numéro de notre légion en chiffres romains précédés d'un « S » pour « Saber » », et on est tous bons pour se les payer avec le peu d'argent qui nous reste...

— Ou peut-être que nous faisons fausse route. Il pourrait s'agir du bouton d'un somptueux habit civil. J'ignore comment un comte ou un baron s'habillait sous l'Ancien Régime... Toi qui as tant de relations, connais-tu quelqu'un qui pourrait nous aider ?

— Parfaitement ! J'ai un ami qui travaille dans l'intendance. S'il y a quelqu'un qui est susceptible de s'y connaître en boutons militaires, c'est lui.

— Je compte sur toi. Autre piste : le feu.

Il brandit la Bible. Lefine se revit brièvement enfant – en pleurs, mais de rage ! –, traîné manu militari à l'église par son père, qui espérait que Dieu allait remettre dans le droit chemin cette « graine de voleur ». Depuis lors, il se tenait aussi loin que possible des Saintes Écritures. Margont, au contraire, en tournait les pages avec une aisance de prédicateur.

— Job, chapitre 1, verset 16 : « Il parlait encore quand un autre survint qui disait : « Un feu de Dieu est tombé du ciel, brûlant moutons et serviteurs. Il les a consumés, et seul j'en ai réchappé pour te l'annoncer. » »

Ses doigts s'agitèrent à nouveau.

— Lévitique, chapitre 10, versets 1 et 2 : « Or Nadav et Avihou, fils d'Aaron, prenant chacun leur encensoir, y mirent du feu sur lequel ils déposèrent du parfum. Ils présentèrent ainsi devant le Seigneur un feu profane qu'il ne leur avait pas ordonné. Alors un feu sortit de devant le Seigneur et les dévora ; et ils moururent devant le Seigneur. »

Lefine se sentait mal à l'aise. Il ne croyait pas en Dieu. Mais si celui-ci existait bel et bien et si la Bible était effectivement sa parole, Il ne ressemblait pas exactement à ce « Dieu de bonté et d'amour » pour lequel on avait l'habitude de le prendre... Inébranlable, Margont poursuivait et ses propos épars commençaient à s'assembler pour composer un ensemble aussi cohérent qu'inquiétant.

— Deutéronome, chapitre 5, versets 23 et 24 : « Lorsque vous eûtes entendu la voix au milieu des ténèbres, et tandis que la montagne était toute en feu, vos chefs de tribus et vos anciens s'approchèrent tous de moi, et vous dîtes : « Voici, l'Éternel, notre Dieu, nous a montré sa gloire et sa grandeur, et nous avons entendu sa voix au milieu du feu ; aujourd'hui, nous avons vu que Dieu a parlé à des hommes et qu'ils sont demeurés vivants. » »

« Ésaïe, chapitre 66, versets 15 et 16 : « Voici en effet le Seigneur : c'est dans du feu qu'il vient, ses chars pareils à une tempête, pour régler sa dette de colère par de la fureur et sa dette de menaces par les flammes du feu. Oui, c'est armé du feu que le Seigneur entre en jugement avec toute chair, et aussi armé de son épée : nombreux seront les êtres transpercés par le Seigneur. » »

Nouvelles pages. Plus les passages s'accumulaient, plus ils prenaient de la force, comme si, effectivement, chacun avait été un feu qui, venant s'ajouter aux autres, constituait un immense brasier.

— Jérémie, chapitre 5, verset 14 : « C'est pourquoi, ainsi parle le Seigneur, le Dieu des puissances : « Parce que vous tenez ces propos, de mes paroles qui sont dans ta bouche, je vais faire un feu, et de ce peuple, des fagots : le feu les dévorera. » »

« Et enfin, bien sûr, l'Apocalypse, chapitre 8, verset 5 : « L'ange prit alors l'encensoir, il le remplit du feu de l'autel et le jeta sur la terre : et ce furent des tonnerres, des voix, des éclairs et un tremblement de terre. » »

« Qu'en conclus-tu ?

— Que je préfère m'occuper du bouton...

Margont referma la Bible en la faisant claquer entre ses mains.

— Le feu possède une double symbolique dans les Saintes Écritures. Soit il a une valeur positive, il incarne la Parole de Dieu, le Saint-Esprit, l'esprit de Dieu... Soit, au contraire, il est l'illustration de sa Toute-Puissance, l'instrument de sa colère, la Colère de Dieu... Et si Jean-Baptiste de Châtel se croyait investi d'une mission divine ? Terrasser par le feu l'Antéchrist : Napoléon.

— Mais qui est-ce, exactement, l'Antéchrist ?

— Un homme conseillé par Satan. Il débutera de manière humble, puis se lancera dans une série effrénée de conquêtes, « abattra trois rois » — d'après Daniel — et deviendra lui-même un souverain. Sa puissance grandira encore et s'étendra « sur toute tribu, sur tout peuple, sur toute langue et sur toute nation », au dire de l'Apocalypse.

— Il y a d'étranges similitudes, en effet... Des coïncidences... Mais il n'en faut pas plus pour enflammer un esprit trop mystique.

— Il fera la guerre à Dieu et à l'Église — Napoléon a annexé les États pontificaux à l'Empire et, sur son ordre, Pie VII a passé presque cinq ans en résidence surveillée, à Savone puis à Fontainebleau. Il essaiera de se faire passer lui-même pour un dieu. Mais son règne sera éphémère. Dieu le renversera avec aisance et rapidité. Tout cela est principalement raconté dans l'Apocalypse, parce que c'est la venue de l'Antéchrist qui déclenchera l'Apocalypse.

Il marqua une pause avant de reprendre d'une voix posée :

— Jean-Baptiste de Châtel semble vouloir appliquer la Bible à la lettre. De ce fait, en m'y plongeant moi aussi, c'est presque comme si je lisais directement dans ses pensées... Si l'on y songe, ce n'est guère étonnant qu'il n'ait que les Saintes Écritures en tête. S'il a passé plusieurs années dans les prisons de l'Inquisition avec pour seule activité la lecture de la Bible...

— Alors ce serait ça, le « troisième plan » : assassiner l'Empereur par le feu ?

— Les damnés ne sont-ils pas supposés brûler en enfer ? C'est une hypothèse. Châtel aurait ses motifs mystiques, mais d'autres membres

pourraient le soutenir, pour des raisons politiques. Cependant, il y en a un autre qui pourrait bien être influencé par la Bible...

— Qui donc ?

— Louis de Leume. Comme pour tout aristocrate, son enfance a été baignée par la religion. On devait le conduire à l'Église, lui parler de Dieu, lui citer la Bible... J'ignore quelle importance avait la foi pour lui à l'époque. Mais, par la suite, il est en quelque sorte mort, puis ressuscité, il s'est relevé d'entre les morts... Il est impensable qu'il n'ait pas fait le lien entre son histoire et celle de la résurrection du Christ. La question est donc : quelle est la teneur exacte de ce lien ? Y voit-il seulement une similitude, une coïncidence ? Ou un signe de Dieu ? A-t-il lui aussi basculé dans le mysticisme à outrance ?

— Il est sûr que l'on ne devrait jamais mélanger politique et religion...

— Tu parles d'or.

— Hélas, cet or-là ne me rapporte rien. Comment avez-vous fait pour trouver tous ces passages dans la Bible ? Vous n'avez quand même pas pu la lire en entier...

— J'y ai passé une partie de mes nuits. Mais c'est parce que je la connais bien que j'ai pu découvrir aussi vite ce que je cherchais. Mes années d'apprenti moinillon m'ont été fort précieuses...

Pour Lefine, toute la culture religieuse de Margont constituait une inutile séquelle de son passé, une écharde qu'il avait renoncé à extirper de l'esprit de son ami. Margont, au contraire, y puisait une grande force, plus qu'il ne voulait l'admettre.

— Je suis sûr que nous n'avons pas assez exploré cette piste du feu, conclut Margont. Il faudrait trouver une façon différente d'aborder cette énigme...

Ils convinrent d'un rendez-vous le lendemain et se séparèrent.

Lefine n'était pas parti depuis quelques instants que l'on tapa à la porte. Margont empoigna un pistolet et le pointa droit devant lui.

— C'est encore moi... annonça Lefine.

Margont lui ouvrit. Il fut bousculé par son ami que l'on poussait à l'intérieur et la petite pièce se retrouva bondée. Il y avait là Louis de Leume, Jean-Baptiste de Châtel et Honoré de Nolant ainsi que deux autres hommes que Margont ne connaissait pas. Tous étaient armés et s'empressèrent de lui ôter son pistolet. Le vicomte de Leume jubilait. Lefine déclara :

— J'ai amené quelques amis...

CHAPITRE XX

Louis de Leaume triomphait, comme si Margont et lui avaient disputé une partie d'échecs et qu'il venait de mettre son adversaire en difficulté.

— Qui est cet homme ? demanda-t-il à Margont en désignant Lefine de l'index.

— Je m'appelle Fernand Lami, monsieur le vicomte, répondit l'intéressé. Je sais tout et je suis des vôtres.

Jean-Baptiste de Châtel sourit avec ironie.

— Oh non, vous ne savez pas tout...

Margont nota que ce commentaire irritait Louis de Leaume. Il vit là un nouvel indice en faveur de l'hypothèse que ce groupe préparait un troisième plan dont il était tenu à l'écart. Lefine gardait son sang-froid.

— Voilà des années que je connais M. le chevalier de Langés. Nous avons servi dans les mêmes régiments, le 18^e, puis le 84^e. Côtayer la mort, forcément, cela crée des liens... Vous voulez le retour du roi ? Moi aussi ! Pas pour les mêmes raisons, mais qu'importe ?

— Et quelles sont les vôtres ?

— Qu'il n'y ait plus la guerre, que je puisse quitter l'armée et que M. le chevalier de Langés me prenne à son service, comme il me l'a promis. Gardien de ses futures forêts domaniales ! Un travail pas fatigant et bien payé. Mon rêve est peut-être petit, mesquin et égoïste, mais c'est ainsi que je rêve...

— Vous nous l'aviez caché, celui-là... dit Louis de Leaume à Margont.

Il paraissait réticent à s'adresser à une personne de basse extraction. Margont s'irrita de son attitude, mais sut se reprendre à temps et affecta de la trouver naturelle.

— Mais, monsieur le vicomte, vous, vous m'aviez caché ceux-là...

Il désignait les deux inconnus qui avaient entrepris de fouiller partout. Ils soulevaient la paillasse, tournaient les pages des livres, déplaçaient les objets, vidaient la malle...

— Ce sont d'autres membres de notre groupe... commença Louis de Leaume.

— Nous n'avons pas le temps ! l'interrompit Jean-Baptiste de Châtel.

Margont songea que celui-ci suivait une tactique cohérente. Il provoquait sans cesse le vicomte de Leaume. Si ce dernier perdait son calme, il se discréditerait lui-même. Qui voudrait d'un chef incapable de se contrôler ? Mais, en se laissant faire, il perdait peu à peu de son autorité, puisqu'il ne parvenait pas à s'imposer auprès de ce membre indocile... Les Épées du Roi ne constituaient pas un bloc homogène, mais un objet fragile, fissuré, perpétuellement sur le point de voler en éclats.

Honoré de Nolant fouillait Lefine. Il trouva un couteau et un pistolet qu'il posa sur le plancher. En palpant, il sentit un objet dans une poche. Il le saisit, contempla le bouton doré, n'eut aucune réaction et le replaça là où il l'avait pris. Margont fut fouillé de même par Châtel.

— Chevalier, vous ne verrez point d'objections à ce que nous nous rendions sur-le-champ à votre imprimerie ? lui demanda celui-ci.

Ils se mirent en route. Les deux membres que Margont ne connaissait pas demeurèrent dans son logement, poursuivant leurs recherches. Margont ne s'en inquiétait pas. Hormis des blattes et des puces, il n'y avait rien à trouver... Finalement, Joseph avait eu raison de lui interdire de consulter directement les rapports de la police... Quant à la lettre de Joseph, bien malin celui qui parviendrait à la dénicher...

Au-dehors, cinq autres personnes se manifestèrent, émergeant de l'ombre des ruelles adjacentes. Des hommes dans la force de l'âge et qui affichaient un air déterminé. Deux d'entre eux retournèrent dans la pénombre, pour faire le guet afin de protéger leurs complices demeurés dans l'auberge. Les trois autres emboîtèrent le pas au groupe, mais à bonne distance, formant une arrière-garde prête à accourir en cas de danger.

Margont observait tout, mémorisait tout. Il assistait à une démonstration de force de la part de ses adversaires. Ceux-ci étaient mieux organisés qu'il ne l'avait cru jusqu'à présent. Ils semblaient capables de mener au combat une petite troupe. Projetaient-ils de tenter un coup d'éclat ? En octobre 1812, lors de la retraite de Russie, alors que la Grande Armée était en pleine débâcle, le général Malet, un officier républicain emprisonné en raison de son hostilité à l'Empereur, s'était lancé dans une folle tentative. Désireux de rétablir la République, il s'était évadé de la maison de santé où il était détenu. Il avait ensuite accumulé les coups d'audace. Se présentant en uniforme dans une caserne en prétendant être le général Lamotte, il avait annoncé... que l'Empereur était mort en Russie. Son aplomb, son assurance lui avaient permis de convaincre la 10^e cohorte de la garde nationale. Il avait alors fait libérer deux autres généraux républicains et arrêter Pasquier, le préfet de police, et Savary, le ministre de la Police générale. Mais le gouverneur de Paris, le général Hulin, avait refusé de le soutenir, ce qui lui avait valu une balle dans la mâchoire de la part de Malet. Le général Malet avait finalement été arrêté, puis fusillé après un procès expéditif, mais avait bel et bien réussi à faire vaciller le trône impérial. Si Louis de Leaume avait le cran d'un Malet,

étant donné qu'il disposait de moyens supérieurs et que la situation actuelle était pire encore que celle d'octobre 1812, il pouvait effectivement réussir à frapper un grand coup. Tout dépendait des plans qu'il poursuivait.

D'un autre côté, cette exhibition des Épées du Roi avait également une signification positive pour Margont. On ne se démène pour intimider quelqu'un que si on a peur ou besoin de lui...

Les rues, froides à vous faire grelotter, étaient éclairées par la lune qui ressemblait à un bloc de glace flottant dans des eaux noires. Mais Margont brûlait de l'intérieur, enflammé par ses pensées. Varencourt était absent. Fallait-il voir là une preuve de la méfiance du groupe à son égard ? Ou celui-ci menait-il une autre opération de son côté ?

La petite imprimerie apparut à leur vue. Comme Margont l'aimait ! Toutefois, une crainte lui vint à l'esprit. Joseph avait-il demandé à sa police de surveiller ce lieu ? Un guetteur n'allait-il pas les repérer et faire savoir à ses supérieurs que plusieurs personnes recherchées venaient de s'y rendre ? Si tel était le cas, sous peu, le quartier allait être réveillé par une fusillade... Margont s'en voulait maintenant d'avoir entraîné Lefine avec lui. Mais il était un peu tard pour les remords...

Dans une venelle, un homme quitta l'obscurité d'un porche. Il adressa un hochement de tête au vicomte de Leaume, qui venait de s'arrêter et qui reprit alors sa marche.

CHAPITRE XXI

Ils s'engouffrèrent dans la pièce. L'odeur d'encre était avivée par la fraîcheur. Honoré de Nolant n'alluma que quelques chandelles. Les imprimeries faisant l'objet d'une surveillance particulière, si cette agitation nocturne était repérée depuis la rue, elle attirerait la police...

Dans la lueur blafarde et tremblotante des bougies, les visages prenaient une allure inquiétante. Jean-Baptiste de Châtel ressemblait à un spectre, ce qui l'amusait beaucoup.

— Eh bien, monsieur de Langés : où dissimulez-vous les affiches que vous nous avez promises ?

— À un endroit où personne ne les trouvera.

Honoré de Nolant avait déjà commencé à déplacer des piles de feuilles et à se faufiler derrière les presses.

— Montrez-nous où, ordonna Louis de Leaume.

— Ici, répliqua Margont en se tapotant la tempe de l'index.

— Vous vous moquez ?

— Là où elles sont, ni la police ni l'un de mes employés ne risquent de tomber dessus... Laissez-moi vous montrer.

Margont se lança alors dans une sorte de ballet. Il devait à la fois donner l'impression qu'il agissait vite et, en même temps, au contraire, aller le plus lentement possible. Il préparait la presse, installait le papier, faisait couler l'encre, alignait les caractères en plomb... Les Épees du Roi essayaient d'apprendre en l'observant, mais imprimer était plus complexe qu'il n'y paraissait. En outre, Margont compliquait ses gestes, vérifiait la disposition des feuilles... É ressemblait à une abeille changeant sans cesse de fleur. Honoré de Nolant voulut l'aider et prit un jeu de caractères. Immanquablement, il se tacha. Il contempla ses paumes avec consternation. Dans la pénombre, l'encre ressemblait à du sang et l'on aurait dit qu'il venait tout juste de poignarder quelqu'un. Songeait-il à un crime qu'il avait commis ? Son expression baignée d'effroi en disait long... Il se mit à essuyer ses mains sur son manteau. Ses doigts pressaient si fort le tissu qu'ils en

blanchissaient aux jointures.

Margont saisit à deux mains le barreau et l'actionna. Il adorait ce moment. Les mots n'existaient pas encore, pas concrètement, en tout cas. C'était la presse qui allait les matérialiser. Il s'attarda plus que nécessaire. Enfin, il libéra la feuille et la présenta d'un air triomphant. On y lisait, en énormes caractères :

Le Roi, la Paix !

— C'est tout ? s'étonna Jean-Baptiste de Châtel.

— Oui, et c'est pour cela que c'est parfait !

— Et Dieu ? Et la légitimité du roi ? Et la loyauté du peuple vis-à-vis de son souverain ?

— Trop lourd, trop long, trop complexe... Les Français veulent la paix.

Le vicomte de Leaume prit l'affichette. Il rayonnait. L'un de ses plans se concrétisait sous ses yeux !

— C'est magnifique ! De toute façon, nous allons réaliser plusieurs types d'affiche...

Alors, subitement, il serra Margont dans ses bras. Le geste ne seyait guère à un aristocrate. Il s'agissait plutôt d'une accolade entre frères d'armes.

— Chevalier, pardonnez-nous d'avoir douté de vous ! Vous êtes un homme extraordinaire !

Ses traits se modifièrent. Son ascendant, déjà frappant lorsque Margont l'avait rencontré pour la première fois, se manifestait avec une intensité plus forte que jamais. Il paraissait capable de relever tous les défis. Oui, il l'avait conservée, cette rage de se battre qui lui avait sauvé la vie. Il avait dû arborer le même visage tandis qu'il se faufilait entre des cadavres en putréfaction pour s'extirper de sa fosse commune. Comment un tel homme pouvait-il servir Louis XVIII ? Il aurait voulu être le général d'un deuxième Alexandre le Grand, mais il était aux ordres du petit Louis...

— Encore ! s'exclama-t-il.

Margont se mit à l'ouvrage. Lefine, Honoré de Nolant et Louis de Leaume lui prêtaient main-forte. Châtel, lui, marchait lentement, examinant les lieux avec mépris. Le plan consistant à couvrir Paris d'affiches ne l'intéressait pas. Margont passait trop de temps à broser les caractères pour les enduire d'encre sous prétexte de bien répartir celle-ci, utilisait plusieurs typographies différentes pour confectionner une même affiche, prenait soin de mal centrer une feuille afin d'avoir à la refaire... En dépit de ses efforts, la pile d'affiches grandissait peu à peu. Louis de Leaume prit une plume et griffonna des ébauches avec frénésie.

— Que dites-vous de celle-ci ?

**Parisiens !
Prenons les armes
et renversons le tyran !**

À bas Napoléon ! Vive Louis XVIII !

— Bien... le complimenta Margont.

Le choix de Louis de Leaume en disait long sur ce qu'il projetait de faire... Honoré de Nolant fit lui aussi une proposition.

**Brisons le joug impérial !
Criblons l'Aigle de balles !
Longue vie au Roi !**

Jean-Baptiste de Châtel saisit finalement la plume et écrivit sa propre devise. Il n'eut pas besoin de plusieurs essais. Ce qu'il voulait dire coulait de source pour lui.

**Peuple de France,
soutiens le retour de ton Roi !
Dieu le veut !**

«Détestable », songea Margont. Cette expression, « Dieu le veut ! », avait été prononcée par le pape Urbain II, en 1095, lors de son célèbre discours qui appelait à la croisade pour « libérer » la Terre Sainte. Cette harangue avait joué un rôle majeur dans le déclenchement de la première croisade. Et cette façon de tutoyer le peuple, quelle arrogance ! Quant aux mots « ton Roi » : comme si l'on était obligé d'en avoir un...

Un sifflement strident retentit depuis la rue. Le baron de Nolant et Jean-Baptiste de Châtel soufflèrent les bougies, plongeant les lieux dans les ténèbres.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota Lefine.

— Silence !

On perçut des pas au-dehors. Margont attendait avec anxiété que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Mais il ne distinguait toujours rien. Il commença à s'inquiéter. Et si quelqu'un l'attaquait, ici, par surprise ? L'un des hommes présents était peut-être l'assassin qu'il cherchait... Celui-ci ne l'avait-il pas démasqué ? N'allait-il pas s'approcher de lui pour le poignarder ? Margont tendit les bras devant lui, espérant ainsi détecter un assaillant qui se serait rapproché à pas de loup. Il entreprit de se déplacer en silence et, en même temps, il s'en voulait. Il était devenu le jouet de ses peurs.

Un long moment plus tard, un sifflement retentit à nouveau, plus grave et plus bref. Honoré de Nolant ralluma une chandelle.

— Nous allons partir, annonça-t-il. Chevalier, il nous faut plus d'affiches. Vous pourriez former quelques-uns des nôtres au métier d'imprimeur.

— C'est trop risqué. Chaque imprimerie possède un délateur à la solde de la police or j'ignore qui est le mien. En outre, les censeurs et la police nous rendent régulièrement visite. Il vaut mieux que j'agisse seul. Je pourrai

imprimer quelques affiches, de temps en temps. À force, j'en obtiendrai des centaines...

Louis de Leaume acquiesça.

— Très bien. De toute manière, mieux vaut que nous ne remettions jamais les pieds ici.

Ils s'en allèrent, abandonnant Margont et Lefme, qui devaient tout remettre en ordre afin de ne pas éveiller les soupçons des employés. Bien sûr, ils emportèrent les affiches.

Une fois seuls, Lefine dit à Margont :

— J'aimerais bien voir la tête de Joseph quand vous lui annoncerez comment vous avez utilisé l'imprimerie qu'il a mise à votre disposition...

CHAPITRE XXII

Le 24 mars 1814, les Alliés tenaient un conseil militaire, non loin de Vitry. Une fois de plus, la confusion régnait. Que faire ? Personne n'était du même avis, mais il fallait bien s'entendre, puisque la désunion serait exploitée par Napoléon. La veille, des cosaques avaient capturé un cavalier chargé de remettre un courrier à l'Empereur. La missive émanait de Savary, le ministre de la Police générale. L'angoisse imprégnait les mots comme une colle.

« On est complètement à bout de ressources, la population est découragée. Elle veut la paix à tout prix. Les ennemis du gouvernement impérial entretiennent et fomentent dans le peuple une agitation encore latente, mais qu'il sera impossible de réprimer si l'Empereur ne réussit pas à éloigner les Alliés de la capitale, à les entraîner à sa suite loin des portes de la capitale... »

Oui, mais ne s'agissait-il pas d'un piège ? Si les Alliés tournaient le dos à Napoléon pour marcher sur Paris, leurs communications seraient menacées, voire coupées. Il leur faudrait donc s'emparer très vite de la capitale !

Le Tsar hésitait. Il avait été trop hardi à Austerlitz, ce qui avait précipité l'armée austro-russe dans le piège de Napoléon, la conduisant à la catastrophe. Au contraire, durant la campagne de Russie, la majorité de ses soldats l'avaient jugé trop prudent ! Aujourd'hui encore, nombreux étaient ceux qui pensaient que les Français auraient pu être battus avant d'arriver à Moscou, à la bataille de Borodino-la Moskova, si Alexandre et le haut état-major n'avaient pas douté de leurs soldats... Il s'agissait d'un point de vue absurde, mais tout paraît toujours si simple après coup. Alors, tantôt il se disait qu'il ne répéterait pas l'erreur d'Austerlitz et devenait prudent à outrance, tantôt il songeait à sa chère Moscou détruite et avait envie de lancer au pas de charge son armée sur Paris. Ou alors sur Napoléon. Quoique, à bien y songer, à Austerlitz... Étonnamment, ce jour-là, ses conseillers se mirent d'accord. Paris !

Le Tsar rêvait depuis longtemps déjà de prendre Paris, pour venger Moscou. Donc Paris !

Schwarzenberg, le généralissime, fit preuve de modestie, qualité inhabituelle chez quelqu'un de son rang. Napoléon l'avait battu avec sa petite armée. Bien d'autres généraux se seraient empressés de tenter de prendre leur revanche. Mais Schwarzenberg jugea que l'Empereur était meilleur tacticien que lui et qu'il valait mieux éviter de le combattre. Alors Paris.

Frédéric-Guillaume III, le roi de Prusse, était du même avis.

La décision était *presque* prise. Dans ce pile-Napoléon, face-Paris, la pièce penchait beaucoup, mais hésitait encore... Le général Winzingerode, un Allemand passé au service du Tsar et qui avait la réputation d'être le meilleur sabreur des Alliés, eut une idée qui améliorait leur plan. Il suggéra de marcher sur la capitale tout en faisant croire à Napoléon que l'on avait décidé, au contraire, de se lancer à sa poursuite. Il se proposait de se diriger lui-même vers Napoléon – avec dix mille cavaliers, de l'artillerie à cheval et de l'infanterie – et de se comporter exactement comme s'il commandait l'avant-garde des armées alliées. Son idée rencontra un vif succès.

Donc ce fut Paris.

CHAPITRE XXIII

Le 25 mars, Napoléon se trouvait près de Wassy et s'interrogeait sur les intentions de ses adversaires. Vers Bar-sur-Aube, Brienne-le-Château, Joinville, Montier-en-Der, Saint-Dizier : partout, il avait expédié en reconnaissance des détachements de cavalerie.

Enfin, on repéra l'ennemi ! Du côté de Saint-Dizier ! L'Empereur exultait, persuadé que les Alliés entamaient un mouvement rétrograde pour protéger leurs communications. Avidé de maintenir une forte pression sur eux, il lança aussitôt son armée dans cette direction, croyant fondre sur une avant-garde qui était en réalité une arrière-garde d'arrière-garde.

En revanche, à plusieurs lieues de là, les maréchaux Marmont et Mortier, qui avaient été séparés de Napoléon par les affrontements et les manoeuvres des jours précédents et qui espéraient le rejoindre avec leurs vingt mille hommes, s'aperçurent que l'armée de Bohême et celle de Silésie – en tout maintenant deux cent mille soldats ! — étaient venues se placer entre l'Empereur et eux. Ils se replièrent aussitôt, poursuivis par les Alliés. En moins de quarante-huit heures, attaqués à plusieurs reprises, ils perdirent huit mille hommes... Mais, contre toute attente, les gardes nationaux, que l'ennemi ne prenait pas au sérieux, se battirent avec détermination et efficacité. Marmont et Mortier poursuivirent leur retraite héroïque. Ils ne pouvaient plus faire qu'une seule chose : rejoindre Paris. Ils amèneraient bientôt un renfort inespéré à la capitale.

Napoléon fila à une telle allure sur Winzingerode qu'il prit celui-ci de vitesse. Dès le 26 mars, la cavalerie française s'abattit sur ses cosaques. Des canons se mirent à accabler les Russes, ceux de l'artillerie à cheval, qui s'était déjà placée en position. Winzingerode se réjouissait de voir que son plan fonctionnait, mais il était dépassé par son propre succès ! Trop de Français, trop vite ! Il voulut établir une position solide à Saint-Dizier pour les contenir. Il était de la plus haute importance qu'il tienne bon pour continuer à berner l'Empereur. Mais les Français survenaient déjà en ordre de bataille : Macdonald, la Garde impériale... L'infanterie du maréchal Oudinot jaillissait

en torrent de la forêt de Val et se dirigeait sur la ville. Winzingerode fut vivement délogé de Saint-Dizier, perdant des hommes et de l'artillerie, puis à nouveau repoussé, et encore bousculé. Les dragons de la Garde impériale et quelques mamelouks galopèrent à sa poursuite, chargeant tout ce qui s'opposait à eux ; l'armée française suivait cette cavalcade et fondait sur lui dès que ses troupes essayaient de se ressaisir ; Napoléon croyait avoir saisi l'armée de Bohême au col et la malmenait de toutes ses forces. Mais il se retrouva avec de la paille dans les mains : il ne secouait qu'un épouvantail !, un leurre...

CHAPITRE XXIV

Le 26 mars, Margont se présentait à nouveau devant Joseph Bonaparte et Talleyrand. Puisqu'il n'était plus question de se voir aux Tuileries, il s'était rendu dans un hôtel particulier de l'île Saint-Louis, dont Mathurin Jelent lui avait communiqué l'adresse.

Leur première rencontre avait eu lieu à peine dix jours plus tôt et, pourtant, ces deux hauts dignitaires froncèrent les sourcils en apercevant Margont, se demandant s'il n'y avait pas eu une erreur, s'il ne s'agissait pas d'une autre personne que celle qu'ils avaient convoquée... Les vêtements de leur espion étaient vieillis, défraîchis, passés de mode. Mais il les portait d'un air compassé, hautain. Il tenait à la main une cravache et semblait prêt à frapper ceux qui ne lui obéiraient pas assez vite. On eût dit un baron tenant salon dans les décombres de son château dévasté par la Révolution. Il affichait une telle morgue que Joseph ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Cela suffit, maintenant !

Au contraire, Talleyrand l'applaudit mollement.

— Quelle transformation ! Un homme tel que vous trouvera toujours un emploi auprès de moi, quelles que soient les circonstances.

— Mais voudrai-je de cet emploi, voilà qui est une autre question... répondit Margont.

— Où en êtes-vous, major ? demanda Joseph.

Le commandant de l'armée et de la garde nationale de Paris avait parlé d'un ton mielleux, mais on percevait de l'ironie. Ce miel-là était empoisonné. Margont devina qu'on allait l'accabler de reproches. Il conserva son calme et présenta un rapport synthétique. Lorsqu'il affirma être sûr que les Épées du Roi tramaient une insurrection armée, conformément à ce que prétendait Charles de Varencourt, Joseph perdit de sa superbe. De manière paradoxale, il semblait plus s'inquiéter des quelques milliers d'ennemis qui se cachaient dans Paris que des centaines de milliers de ceux qui affrontaient l'armée française. Il était convaincu que son frère viendrait à bout de cette coalition. En revanche, tout ce qui concernait un ennemi intérieur, intra-muros, était de

son ressort.

— Mais il y a plus préoccupant encore, ajouta Margont.

Joseph et Talleyrand ne cachèrent pas leur surprise. Il évoqua les soupçons qu'il nourrissait quant à l'existence d'un troisième plan. Talleyrand se rallia d'emblée à cette hypothèse. Possédait-il des informations qu'il conservait pour lui ? Joseph, au contraire, exprimait le scepticisme agressif de ceux qui ont eu leur soûl de mauvaises nouvelles et ne veulent désormais entendre que du bon et du rassurant.

— Que peut-il y avoir de pire qu'une campagne d'assassinats visant à préparer une rébellion dans notre dos, major ?

Il avait prononcé ce dernier mot comme il aurait dit « fourmi ».

— Je l'ignore, Votre Excellence. Mais, croyez-moi, au moins deux des membres du comité directeur de ce groupe, le vicomte Louis de Leaume et Jean-Baptiste de Châtel, ne se contenteront pas de cela. Ils veulent une action plus grande, plus forte, plus fracassante.

Talleyrand, pensif, ne fixait plus son interlocuteur.

— Nous aurions donc affaire à une hydre dont chaque tête représenterait une menace différente, les têtes les plus voyantes dissimulant la plus dangereuse... Voilà une stratégie diablement rusée...

Il était étonnant de l'entendre utiliser le mot « diablement », lui que l'on surnommait « le diable boiteux »... Coïncidence ? Ou l'avait-il fait exprès, sous-entendant par là qu'il était lui aussi capable d'engendrer des hydres ? Margont en était à ces réflexions lorsque Talleyrand tourna vers lui son regard et sourit, en réponse à ces pensées qu'il avait percées à jour. Joseph se décomposait. Les catastrophes s'abattaient sur lui à un rythme effréné : quand donc cette maudite avalanche cesserait-elle enfin ?

— Quand on se trouve face à une hydre, il faut trancher toutes les têtes d'un seul coup, marmonna-t-il. Il faut les arrêter. Tous ! Pas un ne doit manquer ! Décapitons ce groupe et prions pour que la base, privée de ses chefs et paralysée par la peur, s'en trouve inactivée. Major, nous changeons le but de votre mission. Oubliez temporairement l'assassin du colonel Berle, vous...

— Que j'oublie l'assassin ? s'exclama Margont.

Joseph répliqua plus fort encore.

— Taisez-vous ! Obéissez aux ordres.

— Je ne peux pas...

— Incompétent ! Vous nous dites que le pire est à venir ? Il est déjà arrivé, figurez-vous ! Le comte Kevlokine a été assassiné. À Paris et par un membre des Épées du Roi – pour quelle raison, à l'heure actuelle, nous l'ignorons. Et vous, qui les avez infiltrés, vous n'avez rien vu venir ! Nous avons besoin de cet homme, comprenez-vous ? Nous aurions pu tenter de négocier avec le Tsar ! Maintenant, tout est perdu de ce côté-là !

Le désarroi de Margont exacerba la colère de Joseph, qui criait plus qu'il ne parlait.

— L'agent du Tsar, bougre de benêt ! Il a été assassiné par le groupe que vous étiez chargé de surveiller. On a retrouvé l'emblème des Épées du Roi sur son cadavre. Et il a été brûlé, comme le colonel Berle ! Il s'agit donc du même assassin, celui que vous étiez supposé démasquer. Celui-ci a réussi à faire disparaître le plus modéré de nos adversaires, l'homme avec lequel nous espérions traiter ! Comment se fait-il que vous n'ayez pas découvert que le comte Kevlokine était entré en contact avec les Épées du Roi ?

— Ils se méfient de moi...

— Vous deviez vous débrouiller en dépit de cette difficulté ! En somme, les deux seules choses que vous avez réussi à faire sont : un, avoir des présomptions quant à un mystérieux et hypothétique troisième plan et deux, leur permettre d'imprimer une centaine d'affiches appelant les Parisiens à se révolter contre l'Empereur...

Margont se demanda s'il n'allait pas finir cet entretien en prenant la direction de la prison du Temple ou de celle de Vincennes...

— J'y ai été contraint ! Je...

Joseph lui imposa silence d'un geste.

— Rachetez-vous en nous permettant d'arrêter tous les chefs de ce groupe. Nous avons temporisé en pensant que vous identifieriez de nouveaux membres et que vous démasqueriez rapidement le ou les assassins. Nous espérions aussi que vous auriez l'opportunité de nous aider à mettre la main sur le comte Kevlokine. Vous avez triplement échoué, tandis que la guerre évolue pour l'instant en notre défaveur. Nous devons nous adapter à cette nouvelle situation.

Il s'interrompit avant de reprendre plus posément.

— Nous n'allons pas arrêter maintenant Mlle Catherine de Saïtonges, car ses complices l'apprendraient aussitôt. J'ai donc donné l'ordre de placer votre imprimerie sous surveillance. Nous ne l'avons pas fait jusqu'à présent pour minimiser les risques que vous soyez démasqué. Désormais, nous ne pouvons plus nous montrer aussi prudents. Nous prendrons des précautions, mais, jamais ces royalistes découvriraient notre présence, faites comme si vous n'étiez pas au courant, brodez...

Ah, c'était si simple dans la bouche de Joseph ! Un jeu d'enfant !

— Vous nous avertirez du lieu et de la date de votre prochaine réunion, reprit-il.

— Mais je ne suis jamais au courant ! Un ou plusieurs membres surgissent chez moi à l'improviste...

Joseph balaya tout cela d'un geste.

— Je me moque des détails. Improvisez ! Quand l'Empereur est en pleine bataille, il dit à tel général : « Prenez cette colline et tenez-la fermement pour protéger notre flanc droit. » Et le général s'exécute au lieu de passer la journée à dire : « Fort bien, Votre Majesté, mais avec combien de soldats ? Commandés par qui ? Disposés selon quel ordre de bataille ? Faut-il que j'emploie uniquement mon infanterie ou puis-je aussi me servir de ma

cavalerie ? À quel moment exactement dois-je passer à l'action ? De combien de temps vais-je disposer ? Et pourquoi moi ? » Faites preuve d'initiative ! Avec toutes ces affiches que vous leur avez permis d'imprimer, ils doivent quand même bien commencer à vous prendre pour un royaliste puisque, même moi, je me pose la question !

Margont bouillonnait. « Ne pas répondre, ne pas répondre : il est sot de répondre aux imbéciles », se répétait-il.

— Soit ils vous feront quérir à l'imprimerie. Dans ce cas, débrouillez-vous pour avertir Jelent. De toute façon, je vous l'ai dit, des agents surveillent les lieux et vous suivront tandis que d'autres iront alerter la troupe. Soit ils se rendront à votre domicile, que je fais pareillement espionner. Rassurez-vous, ma police sait y faire !

Margont était de plus en plus inquiet. En même temps, il était forcé d'admettre qu'il n'avait pas repéré cette surveillance dont il était l'objet. Joseph poursuivait avec une assurance factice qui finissait par le berner lui-même :

— De même, Catherine de Saltonges et M. de Varencourt sont maintenant eux aussi espionnés jour et nuit. Ah, Varencourt ! L'une des choses les plus sensées que vous ayez pu dire est que vous vous méfiez de lui. Nous aussi ! Il ne nous a jamais parlé de ce troisième plan, il nous réclame sans cesse de l'argent... Il ignore que nous avons décidé de procéder à une arrestation générale. Il ne sait pas non plus que nous faisons surveiller son domicile. Seulement son domicile, car il est impossible à suivre ! Pour qu'il ne se doute de rien, nous lui avons fait croire que nous voulions encore plus de renseignements sur ce groupe et nous lui avons promis une prime. Vingt mille francs. M. Natai m'a signalé qu'à l'annonce de ce montant Charles de Varencourt était aux anges. Corbeau ! Cette opération sera supervisée par le supérieur de Natai, M. Palenier, qui est au courant de toute l'affaire.

Talleyrand se pencha vers Margont et susurra :

— Lors de notre première rencontre, nous vous avions promis cinq mille francs. Vous, bien sûr, ce n'est pas l'argent qui vous motive... Et les finances impériales ne sont malheureusement plus ce qu'elles étaient. D'un autre côté, il serait injuste d'envisager d'offrir vingt mille francs à un traître et seulement cinq milles à un homme loyal. Donc nous vous posons la question : souhaitez-vous vous aussi vingt mille francs en cas de succès de votre part ? Il vous suffit de les demander.

Cet homme tortueux se livrait à une étrange expérience dont le fin mot était de démontrer que les idéalistes étaient eux aussi corruptibles : leur prix était seulement plus élevé que celui de tout un chacun.

— Votre Excellence, répondit Margont, je me contenterai plutôt de l'imprimerie *Le Liseron* et de l'autorisation de lancer un journal. Je vous propose d'utiliser cet argent pour me l'acquérir...

— Encore ? Mais ce n'est plus une manie, c'est une maladie ! s'emporta Joseph. Soit, aidez-nous à les jeter tous en prison et vous les aurez, votre

machine à faire des taches et votre journal !

Margont dissimula sa joie. Mais, aussitôt, une nouvelle inquiétude chassa celle-ci.

— Que leur arrivera-t-il, à ces prisonniers ?

Talleyrand plissa les yeux.

— Oh, des scrupules... Ils ne seront pas exécutés, ni torturés. Nos ennemis ont capturé autant des nôtres que nous des leurs, alors tout le monde traite au mieux ses captifs.

C'était un point de vue très partisan. Autant c'était souvent vrai pour les « hauts personnages », autant les simples soldats, les sous-officiers et les officiers subalternes, eux, connaissaient parfois des conditions de détention épouvantables, en Espagne, dans les pontons anglais, dans les geôles humides du château d'Édimbourg, en Russie... Cependant, ni Joseph ni Talleyrand ne risquaient de faire condamner à mort ces royalistes. Pas alors que les Alliés avaient des chances de remporter la bataille. Les faire pendre, cela aurait été se pendre soi-même avec le même noeud coulant...

— Il y a déjà bien assez de sang qui coule, surenchérit Joseph. Seuls celui ou ceux qui ont assassiné le colonel Berle et le comte Kevlokin sont passibles de la peine capitale, mais après un procès équitable.

— Comment se passerait cette arrestation ? interrogea Margont. Même si, quand le comité directeur se réunit, tous les autres membres ne sont pas présents, on ignore combien d'entre eux font le guet aux alentours. Ils sont nombreux : une trentaine, peut-être plus...

— Eh bien, nous nous y mettrons à plus de cent ! Jour et nuit, une compagnie de la garde nationale se tiendra prête à intervenir, en sus de mes agents. Le lieu de votre réunion sera encerclé. Solidement ! Nous aurons vite la situation en main.

Margont se voyait déjà pris au beau milieu d'une fusillade généralisée.

— Mais, Votre Excellence, vous allez déclencher l'insurrection que vous voulez justement éviter !

— Absolument pas ! Face à une telle supériorité numérique, ils se rendront sans résister.

— Pas eux !

— Notre décision est prise ! Au moment critique, si l'un de ces fanatiques veut faire le coup de feu, à vous de le ramener à la raison. Vous vous laisserez arrêter comme les autres. Vous serez tous conduits dans des prisons différentes. Chaque prisonnier sera seul dans sa cellule. On vous enfermera afin de donner le change. Bien évidemment, vous serez libéré aussitôt après.

— Et Charles de Varenecourt ?

— Il sera lui aussi libéré. Mais un peu plus tard, dès que nous nous serons assurés qu'il était bien de notre côté. Si jamais nous découvrons qu'il a conservé pour lui des informations précieuses, il ira chercher la clé de sa geôle au fond de la Seine...

— Il faut que j'examine le corps du comte Kevlokine.

— Nous savions que vous alliez formuler cette requête. Cette fois, la Police générale a été la première sur les lieux. Hélas, elle a donc découvert l'emblème des Épées du Roi. J'ai personnellement veillé à ce que cela ne s'ébruite pas. Un policier vous attend dans l'antichambre. Il va vous conduire jusqu'au lieu où se trouve la dépouille du comte. Tout a été laissé en l'état ! Là-bas, vous rencontrerez l'inspecteur Sausson. Lui aussi est de la Police générale, donc il ne sait rien des actions que mène ma police secrète contre les organisations royalistes. Il ne s'occupe que des enquêtes criminelles. Ū vous recevra seul et vous fera part de ce qu'il sait. Je lui ai interdit par écrit de vous poser la moindre question et il ignore qui vous êtes, pourquoi vous vous mêlez de cette affaire... Il a compris que, pour lui, vous n'existiez pas.

— Mais si, au sein même de la Police générale, des gens monnaient des informations aux royalistes, je cours le risque que quelqu'un m'aperçoive sur les lieux du crime et me décrive physiquement...

— Vous n'avez rien à craindre puisque vous allez nous permettre d'anéantir sous peu les Épées du Roi. Vous pouvez disposer.

Margont gagna la porte, mais il se retourna :

— Votre Excellence, puis-je savoir si Paris est menacé ?

Joseph fut stupéfié par cette audace, Talleyrand, amusé. Le lieutenant général voulut réprimander ce subalterne, envisagea de profiter de cette impertinence pour certifier que Paris ne risquait rien... Il s'empêtra tant et si bien dans sa colère et ses mensonges que ce fut la vérité qui sortit de sa bouche.

— Ils arrivent...

Il ajouta aussitôt fermement :

— Alors, faites en sorte que l'on ne nous poignarde pas dans le dos tandis que nous ferons face aux Alliés.

CHAPITRE XXV

Sans prononcer un mot, le policier conduisit Margont dans le Marais, non loin de la place des Vosges. La mine renfrognée, il marchait à toute allure sans jamais se retourner, espérant peut-être le semer « accidentellement ». Il supportait si mal cet enquêteur parallèle et officieux que, lorsque, une fois arrivés, Margont lui demanda d'aller chercher le médecin-major Jean-Quenin Brémond, à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, il répondit avec une inertie désarmante :

— J'ai peur de ne pas réussir à le trouver...

Ces mots s'entrechoquèrent comme des silex dans l'esprit de Margont, faisant jaillir des étincelles de fureur au fond de ses yeux. L'homme changea d'avis et prit le pas de course pour s'acquitter de cette nouvelle tâche.

Contrairement à ce que laissait croire sa sobre façade, la demeure recelait un luxe intérieur inouï. Bureau Mazarin recouvert d'une marqueterie de cuivre, console en bois doré et plateau de marbre blanc, chandeliers en argent, tableaux hollandais, tapisseries des Gobelins représentant des scènes mythologiques... Margont avait l'impression d'avoir ouvert une huître apparemment semblable aux autres et de voir maintenant rouler des perles dans tous les sens à ses pieds... Le comte Kevlokine ne semblait pas avoir eu la pénible vie errante de la plupart des meneurs des Épées du Roi. En outre, il courait bien moins de risques. La police l'aurait-elle arrêté qu'une demi-heure plus tard M. de Talleyrand et Joseph l'auraient accueilli au palais des Tuileries. Caves à rats pour les ultras, palais pour les modérés.

Un homme s'avança vers Margont. Vingt-cinq, vingt-six ans, une tenue soignée, le teint frais, des manières impatientes et agressives.

— Je suis l'inspecteur Martial Sausson.

— Enchanté, répondit Margont en omettant de se présenter.

— On m'a interdit de vous demander qui vous êtes, pourquoi vous enquêtez sur cette affaire et si vous détenez des informations que j'ignore...

— Exactement.

Margont croyait presque distinguer les bouffées de colère noire qui émanaient de Sausson.

— Voici mon rapport, monsieur l'inconnu. Ce matin, un vieux domestique du nom de Keberk se présente chez ses maîtres, M. et Mme Gunans, de riches bourgeois, bien moins riches cependant depuis que l'Empereur a imposé un blocus à l'Angleterre. Les Gunans ont fait fortune dans le commerce maritime. Keberk essaie d'ouvrir la porte des domestiques avec sa clé. Il n'y parvient pas, ce qui est tout à fait anormal. La nuit, ses maîtres barrent cette entrée. Au petit matin, ils ôtent la barre, et M. Keberk peut alors utiliser sa clé quand il arrive. C'est la première fois que survient ce problème en quinze ans de service. Il perd contenance, tape à la porte, crie sous les fenêtres et file alerter la police en jurant que l'on a assassiné ses maîtres. Comme il s'agit de mon secteur, je viens en personne, accompagné de deux de mes hommes. J'inspecte les lieux et je découvre qu'un volet de la façade postérieure a été fracturé. Je prends la responsabilité de m'introduire aussitôt dans le domicile avec M. Keberk. Je ne trouve aucune trace desdits Gunans. En revanche, je découvre le cadavre d'un homme que M. Keberk me présente comme étant M. Melansi, un associé de ses maîtres – j'emploie le mot « maître » car c'est celui qu'utilise cet homme. Mais je reconnais aussitôt en la victime le comte Kevlokine, personnage recherché et dont la description a été transmise à tous les commissariats de Paris. M. Keberk semble ne rien comprendre à mes propos sur ce sujet. Je pense qu'il a été berné par ses employeurs quant à la véritable identité de cette personne. J'applique aussitôt la procédure requise en cas d'identification du sieur Kevlokine : je fais directement alerter le roi d'Espagne, Sa Majesté Joseph I^{er}.

Enfin, il marqua une pause. Dieu qu'il parlait vite !

— Jusqu'ici, tout se déroulait normalement... Mais voilà que surgit tout à coup dans mon commissariat un enquêteur du nom de Palenier. Celui-ci me tend un courrier signé de la main même de Sa Majesté Joseph I^{er}, dans lequel on me donne les ordres les plus...

Il chercha des mots diplomatiques.

— Les ordres les plus étonnants que j'ai jamais reçus. En résumé : je ne touche rien, j'attends un mystérieux inconnu – vous ! — auquel je dois révéler tout ce que je sais sans l'interroger ! Et – cerise amère sur le gâteau –, ce Palenier me retire la lettre des mains. Quand vous serez parti, j'aurai – sur ordre ! — tout oublié, car vous n'aurez jamais existé.

Margont comprenait d'autant mieux la fureur de Sausson qu'il avait éprouvé la même le jour de sa première rencontre avec Joseph et Talleyrand. En quelque sorte, Sausson était son reflet dans un miroir, mais un reflet qui datait d'il y avait dix jours. Le policier reprit plus vite encore :

— J'ai interrogé M. Keberk en vous attendant. Les propriétaires recevaient continuellement des visiteurs : relations mondaines, amis, clients, parents, débiteurs, créiteurs... Il prétend ignorer si les Gunans connaissaient ou non des royalistes. Mais j'en suis convaincu, autrement qu'aurait fait chez eux le comte Kevlokine ?

Celui-ci logeait ici depuis une semaine, ne sortait jamais, mais, par

contre, accueillait de nombreuses personnes. C'était une bonne cachette. On aurait pu penser qu'il trouverait refuge chez des monarchistes, des aristocrates... pas chez des bourgeois apparemment tranquilles. Je vais m'employer à essayer de déterminer qui venait ici, mais cela s'annonce difficile. Il y avait du monde tous les jours et M. Keberk n'est guère bavard. J'attends des renforts du ministère de la Police générale, afin de mieux étudier cette question. Mes deux hypothèses sont les suivantes. Soit les Gunans se sont réveillés ce matin et ont découvert que M. Kevlokine avait été assassiné par quelqu'un qui avait pénétré chez eux durant la nuit. Ils ont alors pris peur. Ils craignaient d'être accusés de ce crime ou d'être arrêtés par la police pour leurs accointances avec un agent ennemi. Ils ont pris la fuite en catastrophe, avec leur gouvernante et une servante qui logeaient sur place. Soit, pour un motif que j'ignore, ils ont tué le comte Kevlokine. Quoi qu'il en soit, ils ne sont plus là et leurs deux domestiques non plus. Il manque diverses affaires personnelles : vêtements, peignes, bijoux, petits objets auxquels tenait le couple... Si vous voulez bien me suivre...

Il conduisit Margont dans une grande chambre au luxe enivrant : tableaux aux massifs cadres dorés, meubles en marqueterie, porcelaines de Sèvres ou de Saxe, tapis persans... Le corps du comte reposait près d'une cheminée, non loin d'un lit à baldaquin. L'homme était bâillonné. Il avait dans les quarante-cinq ans, était de forte corpulence. Ses joues, rougies, contrastaient avec la pâleur de sa peau. Le gris argenté de ses cheveux était presque lumineux. Il correspondait effectivement à la description que Talleyrand avait faite du comte Kevlokine. Dans cet univers paradisiaque tout en dorures et autres couleurs éclatantes, ses bras brûlés traçaient deux lignes d'une horreur rouge et noire. On lui avait attaché les mains avec le cordon de l'un des rideaux, mais ces liens avaient fini par se consumer. Il était vêtu d'un déshabillé, une longue redingote en piqué molletonné blanc et une culotte. Cette tenue servait plutôt le matin, au saut du lit. Mais les bourreaux de travail l'utilisaient également pour dormir, car elle était assez confortable pour être compatible avec le sommeil tout en permettant, en cas de réveil brutal, de traiter immédiatement une affaire urgente sans avoir à s'habiller. Il était pieds nus.

Margont s'approcha pour contempler le visage de Kevlolane. Il était indemne, à la différence de celui du colonel Berle. Margont se retourna et vit que Sausson l'observait avec attention, essayant de déduire ses pensées de ses gestes.

— On a oublié de me donner l'ordre de fermer les yeux... ironisa le policier.

Margont ne lui demanda pas de sortir et reprit son examen. L'emblème des Épées du Roi était épinglé à son vêtement de nuit, sur la poitrine, telle une décoration. Il ressemblait en tout point au symbole que Margont avait aperçu sur le colonel Berle. Le visage du comte, serein, contrastait avec l'état de ses bras rongés par le feu. En revanche, Margont ne repérait aucune blessure

mortelle.

Un vacarme éclata dans la rue : cris, exclamations... Ayant reconnu l'une des voix, Margont se pressa à la fenêtre, oubliant de prendre des précautions pour demeurer caché. Jean-Quenin Brémond et le policier qui le conduisait étaient encerclés par quatre hommes. Jean-Quenin les accablait d'invectives – c'était un ange avec ses malades, ses confrères et ses amis, mais un personnage peu commode pour le reste de l'humanité. Son guide était obligé de hausser la voix pour expliquer qu'il était de la Police générale. D'autres personnes en embuscade surgirent des ruelles adjacentes pour converger vers eux.

— Imbéciles ! Butors politiques ! pesta Sausson. Et l'autre idiot qui est passé par-devant au lieu d'emprunter la porte de derrière, comme d'habitude !

Il ouvrit la fenêtre avec une telle précipitation qu'un carreau se brisa sur la patère d'un rideau, semblant voler en éclats sous le seul effet de la fureur du policier.

— Laissez-les passer ! hurla-t-il.

Les assaillants refluèrent, tels des cafards surpris par la lumière. L'instant d'après, on ne les voyait plus ! Mais Jean-Quenin continuait à les insulter : malotrus, rustres, on offensait une fois de plus le Service de Santé des Armées, ils avaient de la chance qu'il soit pressé, le ministre de la Police générale allait certes oui recevoir un courrier... Quand il s'engouffra dans la maison, on l'entendait encore lancer des imprécations. Sausson devança la question de Margont.

— Ce sont des policiers, comme moi, mais nous ne sommes pas de la même paroisse, oh non ! Je m'occupe des affaires criminelles, eux des politiques, vous de je ne sais quoi... Eux travaillent pour Joseph I^{er}, moi pour les Parisiens, et ce n'est sûrement pas synonyme... Ce seul meurtre a déclenché une triple enquête ! Dire que, quand une lavandière reçoit un coup de couteau, mes supérieurs me reprochent de consacrer trop de temps à traquer le coupable ! Tous ces gaillards sont arrivés avec M. Palenier. Tout cela parce que j'ai prononcé le nom de Kevlokine. Ils attrapent au collet les gens qui s'apprêtent à pénétrer chez les Gunans. Mais il y a tellement de visiteurs que, en fin de journée, ils auront arrêté tout Paris !

— C'est astucieux. Les vrais royalistes seront noyés dans la masse, il sera difficile de faire le tri... Chacun d'entre eux doit avoir pris soin de se confectionner une couverture.

Jean-Quenin arriva d'un pas furieux, sa mallette à la main, l'uniforme dissimulé sous un manteau clair, le visage écarlate. Il ouvrit la bouche pour parler, mais son ami l'arrêta d'un geste.

— L'inspecteur Sausson, que voici, ne doit rien savoir sur moi, précisa-t-il. Peut-être va-t-il nous laisser...

Il lui en coûtait de parler ainsi. Sausson se raidit. Ses lèvres se plissèrent et disparurent avec les mots qu'il ravalait. Il tourna le dos et sortit en claquant la porte.

Jean-Quenin contempla la victime.

— Dans quel guêpier t'es-tu encore fourré, Quentin ?

Son expression, lasse et désolée, en disait plus long encore.

— Peux-tu examiner ce corps, s'il te plaît, Jean-Quenin ? Je ne te dis rien pour ne pas t'influencer.

Tandis que le médecin-major s'exécutait, Margont s'approcha de la cheminée. Ici, l'odeur de chair brûlée était presque insupportable. Des taches de graisse parsemaient les pierres du foyer, ainsi que des lambeaux de vêtements calcinés. Le comte avait dû se coucher tandis que le feu brûlait encore. L'assassin l'avait-il tué dans son sommeil avant de traîner le corps jusqu'à l'âtre ? Jean-Quenin déshabilla le cadavre.

— Je n'y comprends rien... Ici aussi, cet homme a été brûlé après avoir été tué. En revanche, je ne parviens pas à déterminer la cause de la mort ! C'est bien la première fois que j'entends parler d'un crime de ce genre. Peut-être l'a-t-on empoisonné... Un poison assez lent à agir, qu'il aurait avalé au souper ou en buvant une tisane avant de se coucher et qui aurait fait effet tandis qu'il dormait... Toutefois, cette hypothèse est bizarre... Cela voudrait dire que l'empoisonneur est venu au moins deux fois : pour verser le poison, puis pour commettre ces mutilations, car il n'est quand même pas resté pendant des heures caché dans cette maison... Or tu sais que je m'intéresse aux affaires criminelles et c'est d'ailleurs à toi que je dois cette manie. Eh bien, je peux te dire que, le plus souvent, les meurtriers qui emploient le poison choisissent ce moyen justement pour ne pas avoir à toucher leur victime, parce que cela leur répugne !

Margont était perplexe.

— Sommes-nous vraiment sûrs qu'il s'agisse du même assassin que celui du colonel Berle ? Tantôt je suis persuadé que oui, tantôt c'est l'inverse... Il existe à la fois des points communs flagrants et des différences tout aussi manifestes.

— Attends, je t'ai parlé de poison, mais ne te lance pas trop vite sur cette piste ! Ce n'est qu'une hypothèse, parce que c'est la seule arme que je connaisse qui puisse donner la mort tout en laissant un corps apparemment indemne. Mais il se peut également que cette personne ait été réveillée par un bruit, qu'elle ait aperçu l'intrus dans sa chambre et que son coeur, fragilisé par l'âge et les excès de bonne chère, n'ait pas supporté la bouffée de frayeur... Ou bien une variante de cette deuxième théorie : on pourrait encore supposer que le coeur n'a pas résisté aux douleurs suscitées par les premières brûlures, mais que l'assassin a quand même continué à brûler sa victime...

— Mais son visage exprime la tranquillité... Cela n'indique-t-il pas qu'ici aussi cet homme a été mutilé après avoir été assassiné ? Peut-être même a-t-il été tué dans son sommeil tant il paraît paisible, les yeux fermés. Puis le meurtrier l'a bâillonné et lui a lié les mains, toujours pour faire croire que les brûlures ont été infligées avant la mort.

— Certes, l'absence de crispation des traits est plutôt en faveur de ton

hypothèse. Mais ce n'est qu'un argument, pas une preuve. Cela n'élimine pas le deuxième cas de figure que je viens de formuler et qui, lui, au moins, expliquerait comment est morte cette personne. Une frayeur intense et brève parce que fatale ne laisse pas systématiquement sa marque sur les traits du visage.

— Pourrais-tu faire une autopsie ?

— Si le motif du décès était évident, comme pour le colonel Berle, j'aurais refusé, car nous recevons tous les jours des blessés. Mais là, c'est différent. Un médecin ne doit jamais laisser dans l'ombre la cause d'une mort. Autrement, un jour ou l'autre, cette cause qu'il a négligée croise à nouveau sa route...

— Je t'en remercie ! Je me charge d'obtenir l'accord de l'inspecteur Sausson.

— Et de la bande de hargneux qui me sont tombés dessus tout à l'heure...

Un motif de décès inconnu... Jean-Quenin était en proie à une agitation inhabituelle. Il ne s'avouait pas vaincu ! Il allait alerter d'autres confrères pour discuter de ce mystérieux cas. Chaque échec dans son combat contre la mort le conduisait non pas à concéder sa défaite, mais à fomenter une contre-attaque, et ainsi de suite, sans fin. Il lui arrivait même de reparler de patients morts dix ans auparavant comme s'il s'agissait de gens disparus la veille.

Margont lui raconta le peu qu'il savait au sujet du comte Kevlokine et lui indiqua à quelle adresse résidait Lefine, pour qu'il lui fasse parvenir ses conclusions. Puis il rappela Sausson et lui formula sa demande. Jean-Quenin ajouta qu'il fallait faire transporter le corps dans son hôpital, le plus vite possible. Sausson avait l'esprit prompt.

— À la condition expresse que j'assiste à cette autopsie. Comme cela, au moins, je serai sûr que vous ne m'en cachez pas les résultats.

Tandis que Sausson organisait le déplacement de la dépouille, Jean-Quenin collectait tout ce qui avait été susceptible de contenir une boisson ou de la nourriture : un verre et un broc d'eau dans la chambre, des assiettes et trois tasses sales dans la cuisine...

En aparté, Margont interrogea Keberk. Il lui fit la description des membres des Épées du Roi qu'il connaissait, afin de savoir si celui-ci avait un jour aperçu l'un d'eux. Mais Keberk, toujours, secouait la tête, et il était impossible de savoir s'il n'avait effectivement jamais vu ces personnes ou s'il mentait pour protéger ses employeurs. En outre, il était si éprouvé que ses réponses paraissaient peu fiables...

Enfin, Margont se rendit sur le lieu de l'effraction. Comme pour Berle, les volets avaient été fracturés, probablement avec un pied-de-biche, et la fenêtre avait été ouverte après le bris d'une vitre.

Lorsque Margont se résolut à partir, Sausson l'interpella :

— Vous savez ce qu'il veut dire, n'est-ce pas, ce petit emblème royaliste ?

— Au revoir, inspecteur...

CHAPITRE XXVI

Le soir même, par l'intermédiaire de Lefine, Jean-Quenin Brémond fit savoir à Margont qu'il devait le voir le plus vite possible. Ce dernier s'irrita de cette demande, mais s'y conforma. Il quitta l'imprimerie et, après bien des précautions, se rendit devant l'église Saint-Gervais, où Jean-Quenin lui avait donné rendez-vous. Le médecin-major était en civil, ce qui était rare. Margont apprécia cette mesure de prudence.

— Que se passe-t-il, Jean-Quenin ?

Celui-ci était agité, excité... C'était la première fois de sa vie que Margont le voyait dans cet état ! Jean-Quenin – qui maîtrisait habituellement si bien ses émotions, même quand il amputait sur les champs de bataille – semblait en proie à une fièvre maligne qui mettait son sang en ébullition.

— Quentin, je sais ce qui a tué le comte Kevlokine. Durant l'autopsie, j'ai fait semblant de ne rien comprendre pour cacher ma découverte à l'inspecteur Sausson, puisque tu souhaites le tenir à l'écart de ton enquête... Je n'ai trouvé aucune trace de poison dans les restes de nourriture, le verre et les tasses trouvés chez les Gunans, alors ce policier ne se doute de rien. C'est... C'est...

Margont était fier de sa capacité à conserver son sang-froid, mais il considérait que Jean-Quenin le surclassait dans ce domaine. En contemplant son ami dans cet état, il avait l'impression de voir une montagne trembler.

— Quentin, le comte Kevlokine est mort asphyxié. Mais on ne l'a pas étranglé : aucune marque au niveau du cou, le larynx est indemne. Ce n'est pas non plus dû au bâillon : il aurait mordu le tissu, j'aurais retrouvé des fils dans sa bouche, son visage aurait exprimé la souffrance, la terreur... Le cœur est en parfait état. Ce n'est pas une apoplexie. Il n'y a aucune phlyctène sur les bras, la cavité buccale et la trachée sont saines, inaltérées, donc, ici aussi, les brûlures ont été infligées post-mortem. Cela aussi, je l'ai caché à l'inspecteur Sausson, qui ne connaît rien à la médecine. Bref, un vrai mystère ! Je croyais que j'allais devenir fou. J'étais comme un mathématicien qui découvre une addition particulière dans laquelle un plus un ne semblent

pas faire deux. Tu comprends ?

— Oh oui...

— Dans ces cas-là, quand je suis perdu, j'ai une méthode. Je reprends tout depuis le début, je retourne aux sources. Donc j'ai recommencé l'autopsie, alors que l'abdomen et la cage thoracique étaient déjà ouverts, que j'avais extirpé le coeur, le foie...

— Merci, Jean-Quenin ! Je préfère que tu ne me précises pas ce genre de choses, sauf si c'est indispensable pour la compréhension de ce que tu veux m'expliquer.

— Bref, on commence une autopsie en observant le corps. Or, comme tu le devines, le surmenage fait que les médecins bâclent souvent cette étape. Donc je me mets à examiner le corps. Et voilà que je découvre une trace de piqûre dans le cou. Elle n'a pas été causée par un insecte, il n'y a pas d'inflammation locale, pas de bouton... Non, juste un point sanglant. Une piqûre d'aiguille. Asphyxie apparemment inexplicable et si subite que la victime n'a pas eu le temps de souffrir – au vu de ses traits sereins –, aucune lésion visible des organes, piqûre d'aiguille : mort par empoisonnement au curare !

— Pardon ? Je n'ai jamais entendu parler de ce ... curare. Et quel rapport avec une piqûre ?

— C'est un poison originaire d'Amérique du Sud. Les Indiens d'Amazonie l'utilisent beaucoup pour chasser.

— L'Amazonie ?

— Écoute-moi ! Il existe de nombreuses variantes de ce poison. Chaque tribu amazonienne a sa propre recette et utilise des dizaines de produits différents : plantes, chenilles, insectes, serpents, crapauds vénéneux, divers autres poisons... On devrait donc plutôt parler des curares. Ce sont des produits encore très mystérieux. Ce que tu dois savoir, c'est qu'une seule goutte de ce poison tue en quelques secondes. Il suffit d'enduire une aiguille de curare, de te piquer et tu es perdu ! Il n'existe aucun antidote ; la mort est inéluctable. Ce produit paralyse les muscles – on ignore comment – et le décès survient par asphyxie, en raison de la paralysie des muscles respiratoires.

— Un poison qui agit par le sang ?

Passionné d'histoire, Margont avait lu des récits de conquistadores et de soldats portugais qui évoquaient la mort de certains des leurs, parfois en quelques instants, à la suite de blessures pourtant minimes causées par des flèches ou des fléchettes de sarbacanes. Mais ici, on était à Paris, pas en Amazonie.

— Comment sais-tu tout cela, Jean-Quenin ? Es-tu sûr de ce que tu affirmes ? Si jamais tu te tromp...

— Je suis catégorique ! J'ai toujours voulu faire de la recherche médicale alors je me tiens informé de tout dans ce domaine. Parce qu'il y a la guerre, je consacre mon temps aux blessés et à aider mes amis. Mais, quand il y aura

enfin la paix, je me lancerai dans la recherche ! Tu vois, Quentin, tu me parles souvent de ce journal que tu aimerais tant fonder. Eh bien voici quel est mon rêve : continuer à soigner tout en faisant de la recherche. Il se trouve que la France est l'un des pays les plus avancés dans le domaine de la pharmacologie, une jeune science qui étudie les propriétés des substances chimiques dans le but de découvrir de nouveaux remèdes et de mieux comprendre la physiologie, le fonctionnement du corps humain. Peut-être as-tu entendu parler de Magendie ? C'est un maître dans ce domaine, il est même meilleur que les Anglais, qui avancent aussi dans cette voie avec brio ! J'ai l'honneur de le connaître, car la recherche française est un petit monde. C'est lui qui m'a parlé du curare, voici quelques années. Magendie prône la recherche expérimentale : partir non pas de théories plus ou moins étayées, mais d'expériences concrètes. Or le curare a une action si spectaculaire sur le corps humain que celui qui en comprendra le mode d'action est assuré de faire une découverte majeure. Des médecins parisiens paieraient une fortune pour s'en procurer ! Une fortune !

Jean-Quenin posa ses mains sur les épaules de son ami. Il était pourtant peu démonstratif, habituellement. Le curare ne faisait pas que paralyser, il rendait également fous les chercheurs...

— Quentin, tu fais souvent appel à moi et je ne t'ai jamais rien réclamé en échange. Eh bien, aujourd'hui, je te demande quelque chose ! Je souhaite que tu me donnes ce curare si tu parviens à mettre la main dessus.

— Moi, c'est surtout sur son utilisateur que je voudrais mettre la main... J'accepte. Si je réus...

Jean-Quenin lui serra la main de toutes ses forces.

— Merci, Quentin !

— Attends... Comment du curare est-il arrivé à Paris ?

— Apparemment, ce poison ne se conserve que quelques mois. Le problème, c'est que le Brésil est une vice-royauté du Portugal, avec lequel nous sommes en guerre depuis plusieurs années. Avec tous ces conflits, les substances exotiques circulent mal. Les chercheurs anglais risquent de damer le pion aux Français, puisque eux sont alliés aux Portugais, ce qui leur permet d'obtenir ce produit bien plus facilement que nous.

C'était une façon ô combien réductrice de considérer cette guerre généralisée. Jean-Quenin, si philanthrope en temps normal, manifestait un égoïsme déroutant.

— Des Parisiens membres d'un groupe royaliste pourraient-ils s'en procurer auprès des Alliés ? se demanda Margont à haute voix.

S'ils avaient la crédibilité et l'argent nécessaires, cela pouvait s'envisager... Il ajouta aussitôt :

— Entre le moment où ils ont voulu du curare et le moment où ils l'ont obtenu, il a dû s'écouler des mois ! Entrer en contact avec un agent allié, obtenir de lui qu'il soutienne leur projet, puis convaincre les Portugais, que l'un de leurs navires aille au Brésil – cela, encore, c'est fréquent : en 1807, le

prince régent de Portugal a fui devant nos armées et s'est installé à Rio avec sa cour – et qu'il revienne avec ce curare que l'on est allé acquérir auprès des tribus amazoniennes...

Si Jean-Quenin avait raison, les Épées du Roi préparaient leur plan depuis bien plus longtemps que Margont ne l'avait imaginé... En outre, l'hypothèse d'un assassin isolé s'éloignait. Pour monter une telle opération, il fallait le soutien de toute une organisation.

— Mais alors, l'assassin est certainement un médecin ! s'exclama Margont.

Jean-Quenin réagit avec un temps de retard, puis rougit. Il n'avait même pas songé à cette évidence.

— C'est très probable. Un médecin, ou un grand voyageur qui connaît bien l'Amérique du Sud.

— Ou encore un aristocrate français qui se serait réfugié au Portugal, puis aurait suivi la Cour à Rio. Tu m'as tout dit ?

— Oui.

Margont le remercia et abandonna son ami. Jean-Quenin erra un moment dans Paris, pour retrouver son calme. Mais ses rêves de grandeur ne le lâchaient pas et son imagination dansait comme un feu follet riant au-dessus du marais de la raison. Margont ne l'avait pas compris... Ce n'était pas par orgueil qu'il voulait absolument faire une découverte ! Toute sa vie, il avait eu l'impression de ne pas en faire assez pour ses malades. Aujourd'hui lui apparaissait l'éventualité, ténue, mais réelle, de faire faire un immense bond en avant à la médecine. Il y avait tant de gens qu'il n'avait pas pu sauver et tous ces fantômes l'accompagnaient partout – partout ! –, formant un monstrueux cortège qui grandissait avec les années. S'il parvenait à percer le secret du curare, alors il apaiserait ces âmes en peine qui tournoyaient autour de lui. Comme tout médecin, il rêvait de pouvoir se dire un jour : « Oui, dans ma vie, j'ai fait plus de bien que de mal. »

CHAPITRE XXVII

Le 27 mars, Paris était sens dessus-dessous. Jusqu'à présent, Napoléon et son armée avaient formé un barrage qui avait contenu les mauvaises nouvelles, empêchant la plupart d'entre elles d'arriver jusque-là. Mais maintenant que l'Empereur s'était déplacé, leur flot balayait la capitale, amenant avec lui des foules hagardes de réfugiés, de blessés, de déserteurs, de soldats que l'on faisait converger à Paris de tous les lieux possibles...

Margont se faufilait avec peine, contournant un chaos pour tomber dans une cohue. Les charrettes s'enchevêtraient, des piles de meubles et de malles bourrées s'effondraient avec fracas, des gardes d'honneur s'emportaient contre des troupeaux, ceux qui voulaient partir ne bougeaient pas plus que ceux qui arrivaient, les colonnes de soldats semaient des Marie-Louise sur leur trajet (ainsi surnommait-on les conscrits levés depuis fin 1813, parce que l'impératrice Marie-Louise signait les décrets en l'absence de son époux)... Tout cela composait une sorte de pâte à pain qui engluait les passants, les obligeant à jouer des bras pour se dégager...

Non loin de son imprimerie, Margont pénétra dans un cabaret bondé, *Le Gosier*. Il rejoignit Lefine, auquel il avait donné rendez-vous et qui buvait de la bière dans un coin, la savourant comme s'il s'agissait de ses dernières gorgées...

— C'est la fin du monde, le nôtre, en tout cas... annonça-t-il à son ami en posant son verre sur la table.

— Pas de défaitisme !

— Non, pour sûr ! Tout va aller mieux.

Margont se rapprocha et lui parla à l'oreille.

— Maintenant que les gens commencent à réaliser ce qui se passe, leurs réactions vont devenir imprévisibles. Qui sait comment se comporterait une foule en proie à la panique si un groupe de royalistes déterminés venait à lui promettre monts et merveilles ? Paris se transforme en poudrière et nos amis semblent sur le point de lancer des torches dans le tas.

Il lui fit signe de sortir. Il avait besoin d'air, quoiqu'il ne fût pas sûr d'en

trouver beaucoup plus au-dehors.

— J'ai eu une idée. Suis-moi, tu vas comprendre tout à l'heure où nous allons. Mais d'abord, faisons le point.

Il n'entrait pas dans les habitudes de Margont de faire ainsi des mystères. À tout le moins pas avec ses proches. Lefine n'accorda cependant pas d'importance à ce détail. Il accompagna Margont en toute confiance, sans se préoccuper de savoir où celui-ci le menait.

Lefine rendit à Margont le bouton trouvé dans Notre-Dame. Hélas, son ami qui travaillait dans l'intendance n'avait pas pu l'identifier, et avait abouti à la conclusion qu'il ne s'agissait pas d'un bouton de l'armée française. En dépit de ses efforts, Lefine n'avait rien appris de nouveau au sujet de leurs suspects. Aucun homme n'avait rendu visite à Catherine de Saltonges et elle-même n'était plus sortie de chez elle.

Margont raconta sa deuxième rencontre avec Joseph et Talleyrand et le nouvel objectif que ceux-ci lui avaient fixé, son examen de la dépouille du comte Kevlokine et ce que Jean-Quenin avait découvert. Il avait également obtenu de Mathurin Jelent les copies de deux rapports qu'il avait lues avant de les détruire aussitôt. Lefine lui reprocha de ne pas observer les règles de sécurité dont ils avaient convenu, mais Margont objecta une fois de plus que le temps pressait.

La première provenait de l'inspecteur Sausson, qui s'adressait à sa hiérarchie. Il ne progressait pas dans son enquête, ce qui était compréhensible... N'étant pas homme à se laisser faire, il avait écrit la phrase suivante : « On en viendrait presque à soupçonner que quelqu'un (qui, pourquoi et sur l'ordre de qui, je l'ignore à l'heure actuelle) dissimule des indices aux enquêteurs officiels et seuls légitimes, afin de mener une enquête parallèle. » Nul doute qu'en usant ces lignes, Joseph avait dû se mettre dans une belle colère...

La seconde émanait d'une section de la police secrète de Joseph, celle qui avait arrêté les gens qui rendaient visite aux Gunans. Il s'agissait d'une copie incomplète, censurée. On n'avait pas indiqué qui en était l'auteur, des noms étaient omis, des paragraphes se terminaient de but en blanc, car on en avait biffé la fin... Certaines phrases étaient boiteuses parce qu'on les avait amputées. Ce demi-rapport révélait qu'une vingtaine de visiteurs avaient été interrogés jusqu'à présent, mais que l'on ne parvenait pas à déterminer lesquels étaient de véritables agitateurs royalistes.

— Mais pourquoi a-t-il assassiné l'envoyé du Tsar ? dit Lefine.

Ils longeaient le jardin des Plantes, que Napoléon avait fait transformer en parc zoologique.

— Je l'ignore, Fernand. Je ne suis même pas sûr que ce soit la même personne qui ait tué le colonel Berle et le comte Kevlokine. Joseph et Talleyrand comptaient beaucoup sur ce dernier dans l'espoir de négocier une paix séparée avec les Russes. Peut-être notre assassin l'a-t-il appris ou deviné et il a assassiné cet agent pour cette raison. Les intransigeants tuent les

modérés, les modérés finissent par tuer à leur tour les intransigeants, mais alors ils le sont devenus eux-mêmes. N'est-ce pas l'une des sanglantes leçons que la Révolution nous a enseignées ?

— Mais alors pourquoi a-t-il laissé l'emblème des Épées du Roi ?

Margont eut une sorte de tic, de grimace. Mener des enquêtes lui faisait adopter les mimiques du chien de chasse qui sent l'odeur du gibier.

— C'est un point clé ! Ou il s'agit d'un seul et même assassin, qui fait ainsi savoir aux autres membres du groupe qu'il est prêt à les exécuter s'ils ne passent pas à l'action ! Cela prouve qu'il se moque d'obtenir des récompenses pour ses actes. Car, si la royauté est restaurée, Louis XVIII fera aussitôt emprisonner l'homme qui a tué l'un des amis du Tsar, même si celui-ci lui a rendu un service considérable en empêchant qu'un compromis soit trouvé entre Napoléon et Alexandre I^{er}. Ou alors, nous affrontons deux meurtriers, et le second essaie de mettre son crime sur le compte du premier grâce au symbole et aux mutilations par le feu.

— Dans le premier cas, pour que cela marche, il faudrait que les Épées du Roi apprennent que leur symbole a été retrouvé sur le cadavre du comte Kevlokiné.

— Tu as raison. Mais ceux-là en savent bien plus qu'ils ne me le disent ! J'ignorais complètement que certains d'entre eux étaient en contact avec Kevlokiné ; il est possible que des policiers les renseignent ; Honoré de Nolant a sûrement conservé des contacts avec des anciens collègues qui servent encore l'Empire... Ne misons pas sur leur ignorance : ils sont loin d'être démunis. Ils l'apprendront tôt ou tard, si ce n'est déjà fait.

— Sommes-nous sûrs qu'il s'agit du même symbole ?

— Oui. Mathurin Jelent m'a fait savoir que les agents de Joseph avaient comparé les deux emblèmes — M. Palenier a emporté le second, au nez et à la barbe de Sausson... Ils sont identiques. En revanche, rien de plus n'a été découvert au sujet de ces indices.

CHAPITRE XXVIII

De colère et de peur, Lefine devint écarlate. La folie l'effrayait par-dessus tout. Il avait cette vieille et obscure hantise – oh, celle-ci devait plonger profondément ses racines dans son esprit – que, s'il venait un jour à pénétrer dans un asile... on l'y enferme définitivement ! Il se demanda même si Margont ne l'avait pas conduit là dans ce but, justement. La seule chose qui le rassurait était que la Salpêtrière était réservée aux femmes. Mais ne s'agissait-il pas d'une ruse pour l'attraper et le transférer ensuite à Bicêtre ou à Charenton ? Margont, qui connaissait les craintes de son ami, se fit aussi rassurant que possible.

— Cesse donc de te battre avec tes fantômes ! Nous allons rencontrer le docteur Pinel.

Pinel, Pinel... Lefine avait entendu parler de ce célèbre médecin. C'est par orgueil qu'il se laissa entraîner, parce qu'il ne voulait pas fuir devant ses chimères. Mais il se sentait aussi oppressé que si tous les pavillons de la Salpêtrière avaient été érigés sur sa poitrine.

Margont obtint des gardiens qu'on les laisse entrer en échange de quelques pièces. Les lieux étaient immenses : des bâtiments aménagés en rangées de petites loges, des cours, des cours grillagées, des jardins ornés d'arbres, car les promenades dans une fraîcheur ombragée faisaient partie des soins, des rues, une chapelle... Une ville dans la ville, un petit Paris dans le grand.

Margont était lui aussi mal à l'aise dans ce lieu clos replié sur lui-même.

— Qu'est-ce que c'est que cette prison ? On dirait un château, la forteresse-folie...

Des femmes, seules ou accompagnées par des surveillants ou des soeurs (que la Révolution avait chassées mais que l'Empire avait rappelées), se promenaient dans des allées bordées de tilleuls. Dès que l'une d'elles le regardait, Lefine sentait vibrer ses frayeurs. Les aliénées ne constituaient qu'une minorité, à peine quelques centaines des sept mille cinq cents

personnes hébergées là. Mais lui les voyait partout, par milliers, les encerclant discrètement, car elles allaient les assaillir pour abuser d'eux avec frénésie, jusqu'à les étouffer, les écraser sous leur nombre. Plus il se disait que ses peurs étaient ridicules, plus elles enflaient dans son imagination.

— Pourquoi venons-nous ici ?

Margont désigna la chapelle Saint-Louis, petit chef-d'oeuvre édifié par Libéral Bruant, à qui l'on devait également l'hôtel des Invalides.

— Elle m'énerve ! Officiellement, elle permet aux aliénées de prier dans un lieu de culte. Mais je vais te dire ce que j'en pense, moi, elle les empêche de sortir ! Une malade souhaite se promener dans le jardin des Plantes, qui se trouve à deux pas d'ici ? Non, on lui dira d'aller dans les jardins de la Salpêtrière ! Veut-elle se recueillir dans une église ? Elle le fera dans la chapelle de la Salpêtrière ! Se baigner ? Dans la Salpêtrière ! Se marier ? Dans la Salpêtrière ! La Salpêtrière ! La Salpêtrière ! La Salpêtrière ! Tout ici a été conçu pour que l'on n'ait jamais à sortir ! Toute la vie se déroule intramuros ! Rien n'existe hors de ces murs ! J'ai l'impression d'être dans une sorte d'abbaye laïque pour les aliénées et les vieillardes !

Il repensa à ses années passées dans l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert et fut pris d'un vertige qui vira à la vision. Il vit l'un des pavillons de la Salpêtrière voler en éclats. Les pierres et le mortier étaient soufflés par les boulets de douze livres et les obus de l'artillerie autrichienne. Sa fureur faisait enfler ces explosions imaginaires. Les murs étaient propulsés en l'air et se disloquaient comme des feuilles déchirées avec rage ; ils étaient pulvérisés ; leurs débris retombaient en pluie comme les gouttes d'un violent orage de printemps ; des nuages de poussière se fondaient les uns dans les autres pour former un brouillard ocre... La bataille se déplaçait, s'éloignait. Le calme revenait. Alors, les aliénées et les indigentes, étonnées, quittaient leurs abris, escaladaient les brèches et s'en allaient libres dans Paris...

Le gardien qui les guidait leur désigna un bâtiment en leur précisant de monter au premier, puis il regagna son poste.

— Pourquoi sommes-nous ici ? insista Lefine.

— Nous allons interroger le docteur Pinel sur cette histoire de brûlures infligées post-mortem.

Lefine jugea que cette idée était... était... Comment dire ? Il ne trouvait pas le mot adéquat. Saugrenue, stupide, hors de propos, inepte, ridicule, risible, fantasque, grotesque, folle, dangereuse, déraisonnable ! Tout cela et bien plus encore !

— Un médecin de l'esprit aura un regard différent du nôtre. Peut-être a-t-il déjà rencontré un insensé criminel qui brûlait ses victimes après leur mort...

— Pourquoi avoir choisi Pinel ? Son nom me dit vaguement quelque chose...

— Mais c'est le libérateur des aliénés ! En 1793, alors qu'il venait de prendre ses fonctions à l'hospice de Bicêtre, il décida de libérer les malades de leurs chaînes ! Tu imagines la consternation des surveillants. Ils

argumentaient en disant que certains insensés étaient des forcenés, des fous furieux, c'est pourquoi on les maintenait aux fers jour et nuit, tandis que Pinel soutenait que c'était parce qu'on les enchaînait que ces personnes étaient violentes. Il décida de commencer par en détacher douze.

— Oui, voilà, je me souviens ! Parmi eux, il y avait un certain Chevingé ! Un simple soldat qui se prenait pour un général et qui donnait des ordres à tout le monde. Lors d'un bivouac, on m'a raconté cette histoire et Dieu sait qu'elle m'a marqué. Parce que, sans vouloir offenser quiconque, je me suis toujours demandé si Irénée ne finirait pas sa vie en compagnie de ce Chevingé. Quand il était lieutenant, il se comportait comme s'il était colonel et, maintenant qu'il est effectivement colonel, il se croit déjà maréchal... Parce qu'on lui a confié une légion, il se prend pour Jules César. Encore une promotion et il va vouloir renverser l'Empereur... Ou Louis XVIII...

Margont ne releva pas cette dernière allusion.

— En fait, je reconnais qu'à la véritable histoire se mêle la légende. On a dit que certains des malades ainsi libérés se sont retrouvés guéris, que plus aucun n'a été violent... J'ignore ce qu'il en a été exactement, mais c'est trop beau pour être entièrement vrai. Par ailleurs, j'espère bien que Pinel n'a pas été le seul médecin à faire tomber les chaînes des aliénés... Mais en tout cas, il l'a fait ! Et comment l'a-t-on récompensé ? Moins de deux ans plus tard, on l'a muté à la Salpêtrière... Où il a aussi ordonné d'ôter les fers des insensées !

Margont était à la fois enthousiaste et tendu. Il s'apprêtait à rencontrer l'une des personnes qu'il admirait le plus, un véritable mythe vivant ! Or, quand un rêve vient à se confronter à la réalité, le choc est souvent violent...

Ils pénétrèrent dans l'édifice. Des cris aigus les agressèrent. Des surveillants maintenaient de force une jeune femme sous un réservoir qui libérait une trombe d'eau glacée. Elle hurlait et se débattait, trempée, les cheveux collés sur le visage, les lèvres bleutées... Le personnel la maîtrisait avec peine, l'eau jaillissait de tous les côtés et Margont fut éclaboussé. Lefine, se tenant derrière son ami, ne reçut qu'une goutte sur la main. Mais son visage devint blanc, comme si toute la chaleur de son corps avait été absorbée par cette gouttelette qui semblait aussi froide qu'un flocon.

— Mais prenez garde ! s'emporta Margont.

Lui qui tenait tant à cette rencontre, voilà qu'il se retrouvait avec un manteau et un pantalon mouillés...

— Qu'êtes-vous donc en train de faire ? Cette eau est glacée !

Il était rare qu'il use de son autorité, mais cela arrivait quelquefois. Il avait parlé à ces hommes sur le ton du major qui réprimande ses soldats. Or il ne portait pas son uniforme... Lefine lui murmura d'un ton suppliant :

— Nous sommes en civil, prenez garde qu'ils ne vous prennent pas pour un deuxième soldat Chevingé...

Un surveillant le toisa de la tête aux pieds.

— Nous rafraîchissons son organisme. M. le docteur Pinel dit que cela permet de détendre les fibres brûlantes et desséchées. Quand une personne

pense mal, une bonne douche froide interrompt brutalement le cours de ses pensées !

— Qu'est-ce que cela veut dire, penser mal ?

— La pauvrese croit que Dieu lui parle, qu'elle est une sainte !

— Et puis, elle est punie, surenchérit un autre. C'est parce qu'elle refuse de manger. Elle sera aspergée jusqu'à ce qu'elle accepte de se nourrir !

Ne connaissant pas grand-chose à l'univers des maladies de l'esprit et à leur traitement, Margont n'osa pas intervenir. Mais c'est rongé par le doute qu'il s'éloigna pour monter à l'étage.

Le couloir était bondé. Plusieurs pensionnaires patientaient pour voir le docteur Pinel. L'une d'elles avait les bras immobilisés par un gilet de force et trois surveillants l'encerclaient. Bien qu'elle se tînt immobile, son regard exprimait une fureur sans bornes. Cette rage était-elle la cause de son immobilisation ou sa conséquence ? Margont se demanda s'il aurait osé la libérer, au cas où il en aurait eu le pouvoir.

— Il y a trop de monde, fit remarquer Lefine. Au lieu d'attendre en vain, revenons demain. Ou un autre jour... Ou jamais...

Margont ne lui répondit pas. Survint un curieux spectacle. Un vieillard marcha à sa rencontre, ce qui déclencha une certaine agitation. Trois surveillants et deux gardes municipaux le suivirent, tandis que deux autres gardes prenaient position au sommet des escaliers, pour barrer cette issue. Il semblait avoir quatre-vingts ans, mais on le devinait moins âgé et plutôt usé par les épreuves. Ses gestes, manières, trahissaient en lui l'aristocrate. Probablement un noble de l'Ancien Régime. Donc un homme du passé et, maintenant, peut-être un homme d'avenir... Sa mise était négligée : l'habit d'une fraîcheur douteuse, un foulard mal ajusté et un ruban noir froissé qui confectionnait une queue à sa perruque échevelée. Il était détendu, chaleureux, ne s'inquiétait pas du lieu et de cette petite armée qui le suivait pas à pas, encerclant son microscopique univers. Il apostropha Margont d'une voix affable :

— Ah, monsieur ! Je vois en vous un grand ami de la liberté !

Margont se sentit percé à jour, comme si, sous ce regard, son corps s'était changé en verre et révélait ses pensées profondes, fluides colorés qui se déplaçaient à toute vitesse à l'intérieur de ce récipient cristallin. Quelle clairvoyance ! Comment cet individu avait-il pu lire aussi distinctement en lui ? S'agissait-il d'une coïncidence ? Ou bien la folie de certains était-elle en réalité seulement une manière différente de voir les choses ? L'aristocrate déchu

— Margont le considérait ainsi, mais avec des réserves – perçut son trouble.

— C'est simplement que j'ai pu observer que le manque de liberté qui règne ici vous choque, tandis qu'il rassure au contraire votre ami qui vous accompagne. Savez-vous que la liberté recèle un paradoxe ?

Tout le monde dit la vouloir et, en même temps, elle fait peur !

Cette remarque toucha Margont.

— On la veut ! poursuivit son interlocuteur. Mais quand on l'a... on s'empresse de s'en priver. Nous avions des rois et, quand nous les avons renversés, nous les avons remplacés par un empereur !

Margont crut deviner la raison de la présence de ces gardes. Il pensait avoir affaire à un républicain qui avait dû comploter contre Napoléon. Un noble républicain, cela s'était déjà vu. Il devait s'agir d'un prisonnier incarcéré pour des motifs politiques. Mais que faisait-il là ? Présentait-il une maladie de l'esprit ? Rien ne semblait moins sûr. Et la Salpêtrière était réservée aux femmes. En tout cas, l'homme ne manquait pas de courage pour oser critiquer ainsi publiquement l'Empereur.

— Considérons un autre exemple. La Révolution a battu en brèche le pouvoir religieux. Que font les hommes et les femmes ? En profitent-ils pour libérer leurs sens ? Non, ils se marient et se jurent fidélité à jamais ! Ils se complaisent dans la monogamie ! Vous, vous me paraissez chérir la liberté comme elle le mérite.

Ce disant, il avait posé sa main sur le bras de Margont, comme on le fait pour un auditeur, afin de marquer un moment fort de son discours. Son geste avait cependant la saveur tactile d'une caresse. Margont mit un terme à ce contact, plus sèchement qu'il ne l'aurait souhaité. Le vieil homme parla sur le ton du regret.

— Oh... Oh, quel dommage ! Alors vous aussi, vous êtes comme les autres... La liberté ne vous plaît qu'à condition de rester chimère, de ne pas être pleinement consommée... Vous voulez bien la chercher toute votre vie, mais à condition d'être sûr de ne pas la trouver...

— Mais pas du tout ! Vous mélangez tout !

— Et vous, vous séparez tout ! Séparer les libertés, les hiérarchiser, en accepter certaines et en interdire d'autres, n'est-ce pas tuer la liberté ? La liberté, n'est-ce pas tout ou rien ? Comment peut-on être à moitié libre ?

Un garde municipal intervint :

— Monsieur le marquis, observez le silence !

Devant le trouble de Margont, l'homme se lança dans une profonde et caricaturale révérence, en agitant les mains, puis se redressa et recoiffa de la paume les cheveux en bataille de sa perruque poudrée.

— Je suis le comte Donatien Alphonse François de Sade, plus connu sous le nom de marquis de Sade. À qui ai-je l'honneur ?

— Je ne peux hélas pas vous répondre. En revanche, sachez que j'ai lu *Justine ou Les Malheurs de la vertu*. C'était... disons... très original.

Le marquis de Sade était comblé.

— Un lecteur ! J'en ai moins que des amants !

— Vous jouez avec votre personnage, monsieur le marquis...

— Ah, mais il me reste au moins cela : mon personnage ! Parce que le vrai Sade, la monarchie l'a emprisonné, la Révolution l'a emprisonné, le Consulat l'a emprisonné avant de l'envoyer chez les insensés, l'Empire le

maintient enfermé... Le monde entier m'en veut ! Lorsque j'étais incarcéré à Sainte-Pélagie – moi chez une sainte, avouez que les autorités judiciaires ont du vice ! –, on m'a reproché de séduire les détenus. C'était vrai, mais on en a déduit... que j'étais un aliéné et l'on m'a envoyé à Bicêtre ! Maintenant, je suis à Charenton... Le grand Pinel désire me voir et c'est un plaisir pour moi, car il paraît qu'il est un peu plus éclairé que ses confrères... Malheureusement, s'il conclut que je suis sain d'esprit, je quitterai Charenton. ... et on me remettra aussitôt en prison ! Si bien qu'il est dans mon intérêt de faire l'insensé devant lui. Je vais donc lui servir mon « personnage », comme vous le dites si bien. Voilà ce à quoi me pousse la société actuelle ! Et l'on dit de moi que j'ai du vice ?

Il se pencha à l'oreille de Margont et susurra :

— Si, un beau jour, vous vous décidez enfin à profiter pleinement de toute la liberté que nous offre la nature... Vous connaissez mon adresse : hospice de Charenton...

La porte du bureau de Pinel s'ouvrit, libérant une femme et un surveillant. Margont marcha sans vergogne dans cette direction, passant devant tout le monde, priant les gens de l'excuser, mais son affaire ne souffrait aucun délai. Tandis qu'il traversait le couloir, faisant signe à ceux qui allaient passer devant lui de lui céder le passage, le marquis de Sade lui cria :

— Savez-vous quel est mon plus grand regret, monsieur ? En 1789, j'étais emprisonné à la Bastille ! Je m'y trouvais depuis six ans et j'y suis resté jusqu'au 4 juillet 1789. Le 4 juillet 1789 ! Si la Révolution avait éclaté seulement dix petits jours plus tôt, si elle avait renversé le roi pour libérer Sade, je vous jure que la France d'aujourd'hui n'aurait rien à voir avec celle que nous connaissons. J'aurais montré à tous ces révolutionnaires le vrai visage de la liberté ! La France a raté sa révolution ! À dix jours près !

CHAPITRE XXIX

Margont pénétra dans le bureau du médecin-chef de la Salpêtrière. Il comptait tout expliquer à Pinel, mais se retrouva face à une foule. Assistaient aux entretiens de jeunes médecins, des surveillants... Épuisé. Tel était le premier mot qui venait à l'esprit quand on apercevait Pinel. Trop de gens attendaient trop de lui. De plus, il allait tout de même sur ses soixante-dix ans. L'irruption de Margont l'irrita.

— Vous allez sortir et attendre votre tour, monsieur ! Je ne doute pas que votre inquiétude soit légitime, probablement venez-vous quérir mon aide pour l'un de vos proches, mais ceux qui étaient avant vous en ont eux aussi besoin.

Déjà, deux hommes s'étaient levés, l'un les mains sur les hanches, l'autre les bras croisés, l'invitant à sortir de lui-même... Margont défit sa ceinture. Il manipula la boucle et celle-ci s'ouvrit, révélant un petit compartiment. De cette étrange cache, il extirpa un papier qu'il déplia, encore et encore, pour finir par tendre une lettre à Pinel. Ce dernier la lut en diagonale ; son regard buta sur la signature de Joseph Bonaparte. Il releva la tête, hésitant, se demandant s'il avait affaire à un insensé ou à un véritable agent impérial.

— Je prie tout le monde de bien vouloir nous laisser. ... ordonna Margont.

Au grand étonnement de l'assemblée, Pinel acquiesça. On s'exécuta sans oser poser de question. Margont exposa le but de sa visite, en soulignant la nécessité de garder secret ce qu'il révélait, et le médecin fut immédiatement intéressé. Ses yeux brillaient, tels deux petits soleils dominant les nuages noirs de ses cernes.

— Utiliser les connaissances sur l'aliénation mentale pour aider à démasquer les criminels ? Quelle idée novatrice et séduisante ! Asseyez-vous, je vous en prie. Donc vous pensez que l'assassin que vous traquez pourrait présenter une maladie de la raison...

— C'est juste une hypothèse. Mais ces brûlures infligées après la mort...

— Un criminel insensé qui se cacherait parmi des criminels sains d'esprit, à supposer que ce dernier concept ait du sens. Ainsi, aux yeux de ses

comparses, il aurait l'air normal...

— Avez-vous déjà rencontré un cas semblable ?

— Je vous avoue que non.

Pinel devint songeur.

— Savez-vous pourquoi, en 1793, j'ai été nommé à Bicêtre ? Parce que l'on attendait de moi que je fasse un tri. Oui. On guillotinaient tout le monde, la France avait perdu la raison – car cela n'arrive pas qu'aux individus mais aussi aux sociétés, aux pays... Le Comité de salut public était persuadé que des royalistes et des agents étrangers se cachaient parmi les insensés. Quand je soignais un noble, un religieux, je devais statuer sur son cas. Si je disais qu'il était sain d'esprit, qu'il faisait seulement semblant d'avoir perdu la raison : on l'envoyait à la guillotine ! Heureusement, j'arrivais toujours à la conclusion que la personne présentait une maladie de l'esprit. Aujourd'hui, je peux l'avouer, j'ai parfois menti... Tout cela pour vous dire à quel point votre demande me trouble. En 1793, on voulait que je démasque les sains d'esprits parmi les insensés pour les exécuter ; vingt ans plus tard, vous attendez de moi que je vous aide à découvrir un éventuel insensé au milieu de sains d'esprit afin de l'envoyer en prison... Votre requête est comme une image en miroir de celle de 1793. Je ne comprends vraiment pas pourquoi tout le monde s'obstine à vouloir tracer une limite afin de placer les aliénés d'un côté, les sains d'esprit de l'autre... Cette frontière n'existe pas. Ils sont nous, nous sommes eux. Vous m'avez l'air d'avoir votre raison et, tout aussi bien, l'an prochain, vous ne l'aurez plus. Tandis que des insensés auront recouvré la raison. Sans parler de ceux qui sont aujourd'hui considérés comme insensés alors que, plus tard, on se rendra compte qu'ils portaient seulement un regard différent sur le monde, regard que l'on ne comprenait pas à l'époque. Je pense par exemple au marquis de Sade, que vous avez dû croiser dans le couloir...

Soucieux de revenir à son enquête, Margont formula l'une de ses réflexions.

— J'ai songé à ce que symbolise le feu dans la Bible. Les suspects étant tous issus de l'aristocratie, la religion est pour eux...

— Le feu ? Mais ce n'est pas le feu qui est le plus frappant dans votre affaire. C'est la *répétition* du feu. Il a brûlé quelqu'un, puis il a *encore* brûlé.

— Je vous saisis plus ou moins... Pourrait-il s'agir de quelqu'un qui a lui-même été brûlé ?

— Plus que cela ! Il brûle encore aujourd'hui.

— Vous croyez que cet homme est en quelque sorte hanté par le feu ? Il aurait été victime du feu, d'une manière ou d'une autre. Il y penserait sans arrêt...

Margont comprenait confusément cela. Lui-même avait participé à de nombreuses batailles et, régulièrement, celles-ci resurgissaient sous forme de cauchemars. Il en allait de même de ses souvenirs d'enfance, alors qu'il était enfermé dans l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert, quoiqu'ils fussent moins envahissants, ces derniers temps.

— Contrairement à certains de mes confrères, souligna Pinel, je pense que les maladies mentales ont une cause, qu'elles résultent d'atteintes de l'organisme qui, elles-mêmes, découlent d'émotions violentes mal maîtrisées par le sujet. Celui que vous cherchez a probablement vécu une expérience perturbante liée au feu, ce qui retentit sur le fonctionnement de son esprit.

— Donc si nous trouvons le brasier originel, nous identifierons l'homme... ajouta Margont pensivement.

Pinel devint joyeux.

— Bravo ! Vous devriez devenir médecin et soigner les aliénés, comme moi !

— Pardon ?

— Bien sûr ! Tout le monde s'intéresse à l'esprit et, en même temps, personne ne veut de ce métier-là ! Savez-vous ce que font la plupart de mes confrères lorsqu'ils sont confrontés à la folie ? Ils pratiquent une saignée ! Quelle aberration ! Ce qui est abstrait les inquiète tant qu'ils ramènent tout au concret, et quel concret, soit dit en passant ! Ce métier vous plairait et vous m'avez l'air d'être doué pour cela. Si vous étiez intéressé, si vous commenciez des études de médecine, j'accepterais de vous prendre comme élève.

Une brèche s'ouvrit en Margont et le médecin s'y engouffra.

— Ne songez-vous jamais à ce que vous ferez quand la guerre sera finie ?

Lefîne ricanait.

— Parce que ça finit un jour, une guerre ?

— J'y pense sans cesse, répondit Margont. J'aimerais lancer un journal...

Il se reprit. Il en disait trop !

— Faites les deux ! proposa Pinel. Au sujet des aliénés, vous aurez matière à article, croyez-moi ! Il n'y aurait pas trop de dix gazettes pour dénoncer le rejet dont ils sont victimes. Quand j'ai décrété que je voulais leur ôter leurs chaînes, c'est tout juste si je ne me suis pas retrouvé à partager un cachot avec eux !

— Je vais songer à votre proposition... Mais revenons à notre enquête... Le feu...

— Vous vous cachez derrière ce feu pour éviter de répondre à mon offre. C'est normal. Sachez que je la maintiens. Prenez le temps qu'il vous faudra pour y réfléchir.

— L'assassin est-il un aliéné qui aurait une maladie du feu ?

— Non. Il faudrait déjà débattre de ce qu'est une maladie, mais c'est un autre sujet. Il ne s'agit pas d'une personne qui aurait été atteinte d'un accès de manie avec manifestation de fureur aveugle, car elle aurait tout détruit dans la pièce, aurait fait un vacarme épouvantable qui aurait fait accourir la police, se serait jetée sur la force publique... Je ne crois pas non plus qu'elle entende des voix, car les pauvres âmes qui souffrent de ce fléau ont l'esprit si dérangé par ces phénomènes que, quand elles en viennent à commettre un crime, elles sont

assez facilement démasquées. Parce que leurs idées sont si perturbées qu'elles sont incapables de mettre au point et d'exécuter un plan cohérent. En outre, la maladie s'exprime de manière manifeste, dans leur comportement, dans leurs propos...

— Je n'ai rien remarqué de tel chez mes suspects.

— Cet homme est en pleine possession de ses facultés intellectuelles. Mais il a été profondément troublé par le feu et essaie de se libérer de l'emprise de ce souvenir. Il existe bien des passions débilitantes ou oppressives : chagrin, haine, regrets, crainte, remords, envie, jalousie... Mais elles ne dégénèrent en aliénation mentale que parvenues à un très haut niveau d'intensité et, souvent, à la suite d'une commotion, d'un choc.

Margont joignit les mains. C'était un geste machinal, comme si ses idées avaient flotté devant lui, tels des moucheron, et qu'il avait voulu les rassembler. On pouvait également voir là l'étrange prière d'un croyant si en colère contre la religion qu'il se disait athée.

— Il se trouve caché parmi des monarchistes... Pourrait-il partager ses pensées entre sa hantise et son idéal politique ? Non, tout est hé au feu. D'une manière ou d'une autre, même la piste royaliste doit ramener au feu.

Pinel hocha la tête.

— Je le pense aussi. Il semble présenter une véritable monomanie du feu. C'est une idée fixe, exclusive. Même si un autre sujet l'intéresse, qui n'a rien à voir initialement avec le feu, le feu se propagera jusqu'à celui-ci et l'incendiera.

— Un autre sujet ou une autre personne... Et il en sera ainsi jusqu'à ce qu'il réussisse à éteindre ce brasier – en supposant que tel soit son but. Comment y parviendra-t-il ?

Pinel eut un sourire gêné.

— Vous connaissez la réponse, n'est-ce pas ?

Effectivement. Margont avait été hanté par son propre « feu » : l'enfermement dans l'abbaye Saint-Guilhem-le-Désert.

Malheureusement, le temps que celui-ci soit enfin réduit à l'état de braises, un nouvel incendie avait été allumé en lui par la guerre...

— Il lui faut régler ses comptes avec son passé...

— N'est-ce pas ce que nous faisons tous, toute notre vie durant ?

— Pourquoi les brûlures sont-elles différentes chez les deux victimes ? Le visage, puis les bras... Cela a-t-il un sens ?

— Oui, cela un sens, même si j'ignore lequel. Vous ne devez pas négliger cette question. Parce que le feu est au coeur de la monomanie de ce criminel. Toutes ses pensées convergent tôt ou tard vers le feu. Donc rien de ce qu'il fait avec le feu n'est lié au hasard.

Sur la question du curare, en revanche, Pinel ne fut d'aucun secours. Margont serra chaleureusement la main du médecin. Son corps était épuisé – comme si cette conversation avait été une course de plusieurs heures –, mais son esprit avait recouvré tout son mordant.

- Je ne vous remercierai jamais assez !
- Bonne chance. Et réfléchissez à ma proposition...

CHAPITRE XXX

Ce 28 mars, à Saint-Dizier, Napoléon tenait un nouveau conseil de guerre, maintenant que le véritable plan des Alliés avait été percé à jour. La veille, on avait appris la destruction de la division du général Pacthod et la retraite des maréchaux Marmont et Mortier vers Paris. Seul le maréchal Macdonald était favorable à l'abandon de la capitale et proposait de mettre les arrières ennemis à feu et à sang. Tous les autres officiers voulaient tenter de sauver Paris. L'Empereur trancha. L'armée française allait se précipiter au secours de la capitale. Une course contre les Alliés débutait.

CHAPITRE XXXI

Margont patientait sous les arcades de la rue de Rivoli. En 1801, Napoléon Bonaparte avait décidé de faire percer une longue et large voie sur un axe est-ouest. Celle-ci longeait, entre autres, le Louvre et le palais des Tuileries. Il s'agissait en fait de tout un projet d'urbanisme : édification d'habitations de qualité à toiture en carène, réalisation d'un égout, pavement de la rue... Ainsi était née la rue de Rivoli. Mais personne ne se décidait à acheter un logement dans ces bâtiments tous identiques et alignés comme des soldats de pierre attendant d'être passés en revue par l'Empereur. Il était très humiliant pour Napoléon de constater que les Parisiens ne voulaient pas de sa magnifique rue de Rivoli. Pour tenter de résoudre ce problème, le gouvernement impérial offrait maintenant trente ans d'exemption d'impôts à tout acheteur. Mais rien à faire, Rivoli demeurait vide... Lefine avait essayé de convaincre Margont de mettre leurs maigres économies en commun pour y acquérir un logement, car lui était persuadé que cet emplacement prendrait un jour de la valeur. Margont avait bien sûr refusé. Franchement, qui voudrait laisser à ses enfants un héritage aussi misérable qu'un appartement rue de Rivoli ?

Il aperçut Charles de Varencourt, auquel il avait donné rendez-vous par l'intermédiaire d'une femme qui mendiait dans la rue, et lui fit signe. Décomposé, celui-ci ressemblait à un navire en perdition. On avait de la peine à le reconnaître. Il essuyait souvent son visage, que recouvrait aussitôt une nouvelle pellicule de sueur. Il darda un regard noir sur Margont.

— Vous voulez notre mort ? Pourquoi m'avez-vous convoqué ? Ah, je n'aurais jamais dû venir. Je vous accorde cinq minutes.

— C'est moi qui décide, pas vous. Si vous n'étiez pas venu, je serais allé moi-même taper à votre porte jusqu'à ce que vous m'ouvriez !

Varencourt haletait, cerf traqué qui entend les aboiements et le son des cors se rapprocher.

— Ah ! Voilà pourquoi on vous a confié cette enquête ! C'est que vous

n'avez aucune conscience du danger ! Vous l'ignorez, mais vous êtes un mort ambulant.

Tout en parlant à voix basse, il entraînait Margont à l'écart, alors que, comme d'ordinaire, il y avait peu de passants.

— Les Alliés marchent sur Paris ! Alors les royalistes ne connaissent plus de limites. C'est à qui ira le plus loin, qui frappera le plus fort. On se croirait dans un chenil dont les cages sont en train de céder sous les coups de tête.

Margont le scrutait. Il parla avec ironie :

— Cela fait un moment déjà que la situation est critique. Y aurait-il une autre raison qui expliquerait votre panique ?

Varencourt pâlit plus encore. On eût dit un bonhomme de neige fondant sous le soleil.

— Finalement, vous faites bien de ne pas jouer aux cartes. Parce que, quand vous avez perdu, vous ne savez pas le reconnaître à temps. Quand j'ai une mauvaise main, je me retire du tour. Or, dans la situation présente, je tire des cartes de plus en plus défavorables et vous m'obligez à poursuivre et à augmenter les mises. Quand je suis allé trouver la police, je croyais que l'Empereur écraserait les Alliés, comme d'habitude. Je n'avais pas prévu qu'ils arriveraient jusqu'ici. J'ai misé sur le pique, et voilà que survient une avalanche de carreaux et de coeur. Si les Alliés l'emportent, ils feront main basse sur ces millions de feuilles qu'a accumulées l'Empire : dossiers, rapports, comptes rendus... De toute l'histoire de l'humanité, on n'a jamais vu bureaucratie aussi tatillonne et monstrueuse. Ils étudieront tout, scrupuleusement, et nous finirons par être démasqués. Au lieu de parler avec vous, je devrais être en train de m'embarquer sur le premier navire.

— Un grand joueur comme vous ne se laisserait pas démonter aussi facilement. Vous me cachez quelque chose.

— Comment savez-vous que j'aime jouer à ce point ?

— Vous éludez ma question.

— Le comité directeur se réunit ce soir. J'ignore encore où. Ils viendront probablement vous chercher. Vous ne devriez pas y aller. Disparaissez, voilà le meilleur conseil que je puisse vous donner.

— Eh bien moi, le meilleur conseil que je vous donne, c'est de ne pas disparaître, vous. Parce que si cela se produisait, la police aurait tôt fait de vous faire réapparaître. Saviez-vous que les Épées du Roi étaient en contact avec le comte Kevlokiné ?

— Avec qui ?

Varencourt fronçait les sourcils. Margont eut envie de l'agripper par le col et de le secouer en tous sens.

— Arrêtez de me prendre pour un imbécile ! Vous savez fort bien de qui je parle.

— Vous vous obstenez à ne pas vouloir comprendre ? Nous avons tout misé sur le perdant !

Margont ne parlait pas la même langue que Varencourt. Pire, leurs esprits n'étaient même pas composés de la même matière : le sien était abstrait, impalpable comme les idées, tandis que celui de Charles de Varencourt, tout en rouages et en engrenages, ressemblait à la machine à calculer de Pascal.

— Je vais formuler ma question différemment, reprit Margont. Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé du comte Kevlokine ?

— Parce qu'il y a des limites à ne pas franchir !

Le visage de Varencourt se modifia. Il exprimait maintenant plus la résolution que la peur.

— Ce sujet-là leur tenait trop à coeur. Le groupe évoquait souvent la nécessité d'arriver à se mettre en relation avec le principal agent du Tsar. On en parlait justement parce que l'on ignorait comment le contacter. Et tout à coup, quelques semaines avant votre admission, ce sujet a disparu des conversations. Hop !

Il avait claqué des mains, comme un pitre de foire.

— Par contre, le vicomte de Leaulme connut alors ce que j'appellerais une flambée de toute-puissance. Notre groupe était « le fer de lance du combat contre le tyran », nous allions « prendre l'ennemi en tenaille »... J'ai pensé qu'il avait enfin réussi à contacter ce Kevlokine. Je songeai qu'un pas important avait été accompli et notai avec amertume que l'on me tenait à l'écart de cette heureuse nouvelle. J'ai beau être un traître, j'ai ma susceptibilité. Un soir – une dizaine de jours avant notre rencontre –, je lançai donc, l'air de rien : « Je suis convaincu que nous rendons de grands services à la cause de la Restauration. Malheureusement, nos mérites ne parviendront jamais à l'oreille de Sa Majesté. »

Il grinça des dents.

— Ah, si vous aviez vu leurs regards ! Rien que d'en parler, je les revois s'adressant des coups d'oeil. Cela, ils me le paieront ! Il y a des jours où être un traître et poignarder les gens dans le dos vous apporte des satisfactions autres que purement financières. Je crois que tous savaient sauf moi ! Ce fut le baron de Nolant qui se prit dans mon filet. N'ayant pas prêté attention aux regards des autres et étant lancé dans le vif de la conversation, il me répondit : « Le Tsar informera Sa Majesté. » « Où en sommes-nous, du côté des recrutements ? » intervint Jean-Baptiste de Châtel. Et la conversation s'en alla dans cette nouvelle direction. Un peu trop rapidement et de manière décousue.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas raconté tout cela ?

— Parce que c'est un sujet trop dangereux ! Ils devaient préparer un plan dans lequel ce Kevlokine jouait un rôle.

Margont s'obligeait à demeurer calme. Varencourt ressemblait au *Moniteur* ou au *Journal de Paris* : le vrai s'y mélangeait aux mensonges. C'était tout un art que de rayer le faux et de remettre les phrases dans le bon sens. Mais, en étant attentif, en repérant les contradictions et en éliminant les invraisemblances, on pouvait y parvenir. De ces pépites, une fois qu'on les

avait débarrassées des scories, on obtenait de la poussière d'or de vérité.

— Donc, en somme, résuma Margont, vous nous avez parlé de tout sauf du plus important.

Varencourt leva l'index, avocat de sa propre cause perdue.

— Pas exactement. Je dirais plutôt que tout est lié. Les affiches, le comte Kevlokine, la rébellion, l'assassinat du colonel Berle... Par contre, j'ignore qui a tué l'agent du Tsar. Mais, depuis ce meurtre, ils ont changé...

Varencourt s'interrompit, prenant conscience qu'il avait trop parlé.

— Donc vous êtes au courant ! Comment le groupe a-t-il su que Kevlokine avait été assassiné ? le pressa Margont.

— Honoré de Nolant connaît du monde... Il a des informateurs... J'ignore qui... Mais Leäume m'a révélé ce matin que le comte avait été tué. Il ne m'en a pas dit plus.

— Il est venu chez vous ?

— Non. J'étais en train de jouer dans une auberge que j'affectionne. Le vicomte de Leäume est arrivé à l'improviste et m'a invité à une « promenade ». J'ai eu droit à de multiples questions à votre sujet. Il m'a redemandé où nous nous étions rencontrés, quand, comment, par l'intermédiaire de qui, pourquoi. Heureusement, j'avais bien appris la leçon. Pourtant, depuis peu, il avait l'air de commencer à vous accepter. Puis il m'a annoncé la mort de Kevlokine. C'est cet événement qui a changé la donne. Ça et l'arrivée des Alliés.

Ils avaient fait quelques pas et s'arrêtèrent au niveau du jardin des Tuileries, qu'une grille élégante séparait de la rue de Rivoli et qui retentissait de cris de joie. Des couples de soldats et de belles s'y promenaient, riaient, échangeaient des promesses ; des attelages somptueux passaient au petit trop ; tout juste arrivés à Paris, des dragons d'Espagne – ces combattants d'élite que la guérilla espagnole elle-même craignait et surnommait les *cabezas de oro*, les « têtes d'or », en raison de leurs casques en cuivre doré – étaient les héros du jour... Ceux qui croyaient en la victoire venaient se montrer sous les fenêtres du palais des Tuileries, où siégeait le gouvernement impérial, raillant les « peureux » et affichant leurs convictions. Spectacle étrange... C'était comme si, ici, le temps s'était arrêté. On était fin mars 1814, excepté aux Tuileries, où brillait tous les jours le soleil d'Austerlitz.

Margont demeurait silencieux. Il ignorait si Louis de Leäume avait appris que l'on avait retrouvé l'emblème des Épées du Roi sur la dépouille du comte Kevlokine. Seulement, poser directement la question à Varencourt, c'était courir le risque de lui révéler des informations qu'il ignorait.

— La suite ! finit-il par dire.

— Je ne sais rien de plus ! Vraiment, je vous le jure !

— Soupçonne-t-il l'un des membres de son groupe ?

— Mais pourquoi dites-vous cela ? Cela n'a pas de sens... On ne tire pas sur son propre camp !

— Vous le faites bien, vous !

Varencourt se froissa de cette remarque.

— Je crois vraiment que vous devriez disparaître... conseilla-t-il à Margont. Mais après la rencontre de ce soir ! Si vous fuyez maintenant, ils se rendront compte de votre absence dès la fin de la journée. Alors tous les soupçons se porteront sur vous avant de ricocher sur moi, puisque c'est moi qui vous ai introduit. Tandis que si vous filez après la réunion – et moi de même –, il leur faudra plus de temps pour s'en apercevoir et nous pourrons mettre une plus grande distance entre eux et nous. Oui, en y réfléchissant bien, c'est ainsi qu'il faut procéder...

Il faillit empoigner Margont par le bras, mais se ravisa.

— Faites ce que vous voulez, bougre d'entêté. Je ne vous demande qu'une seule chose : quand vous déciderez de disparaître, avertissez-moi ! Ou vous aurez ma mort sur la conscience. Or vous en avez une, de conscience, et une belle. Jurez-moi que vous me ferez alerter si vous vous retirez du jeu !

— Si un tel cas de figure se produit, j'essaierai de vous avertir.

Son interlocuteur ne paraissait guère soulagé. Quelque chose semblait lui avoir fait perdre son sang-froid. Or c'était un joueur expérimenté et doué. Ses explications ne suffisaient pas à justifier un tel trouble chez lui. Et sa peur avait quelque chose de théâtral. Lorsqu'il avait failli empoigner Margont, sa façon de bafouiller par moments, ses suppliques... Était-il aussi effrayé qu'il voulait le paraître ? Ou cette peur était-elle un voile destiné à dissimuler son véritable état d'esprit ? Plus on était franc avec Charles de Varencourt, plus il semblait vous mentir.

— Où étiez-vous la nuit où Châtel, Leaume et Nolant ont fait irruption chez moi pour m'obliger à utiliser mon imprimerie ?

— Je ne sais rien de tout cela...

— Quelqu'un a inspecté mon logement, le soir même de ma première rencontre avec eux.

— Ce n'est pas étonnant... Une précaution bien inutile, d'ailleurs. Qui serait assez bête pour laisser des choses compromettantes chez lui ? Nous sommes fouillés, suivis, surveillés... Par les autres et par les nôtres ! On apprend à vivre avec...

— Qui est l'amant de Catherine de Saltonges ?

Varencourt rougit. Sa bouche s'ouvrit, mais il se trouva incapable de répondre. Il suffoquait, plutôt. On aurait dit un goujon brusquement tiré hors de l'eau par un hameçon et jeté sur la grève.

— Je ne... me mêle pas de ce genre de choses...

Il était vraiment mal à l'aise. Était-il amoureux de cette femme ?

— Laissez-la donc en dehors de toutes ces histoires, finit-il pas dire. Elle a déjà vécu bien assez de drames comme cela, ne croyez-vous pas ?

Se ressaisissant, il plongea ses yeux droit dans ceux de Margont.

— Puisque vous soulevez les robes, soulevons-les. Toutes les robes ! Vous devez savoir que Jean-Baptiste de Châtel a été confronté au tribunal de l'Inquisition espagnole. Ce n'était pas seulement en raison de ses hérésies, de

ses violations du dogme de l'Église catholique romaine. Il était également fait mention d'actes de sodomie. Cela, c'est Louis de Leume qui me l'a appris, un jour où Châtel l'avait une fois de plus contredit devant tous et se comportait comme si c'était lui le chef de notre groupe. Leume s'est exclamé : « Faut-il que vous ne m'aimiez pas ! À moins que vous ne m'aimiez trop, justement ? L'Inquisition n'a-t-elle donc pas réussi à vous dissuader de poursuivre dans cette voie ? » Plus tard, quand je l'ai interrogé à ce sujet, le vicomte de Leume m'a raconté que Jean-Baptiste de Châtel avait eu une liaison avec un moine de l'abbaye d'Aljanfe. En décembre 1812, Châtel tenta d'intégrer les Chevaliers de la Foi. Mais un associé de charité – ce groupe désigne ainsi ses membres du premier degré – était au courant de cette histoire, parce qu'il avait émigré à Madrid par le passé. L'homme la révéla et Châtel ne fut pas accepté dans leur ordre secret. Lorsque Châtel voulut rejoindre les Épées du Roi, les Chevaliers de la Foi informèrent le vicomte de Leume de cette affaire. Mais il accepta néanmoins Châtel. Si bien qu'au début, ils s'entendaient à merveille, même si, aujourd'hui, cela paraît difficile à croire. Mais, depuis cette allusion du vicomte aux moeurs de Châtel, ils se haïssent. Maintenant que vous savez tout cela, votre enquête s'en trouve-t-elle plus avancée ?

« Oh oui ! » songea Margont. Il suspectait déjà un autre motif au conflit entre Leume et Châtel, en sus de la rivalité pour le pouvoir. Cette manière qu'avait Jean-Baptiste de Châtel de fixer Louis de Leume, si sûr de lui, si intrépide... Pourquoi Louis de Leume, se dit Margont, n'aurait-il pas raison : Jean-Baptiste de Châtel était peut-être attiré par lui et son acharnement contre lui pouvait provenir d'un dépit amoureux. Il nota aussi que Charles de Varencourt avait éludé sa question concernant Catherine de Saltonges. Varencourt avait brandi cette nouvelle information au moment où Margont le serrait de près. Tels les Mongols au Moyen Âge, il prenait soin de ne jamais vider entièrement ses carquois. Ainsi, quand il était menacé, il lui restait toujours quelques flèches à décocher à bout portant... Margont décida de se rapprocher plus encore.

— Vous ne savez donc pas qui est le père de l'enfant que portait Mlle de Saltonges.

— Un enfant ? Pourquoi *portait* ?

Il détourna la tête, ayant visiblement deviné la réponse à la deuxième question. Quand il reprit la parole, il était au bord des larmes.

— Vous êtes un enquêteur doué. Je croyais avoir toujours une longueur d'avance sur vous. Mais vous m'avez distancé sans même que je m'en rende compte.

Une nouvelle fois, il tentait de faire dévier la conversation. Mlle de Saltonges constituait le seul sujet qui le mettait dans l'incapacité de parler. Il se tut et son regard se perdit dans le vague. Il était amoureux de cette femme. Margont répéta ses questions. En vain. Quand il le saisit par la manche pour le tirer de sa torpeur, Varencourt le regarda avec surprise, comme s'il était pris à

partie par un inconnu.

— Faites donc ce que vous voulez... murmura-t-il.

— La rébellion armée, les assassinats... Maintenant, parlez-moi du troisième plan.

Varencourt plongea son regard dans le sien. Le masque de la peur était tombé et dans ses yeux dansait la souffrance.

— Ah oui, le troisième plan... Vous avez deviné cela aussi... Ah, Joseph n'est pas si maladroit que cela, après tout, pour avoir trouvé un limier tel que vous ! Oui, le troisième plan... Ils en ont un, en effet. Je n'en sais pas plus et, après tout, finalement, je m'en moque ! Nul doute que vous allez finir par apprendre ce dont il s'agit. Vous décelez tout tandis que, moi, je ne suis qu'un pauvre aveugle !

Les larmes noyaient ses yeux. Mais au fond de ces lacs salés continuait à briller une lueur de rage désespérée. Margont découvrait un autre Charles de Varencourt.

— Je crois que nous avons assez parlé pour aujourd'hui, conclut celui-ci.

Toutefois, lorsque Margont fut sur le point de s'en aller, Varencourt le rappela.

— J'aimerais vous poser une question. Vous me devez bien cela... Supposons que les Alliés l'emportent, que Paris tombe entre leurs mains. Puis imaginons que vous démasquiez enfin l'assassin du colonel Berle. Prendriez-vous le risque d'aller trouver la police royale pour lui révéler ce que vous avez découvert ?

— Bien sûr !

Varencourt s'attendait à cette réponse et, en même temps, il ne la comprenait pas.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ne pas adopter un profil bas ? Pourquoi risquer la prison ?

Peut-être qu'en d'autres circonstances Margont n'aurait pas répondu. Mais il eut pitié de Varencourt.

— Vous ne pouvez pas comprendre cela. Nous sommes trop différents. La justice est une valeur à laquelle je tiens plus qu'à ma propre personne. Cela tient à ma philanthropie, une qualité pénible à porter, je vous prie de le croire. Mais c'est ainsi. La Révolution a changé ma vie. Elle a fait entrer en moi l'amour de la liberté. Or il ne peut pas y avoir de liberté sans justice. Cela est difficile à expliquer. Je ne parviens pas à trouver les mots justes pour exprimer ma détermination et, pourtant, je vous prie de croire qu'elle est sans faille. Donc oui, j'irai jusqu'au bout de mon enquête, même si je n'ai personnellement rien à y gagner, même si je dois y perdre et même si le ciel nous est tombé sur la tête entre-temps.

Varencourt médita ces paroles.

— Je vous remercie pour la sincérité de votre réponse.

— Puisque nous sommes dans les confidences, sachez que je n'ai jamais compris les joueurs de cartes... Alors moi aussi j'ai une question. Que vous

apporte le jeu ?

— Des sensations fortes ! Au revoir, « chevalier ».

Ils se séparèrent. Tout en marchant, Margont songeait qu'il avait si violemment ébranlé Charles de Varencourt que celui-ci pouvait être tenté de se venger en le dénonçant... Quand on accule quelqu'un au bord d'un gouffre, il suffit à celui-ci de vous agripper et de pivoter sur lui-même pour vous précipiter à sa place dans l'abîme...

CHAPITRE XXXII

Tout était prêt ! C'était du moins ce qu'avait assuré Mathurin Jelent à Margont, qui s'activait dans son imprimerie. Au-dehors, des agents faisaient le guet. Il ne les avait jamais rencontrés, n'essayait pas de les repérer, ne les avait pas remarqués quand, dans la matinée, il était sorti pour aller retrouver Varencourt rue de Rivoli... Sa vie reposait désormais entre les mains d'inconnus. Petit détail absurde, alors que deux cent mille envahisseurs marchaient sur Paris, alors qu'il risquait d'être pris le soir même dans une fusillade... il imprimait des futilités ! Il brandit une épreuve dont l'encre, humide, luisait.

— Qu'est-ce que c'est ces bêtises ? « Madame la baronne de Bijonsert a le plaisir de vous inviter au Bal de Printemps qu'elle donnera en son hôtel particulier le 29 mars. » Elle veut cinq cents exemplaires de son invitation ! Elle aurait dû en demander deux cent mille, parce qu'avec tous les Alliés qui arrivent, elle va l'avoir, son Bal de Printemps !

— Noblesse d'Empire... précisa Mathurin Jelent.

— Et alors ?

— Et alors elle dilapide, jette son argent par les fenêtres... Elle fait ce qu'elle peut pour dépenser un million en une semaine. Parce que si Louis XVIII monte sur le trône, la baronne de Bijonsert devra rendre son hôtel particulier au baron de Quelque-chose – baron Ancien Régime, celui-là – qui y habitait avant la Révolution, on saisira peut-être une partie de ses biens... Quand on va tout perdre ou presque, autant se faire plaisir, s'offrir une dernière belle soirée. Les souvenirs, ça, au moins, personne ne peut exiger que vous les rendiez à quiconque...

Margont était furieux, mais fit semblant de se réjouir, tout en se disant que, à se comporter ainsi, il allait vraiment finir par perdre la raison... Il s'aperçut que sa main avait machinalement réduit en boule le carton d'invitation.

— Épreuve ratée. Recommencez.

Lefine se trouvait également là, installé devant un établi pour n'y rien

faire, inerte au coeur de l'agitation, telle une reine des abeilles somnolant au milieu de ses ouvrières. À peine Margont l'avait-il informé des révélations de Varencourt qu'il avait décidé de ne plus quitter son ami. Il possédait cette qualité que les hommes envient aux chats de pouvoir basculer instantanément de l'activité au repos complet et vice versa. Alors que, le soir, Margont avait besoin d'une heure de lecture pour apaiser la frénésie de ses pensées – à supposer qu'il se calmât jamais vraiment, en fait –, lui se plongeait avec aisance dans une béatitude floue, jouissant du présent sans penser aux nuages de tempête qui assombrissaient l'horizon. En cet instant, il se disait qu'imprimeur était finalement un bien beau métier. La baronne de Bijonsert voulait cinq cents invitations ? On en imprimait cinq cent une et l'on se rendait à son bal ! Festin gratuit, danses avec des belles... Il suffisait d'arriver tard, quand la baronne aurait cessé d'accueillir ses invités à la porte, et de se faufiler dans la cohue. Sous ses doigts glissa une autre épreuve qui tomba – par hasard ! – dans sa poche.

Margont regrettait d'avoir fait en sorte que Lefine soit repéré par les Épées du Roi. Une fois de plus, il s'était concentré sur ses raisonnements, sous-estimant les risques qu'entraînait leur application concrète.

Les ombres s'étendaient dans les rues, telles des plantes noires que faisait croître la nuit. La porte s'ouvrit ; une bouffée d'air glacé s'engouffra dans la pièce. Margont reconnut ce visiteur. Il s'agissait de l'un des hommes qui s'étaient rendus chez lui en compagnie du vicomte de Leaume.

— Monsieur Lami et moi avons une affaire à régler, annonça Margont à ses employés.

Lefine et lui emboîtèrent le pas à cet individu, qui n'avait pas prononcé un mot.

CHAPITRE XXXIII

La foule s'écoulait péniblement dans les rues. Le mauvais éclairage – de vieilles lanternes à huile qui oscillaient dans le vent au bout de leur corde, tels des pendus – renforçait l'impression générale de chaos. Margont et Lefine se démenaient pour suivre leur guide. Celui-ci marchait rapidement, repoussant les réfugiés qui cherchaient où installer leurs familles perchées au sommet de carrioles surchargées. Margont se demandait si les agents de Joseph les talonnaient effectivement. Combien étaient-ils ? Mathurin Jelent n'avait pas pu le renseigner.

Un détail le troublait. Leur guide ne se retournait jamais. Il aurait dû le faire, afin de s'assurer qu'on ne les suivait pas. Pourquoi ne respectait-il pas cette précaution élémentaire ?

La Seine apparut. Ils empruntèrent le pont de la Tournelle, traversèrent l'île Saint-Louis – le quartier le plus calme de Paris, bien que l'on fût au cœur de la capitale, et réputé pour ses élégants hôtels particuliers édifiés sous Louis XIII et Louis XIV – et rejoignirent l'autre rive par le pont Marie. Ils prirent aussitôt à droite. Ils longeaient la Seine. Margont interpella leur guide.

— Il faut ralentir, ou vous irez tout seul là où vous voulez nous conduire...

L'homme s'engagea sur le pont d'Austerlitz, si bien qu'il les ramenait sur la rive gauche, qu'ils venaient de quitter. L'affluence était grande, de nombreux réfugiés se dirigeant vers le misérable faubourg Saint-Marcel dans l'espoir de s'y loger à bas prix. On se bousculait, on s'invectivait... Margont, agitant les bras, ressemblait à un homme en train de se noyer dans une marée humaine. Ils allaient atteindre l'autre rive. Margont et Lefine venaient de dépasser une charrette de fourrage lorsque deux individus surgirent dans leur dos et les forcèrent à accélérer à nouveau, en les poussant en avant.

— Pressons, pressons, monsieur de Langés.

Margont reconnut l'un d'eux, également aperçu lors de la visite impromptue du vicomte de Leaume. L'adolescent qui guidait la charrette

obligea à l'aide du mors le cheval à s'écarter et sa carriole se mit en travers du pont.

— Attention ! Attention ! Holà ! Ho ! Calme-toi ! Tout doux ! criait-il, tandis qu'au contraire il énervait sa bête en lui remuant la tête en tous sens.

L'animal s'irritait, ne comprenant pas ce que voulait son maître. Il hennissait, piaffait... La foule reflétait tant bien que mal. Cela sentait le coup de sabot... Et, de toute façon, le passage était bloqué.

Pendant ce temps, les trois hommes entraînaient vivement Margont et Lefine dans les ruelles du faubourg Saint-Marcel.

CHAPITRE XXXIV

Margont essayait de ralentir leur marche. Mais les deux hommes dans son dos le pressaient toujours plus. Ils bifurquèrent dans une ruelle, en prirent une autre, s'engagèrent dans une troisième... Leur parcours ressemblait à la marche d'un ivrogne égaré dans un labyrinthe. Margont ne connaissait pas ces lieux, visiblement mal famés. On faisait tout pour l'égarer et, en plus, il avait un médiocre sens de l'orientation. Son seul espoir de déterminer où ils se trouvaient résidait en Lefine. Ils se faulfilèrent entre deux habitations, par un passage si étroit qu'il fallait cheminer à la queue leu leu. L'homme qui fermait la marche s'arrêta au milieu de ce coupe-gorge et se mit à chiquer, tandis que le reste du groupe poursuivait sa progression. Si les agents de Joseph les suivaient encore, il leur faudrait passer sur le corps de celui-là...

Ils parvinrent dans une cour crasseuse étranglée par les bâtiments qui l'entouraient. Leur guide les fit entrer dans une vieille maison. Il indiqua l'escalier :

— Ils vous attendent là-haut.

Lui-même demeura en bas, en faction avec son complice.

L'étage offrait un spectacle déroutant. Les volets fermés et les rideaux tirés transformaient la grande pièce en une sorte de cocon illuminé de l'intérieur par des lampes. Les cinq membres dirigeants des Épées du Roi étaient installés au milieu d'une accumulation d'objets luxueux : commodes en marqueterie à la Régence, buffets-vaisseliers, chaises à haut dossier Louis XIII, fauteuils Louis XIV et Louis XV, tables à jeu, tables en « bois des isles », « bonheur-du-jour » recelant des cachettes où l'on pouvait dissimuler des lettres compromettantes, sofa d'alcôve... Ce salon ressemblait à une caverne d'Ali Baba dissimulée au milieu des maisons des quarante voleurs.

Le vicomte de Leume les invita à s'asseoir.

— Venir ici est toujours un plaisir. Il s'agit de notre trésorerie, expliqua-t-il. Beaucoup des nôtres ont émigré dans toutes les capitales d'Europe. Souvent, ils ont dû abandonner en France des meubles trop encombrants. Mais, plutôt que de les laisser aux mains des révolutionnaires, ils ont parfois

réussi à les amasser dans des caches comme celle-ci. Des amis réfugiés à Londres nous ont confié la tâche de veiller sur ce lieu. En échange, nous pouvons vendre une partie des biens. À condition d'utiliser l'argent pour la bonne cause, bien entendu.

Margont s'assit dans un confortable fauteuil au revêtement égayé de roses.

— Fauteuil Louis XVI : la place du décapité... plaisanta Honoré de Nolant.

Ce trait de mauvais goût aurait dû lui attirer les foudres de ses compagnons, mais ceux-ci firent mine de ne pas l'avoir entendu. Lefine choisit le siège le plus différent possible de celui de son ami. Leaume était joyeux et tendu à la fois.

— Je vois que vous êtes accompagné de M. Plami...

— « Lami » : L, A, M, I, monsieur le vicomte, corrigea Lefine.

— Peu importe... Quoi qu'il en soit, à titre exceptionnel, je vous autorise à assister à cette séance. Vous allez comprendre pourquoi.

Margont pensait à tout à la fois. Il observait ses interlocuteurs, étudiait leurs manières, songeait aux agents de Joseph – peut-être que ceux qui suivaient Varencourt ou Catherine de Saltonges, eux, n'avaient pas été semés... –, jouait son rôle de son mieux... Il s'imprégnait aussi des lieux. Durant ses campagnes, il avait appris à évaluer les distances, à repérer le moindre détail. C'était une question de survie. Quand on engageait ses soldats à découvert, dans un champ, il fallait avoir déjà réfléchi au fait que des coups de feu pouvaient provenir de ce bois, là-bas, à trois cents pas au nord-ouest, qu'en courant, on mettrait une trentaine de secondes à atteindre ce chemin creux qui s'étendait d'est en ouest et qui offrirait un excellent point de défense, que l'on allait sûrement trouver de l'eau – de l'eau ! — dans ce bosquet vert vif, à l'est, en contrebas, car on y repérait des saules pleureurs, arbres qui ont une prédilection pour les ruisseaux et les mares... L'air de rien, il comptait donc les mètres qui le séparaient de la porte et des fenêtres...

Finalement, tout le monde était nerveux, excepté Charles de Varencourt, qui avait repris des couleurs. Margont aurait préféré le retrouver aussi pâle que précédemment. Qu'est-ce qui avait pu apaiser son inquiétude ? Quant à Catherine de Saltonges, quoique tendue, elle ne laissait rien soupçonner du drame qu'elle avait vécu une semaine plus tôt.

Louis de Leaume exultait.

— Ce lieu est le joyau de notre groupe. C'est ici que nous nous sommes réunis à chaque fois que notre moral flanchait, que nous avions subi un revers, et il nous a toujours réconfortés ! Mais, aujourd'hui, c'est l'inverse. Les nouvelles ne sont pas bonnes, elles sont excellentes ! Miraculeuses ! Alors j'ai choisi cet endroit pour les fêter. Les Alliés sont aux portes de la capitale ! Leur attaque est imminente. Or il va leur falloir prendre Paris le plus vite possible. Donc, plus que jamais, ils ont besoin de nous !

— Tous les groupes monarchistes parisiens viennent de voir leur valeur

décupler, expéqua à sa façon Honoré de Nolant.

Margont nota qu'il n'était pas dans l'habitude du baron de Nolant d'intervenir ainsi sans arrêt. En outre, son humour était cynique, morbide. Lui aussi se comportait de manière étrange.

— Plus nous aiderons nos alliés, reprit Louis de Leume, plus il leur sera difficile de ne pas rendre le trône de France à son seul propriétaire légitime : Sa Majesté Louis XVIII. Nous allons donc passer à l'action.

— Sur-le-champ, ajouta Honoré de Nolant en exhibant un pistolet qu'il pointa sur Margont.

Des armes à feu apparurent de tous les côtés. Louis de Leume menaçait lui aussi Margont. Varencourt et Jean-Baptiste de Châtel tenaient Lefine en respect. Seule Catherine de Saltonges demeurait les mains libres.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Margont.

Louis de Leume rit franchement.

— Même les yeux plongés dans la gueule de nos armes, vous continuez à faire face ? Bien ! L'opinion que j'ai de vous remonte un peu. Mais vos efforts sont inutiles, nous savons que vous êtes tous les deux des traîtres.

— Vous nous avez vendus ! lança Margont à Charles de Varencourt. Celui-ci riait.

— Pas du tout ! Vous n'avez rien compris.

Le vicomte de Leume ne pouvait résister à l'envie de révéler l'étendue de son triomphe.

— Nous savions tout depuis le début, dès avant notre première rencontre.

Cette annonce fut un coup de masse pour Margont. Mais son instinct de survie, sa ténacité lui permirent d'encaisser ce choc. Ses pensées s'emballaient, analysaient tout à une vitesse étonnante. Il ne poursuivait plus qu'un seul but : se sortir vivant de ce piège, avec Lefine, bien sûr. D'abord, gagner du temps. La police secrète de Joseph n'avait peut-être pas perdu leur trace, ou celle de Catherine de Saltonges et de Varencourt... Tenir bon jusqu'à l'assaut !

Catherine de Saltonges ne semblait pas se réjouir de la situation. Son regard évitait de se poser sur le visage des prisonniers. Le vicomte de Leume annonça :

— Nous allons vous enfermer dans une cave jusqu'à la libération de Paris par les Alliés ! Cela sera bref. Ensuite, vous serez transférés dans une prison, jusqu'à ce que la justice du roi se penche sur votre cas. Cependant, je crois pouvoir dire que vous n'avez pas trop à vous inquiéter. Sa Majesté aura à coeur d'obtenir la réconciliation de tous ses sujets, les royalistes, les républicains et les bonapartistes. Puisque vous n'avez causé aucun préjudice à notre cause, je pense que vous serez assez vite libérés.

Catherine de Saltonges se leva.

— Je dois rentrer chez moi. C'était convenu...

— Allez-y, chère amie. Roland va vous raccompagner, lui répondit Louis de Leume.

Elle s'en alla avec empressement. « Roland » devait désigner l'un des deux hommes qui montaient la garde en bas. C'était en tout cas ce qu'espérait Margont.

Leaume avait mis trop de soin à les rassurer sur leur sort. Maintenant, Catherine de Saltonges quittait la pièce, elle qui s'était tenue à l'écart la nuit où Honoré de Nolant avait placé son couteau sur la gorge de Margont – car la situation aurait facilement pu dégénérer... –, elle qui ne voulait pas assister aux manifestations de violence... En outre, le vicomte de Leaume venait de leur en révéler beaucoup, or il avait l'obsession du secret... Margont comprit que le groupe allait l'assassiner, et Lefine avec lui. Voilà pourquoi on les avait reçus dans ce lieu : pour y puiser la force de supprimer de sang-froid deux personnes désarmées. S'il ne trouvait pas une solution, il ne lui restait plus que quelques minutes à vivre...

— Eh bien, lança-t-il à Lefine, on aurait dû écouter les conseils de Galouche ! Quand on lui racontera ça...

Leur ami Galouche reposait dans une fosse commune du champ de bataille de la Moskova... Lefine acquiesça.

Il avait saisi le message. Leaume fit signe à Margont de se lever et entreprit de le fouiller.

— Où est-elle ?

Ses gestes étaient rapides et précis. Sa main gauche se faufilait partout. Sa main droite, elle, ne bougeait pas, continuant de maintenir le canon du pistolet posé contre le coeur de Margont.

— La lettre ! Où est-elle ?

— Quelle lettre ?

— Ah non, monsieur, non... Je crois vous avoir prouvé que l'imbécile, de nous deux, c'est vous... Je veux la lettre que vous ont remise vos commanditaires.

S'il passait à l'action, Margont évaluait ses chances de succès à... aucune. Varenecourt intervint :

— Il essaie de gagner du temps. Bien sûr qu'il possède un document officiel qui atteste qu'il agit pour le compte de l'Empire...

Alors c'était donc pour cela, songea Margont. Toute cette mise en scène, cette fausse trahison de Charles de Varenecourt, sa fausse admission au sein des Épées du Roi : tous ces efforts et ces risques encourus pour cette lettre. Fallait-il qu'elle soit importante pour la réalisation de leur plan...

— Elle se trouve chez moi, dit Margont.

— Certainement pas ! répliqua Honoré de Nolant. J'ai moi-même fouillé votre logement, et je m'y connais !

Jean-Baptiste de Châtel ajouta :

— J'y étais également. De toute façon, un tel document, on le garde précieusement sur soi, car on peut en avoir besoin, en cas d'arrestation par la police ou si l'on doit obtenir le concours de quelqu'un.

Leaume tira si fort sur la chemise de Margont qu'il la déchira.

— S'il le faut, je vous mettrai nu, mais je la trouverai. Ou peut-être faut-il que je torture votre ami sous vos yeux jusqu'à ce que vous parliez ! La police a dû vous raconter ma vie... Je suis le rescapé d'un charnier...

Jean-Baptiste de Châtel précisa :

— L'ange de la Mort l'a serré dans ses bras et, même si notre ami est parvenu à se libérer, l'ange a eu le temps de croquer son âme...

Pour protéger Lefine, Margont répondit.

— Dans la boucle de ma ceinture.

Leaume découvrit la cache et recula avec sa trouvaille. Il déplia la lettre tout en continuant à menacer Margont.

— C'est cela ! exulta-t-il. Tiens ? Ce n'est pas un espion, mais un militaire. Un major, qui plus est ! Voilà pourquoi tes informateurs étaient incapables de l'identifier, Honoré. Major Quentin Margont... Elle est signée par Joseph I^{er}, roi d'Espagne !

Margont guettait un moment propice pour se jeter sur eux, à deux contre quatre... Malheureusement, ils maintenaient leur vigilance. Il était inutile d'attendre une erreur de leur part. Il fallait donc *provoquer* cette faute et s'engouffrer dans la brèche. Qui était le maillon faible de leur groupe ? Varencourt ! C'est lui qui avait exécuté la partie la plus difficile de leur plan et qui occupait la position la plus délicate. Cet après-midi-là, s'il était tendu, c'était parce qu'il avait eu peur que Margont ne vienne pas à la réunion ou ne finisse par découvrir cette manipulation au dernier moment... Varencourt avait donc fait semblant de le dissuader de venir, pour mieux l'y inciter, au contraire ! Il avait douté du bon déroulement de sa mission... Les autres membres avaient-ils perçu sa tension ? Là ! Là, il y avait un fil à tirer ! Jouer sur la méfiance et les peurs.

— Nous allons vous ligoter et vous bâillonner. Nous avons tout ce qu'il nous fallait, conclut Louis de Leaume.

— Moi aussi. J'ai réussi ma mission ! annonça Margont.

— Ah oui, vraiment ? le défia Jean-Baptiste de Châtel, dont l'index caressait la détente de son pistolet.

— Les affiches, l'assassinat du colonel Berle : des diversions... Vous aviez besoin de moi pour votre troisième plan, le plus spectaculaire, celui qui aura l'impact le plus fort, votre coup de maître !

Le visage de Louis de Leaume se froissa sous l'effet de la surprise.

— Comment avez-vous appris cela ?

— C'est un homme malin, avertit Varencourt. Mais il ne sait rien de plus.

Alors Margont jeta sa dernière carte dans la bataille : une idée, une spéculation, une hypothèse encore trop peu argumentée... Mais, s'il ne disait rien, on allait le tuer, et Lefine aussi, alors qu'avait-il à perdre ?

— Au contraire, je sais tout. Vous allez assassiner Napoléon.

La consternation s'abattit sur le groupe. Quel étrange paradoxe que de voir des gens pointer des armes sur vous tout en ayant l'air inquiets ! Louis de

Leaume devint sombre. Non, vraiment, il n'avait pas imaginé les choses ainsi. Il subissait la déconvenue du joueur d'échecs qui annonce en souriant : « Échec et mat » et voit son adversaire lui répondre : « Permettez... », et voilà que ce dernier déplace une pièce qui relance la partie ! Cette erreur de calcul ternissait sa joie, telle une goutte de graisse qui venait tâcher le flamboyant costume de son triomphe. Varencourt s'inquiétait du trouble de leur chef.

— Il brode, il parle, il prêche le faux, le vrai... C'est par chance qu'il est tombé juste !

Margont affichait un calme déroutant. Ce n'était qu'un paravent, mais il y employait toute son âme. Lefine, repérant cela, l'imita, et sa sérénité composait un magnifique écho à celle de son ami. Tous deux agissaient comme si tout se déroulait exactement comme ils l'avaient prévu.

— Charles de Varencourt m'a tout raconté, annonça Margont.

— C'est faux ! s'énerva Varencourt.

— Je ne vous crois pas... dit le vicomte de Leaume.

C'était justement parce qu'il commençait à se poser la question qu'il le niait...

— Vous voulez encore des preuves ? demanda Margont. Charles m'a expliqué que vous vouliez tuer l'Empereur avec une aiguille imprégnée d'un poison rare aux propriétés étonnantes. Celui-ci passe par le sang et une seule goutte suffit à terrasser un homme. Son nom est curare et il est utilisé par les tribus indiennes d'Amazonie. Il paralyse les muscles et la victime meurt par suff...

— Mais je n'ai rien dit ! assura Charles de Varencourt, qui se demandait qui avait bien pu faire ces révélations à Margont.

Ce dernier jubilait. Ses adversaires se jetaient des regards déroutés, ne sachant comment faire face à ce renversement de situation. Margont s'adressa à Varencourt :

— Allons, rassurez-vous, Charles, vous pouvez cesser de jouer la comédie. La police a encerclé les lieux. Nous avons gagné ! Vous allez pouvoir réaliser votre rêve : passer le reste de votre vie à perdre au jeu les vingt mille francs que Joseph vous a promis.

Varencourt perdit son sang-froid. Il fut sur le point de tirer sur Margont, mais Louis de Leaume lui saisit le bras et l'obligea à abaisser son arme.

— Maintenant ! hurla Margont tout en bondissant sur Honoré de Nolant, qui avait tourné la tête vers Leaume et Varencourt.

Lefine, aguerri aux corps-à-corps, s'élança avec la vivacité d'un chat sur Jean-Baptiste de Châtel, qui tira, mais un instant trop tard : Lefine avait déjà repoussé l'arme et la balle s'en alla meurtrir une commode. Louis de Leaume aurait pu se débarrasser de Margont, qui lui tournait le dos et rouait de coups de poing Honoré de Nolant. Mais, convaincu de la culpabilité de Charles de Varencourt, il mit d'abord hors de combat celui-ci en lui assenant un coup de crosse à la mâchoire. Le temps de ramasser l'arme de Varencourt, qui s'était effondré en gémissant, et de se retourner : Margont et Lefine passaient déjà la

porte. Durant leur empoignade, Margont avait contraint Honoré de Nolant à lâcher son arme, mais n'était pas parvenu à s'en emparer. Ce dernier la récupéra et, de concert avec le vicomte et Châtel, qui sortait un pistolet de petit calibre de sa poche, il se lança à la poursuite des deux fugitifs. Margont dévalait l'escalier à toute allure, par bonds. En bas, l'homme qui les avait guidés pointait son pistolet sur lui. Étant désarmé, Margont se transforma lui-même en projectile en s'élançant sur son adversaire depuis la hauteur des cinq dernières marches qui le séparaient du rez-de-chaussée. Il le percuta à pleine vitesse, le projetant contre la porte. Le dos de ce dernier vint heurter violemment la poignée et il s'effondra en hurlant. Lefine se jeta sur l'arme tombée à terre. Il fit volte-face et la braqua vers le sommet des marches, tandis que Margont ôtait les verrous de la porte. L'autre homme demeuré en bas avait disparu, ayant peut-être raccompagné Catherine de Saltonges, à moins qu'il ne fût posté à l'extérieur. Lefine visa une silhouette. Il ne distinguait pas son poursuivant, à contre-jour, mais devinait que celui-ci le visait aussi. Lefine se concentra sur son tir. Aucune pensée ne vint troubler sa concentration. Il ne se laissa pas perturber par la peur, la pitié... Il ne songeait pas à sa situation, ne pensait pas à ce qui lui arriverait s'il venait à rater sa cible... Non, il ne voyait qu'une ligne imaginaire, une droite filant du canon de son arme jusqu'à son adversaire, qui avait bénéficié de plus de temps pour ajuster son tir, mais ne parvenait visiblement pas, lui, à maîtriser ses craintes. Il tarda et Lefine fit feu. La silhouette s'effondra et, par réflexe, les deux hommes qui se tenaient derrière elle reflurent pour se mettre à l'abri.

Margont et Lefine se précipitèrent au-dehors et traversèrent la cour au pas de course. L'homme chargé de bloquer l'étroit passage fit son apparition, un pistolet à la main. Il leur barrait l'issue. Lefine s'apprêtait à l'assaillir, mais Margont cria :

— La police ! La police !

Et leur adversaire s'enfuit, se volatilissant dans les ruelles ! L'obsession du secret, qui avait si bien servi les Épées du Roi jusqu'à présent, se retournait contre eux. Soucieux de minimiser le risque de fuites, le vicomte de Leume n'avait pas prévenu cet homme que Margont et Lefine étaient des espions ! Des volets grincèrent et un coup de feu retentit. Une balle vint éclater contre l'angle d'un mur, au moment où les deux fugitifs disparaissaient à leur tour dans les rues. Lefine passa devant et, après des détours, parvint enfin à retrouver le pont d'Austerlitz.

— À l'aide ! hurla Margont à l'attention d'une file de Marie-Louise.

Les jeunes conscrits brandirent leurs fusils dans toutes les directions. Les uns voulaient protéger ce pauvre bougre effaré qui courait vers eux ; les autres s'apprêtaient à tirer sur lui pour sauver Lefine qu'ils prenaient pour sa victime ; d'autres encore imitaient leurs frères d'armes sans avoir encore décidé sur qui faire feu ; la foule, épouvantée, s'éparpillait de peur d'une fusillade ; plusieurs hommes que l'on aurait pu prendre pour de simples passants sortaient des pistolets de sous leurs manteaux ; des gardes nationaux

faisaient leur apparition, fusil dans les mains... Tout le monde faillit tuer tout le monde. Le calme revint peu à peu. L'un des civils armés marcha jusqu'à Margont, l'arme abaissée pour éviter une méprise.

— Je me réjouis de vous voir saufs ! Je suis M. Palenier. Comme convenu, nous vous suivions, mais nous vous avons perdus sur le pont, à cause de cette damnée charrette ! Où se trouvent ceux que nous devons arrêter ?

— Imbéciles ! Incapables ! fut tout ce que Margont put répondre en lui postillonnant au visage.

CHAPITRE XXXV

Margont raconta ce qui s'était passé à Palenier, qui, à son tour, informa Joseph. Quand ce dernier apprit que les Épées du Roi projetaient d'assassiner son frère, il entra dans une colère épouvantable. Sous ses cris et ses critiques, on percevait la peur. Il abattit aussitôt toutes ses cartes d'un seul coup, mais ne parvint pas à remporter la partie.

Les membres de sa police personnelle investirent divers logements où l'on pensait que des membres des Épées du Roi se cachaient, mirent la main sur des suspects... La « trésorerie » fut découverte et on arrêta l'homme qu'avait blessé Margont. Cependant, ce prisonnier ne put rien révéler. Leaume, avec sa manie du secret, ne l'avait informé de rien. Celui sur qui avait tiré Lefine s'était enfui avec les autres. Il avait semé une traînée de gouttes de sang dans les escaliers. Cette piste sanglante s'interrompait dans la cour, le fuyard ayant dû prendre soin de contenir l'hémorragie avec un mouchoir. Lefine pensait que l'on retrouverait non loin de là le cadavre de Charles de Varencourt. Ce ne fut pas le cas. Margont émit l'hypothèse que le long laps de temps mis par les agents de Joseph pour encercler les lieux – car Lefine avait eu du mal à retrouver cette bâtisse – avait prouvé aux autres l'innocence de Charles de Varencourt. Ou alors, il avait réussi à s'échapper en profitant de la panique.

Des meneurs, seule Catherine de Saltonges fut arrêtée, le plus simplement du monde. Elle avait regagné son domicile, où la police de Joseph avait fait irruption un peu plus tard, alors qu'elle rassemblait ses affaires pour quitter Paris, croyant disposer de plusieurs heures avant que les chefs de Margont et de Lefine ne s'inquiètent de leur disparition. Si bien que c'était la moins coupable qui avait été prise, justement parce qu'elle avait refusé d'assister à un double meurtre ! On l'avait conduite à la prison du Temple, où Palenier l'interrogeait – sans la maltraiter, avait-il juré sur l'honneur, quand Margont s'était inquiété du sort qui attendait la prisonnière.

Margont allait la questionner à son tour. Mais, éprouvé par les derniers événements, il se rendit d'abord avec Lefine dans leur caserne, pour apaiser sa

rage et ses peurs et élaborer une tactique qui amènerait Catherine de Saltonges à parler. Car il ne doutait pas qu'en ce moment même, elle tenait tête aux agents de Joseph.

CHAPITRE XXXVI

Des compagnies de la 2^e légion s'entraînaient dans la cour de leur caserne, souillant la nuit de leur vacarme : ordres, pas cadencés discordants... Régulièrement, la voix du colonel Saber vociférait un commandement. « En colonne de marche ! » Brouhaha de pas de course, chuchotements, tintement métallique d'une baïonnette tombant sur les pavés, sons confus, hésitations, réprimandes exaspérées des sous-officiers... Rien n'allait jamais et Saber faisait tout recommencer depuis le début. Droit sur son cheval noir, en grand uniforme, la Légion d'honneur sur la poitrine, désignant les fautifs de la pointe de son sabre, il ressemblait au dieu Odin tentant de ressusciter sa Chasse sauvage. Mais les héros morts sur les champs de bataille ne se relevaient toujours pas pour défendre Paris...

Allongé sur son lit – un vrai lit, pas une paillasse pouilleuse –, Margont reprenait des forces. Il faisait tourner entre ses doigts le bouton dans la clarté lunaire. Les déformations et les motifs accrochaient diversement les rayons de lune, composant une mosaïque changeante d'ombres et de points dorés. Il avait l'impression de manipuler une boîte à secrets qui ne s'ouvrirait que lorsqu'il en percerait à jour le subtil mécanisme. Fidèle à sa tactique consistant à aborder un même problème sous différents angles, il espérait que cet éclairage particulier l'obligerait à porter un nouveau regard sur l'objet. Et c'était le cas ! À tel point qu'il en venait à se demander s'il n'examinait pas un deuxième bouton... Ces symboles... Il y avait une sorte de À, de 'À, Ã, Â, À... Un « À » dont l'accent aurait été plus marqué, horizontal, accroché à la lettre et qui se terminait en s'enroulant sur lui-même... Un « À bizarre » surmonté de *quelque chose*... Margont se redressa soudain. Si vivement que le bouton lui échappa des doigts et tomba sur le plancher. Il ne prenait pas encore tout à fait la mesure de ce qu'il venait de réaliser. Son cœur battait à tout rompre, comme lorsque le danger est imminent ; ses muscles étaient tendus, prêts à se lancer à l'attaque ; une sueur froide envahissait son dos... Son corps semblait avoir compris avant son esprit... Margont se demanda pourquoi il n'avait pas déjà bondi pour ramasser le bouton et l'examiner à

nouveau. Il se leva et le prit avec circonspection, comme s'il s'agissait de l'une de ces vieilles grenades à main dotées d'une mèche, arme que plus aucune armée n'utilisait, car elles explosaient trop souvent dans les paumes des grenadiers supposés les lancer sur l'ennemi... Il le plaça devant ses yeux, toujours plus près afin de mieux voir.

Des bizarreries qu'il avait interprétées comme étant des déformations consécutives à des coups étaient en fait liées au tracé étonnant des symboles. Il ne s'agissait pas d'une lettre très détériorée, elle était seulement en partie abîmée. Ce qui induisait en erreur, c'est qu'elle était représentée d'une manière très inhabituelle. Un « À » stylisé à la cyrillique et surmonté d'une croix aux branches évasées : le monogramme du tsar Alexandre et la croix de *Vopoltchénié*, la milice. Ce bouton provenait d'un uniforme de l'armée russe. Aussitôt, un souvenir fit irruption dans l'esprit de Margont. Et avec quelle vivacité ! Une étendue d'herbe grandit à toute vitesse sur le plancher : la plaine de la Moskova déployait son immensité, repoussant les murs de la chambre comme des fétus. Des lignes et des lignes de soldats français avançaient au coude à coude ; Margont marchait avec eux, Lefine à ses côtés. Les boulets s'abattaient, fauchant les hommes, les démembrant, faisant jaillir d'impensables gerbes de sang. « Serrez les rangs ! Serrez les rangs ! » criait Margont. En face, les Russes convergeaient sur eux, multitudes vert sombre tranchant sur le vif vert clair des collines. Ils hurlaient : « Hourra ! Hourra ! », semblant mépriser les projectiles qui pleuvaient sur eux aussi. Il y en avait partout, de tous les côtés, coulées furieuses qui dévalaient les pentes dans leur direction. Margont était couvert de sang, mais ce n'était pas le sien, ou peut-être était-il bel et bien blessé, il ne le savait même plus... Les lignes se percutèrent, s'embrochant mutuellement sur leurs milliers de baïonnettes. Un fantassin russe chargea Margont, les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte en un hurlement de rage, telle une Furie. Un Français s'interposa en brandissant sa baïonnette. Le Russe, en transe et emporté par son élan, s'empala sur celle-ci. Ses dernières secondes de vie, il les utilisa pour faire feu à bout portant dans le ventre de son adversaire. Les deux soldats s'écroulèrent aux pieds de Margont. Ils semblaient dans les bras l'un de l'autre, leurs lèvres se frôlant, ironique baiser de sang. Margont était perdu dans la fumée des fusillades. Tout autour de lui, des silhouettes se massacraient, composant un absurde théâtre d'ombres chinoises. Une lueur rougeâtre vint colorer les lieux. Il faisait chaud. Quelque chose brûlait. *Tout* brûlait. Moscou était en flammes. Margont se retrouva en train de courir dans des rues, habillé à la va-vite et encore mal réveillé. Lefine, Saber et Piquebois l'entraînaient dans leur course. Des immeubles s'effondraient, crachant des millions de débris enflammés qui envahissaient la nuit, se déplaçaient dans le vent comme des essaims de lucioles et s'abattaient plus loin. On avait l'impression d'être pris sous une pluie aux gouttes incandescentes. La nuit elle-même rougeoyait et semblait sur le point de s'embraser à son tour. Puis la neige se mit à tomber, quelque part sur le chemin du retour vers la France. Des flocons tourbillonnaient dans

un épais brouillard. Margont, grelottant bien qu'enfoui sous plusieurs couches de vêtements, marchait sur du blanc, ne voyait que du blanc, en avalait, même... Blanc sur blanc. Le monde semblait avoir été effacé. Des dernières heures de la Grande Armée durant la retraite de Russie, Margont était l'ultime personnage, que les flocons recouvraient peu à peu, le gommant progressivement... Une fissure apparut sur le sol et s'élargit. Non, c'était un fleuve dont les eaux noires charriaient des morceaux de glace et des cadavres. La Berezina. Margont s'approchait de la berge. Il était si fatigué. La retraite durait depuis des semaines... Marcher, toujours marcher entre deux attaques des cosaques, des partisans ou de l'armée régulière. Il était si désespéré qu'il songeait à s'immerger dans cette eau. Oui, sombrer dans un sommeil d'encre... Un point de lumière transparut au fond du courant. C'était un petit objet doré qui semblait remonter à la surface. Le bouton... Sa faible clarté dorée luisait maintenant dans sa paume...

Margont revint à la réalité. Il était là, dans sa chambre d'officier, dans sa caserne... Il était à Paris, il n'était plus en Russie... Il se répétait cette évidence.

Il emprisonna le bouton dans sa main pour le faire disparaître. Mais il était trop tard, il ne pouvait plus refermer cette boîte de Pandore. Un second flot de souvenirs le submergea et son esprit sombra à nouveau dans des réminiscences chaotiques de tempêtes de neige et de carnages.

CHAPITRE XXXVII

— Garde à vous !

Lefine se figea. Par malchance, il avait été aperçu dans un couloir par un capitaine, qui l'avait obligé à se mettre en uniforme et à rejoindre sa compagnie, en dépit de ses explications et protestations. Il se retrouvait donc place Vendôme, lieu de rassemblement de la 2^e légion. Mille trois cents soldats, deux canons de quatre livres et deux de huit.

Les gardes nationaux n'en pouvaient plus. Certains oscillaient doucement d'avant en arrière. Deux s'étaient déjà effondrés, épuisés. Personne n'osait lever les yeux de peur de croiser le regard du colonel. On fixait donc sa monture, Beau Coureur, que l'on surnommait Belzébuth. Saber était ivre de rage.

— Ah, si les Russes étaient des moineaux, tout irait bien, puisque je commande une légion d'épouvantails !

Belzébuth vint spontanément se placer devant Lefine. Son museau s'approcha de son visage. On lui prêtait des pouvoirs surnaturels, tels que flairer les pensées insultantes pour son maître.

— Repos ! tonna Saber. Sergent Lefine ! Vous, vous êtes un combattant expérimenté ! Comment expliquez-vous la tenue lamentable de vos soldats ?

Lefine se désolait. Dire qu'autrefois, ils étaient amis... Saber avait tellement changé ! Était-ce cela que l'on appelait la corruption du pouvoir ?

— Les hommes sont fatigués, mon colonel ! cria-t-il.

— Quand on est fatigué, l'ennemi l'est aussi ! C'est le premier qui cède qui perd ! À mon commandement : en colonne d'attaque !

Pitoyable fut le résultat. Les gardes nationaux titubaient, ils ne savaient même plus différencier leur droite de leur gauche... À les voir s'agiter ainsi, on avait plutôt l'impression d'assister au grouillement de moustiques attirés par les halos des réverbères. Margont, qui avait vu que la caserne s'était presque vidée de ses soldats et qui n'avait pas trouvé Lefine dans sa chambrée, avait deviné ce qui s'était passé. Pour se ménager, il avait fait seller deux montures. Il survint à cheval, tenant l'autre bête par la bride. Belzébuth

tourna aussitôt la tête dans sa direction. Margont repéra Lefine et lui fit signe. Était-il à ce point absorbé par son enquête qu'il ne remarquait pas tous ces hommes à l'exercice ? Ou protestait-il ouvertement contre son colonel ? Lefine avait l'impression de n'être qu'un morceau de viande que se disputaient deux chiens fous furieux...

— J'ai du nouveau, il nous faut agir sur-le-champ ! insista Margont.

Lefine salua son colonel, donna son fusil à un garde qui n'en avait pas – car on n'en possédait pas assez pour tout le monde – et rejoignit Margont. Saber les regarda s'éloigner. Il désigna Margont de son sabre.

— Grâce au ciel, il y a au moins une autre personne que moi dans cette légion qui fait quelque chose ! Poursuivez la manoeuvre !

Il attendait que la colonne d'attaque soit enfin constituée. Il voyait les hommes peiner, se heurter, jouer des coudes pour rectifier l'alignement... Ah, ils n'étaient pas contents ? Vraiment ? Alors comment réagiraient-ils quand il donnerait l'ordre de passer de la colonne d'attaque à la ligne de bataille ?

Margont et Lefine se lancèrent au trot dans les rues glacées.

Minuit approchait, mais l'animation ne faiblissait pas dans Paris. Dans les quartiers riches, des conversations et de la musique s'échappaient des maisons éclairées. On allait manger, discuter, danser et jouer de l'argent jusqu'à deux heures du matin, moment où l'on servirait le thé – surtout pas anglais, malheureux !, mais du sou-chong –, du punch au thé vert et des friandises. Aussi incroyable que cela puisse paraître, nombre de Parisiens ne croyaient toujours pas que Paris fût menacé. Pour eux, Napoléon allait *régler tout cela*. Dans les quartiers pauvres aussi, des gens veillaient encore, faisant la fête dans les cabarets. En hiver, ces derniers devaient fermer à dix heures du soir. Mais les habitués ne s'en souciaient pas et continuaient leur tapage. Chaque commissaire d'arrondissement devait régulièrement intervenir pour imposer la fermeture, accompagné d'un officier de paix, de trois inspecteurs et d'une demi-douzaine de soldats de la garde municipale, ce qui dégénérait en grandes empoignades...

Lefine assaillait Margont de questions, mais celui-ci lui répondait à côté – quand il répondait... Lefine avait l'habitude : il fallait attendre que son ami ait mis de l'ordre dans ses pensées.

Margont confia leurs chevaux à une sentinelle et fut admis à l'intérieur de la prison du Temple, car les hommes de Joseph avaient annoncé sa venue.

Un gardien les conduisit à travers des couloirs sombres et suintants d'humidité. Ils aboutirent dans une pièce blafarde, où se trouvait une lampe à huile qui empestait plus qu'elle n'éclairait.

— Je vais avertir M. Palenier de votre arrivée, annonça le gardien avant de se retirer.

Margont ne savait presque rien de ce Palenier. Il lui en voulait et c'était réciproque, car Palenier considérait que c'était lui, Margont, qui avait fait échouer l'arrestation des membres dirigeants des Épées du Roi, et il s'employait à en convaincre Joseph !

— J'aimerais que nous fassions le point, insista Lefine pour la quatrième fois.

Enfin, Margont l'entendit.

— Oui, bien sûr... Tout s'est brutalement éclairé...

— Éclairé, je ne sais pas, mais brutalement, ça oui, pour sûr !

— Reprenons dans l'ordre... C'est quand ils m'ont volé la lettre de Joseph que j'ai compris que Louis de Leaume et les siens allaient tenter d'assassiner l'Empereur. Il y a aussi le curare, et nous savons que l'homme qui l'a employé est certainement un membre des Épées du Roi. Ils ont dû se donner bien du mal afin d'obtenir une substance aussi rare. Pour empoisonner quelqu'un, en France, on dispose de bien d'autres produits. Quelle est la raison qui les empêche d'employer l'arsenic ? Ou le cyanure ? J'ai alors songé que les très hauts personnages ont des goûteurs et des hommes de confiance qui surveillent la préparation de leurs plats. De plus, le véritable objectif des Épées du Roi est d'une telle importance que les Alliés ont accepté de les aider à se procurer du curare. Même s'il est possible que cela n'ait été qu'officieux et que les Épées du Roi aient dû payer des intermédiaires, ces royalistes ont forcément bénéficié du concours de certains Portugais et peut-être aussi des Anglais, qui ont des liens privilégiés avec les Portugais depuis que ceux-ci ont transplanté leur Cour au Brésil.

Il se passa les mains dans les cheveux, une vieille habitude.

— Voilà ce que je pense. D'abord, Charles de Varencourt s'est mis à informer la police, mais il jouait un double jeu, il agissait avec l'accord des autres membres du comité directeur ! Ensuite, l'un d'entre eux, j'ignore pour l'instant lequel, a assassiné le colonel Berle et a laissé l'emblème du groupe. Leur but était de déclencher une enquête, car ils se doutaient qu'elle serait menée par un agent d'une police secrète, comme c'est souvent le cas dès qu'un meurtre est lié à des motifs politiques et militaires. Varencourt est bien sûr devenu l'un des interlocuteurs de cet enquêteur. Ils n'avaient pas prévu que j'exigerais de Varencourt qu'il me fasse admettre comme membre. Mais ils ont réussi à adapter leur plan. Ils ont accepté de prendre des risques pour endormir ma méfiance : ils m'ont rencontré – tous les meneurs ont été obligés de se présenter à moi, puisque je les ai forcés à m'admettre au sein même du comité directeur –, ils se sont rendus à mon imprimerie... Quand nous avons rendez-vous, Varencourt devait évaluer mon état d'esprit, essayer de déterminer si j'allais conseiller à Joseph de tenter une arrestation générale ou pas. Il était contraint de donner des informations véridiques sur les membres dirigeants, car, s'il avait raconté n'importe quoi, les agents de Joseph auraient vu que ses renseignements ne concordaient pas avec ce qu'eux-mêmes savaient. Tout cela pour obtenir la lettre que m'avait remise Joseph ! On n'approche pas Napoléon comme cela. Mais si quelqu'un se fait passer pour un membre de la police secrète de Joseph, s'il est manifestement au courant de l'enquête dont il parle, s'il présente une lettre signée de Joseph I^{er}, le propre frère de l'Empereur... alors on le laissera s'approcher de Napoléon,

après l'avoir fouillé. Et quel garde remarquera une aiguille glissée dans une poche ? Or Jean-Quenin me certifie qu'une simple piqûre de curare est fatale en quelques secondes...

Lefine se pénétrait peu à peu de cette idée.

— Alors l'un d'eux va vraiment essayer d'assassiner l'Empereur...

— Non ! *Je* vais essayer d'assassiner l'Empereur ! C'est mon nom qui est écrit sur cette lettre : major Quentin Margont !

Il était si furieux qu'il semblait sur le point de déchiqueter le monde, faute de pouvoir déchirer ce maudit papier. Lefine n'était pas encore convaincu, tel un saint Thomas réclamant plus de preuves.

— Mais pourquoi les brûlures ? Pourquoi tuer l'envoyé du Tsar ?

Margont brandit le bouton abîmé.

— Toutes les réponses sont là ! Viens avec moi. Je vais interroger Catherine de Saltonges. Il faut qu'elle me révèle qui est son amant. C'est lui, et lui seul, l'assassin.

CHAPITRE XXXVIII

Palenier revint, accompagné de l'un de ses hommes. Tous deux étaient rouges de colère.

— La bougresse ! Elle ne lâche rien ! s'emporta-t-il.

— Dois-je continuer à l'interroger, monsieur ? demanda son subordonné.

Margont nota qu'il n'employait pas les mots « inspecteur », « officier de paix » ou « commissaire » pour désigner son supérieur. Il y avait la Police générale avec ses nombreuses subdivisions parfois rivales dont en particulier la préfecture de Police, les quatre polices particulières des ministères des Affaires étrangères, de l'Intérieur, des Finances et de la Guerre, l'ancienne police secrète de Fouché, celles de Napoléon – car l'Empereur avait organisé plusieurs services indépendants et qui ne rendaient de comptes qu'à lui-même –, celle de Savary, celle de Joseph... Presque tous les grands de l'Empire s'étaient constitué leur propre groupe d'informateurs, afin de ne pas dépendre de ceux des autres et de s'élever plus vite aux yeux de l'Empereur en essayant d'être les premiers informés de tout... On ne comptait plus les agents doubles ou triples et on ne savait plus qui obéissait à qui ni pourquoi.

— C'est moi qui vais l'interroger, annonça Margont.

Il s'attendait à devoir affronter le refus de Palenier, mais ce dernier lui indiqua gracieusement le chemin.

— Je vous en prie, allez-y... Nous nous tiendrons derrière la porte. Mais pas de violence ! Certains l'utilisent, mais nous, nous ne mangeons pas de ce pain-là.

— Moi non plus.

Margont s'engagea dans un nouveau couloir, barré par une grille qu'un gardien lui ouvrit. Lefine, Palenier et son subordonné le suivaient. On lui indiqua une lourde porte munie d'un judas. Margont ôta le verrou et pénétra seul dans la cellule.

Catherine de Saltonges poussa un cri en le voyant entrer. Elle plaça son poing dans sa bouche et le mordit pour se calmer. Elle le croyait mort...

— Bonsoir, mademoiselle, dit Margont avec ironie. Etes-vous bien

traitée ?

Elle reprit des couleurs, inspira et répondit d'un ton acerbe :

— Évidemment ! Qui serait assez bête pour malmenier une royaliste à trois jours du retour du roi ?

Cette remarque blessa Margont. Il se figurait cet entretien comme un duel. Or à peine la saluait-il de sa lame qu'elle lui portait un coup et faisait mouche !

— On m'a même servi du poulet, ajouta-t-elle. Délicieux !

— Nous allons parler d'autre chose que de poulet.

— Je ne vous dirai rien !

— Mais, mademoiselle, vous n'avez rien à me dire, puisque je sais tout !

Cette remarque fit froncer les sourcils à Catherine de Saltonges. Elle ne le croyait pas, bien sûr. Néanmoins, durant presque une heure, elle avait subi un flot de questions de la part de Palenier et de son subalterne, aussi s'étonnait-elle de cette entrée en matière.

— Que voulez-vous donc m'apprendre, mademoiselle ? demanda Margont en souriant. Que vous projetez d'assassiner l'Empereur ? En l'empoisonnant avec une aiguille enduite de curare ? Que l'assassin va se faire passer pour moi – major Quentin Margont de mon vrai nom – et ce, grâce à ce brave Charles de Varencourt, ce faux traître ?

Catherine de Saltonges peinait à recouvrer son souffle. Ces « secrets » qu'elle était prête à défendre jusqu'à la mort – ce benêt de Palenier valait bien la Seine... –, Margont les lui jetait à la figure comme de vulgaires coquilles d'huître vides.

Margont éclata de rire.

— Croyez-vous qu'il y ait une seule chose que vous sachiez et que j'ignore, mademoiselle ? C'est plutôt l'inverse... C'est moi qui attends vos questions !

— Depuis quand saviez-vous ?

— Oh, c'est un détail... Plusieurs membres dirigeants de votre groupe ont été arrêtés.

Il marcha dans la geôle. Elle le suivait des yeux. « Plusieurs », cela signifiait « pas tous »...

— Vous vous demandez lesquels sont entre nos mains et lesquels sont libres, n'est-ce pas ?

Elle faillit poser une question, mais se l'interdit et sourit à son tour.

— Non... Vous ne pouvez pas tout savoir. Il doit vous manquer quelque chose, autrement, vous ne vous donneriez pas tout ce mal...

Il fallait posséder une étonnante maîtrise de soi pour parvenir à raisonner aussi clair alors que votre monde venait de chavirer. Elle contre-attaqua aussitôt.

— Vous parlez avec beaucoup d'assurance, monsieur. Mais prenez garde ! Je suis moins en prison que vous ! Dans trois jours au plus tard, les Alliés me feront sortir de cette cellule, tandis que vous, ils pourraient bien

vous y enfermer pendant trente ans !

L'idée de l'enfermement était insupportable à Margont, si bien que cette peur balaya ses pensées lancées en plein calcul, de la même manière qu'un coup de vent désorganise les cartes d'une réussite que l'on s'apprêtait à terminer brillamment.

— Si j'étais vous, monsieur, j'emploierais mon énergie à effacer une partie de ma dette. Vous nous avez nui. Il est encore temps de me convaincre de plaider en votre faveur, lorsque vous passerez devant la justice du roi.

« Ah, mais qui est en prison, elle ou moi ? » s'énerva intérieurement Margont. Catherine de Saltonges poursuivit ses assauts.

— Il vous est encore possible de dire que l'on vous a obligé à accepter cette mission !

— Le fait est que c'est vrai... ne put-il s'empêcher de commenter.

— Peu importe que ce soit vrai, il faut que ce soit crédible ! Je témoignerai en votre faveur, je dirai que vous m'avez bien traitée. Quand on est victorieux, on est porté à la clémence. Mais n'allez point faire de zèle maintenant ! Ne me tourmentez pas avec vos questions ou vous serez traité comme un impérialiste ! Et là, vous risquez de le payer très cher !

« Questions » ! Margont rebondit sur ce mot.

— Mes questions ? Mais puisque je vous dis que j'ai toutes les réponses ! Je sais tout ! C'est l'inverse. C'est moi qui m'étonne de vos propos. Ne voulez-vous vraiment pas savoir ce qu'il est advenu de l'un de vos amis ? Je parle bien entendu de celui qui est si proche de vous. Vous m'avez compris, n'est-ce pas ?

Elle rougit.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire...

— Je parle de votre amant, bien sûr, le père de cet enfant que vous n'avez pas pu garder...

Les yeux de Catherine de Saltonges se noyèrent de larmes, ce qui l'empêcha de voir que Margont, lui, réprimait un reflux nauséeux. Il s'en voulait d'aller remuer ainsi la douleur de cette femme, de souiller son intimité. Mais il faisait de cette enquête une affaire personnelle. On avait failli l'assassiner, et Lefine aussi, à cause de lui. On essayait de lui voler son nom. Et lui qui avait si souvent lutté contre le crime, voilà qu'un assassin s'apprêtait à tuer en usurpant son identité !

— Je comprends que vous ayez décidé qu'il valait mieux que cet enfant ne voie pas le jour... Quelle vie aurait-il eue ? Avec un père rongé par le feu...

Elle le regardait comme s'il s'agissait d'une créature surnaturelle, un ange qui aurait eu accès à ses pensées... Et comme il ne pouvait être un ange de Dieu, c'était un ange du diable, un ange déchu, maléfique...

Margont poursuivait.

— Oui, ce feu qui brûle en lui jour et nuit, qui le consume de l'intérieur ; ce brasier qui a été allumé par la campagne de Russie, mais qui ne s'est jamais éteint. Même votre amour n'a pas réussi à venir à bout de ces flammes.

S'il s'était agi d'un duel, elle aurait lâché son épée. Mais Margont devait poursuivre l'enchaînement qu'il avait initié. Son attaque composée n'était pas achevée, et tout à la fin viendrait le coup de pointe fatal... Elle murmura :

— Comment savez-vous cela ? Il vous a parlé de Moscou ? Comment est-ce possible ? J'ai mis un an à tout découvrir et vous, vous êtes au courant ?

Elle avait parlé d'une manière à peine audible.

— Bien sûr, on peut le comprendre... continua Margont. Il a perdu un si grand nombre des siens...

Cette phrase était issue des propres paroles de Catherine de Saltonges, que Margont se contentait de lui renvoyer. Celle-ci se trouvait dans un tel état qu'elle ne savait même plus faire la différence entre ses pensées et les propos de Margont...

Elle s'assit par terre de peur de tomber. Elle tapa du poing les pavés, de toutes ses forces, et la douleur submergea ses pensées. Elle se réfugiait dans la souffrance physique. Margont lui saisit le poignet pour l'obliger à cesser.

— Ce plan est suicidaire, vous le savez bien. Que ce soit l'échec ou le succès, le coupable est assuré d'être abattu par la garde rapprochée de l'Empereur ou d'être capturé, jugé et condamné à mort. Son plan est découvert, ce qui rend quasi nulles les chances de réussite. Mais vous le connaissez encore mieux que moi... S'il est libre, il va malgré tout essayer, même si c'est une pure folie. Si nous l'avons arrêté, il est sauvé... Posez-moi la question et je vous répondrai.

— Est-ce...

Elle revoyait son visage. Même dans les moments les plus intimes, même quand elle se rhabillait, sentant encore la chaleur de son corps contre le sien, il demeurait pensif, son esprit vérifiant une énième fois la cohérence de ses projets.

— Est-ce que Charles est vivant ? L'avez-vous arrêté ? chuchota-t-elle.

— Il est libre. Il va tenter de mettre son projet à exécution.

CHAPITRE XXXIX

À peine sorti de la cellule, Margont interpella un gardien.

— Laissez le judas ouvert et surveillez-la en permanence. Elle risque d'attenter à sa vie, mais elle n'y parviendra pas si vous êtes vigilant. Si un drame survient, vous aurez affaire à moi. Sous peu, elle se remettra. C'est du moins ce que je pense. C'est vraiment une femme d'une grande force de caractère.

Il s'éloigna en compagnie de Lefine. Palenier les suivait, le complimentant tout en songeant que, dans le rapport qu'il adresserait à Joseph, il écrirait que c'était lui qui avait mené avec succès cet interrogatoire, et que Margont l'avait assez bien secondé...

— Je suis encore un peu perdu, fit remarquer Lefine.

— Je crois que Mlle de Saltonges a dit la vérité. D'une part, elle n'était plus en état de mettre au point une tactique de défense. D'autre part, pourquoi aurait-elle menti, puisqu'elle croyait que je savais déjà tout ? Donc c'est bien Charles de Varencourt le coupable. Voilà comment les choses ont dû se passer. Varencourt est né en 1773. Il a connu la France de Louis XVI. La Révolution a fait voler en éclats son univers. Même si l'on n'a pas les détails exacts, les grandes lignes sont faciles à imaginer : arrivée d'insurgés, violences, exactions en tout genre, puis saisie officielle des biens... Des membres de sa famille ont dû périr. Catherine de Saltonges a dit à son sujet. « Il a déjà perdu un si grand nombre des siens. » Il a alors décidé d'émigrer. En 1792, il a rejoint l'Angleterre. Mais dans un second temps, il s'est rendu en Russie, à Moscou — Catherine de Saltonges vient de me le confirmer !

Il s'assombrit. Même s'il détestait Charles de Varencourt, les tragédies qu'il avait vécues avaient quelque chose de touchant.

— La majorité des aristocrates français qui ont émigré ont choisi des villes plus proches, tant au sens géographique que culturel. Londres, Berlin, Hambourg, Vienne, Madrid... Je pense que Charles de Varencourt a vraiment vécu l'horreur révolutionnaire. J'ai beau être républicain, je n'oublie pas les zones d'ombre et de sang de la Révolution. C'est pour cela qu'il s'est rendu à

l'autre bout du monde. Il devait se dire : « Là, au moins, je n'entendrai plus jamais parler de la France révolutionnaire ! » Quelle ironie de l'Histoire ! Certes, les premières années, Charles de Varencourt a dû se féliciter de son choix. Nos armées entraient à Vienne, à Berlin, à Madrid... Même après Trafalgar, alors que la Royal Navy avait détruit une grande partie de notre flotte, on continuait à parler d'envahir l'Angleterre. Cette fois, grâce à un tunnel sous la Manche. Il y avait cet ingénieur, Albert Mathieu-Favier, qui avait fait des schémas de ce projet et préconisait d'utiliser des cheminées d'aération qui se dresseraient jusqu'au-dessus des flots... Seule Moscou paraissait hors de portée... N'ayant pratiquement aucune ressource, Varencourt a dû apprendre un métier. Je suis sûr qu'il s'est lancé dans des études de médecine. Je n'ai aucune preuve pour l'affirmer, mais je dispose de trois arguments qui soutiennent cette hypothèse.

Margont affichait une grande assurance et ponctuait de gestes ses explications.

— Premièrement, le colonel Berle a été tué d'un coup de couteau porté avec une grande précision, ce qui laisse à penser que l'assassin est un combattant aguerri, un boucher ou un médecin. Deuxièmement, le curare est un poison très peu connu, dont n'ont entendu parler que les médecins, les explorateurs qui s'intéressent à l'Amazonie et, peut-être, une partie des Portugais qui se sont réfugiés au Brésil. Troisièmement, le bouton ! Je vais y venir dans un instant.

— Des études de médecine en russe ? s'étonna Palenier.

— Non, en latin et en français. De nombreux ouvrages de médecine sont en latin, qu'a certainement appris Charles de Varencourt. En France, certains cours de médecine sont encore dispensés dans cette langue et il en va de même dans bien d'autres pays, dont probablement la Russie. C'est une vieille manie européenne. Moi-même, j'ai eu droit à des leçons de théologie en latin, mais c'est une autre histoire... En outre, l'aristocratie russe parle couramment notre langue. Avant la Révolution, puis la campagne de Russie, notre culture était très estimée, là-bas. Le français était considéré comme la langue noble et le russe, comme celle du peuple. Les gentilshommes s'exprimaient en français durant les repas, on assistait à des pièces de Marivaux et on lisait Voltaire et Rousseau dans le texte original... Varencourt avait donc la possibilité de poser des questions à ses maîtres dans sa langue natale et il a pu sans trop de mal se procurer des traités de médecine en français.

— Je confirme que bien des nobles russes parlent français, dit Lefine. Nous avons fait la campagne de Russie, nous, monsieur !

Palenier ne le crut pas. Des survivants de la campagne de Russie ? Allons donc ! Hormis l'Empereur et ses maréchaux, tout le monde était mort, là-bas.

— Où aurait-il trouvé l'argent nécessaire ?

— Il avait dû emporter quelques biens, ce qu'il avait pu sauver. Il a refait sa vie là-bas. Il a dû nouer des relations. Il s'est marié. J'émetts l'hypothèse que sa belle-famille appartenait à la noblesse ou à la bourgeoisie et l'a aidé à

financer ses études, puis son installation.

— Comment pouvez-vous...

— J'y viens ! Varenecourt a donc fini par réussir ! Sa première vie ayant volé en éclats, il a eu la force de tout reconstruire. C'est là que tout a une nouvelle fois basculé, en 1812, quand la Grande Armée s'est lancée à l'attaque de la Russie. Vous imaginez sans peine l'état d'esprit de Charles de Varenecourt... Cette Révolution qui avait détruit sa première vie, la voilà qui le menaçait une nouvelle fois, maintenant sous la forme de cet « Empire républicain » ! Cette campagne de Russie, ce fut quelque chose ! Comme mon ami vous l'a dit, nous l'avons faite.

— 84^e de ligne ! précisa Lefine. Et la Grande Redoute de la Moskova, nous y étions ! Oui monsieur !

— Quand nous sommes arrivés à Moscou, la ville n'était pas entièrement vide. Presque tous les habitants russes avaient fui et une partie des étrangers avaient été expulsés auparavant par le comte Rostopchine, le gouverneur général de la ville. Mais étaient restés, entre autres, des Italiens, des Russes d'origine française, quelques Français... Ceux-là nous ont raconté que les Russes se méfiaient d'eux, les considéraient comme des espions, des traîtres... Plusieurs avaient subi des insultes, des menaces, des agressions physiques. Voilà ce qui a dû arriver à Varenecourt. Il devait se sentir plus russe que français, car la France impériale, il la hait. Mais on l'aura pris à partie. Ses amis auront cessé de lui adresser la parole, on ne sera plus venu le consulter... Plus nos armées progressaient, plus les manifestations antifrançaises devenaient virulentes. Alors, qu'auriez-vous fait pour prouver à tous votre patriotisme russe ? Quel moyen auriez-vous trouvé pour calmer la populace avant qu'elle n'enfonce votre porte pour dévaster votre maison et brutaliser votre famille et vous-même, si ce n'est pire ?

Palenier ne voyait qu'une réponse.

— Je me serais engagé dans l'armée et je serais allé voir tous mes amis et voisins en uniforme.

Margont exhiba le bouton.

— C'est exactement ce qu'il a fait. Il s'agit d'un bouton d'uniforme orné de l'emblème de la milice de Moscou.

Lefine lui prit l'objet des mains, devant les doigts tendus de Palenier. Oui, bien sûr, maintenant qu'il avait la réponse, cela lui paraissait clair.

— Comment pouvez-vous affirmer qu'il s'agit du symbole de la milice de Moscou ? interrogea Palenier.

— Parce qu'on la connaît bien, vu qu'elle nous a tiré dessus ! rétorqua Lefine. Tout au long de la retraite et à la bataille de la Berezina. Cet emblème ornait les toques, les chapeaux en feutre, les casquettes et les shakos des miliciens de Moscou. Puisqu'on vous dit qu'on a fait la campagne de Russie !

— C'est ce bouton militaire qui prouve que Charles de Varenecourt est effectivement médecin, précisa Margont. Il n'est pas réglementaire. L'uniforme dont il est issu était certainement à son image – magnifique ! — et

appartenait donc obligatoirement à un officier. Car la majorité des miliciens non gradés portaient des vêtements civils, caftans ou grands manteaux gris, verts ou beiges. Seul l’emblème sur leurs coiffes, leurs havresacs et leurs armes – quand ils en avaient... — leur donnaient une allure de soldats. Les officiers, en revanche, étaient en uniforme. Varencourt s’est fait faire un somptueux uniforme non réglementaire, ce qui est toléré par toutes les armées, toujours heureuses de voir des soldats se vêtir à leurs frais, a fortiori quand il s’agit de miliciens, les laissés-pour-compte du système militaire. Il le voulait voyant ! « Regardez-moi ! Je suis maintenant officier dans *l’opolchénie* de Moscou ! N’est-ce pas la preuve de ma loyauté envers la Russie ? » En Autriche, en France, on retrouve ce même principe qui veut que les miliciens qui s’équipent eux-mêmes soient mieux considérés que les autres. Personne n’a vraiment confiance dans les gardes nationaux français, qui font pourtant de leur mieux. En revanche, tout le monde acclame les gardes d’honneur. Mais qu’est-ce qui différencie les seconds des premiers ? C’est qu’ils se sont très bien équipés, sur leur fortune personnelle, et qu’ils exhibent d’éclatants uniformes à la hussarde ! Du coup, ils ont droit à tous les honneurs et l’Empereur les a même versés dans la Garde impériale. Cependant, je reconnais qu’ils font preuve de beaucoup de courage...

Palenier secouait la tête.

— Au vu de ce que vous nous avez raconté, il est impossible qu’un Français, établi à Moscou depuis quelques années seulement, soit promu officier de la milice russe, alors que celle-ci va aller justement combattre les Français. Simple soldat, oui, mais officier...

— Et pourtant, seul un officier est autorisé à arborer un uniforme luxueux. Aucune armée n’accepte qu’un simple soldat soit mieux vêtu que ses supérieurs. Un élément a fait que, quand Charles de Varencourt s’est engagé dans la milice, les Russes ont été absolument *obligés* de le nommer officier. C’est parce qu’il était médecin ! Dans toutes les armées d’Europe, un médecin a obligatoirement un grade équivalent à celui d’officier. Aucun règlement ne prévoit un cas de figure de « soldat médecin ». Ou bien on ne l’acceptait pas – mais on avait un besoin crucial de médecins ! –, ou bien on le prenait et il devenait ipso facto officier de santé, c’est-à-dire l’équivalent d’un lieutenant, ou peut-être même d’un capitaine ! On a été d’autant moins réticent à l’accepter qu’il serait un non-combattant.

Margont marqua une pause. Il songea qu’il partageait un point commun avec son adversaire. La combativité ! Une fois de plus, face à des événements hostiles, Varencourt n’avait pas baissé les bras, il ne s’était pas lamenté sur l’injustice de son sort. Il avait fait face.

— Varencourt pensait avoir trouvé la solution parfaite, reprit-il. Imaginez-le marchant dans Moscou, vêtu de son uniforme mirobolant, les soldats russes se figeant au garde-à-vous sur son passage pour le saluer... La contre-attaque imparable ! Ah, comme vous le disiez, monsieur Palenier, moi aussi, si j’avais été lui, je me serais rendu chez les voisins qui m’avaient

insulté et craché au visage. Et, tout en dégustant du regard leurs faces blêmes, je leur aurais demandé quand ils allaient s'engager à leur tour dans la milice ! Varencourt était devenu plus russe que les Russes ! Il faut se replacer dans l'esprit de cette période. Les Russes étaient convaincus qu'ils allaient écraser la Grande Armée, qu'il était impossible que les Français parviennent jusqu'à Moscou. Nous avions déjà beaucoup souffert de notre longue marche, des combats et du harcèlement incessant des cosaques. Tandis que nos adversaires s'étaient renforcés en faisant converger des troupes de toutes les provinces de leur pays grand comme un continent ! Varencourt a accompagné l'armée, car telle était désormais son obligation. Il a sûrement assisté à la bataille de la Moskova, puisque Moscou avait envoyé un nombre important de miliciens pour gonfler les rangs de l'armée russe juste avant cet affrontement clé.

Margont marqua de nouveau une pause. Ainsi donc, son chemin avait déjà croisé celui de Charles de Varencourt. Ce 7 septembre 1812, au plus fort de la bataille, ils n'avaient peut-être été séparés que par quelques centaines de pas, des pas jonchés de cadavres...

— Nous avons gagné et l'armée russe a reçu l'ordre de battre en retraite. Plus tard, des prisonniers nous apprendraient qu'en entendant cet ordre, les soldats russes avaient failli se révolter contre le haut commandement ! Ils voulaient poursuivre le combat ; ils refusaient d'abandonner Moscou. Varencourt criait sûrement avec eux. Mais le repli leur a été imposé. L'armée russe est repassée par Moscou ; elle a traversé l'ancienne capitale. Quand la population a vu cela, elle a compris que l'on abandonnait la ville à son sort. Rostopchine donna l'ordre d'évacuer la cité et tous ceux qui ne l'avaient pas encore fait s'empressèrent de fuir. Les consignes données aux militaires étaient très strictes : qui quitterait les rangs encourrait la peine de mort. Car une trêve de quelques heures avait été conclue à la condition que l'armée russe traverse Moscou « sans s'arrêter un instant », pour reprendre les termes exacts de l'Empereur. En outre, Koutousov, le commandant en chef de l'armée russe, voulait éviter qu'une partie de ses soldats ne se volatilise dans la ville dans l'espoir de retrouver des proches. Dont Charles de Varencourt, peut-être... Celui-ci a donc suivi l'armée. Seulement, à ce moment-là, il ignorait deux choses. Que Moscou allait brûler... Et que son épouse ne pourrait pas quitter la ville, parce qu'elle était enceinte...

— Comment savez-vous cela ? intervint Lefine.

— Quand j'ai parlé à cette « faiseuse d'anges », elle m'a répété des paroles que lui avait confiées Catherine de Saltonges. Celle-ci lui a dit, juste avant de se faire avorter : « Décidément, le sort s'acharne à tuer ses enfants juste avant leur naissance... » L'épouse de Charles de Varencourt devait être proche du terme, il lui était impossible de marcher ou d'être transportée pendant des jours dans une charrette. Probablement Varencourt méconnaissait-il l'état de sa femme, ou alors, il a voulu désertier, mais n'y est pas parvenu et a échappé au peloton d'exécution en raison du besoin de médecins...

Palenier comprenait qu'il lui manquait des informations, mais il voulait interrompre Margont le moins possible. Pour une fois qu'il rencontrait un enquêteur qui ne gardait pas ses découvertes pour lui ! Que ce bavard continuât donc encore un peu et c'était une promotion pour tous les deux ! Quand quelqu'un monte, agrippe-toi à lui fermement ; quand il commence à chuter, lâche-le le plus vite possible ! Telle était la philosophie de Palenier.

Margont reprit ses explications. Les drames de la vie de Charles de Varencourt semblaient jeter leur ombre sur son propre visage.

— Moscou a brûlé, et sa femme et son enfant à naître sont morts dans cet incendie. Voilà qui est l'épouse décédée avec laquelle Varencourt ne parvient pas à rompre, pour reprendre les propos que Catherine de Saltonges. Il est également possible que d'autres membres de sa belle-famille soient restés aux côtés de cette femme – ses parents, par exemple – et qu'ils aient péri avec elle... Nous comprenons mieux Varencourt, maintenant. Voilà pourquoi un feu brûle sans cesse en lui. Moscou est son *brasier originel* ! Pour la seconde fois, son univers a été anéanti, pulvérisé, littéralement réduit en cendres. Seulement, cette fois, il n'a pas tenté de se construire une troisième vie. Il a décidé de se venger. Il est revenu en France, s'est fait admettre chez les Épées du Roi. Et là, il a proposé un projet démesuré, follement ambitieux : assassiner Napoléon. Rien que ça... On a dû rire, le prendre pour un dément... Mais il a développé son idée. Précise, méthodique. Fernand, tu connais la suite... Ce plan a convaincu les meneurs de ce groupe – il faut dire que ce sont pour la plupart de vrais fanatiques. Ils étaient même si enthousiastes qu'ils ont admis Varencourt dans leur comité directeur. Les Épées du Roi poursuivent plusieurs plans et, en toute logique, Charles de Varencourt a été en charge de celui-ci. C'est lui qui a joué le rôle du traître qui vend ses camarades. Il a ainsi pu côtoyer l'enquêteur désigné par Joseph, dont il projette d'usurper l'identité. C'est aussi lui qui a assassiné le colonel Berle. Le feu l'a trahi. Il a tué, ce qui était convenu avec les autres membres du groupe. Mais il n'a pas pu s'empêcher de mutiler ce cadavre par le feu. Voilà qui prouve qu'il était seul quand il a commis ce crime. S'il avait été accompagné d'un complice, ce dernier ne l'aurait pas laissé commettre un tel acte et aurait signalé son comportement au vicomte de Leaume. Le groupe sait que Charles de Varencourt a tué Berle et qu'il a laissé leur symbole, comme prévu. En revanche, les Épées du roi ignorent certainement l'existence de ces mutilations.

— Voilà donc pourquoi il a tué le comte Kevlokine ! s'exclama Palenier. Comment se venger de l'incendie de Moscou sinon en frappant les Russes ? Ce sont eux les responsables de ce drame !

Ce qu'il y avait de formidable avec Palenier, c'était qu'il pouvait soutenir un mensonge avec une conviction presque convaincante. Les Russes considéraient les Français comme les uniques responsables de la destruction de Moscou et vice versa. En réalité, les torts étaient partagés. Bien évidemment, si les Français n'avaient pas attaqué la Russie, l'ancienne

capitale n'aurait pas été détruite. Mais Napoléon n'avait jamais donné l'ordre de brûler cette ville, parce qu'il voulait faire la paix avec le Tsar et parce qu'il avait besoin de cette cité intacte pour que la Grande Armée y reconstitue ses forces. Margont était présent dans Moscou lors du grand incendie. Comme les autres soldats, il avait vu des incendiaires à l'oeuvre : des policiers russes en civil, des prisonniers de droit commun et des aliénés libérés spécialement dans ce but. Et les pompes à incendie ? Toutes emportées sur l'ordre de Rostopchine, le gouverneur général de Moscou. Et les péniches des pompiers ? Sabotées et brûlées. Rostopchine semblait avoir agi de sa propre initiative, et non sur l'ordre du Tsar, car Alexandre I^{er} adorait cette ville et, par la suite, ne cessa de se lamenter de sa destruction. Rostopchine avait décidé de poursuivre la tactique de la terre brûlée, qui avait si bien réussi aux Russes jusqu'alors, mais en la poussant à son paroxysme. L'incendie de Moscou avait soulevé un tel tollé que Rostopchine niait aujourd'hui l'évidence. Il jurait maintenant que les Français et quelques voleurs et criminels russes étaient les seuls responsables, que des soldats de la Grande Armée se livrant au pillage avaient allumé des foyers dans l'euphorie stupide de l'ivresse, ou par mégarde, en renversant des bougies... De tels actes avaient eu lieu, mais il passait sous silence les centaines d'incendiaires russes et la disparition des pompes à eau. Or, lui seul avait l'autorité nécessaire pour donner de tels ordres et pour obtenir leur application sans faille. Ah, ça, pour sûr, Margont en savait long sur le sujet ! Il avait failli brûler vif dans Moscou, et avec lui Lefine, Saber, Piquebois et Jean-Quenin ! Alors Dieu sait s'il s'était renseigné par la suite.

Il existait une sorte de « procès de l'incendie de Moscou » qui animait les discussions dans les salons de l'Europe entière. D'un côté, les pro-français stigmatisaient les Russes, de l'autre, les pro-russes hurlaient tout aussi fort en accablant les Français. Tout le monde y allait de son analyse, de son opinion... Par une ironie du sort, d'une certaine manière, Margont se retrouvait sur le même banc que Charles de Varencourt, celui des victimes rescapées... Oh, bien sûr, il n'avait pas perdu autant que celui qu'il traquait ! Mais il comprenait son désarroi. Russes, Français, alliés des Français (devenus aujourd'hui pour la plupart les alliés des Russes...) : tous coupables !

— Pour se venger de l'incendie de Moscou, il faut frapper les Français et les Russes ! corrigea Margont tout en foudroyant Palenier du regard. Varencourt a fait cause commune avec des royalistes. Seulement, Varencourt, lui, agit pour des motifs personnels et non politiques. À tel point qu'il n'a pas hésité à trahir ses alliés en se servant d'eux pour apprendre où résidait le comte Kevlokine, afin de l'assassiner. Le comte Kevlokine a payé pour le comte Rostopchine – tous deux étaient des amis du Tsar, des proches. Maintenant, Napoléon va payer pour Napoléon...

Il revoyait l'incendie de Moscou. Quatre jours de feu ! Et les lendemains... Les quatre cinquièmes de la ville détruits, vingt mille morts... De ces milliards de milliards de flammes s'était en quelque sorte détachée une

flammèche qui brûlait encore aujourd'hui, dix-huit mois plus tard, alimentée par l'esprit de Charles de Varencourt. Elle avait parcouru deux mille cinq cents kilomètres pour arriver jusqu'à Paris, avec un seul but : embraser Napoléon... Un retour de flammes.

Cela pouvait sembler dérisoire : un homme contre un empereur et les milliers de personnes qui veillent sur lui. Mais la flamme d'une seule bougie peut réussir à consumer une forêt entière...

Margont allait sortir lorsqu'il revint sur ses pas pour retourner voir Catherine de Saltonges. Assise sur sa couche, elle était prostrée, le regard perdu dans le vague. Il déposa le bouton à ses côtés.

— Cela vous appartient, murmura-t-il.

Elle posa les yeux sur l'objet, le prit et l'enserra délicatement dans ses paumes, comme si elle caressait la dernière étoile qui brillait encore dans son univers.

CHAPITRE XL

Margont, Lefine, Palenier et son subordonné se rendirent chez Varencourt. Les rues de ce quartier, boueuses et malodorantes, évoquaient un marais qui se serait fauflé entre des rangées de maisons délabrées. L'adresse indiquée par Charles de Varencourt à la police était effectivement un « pigeonnier », comme l'avait appelé Lefine. En d'autres circonstances, il aurait été comique d'observer ces hommes se pressant là pour fouiller, se gênant les uns les autres, se cognant la tête à la charpente... Quatre policiers occupaient déjà les lieux avant leur arrivée et avaient déclaré n'avoir rien découvert d'intéressant.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Palenier à Margont, l'air de rien.

— J'avoue que je suis dépité. Le groupe avait prévu de nous faire disparaître, mon ami et moi. Heureusement, il y a eu votre intervention salvatrice !

Palenier rougit, mais continua à regarder Margont, ne voulant pas perdre la face devant ses hommes.

— Certes, nous n'avons arrêté que Catherine de Saltonges et un homme de main, reprit Margont. Cependant, Charles de Varencourt n'a pas eu le temps de repasser ici. C'eût été courir trop de risques. J'avais espéré que nous découvririons des indices... Il possède au moins deux logements. Celui-ci – où résidait le « Varencourt qui trahit au profit de l'Empire » — et l'autre, où il doit se trouver actuellement. C'est là-bas qu'il a entreposé les poisons et tout ce dont il a besoin pour mettre en oeuvre son plan. Ici, il y avait toujours le risque que la police cesse de lui faire confiance et surgisse pour tout inspecter de fond en comble...

— Sa maîtresse, elle, connaît sûrement l'autre adresse...

— J'en doute, au contraire. Regardez l'assassinat du colonel Berle, la complexité de leur plan, le double jeu qu'il a mené : Charles de Varencourt est prudent, méticuleux. Je ne pense pas qu'il aurait commis une telle erreur. D'autant plus que, grâce à Louis de Leaume, il peut disposer d'un grand nombre de logements. Et puis, il s'agit sûrement d'un taudis de ce genre.

Vous imaginez-vous vous livrant à des ébats amoureux au milieu de fioles de poison qui vont servir à assassiner quelqu'un ? Peut-être se rencontraient-ils chez elle, mais je ne le pense pas, car Catherine de Saltonges a des domestiques : ceux-ci auraient jasé... Ils devaient plutôt se rendre dans une hôtellerie, en se faisant passer pour un couple en voyage. De toute façon, il ne faut pas se leurrer, elle ne nous dira plus rien.

Il s'approcha de la paillasse sur laquelle les policiers avaient aligné les objets qu'ils avaient trouvés. Une bien maigre pêche.

Il saisit d'abord la Bible et l'ouvrit là où se trouvait un marque-page. Alors que cet exemplaire était récent – la reliure n'était pas abîmée et la tranche des pages était blanche –, les deux feuillets mis en valeur étaient sales, froissés et abîmés. On avait rayé les phrases, à la plume, avec colère, en déchirant parfois le papier, pour ne laisser subsister qu'un seul verset. Comme si l'on avait voulu signifier que Dieu n'existait pas, qu'il ne fallait pas aimer son prochain et que, dans la Bible, tout était à jeter à la corbeille excepté ces quelques lignes. Margont fut déçu, parce qu'il ne s'agissait pas de l'un des passages auxquels il avait songé. Il lut :

— Deutéronome, chapitre 19, verset 21 : « Tu ne jetteras aucun regard de pitié : vie pour vie, oeil pour oeil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied. »

— La loi du talion... commenta Palenier. Nous avons bien compris de quoi il retournait...

Margont porta alors son attention sur le marque-page, sursauta et en lâcha la Bible qui s'écrasa sur le sol.

— Ne touchez plus à rien ! s'exclama Palenier, qui, préoccupé par cette histoire de poison fulgurant, songeait soudain que Varencourt avait peut-être piégé son appartement avec des aiguilles enduites de curare.

Margont ramassa la Bible, puis le marque-page. Il s'agissait d'une pochette en papier. À l'intérieur se trouvait une mèche de cheveux d'un blond très clair. Elle ne provenait pas de la chevelure de Catherine de Saltonges. L'épouse moscovite de Charles de Varencourt avait dû la lui offrir, juste avant qu'il ne rallie l'armée russe. Voilà probablement tout ce qui restait de cette femme aujourd'hui...

Les autres objets étaient d'usage courant : un peigne, un broc, des vêtements... Rien qui eut un lien avec le passé russe de Charles de Varencourt ou avec ses projets actuels.

Faubourg Saint-Germain, dans l'hôtel particulier de Catherine de Saltonges, ils ne firent aucune découverte intéressante. Des policiers avaient lu des lettres trouvées dans un secrétaire, mais aucune n'émanait de Charles de Varencourt ; les livres de la bibliothèque ne présentaient pas de particularité ; les domestiques confirmèrent que Varencourt ne s'était jamais rendu là...

Quand Margont décida de s'en aller, Palenier lui serra la main en lui disant :

- Tenons-nous au courant si nous avons du nouveau !
- Mais cela fonctionne toujours de moi à vous, jamais en sens inverse...
- Pas du tout !

— J'ai compté six policiers chez Mlle de Saltonges, quatre chez Varencourt. Avec celui qui vous accompagne et vous-même, cela fait douze personnes. Toute une armée ! D'autant plus que je suppose que ce n'est que la partie visible d'un dispositif plus vaste encore...

— Mais c'est qu'il y va de la sécurité de l'Empereur ! Il s'avère qu'il est malheureusement impossible d'avertir Sa Majesté de ce danger. Avec tous ces ennemis entre l'armée et nous...

Titubant de sommeil, Margont s'en alla, accompagné de Lefine.

Timidement, le jour se levait, aventurant quelques rayons de soleil qui traçaient des bandes dorées entre les nuages. C'était déjà le 29 mars. Margont enfourcha sa monture. Mais Lefine restait immobile.

— J'ai une requête, dit-il. Notre enquête est bloquée. De ce côté-là, on ne peut qu'attendre la suite des événements. ... Faut-il vraiment que je rentre sur-le-champ à la caserne ? Oh, je serai là pour la grande bataille, n'en doutez pas. Mais, dans la mesure où nous serons peut-être tués tous les deux demain, de quelle manière vais-je passer mes dernières heures ? À présenter les armes sous les invectives de notre colonel et néanmoins ami ? Ou en compagnie d'une charmante personne qui m'est chère ?

Margont prit un papier et rédigea un laissez-passer. Il signalait son identité, son grade et le fait que Lefine et lui étaient en mission sur l'ordre personnel de Joseph I^{er}.

— Tu as jusqu'à midi. Je ne peux pas te donner plus...

Lefine prit le sauf-conduit avec joie, bondit en selle et partit au trot. Jusqu'à cet instant, Margont avait songé à rejoindre sa légion. Mais son ami n'avait pas tort. Que faire de ce qui était peut-être l'avant-dernier jour de son existence ? Hélas, lui n'avait pas de « chère amie »... Allez ! Il se donnait jusqu'à midi. Midi ! Après, il dormirait un moment, puis il irait retrouver ses soldats. Jusqu'à midi... Juste quelques heures pour lui... Il y avait bien droit. Reprenant de la vigueur, il lança sa monture en direction du Louvre.

CHAPITRE XLI

L'ancien palais des rois de France avait été transformé en un lieu si incroyable qu'il en paraissait irréel, mythique. Il s'agissait du « musée parfait » : des multitudes de chefs-d'oeuvre de « tous » les pays rassemblés en un lieu grandiose et accessible au public.

Deux facteurs s'étaient conjugués pour aboutir à un tel « miracle » né de l'immoral pillage artistique des pays vaincus par les armées républicaines, puis impériales. D'une part, cette idée républicaine que l'art devait être montré au public. La symbolique était forte : les possessions des aristocrates étaient « redistribuées » au peuple, non pas « physiquement », car c'eût été engendrer de nouvelles inégalités, mais « visuellement », dans les musées publics (en 1801, le Directoire en avait créé un peu partout dans le pays, et d'autres étaient apparus par la suite). D'autre part, l'intérêt de Napoléon pour l'art. Un intérêt particulier. Car l'Empereur en avait fait un outil de propagande : on exhibait les « trophées » pris à l'ennemi. D'ailleurs, il avait rebaptisé le « Muséum français » ou « Muséum central de la République » « Musée Napoléon »...

Détail qui faisait toujours sourire Margot : le mariage religieux de Napoléon avec Marie-Louise d'Autriche avait eu lieu non pas à Notre-Dame, mais au Louvre, dans le grand salon carré transformé pour l'occasion en chapelle. Les musées étaient les cathédrales des républiques et des régimes d'inspiration républicaine.

Il passa près de l'arc de triomphe du Carrousel, qui ornait la place située entre le palais des Tuileries et celui du Louvre. On l'avait érigé pour commémorer la signature du traité de paix entre la France et l'Angleterre, à Amiens, en 1802. Or, dans les années qui avaient suivi, les Français ne s'étaient jamais autant battus avec les Anglais. Les affrontements avaient lieu dans le monde entier : en Europe, dans les colonies, sur les mers et les océans... Ils auraient même eu lieu sous l'eau si l'on avait réussi à concrétiser cet incroyable projet de tunnel sous la Manche. Au bout du compte, la seule véritable conséquence de la paix d'Amiens, c'était le joli arc de triomphe du

Carrousel.

Le musée n'était pas ouvert, mais Margont n'eut qu'à donner un bon pourboire à un gardien pour que ce fût chose faite. Une fois de plus, il fut stupéfait de voir que Paris continuait à vivre presque normalement.

Il se mit à marcher dans des salles d'une indicible magnificence. Il avançait lentement, se pressait soudain vers une oeuvre, revenait sur ses pas... Il se libérait de l'organisation didactique, des classifications rigoureuses. Dans ce labyrinthe de l'art, sa subjectivité lui tenait lieu de fil d'Ariane. Autour de lui, des satyres poursuivaient des nymphes ; une Vénus le troubla par sa beauté tandis qu'une autre le provoquait par sa pose érotique ; l'Amour chevauchait un centaure ; Diane recueillait l'allégeance de cerfs et de biches dans une clairière ; des gladiateurs s'entre-tuaient ; le drapé des toges et des robes était rendu d'une manière si vraie que l'on s'attendait à voir onduler ces plis de pierre au moindre courant d'air ; l'Amour ramassait avec délicatesse un papillon ; les tableaux exultaient ; ici, un ciel azur rempli d'angelots ; là, l'évocation féroce d'une bataille médiévale ; les subtils contrastes des clairs-obscurs ; la séduction émanant de Mlle Caroline Rivière peinte par Ingres ; aux flamboyantes évocations de la Rome antique, toutes en fracas de gestes et de couleurs, répondait l'enlacement intimiste des trois Grâces, nues et surprises par l'importun spectateur... Raphaël, Rembrandt, Michel-Ange, Rubens, le Corrège, Véronèse, Poussin, David, les frères Van Eyck... Ivre de beauté, Margont parvint jusqu'à la Joconde. Oui, si le monde devait être détruit, il fallait mourir en contemplant ce sourire.

Alors qu'il errait ainsi, il fut bouleversé par une oeuvre, une mosaïque antique rapportée d'Italie. Il n'en avait jamais entendu parler et sa situation dans le musée, en retrait dans l'angle d'un salon, laissait entendre que Dominique Vivant Denon, le directeur du musée et le maître d'oeuvre de ce « Louvre de toutes les conquêtes », n'en savait guère plus. Mais quel émoi ! Margont était pris d'un vertige. Ce grand fragment représentait le visage d'une femme. Pourquoi suscitait-elle un tel trouble en lui ? Sa beauté lui faisait mal. Il songea qu'en cet instant son ami Fernand devait être dans les bras de son amie, tandis que celle de Margont avait deux mille ans et était composée de morceaux de pierre colorés... Ses idées s'assombrirent encore. Un boulet prussien le ferait aussi bien éclater dans quelques heures, le transformant en mosaïque de débris de chair...

Il ne pouvait toujours pas se détacher de ce visage. Il tendit la main et lui effleura les joues, ensorcelé. Cette femme semblait vouloir lui dire quelque chose. Son regard bondissait d'une tesselle à une autre, contemplait le motif dans son ensemble, revenait sur un détail... Tantôt il voyait cette belle Romaine, tantôt des petits fragments de couleur... Son enquête lui revint à l'esprit. Chacun des indices, chacune de ses déductions était semblable à l'une de ces tesselles. Et leur bon agencement révélait le motif dans toute sa limpidité. Il avait tout compris ! Tout s'articulait, tout prenait sens ! C'était ce qu'il se répétait, mais cette femme paraissait lui murmurer : « Pas tout à

fait... »

CHAPITRE XLII

Le 29 mars, Napoléon s'était levé à deux heures du matin. Marche effrénée pour l'armée française.

Mais l'allure était malgré tout trop lente pour inquiéter les Alliés. L'Empereur décida donc de prendre plus de risques encore. Au galop avec seulement mille cavaliers commandés par le général Guyot ! L'armée suivrait aussi vite que possible. Il fallait se manifester, apparaître à grand fracas dans le dos de l'ennemi ! Utiliser la crainte qu'il suscitait, berner, faire croire qu'il surgissait avec toutes ses troupes...

Ce même jour, les Parisiens, consternés, assistaient au départ pour Blois de l'impératrice Marie-Louise et de son fils, le roi de Rome, escortés de deux mille soldats.

La veille au soir, un conseil de régence s'était tenu au palais des Tuileries, pour décider de la conduite à tenir. Talleyrand avait proposé que l'Impératrice et son fils demeurent dans Paris. Le conseil s'était rangé à cet avis. Marie-Louise elle-même souhaitait rester. Mais Joseph avait alors présenté une lettre de l'Empereur datée du 16 mars, dans laquelle ce dernier donnait l'ordre formel de faire partir son épouse et son fils si Paris venait à être menacé, afin de s'assurer qu'ils ne courraient pas le risque de tomber aux mains de l'ennemi. Tout le monde s'était plié à cette injonction, qui concernait également nombre de dignitaires, ministres, membres du Sénat...

Dans l'espoir de minimiser l'impact de ce départ, Joseph fit afficher partout une proclamation dans laquelle il annonçait que lui resterait dans Paris. En vain. Cet événement au goût « aigre » donna naissance à une chansonnette qui se répandit partout :

*Le grand roi Joseph, pâle et blême,
Pour nous sauver reste avec nous
Croyez, s'il ne nous sauve nous,*

Qu'il se sauvera bien lui-même !

Les maréchaux Marmont et Mortier arrivaient aux abords de la capitale et positionnaient aussitôt leurs douze mille soldats pour protéger la ville.

Les Alliés, eux, organisaient leurs multitudes de combattants. Des troupes furent dépêchées pour occuper divers points stratégiques, d'autres seraient tenues en arrière, en soutien ou pour faire face à l'éventuelle arrivée de Napoléon. L'attaque de Paris allait être menée par une vague d'assaut de cent trente-cinq mille hommes répartis en trois colonnes géantes, trois Titans. Les Alliés s'attendaient à une faible résistance, mais ils allaient néanmoins jeter toutes leurs forces disponibles dans la bataille. Parce qu'il leur fallait vaincre le plus vite possible.

Au fur et à mesure que les régiments arrivaient en vue de la capitale, ils exultaient. Des dizaines de milliers de voix criaient « Paris ! Paris ! » tout en brandissant des fusils et des sabres.

CHAPITRE XLIII

Ce 30 mars, on battait la générale dans les faubourgs de Paris. Le front français, en arc de cercle, s'étirait sur seize kilomètres et constituait la ligne de défense extérieure, aux abords de la capitale. Il s'organisait en deux ailes. Le maréchal Mortier commandait celle de gauche, à l'ouest ; le maréchal Marmont celle de droite, à l'est ; Joseph Bonaparte vint se placer au centre.

On avait rassemblé toutes les troupes possibles et imaginables : des soldats de l'armée régulière, les gardes nationaux, les gendarmes, les polytechniciens, les saint-cyriens, les pompiers de Paris, ceux de la Garde impériale, les étudiants, des marins, des volontaires en civil, les invalides, les vieux vétérans... En tout : quarante-cinq mille combattants. Mais un grand nombre n'avaient jamais combattu. Seulement vingt et un mille furent déployés sur la ligne de défense extérieure. Les autres demeurèrent en garnison dans Paris.

La seule chance de l'emporter consistait à tenir jusqu'à ce que Napoléon jaillisse dans le dos des Alliés pour y semer le chaos et l'effroi. Si une telle chose se produisait, cette monumentale coalition se retrouverait prise entre le marteau et l'enclume et subirait peut-être bel et bien une défaite cataclysmique.

Les Alliés l'avaient très bien compris et décidèrent de donner l'assaut avant même d'avoir achevé leur déploiement.

À six heures du matin, depuis les hauteurs de la Villette, le maréchal Mortier donna l'ordre de tirer le premier coup de canon. La bataille de Paris débutait.

Joseph Bonaparte avait établi son quartier général au sommet de la butte Montmartre. Il était confiant, parce qu'il n'avait tout simplement pas réalisé la situation. On lui avait annoncé que, le 26, Napoléon avait remporté une nouvelle victoire à Saint-Dizier. Il en avait déduit que l'impétueuse manœuvre des Alliés n'avait été qu'un feu de paille ! Il croyait que son frère obligeait ces derniers à battre en retraite en ce moment même et qu'ils allaient

apparaître devant Paris seulement quelques corps d'armée isolés. On entendait bien le canon, sur la droite, du côté de Marmont. Mais personne ne menaçait Montmartre pour le moment.

La butte avait été fortifiée – des fossés, des palissades et des levées de terre – et dotée de sept canons manoeuvrés par une soixantaine d'artilleurs. L'infanterie qui défendait ces retranchements se composait de deux cent cinquante pompiers de la Garde impériale.

Des troupes avaient été placées en avant de cette position, dont des gardes nationaux de la 2^e légion. Saber se trouvait là, en grand uniforme de colonel commandant de légion. Il était furieux, parce qu'il n'avait pu conduire ici qu'une partie de ses effectifs. Seuls six mille soldats de la garde nationale avaient été préposés à la défense extérieure. Les autres étaient demeurés dans Paris, pour y assurer l'ordre et garnir la ligne de défense intérieure, aux barrières (qui n'étaient que des palissades entravant les portes de la capitale, afin d'empêcher que les gens n'échappent aux taxes douanières). Saber déployait ses soldats en tirailleurs, dans les vignes, les prés, les jardins...

— Nous protégeons un point clé ! répétait-il. On ne peut pas s'emparer de Paris sans prendre d'abord Montmartre. Vous reculez : Paris est perdu ! Vous tenez bon jusqu'à ce que l'Empereur survienne : Paris est sauvé ! C'est simple : Paris, c'est vous !

Il affichait une grande assurance.

— Faites de chaque arbre, de chaque trou un bastion !

Dépassant ses positions, il se retrouva en train d'inspecter les bataillons du régiment de ligne qui côtoyait sa légion. Margont, confus, se cachait le visage de la main. Ça, c'était bien Irénée ! Il était colonel depuis moins de trois mois et il se comportait déjà comme le général de brigade responsable de ce point du champ de bataille ! Mais on manquait tant d'officiers expérimentés que même les soldats qui n'étaient pas placés sous ses ordres l'écoutaient, le saluaient, s'exclamaient : « Vive le colonel Saber ! »...

Lefine et Piquebois s'aménageaient un retranchement. Ils avaient abattu un peuplier et élaguaient les branches. Leurs hommes les imitaient et des arbres tombaient ici ou là.

— On aurait dû faire ça il y a quinze jours ! pestait Lefine.

Margont regardait vers la droite. Là-bas, le vacarme des combats allait en grandissant...

Sur l'aile droite, dès le début de la bataille, une heure avant le lever du soleil, le maréchal Marmont avait lancé une attaque pour le moins audacieuse. Voulant reprendre le plateau de Romainville, qui avait été évacué la veille, il avait pris la tête d'une partie de ses troupes et les avait conduites à l'assaut de cette position. Il avait nettement sous-estimé les forces de l'ennemi. Mais ce dernier avait aussi surestimé les siennes et avait fini par se replier dans le village ! Si bien que, dans ce secteur, les affrontements avaient commencé par une spectaculaire et paradoxale avancée des Français.

Mais les Alliés avaient poursuivi leur déploiement et, ayant pu mobiliser des renforts, ils attaquaient désormais la droite française de tous les côtés.

Sur l'aile gauche, les Alliés avaient déjà pris du retard sur leur plan de bataille, car coordonner les mouvements de telles quantités de troupes était d'une complexité invraisemblable. Mais ils s'apprêtaient maintenant à lancer une attaque de grande envergure contre les hauteurs de la Villette.

Vers dix heures du matin, partout, la bataille s'intensifiait. Depuis le sommet de Montmartre, on vit apparaître des troupes ennemies, encore assez loin au nord, au niveau du Bourget. Leur masse enflait, enflait, enflait... Une division. Non, des divisions. Un corps d'armée. Deux, peut-être... Non : plusieurs corps d'armée...

La réalité de la situation s'imposait enfin à Joseph. Où que se posât sa longue-vue, il apercevait des assaillants. La ville de Saint-Denis était contournée et des milliers de tirailleurs envahissaient la plaine, juste devant lui, telles des nuées de sauterelles.

Joseph était de plus en plus inquiet. Un messenger venait de lui transmettre un message émanant du Tsar, qui l'invitait d'un ton menaçant à négocier... Il prit la décision de regagner Paris, suivi par quelques proches.

— Où est-ce qu'il va ? demanda Margont.

— Il doit se porter sur un point où la situation est critique... hasarda Piquebois.

Saber ricana.

— Il n'y a qu'un seul endroit où Joseph devrait se trouver et c'est au sommet de Montmartre, car c'est la clé de voûte de notre centre. Donc il s'enfuit. Voilà. La défense de Paris vient d'être décapitée sous vos yeux. Désormais, chacun fait ce qu'il peut de son côté.

Au château des Brouillards, Joseph s'entretint brièvement avec le conseil de défense, dont faisaient partie, entre autres, le général Clarke, ministre de la Guerre, et le général Hulin, gouverneur de Paris. Il leur montra la lettre du Tsar. Le conseil décida de faire cesser le combat. Joseph envoya un message au maréchal Marmont, pour lui faire savoir qu'il l'autorisait à entrer en pourparlers avec les Alliés.

Marmont reçut cette missive. Mais celle-ci ne lui donnait pas l'ordre de mettre un terme aux affrontements, elle proposait seulement cette option, si Mortier et lui ne pouvaient plus tenir leurs positions. Or justement, Marmont contenait les attaques adverses et pensait que l'on pouvait encore faire face, peut-être jusqu'à l'arrivée de Napoléon ! Il envoya immédiatement le colonel Fabvier informer Joseph de son point de vue, en espérant le faire changer d'avis.

Fabvier se rendit au sommet de la butte Montmartre, ne trouva pas Joseph, tourna bride et se lança à sa recherche, mais fut bien incapable de le retrouver, car Joseph galopait déjà en direction de Saint-Cloud.

Le maréchal Marmont prit la décision de poursuivre le combat.

Les heures passaient et les Français résistaient toujours avec acharnement. Mais la situation devenait de plus en plus critique.

L'aile droite était progressivement refoulée.

La défense du village de Montreuil s'était effondrée sous les coups combinés de la Garde russe, de la Garde prussienne et de la Garde badoise.

Le village de Pantin avait été pris et demeurait aux mains des Russes et des Prussiens en dépit des assauts forcenés du général Curial, qui avait voulu le reprendre.

Les Russes et les Prussiens avaient repris les jardins de Romainville et y avaient aussitôt positionné une batterie qui bombardait les Français pour les tenir à distance. Le général Raïevski – celui-là même qui avait héroïquement défendu la Grande Redoute durant la bataille de la Moskova – avait lancé une division de grenadiers à la rencontre du maréchal Marmont, qui conduisait une contre-attaque dans l'espoir de reconquérir le plateau, et l'avait repoussé.

Marmont s'était replié sur Le Pré-Saint-Gervais et alternait défense et contre-attaques.

Des troupes wurtembergeoises et autrichiennes renforcées par de la cavalerie russe s'aventuraient au sud-est, afin de déterminer s'il était possible de contourner la ligne française. Le château de Vincennes, fermement tenu en main par le général Daumesnil et garni de canons de gros calibre, représentait un problème de taille... Elles contournèrent cet obstacle, s'emparèrent de Saint-Maur, de Charenton et de Bercy. La cavalerie russe de Pahlen – hussards, uhlans, dragons et cosaques – voulut alors tourner le maréchal Marmont, mais fut arrêtée par vingt-huit canons maniés par les élèves de Polytechnique, soutenus par des gardes nationaux, quelques gendarmes, des dragons et des cuirassiers.

Des renforts alliés continuaient d'affluer de tous les côtés, telles des abeilles venant s'agglutiner sur chaque position française.

La gauche française était-elle aussi durement malmenée.

Après de violents combats, le village d'Aubervilliers avait été pris par les Russes du général Lange-ron, un aristocrate français passé au service de la Russie peu après la Révolution.

Les villages de la Villette et de la Chapelle avaient résisté pendant des heures, sous un déluge d'artillerie. Mais ils avaient fini par succomber aux assauts sans cesse renouvelés des généraux Kleist, York et Woronzow.

Des cosaques, envoyés en éclaireurs, atteignaient le bois de Boulogne, à la recherche d'une faille qui permettrait de contourner le maréchal Mortier pour le prendre à revers.

Le général Langeron avait été ralenti pendant des heures, en partie à cause de la résistance inouïe de la ville de Saint-Denis, due à l'acharnement de Savarin et de ses huit cents hommes. Six mille Russes avaient ainsi été tenus en échec et leur général, Kapzevitch, avait fini par informer Langeron

qu'il lui était impossible de prendre Saint-Denis. Ce dernier avait dû composer avec ce problème imprévu. Mais, maintenant que les points de résistance d'Aubervilliers, de la Villette et de la Chapelle avaient été anéantis, il pouvait enfin porter toute son attention sur l'un de ses objectifs principaux : Montmartre.

Leaume avait demandé à tous ses membres de se rassembler. Mais seuls une quinzaine d'entre eux avaient répondu à son appel. Ils auraient dû être quarante ! Ah ça, pour parler et ergoter et chicaner et critiquer, il y avait toujours du monde ! Seulement, maintenant qu'il fallait agir...

Depuis des heures, le vicomte de Leaume et les siens s'activaient à décourager les Parisiens. Ils se rendaient aux barrières de la capitale, où des volontaires en civil demandaient aux gardes nationaux de leur fournir des armes. Ils se mêlaient à ces hommes comme s'ils étaient des leurs et tentaient de les démoraliser par d'habiles paroles. « Il faut se dépêcher, nous sommes à un contre dix ! Si on tarde encore, tout est perdu ! » « Comment cela, pas de fusils pour nous ? Et comment qu'on va se battre ? Autant ouvrir tout de suite les portes aux Prussiens ! » « Vous entendez ce vacarme ! Ce sont tous les Alliés qui nous tombent dessus ! » Au bout d'un moment, on leur jetait des regards suspicieux. Il était alors temps pour eux d'annoncer qu'ils allaient essayer de se procurer des armes ailleurs... Des royalistes d'autres groupes faisaient la même chose un peu partout.

Honoré de Nolant trouvait cette stratégie parfaitement appropriée. Varencourt – qui avait retrouvé la confiance du groupe, puisqu'il était apparu que la police n'encerclait pas la « trésorerie » au moment de leur fuite – l'avait opéré pour lui retirer la balle que le comparse de Margont lui avait logée dans le bras. Nolant souffrait toujours et estimait avoir eu son compte de coups de feu.

Mais, pour Leaume et Châtel, il fallait en faire plus ! Ils abandonnèrent Honoré de Nolant – qui soutenait que sa blessure l'affaiblissait, qu'il ne pouvait plus marcher... — et, avec leurs hommes, ils allèrent s'armer de pistolets et d'épées dans l'une de leurs caches. Quand ils regagnèrent les rues, ils arboraient tous des cocardes et des écharpes blanches et des emblèmes des Épées du Roi.

Prenant la tête de cette petite troupe, le vicomte de Leaume se dirigea vers la barrière de Montmartre. C'était le point idéal, car un peu plus loin au nord se trouvait la butte Montmartre, où Joseph Bonaparte avait établi son quartier général. S'il causait du trouble à cet endroit, les Français chargés de la défense extérieure entendraient des coups de feu dans leur dos et s'affoleraient. Ils croiraient qu'un parti ennemi les avait contournés et se glissait entre Paris et eux pour leur couper la retraite. Il s'agissait d'un pari risqué. Mais, en cas de succès, les conséquences seraient grandioses ! Si Joseph perdait son sang-froid – et il était bien homme à le perdre –, s'il dévalait la butte au galop pour se réfugier dans Paris de peur d'être tué ou

capturé, tous ceux qui l'entouraient abandonneraient en catastrophe leurs positions pour se replier avec leur chef. Alors, ce serait lui, le vicomte de Leaume, qui, par un coup d'audace, permettrait aux Alliés de s'emparer de la butte Montmartre désertée. Quel triomphe ce serait ! Un coup de maître ! Un coup de roi !

Mais il fut dépité quand la barrière de Montmartre fut en vue. Le nombre de gardes postés là était bien supérieur à ce qu'il avait imaginé : une centaine de gardes nationaux, des invalides qui avaient repris les armes, des volontaires qui voulaient des fusils... Pourtant, habituellement, cette barrière-là n'était pas l'une des plus fréquentées. Son groupe s'arrêta, indécis.

Leaume avait basé ses calculs sur le fait que la quasi-totalité des défenseurs serait postée sur la ligne de défense extérieure. Cela semblait couler de source au vu de la disproportion des forces en faveur des Alliés. Il avait donc organisé l'attaque d'un point supposé mal défendu, or ce n'était pas le cas. Leaume songea que l'inorganisation était telle que la seconde ligne de défense était surprotégée, au détriment de la première. Puis il se ravisa. Ne fallait-il pas voir là la preuve que les groupes royalistes parisiens avaient bel et bien réussi à effrayer Joseph ?

— Nous devrions rebrousser chemin... conseilla Jean-Baptiste de Châtel.

— J'aperçois partout des blessés que l'on a retirés du front pour les entasser ici. Regardez cette confusion ! Les gardes sont démoralisés. Incitons-les à abandonner leur poste !

Sur quoi, il fit signe aux siens de s'avancer.

On regarda l'arrivée de ces royalistes avec stupéfaction. Qu'était-ce que ces apparitions ? Les hommes du vicomte se mirent à distribuer les affiches... imprimées grâce à Margont. Quand on ne les acceptait pas, ils les posaient par terre, bien lisibles.

— Vive le roi ! Vive Louis XVIII ! Vive les Bourbons ! clamait Châtel, imité par quelques autres.

Une détonation claqua et un royaliste s'effondra : un garde national venait de tirer. Des coups de feu éclatèrent alors de tous les côtés. Plusieurs membres des Épees du Roi étaient d'anciens chouans qui ne s'en laissaient pas compter. Leaume voulut charger la barrière de Montmartre ! Cela aurait eu tant de panache ! Mais Jean-Baptiste de Châtel le retint par le bras. Un autre garde national mit en joue le vicomte, en qui il avait distingué le meneur de cette bande. Il ne se trouvait qu'à dix pas de sa cible. Châtel vit la menace et se plaça délibérément entre Louis de Leaume et le tireur au moment où ce dernier faisait feu. La balle le frappa en pleine poitrine et il tomba mort. Leaume et les siens battirent en retraite.

Cette bataille-là n'avait duré qu'une minute.

Le général Langeron disposa toutes ses troupes disponibles en deux colonnes. Les huit mille hommes du 8^e corps de Saint-Priest d'un côté, les cinq mille du 10^e corps de Kapzevitch de l'autre. Puis il les lança droit sur Montmartre et sa poignée de défenseurs.

Les Français déployés en avant de cette position tiraient, tiraient, tiraient... Les Russes tombaient de tous les côtés, mais ne ripostaient pratiquement pas pour ne pas ralentir leur progression. Ceux qui ne détalèrent pas devant eux étaient embrochés à la baïonnette et piétinés. Les derniers cavaliers de Belliard – la brigade de cavalerie de la Garde impériale de Dautencourt, composée de chasseurs et de lanciers, et les dragons du général Sparre – chargeaient l'ennemi dans l'espoir de le repousser. Ceux qui se frayaient un chemin à travers les dragons russes qui tentaient de les contrer s'engouffraient dans les multitudes adverses, sabrant et embrochant, s'y engoutissaient et disparaissaient.

Saber se démenait, gesticulait avec son sabre.

— Feu à volonté !

Lefine avait pris le fusil d'un mort – comme on en manquait, les sous-officiers de la garde nationale n'en avaient pas reçu – et ajustait ses tirs sur les officiers russes, que l'on reconnaissait à leur bicorne ou à leur shako orné d'un plumet.

Margont criait ses ordres. Mais il ne pouvait détacher ses yeux de cette avalanche qui déferlait sur eux en engloutissant tout. Quand les Russes prirent le pas de charge, il eut l'impression de sentir le sol trembler sous ses pieds.

Les défenseurs furent percutés par les masses des assaillants. Ils croulaient sous le nombre. Des gardes étaient criblés de balles à bout portant, ceux qui se démenaient recevaient des coups de crosse et de baïonnette de tous les côtés. Margont se retrouva sur la pente de Montmartre, courut et s'engouffra derrière une palissade. Les Russes étaient devenus fous. Ils attendaient ce jour depuis si longtemps ! Ils piétinaient les cadavres de ceux des leurs qui comblaient les fossés. Ils essayaient d'escalader des parapets, creusaient sous les pieux pour les déstabiliser... Margont aperçut Lefine et Piquebois, qui défendaient l'entrée d'un retranchement avec des pompiers de la Garde impériale, des gardes nationaux et des soldats de la ligne. Il y avait de la fumée partout. Les canons de Montmartre tonnaient, propulsant des paquets de mitraille qui s'éparpillaient sur les Russes, déchirant leurs lignes, disloquant leurs vagues d'assaut, couchant pêle-mêle chasseurs, carabiniers, mousquetaires, grenadiers, tambours, officiers, chevaux, aides de camp... Non loin de Margont, on se mit à hurler : « Hourra ! Hourra ! Hourra ! » en roulant les *r*. Le cri de guerre des Russes ! Les assaillants avaient percé une brèche dans la première ligne de défense. Ils déferlaient dans le retranchement en embrochant tout. Des fuyards bousculèrent Margont, l'emportèrent avec lui. Il voulait se ressaisir sur la seconde ligne, qui surplombait la première. Des Français, paniqués, tombaient dans les fossés qu'ils avaient eux-mêmes creusés un peu plus tôt. Margont levait la tête. Il aurait voulu que la butte fût d'une hauteur inouïe. Déjà, on en avait perdu la base. Le ciel était plus proche. Il fallait tout faire pour ralentir les Russes, parce que, quand les Français atteindraient le sommet, ils se retrouveraient piégés comme des rats. Tout là-haut, Margont apercevait des officiers et des moulins. Des moulins ! Ha, ha,

ha ! Il allait mourir au pied d'un moulin ! Sa vie s'achevait dans le donquichottisme !

Les Russes tombaient, glissaient, s'empêtraient, se faisaient massacrer. Leurs cadavres tapissaient les pentes. Mais ils s'acharnaient. Les sapeurs attaquaient les palissades à la hache, des fantassins se faisaient la courte échelle... Margont n'était séparé d'eux que par des poteaux et des levées de terre. Il n'en croyait pas ses yeux. Les ennemis s'approchaient des gueules des canons français qui pointaient par les embrasures. Comment pouvaient-ils agir ainsi alors que les batteries allaient tirer ? Ils épaulaient, mettaient en joue les artilleurs, en abattaient un, en blessaient un autre... Les canons finissaient par cracher des monceaux de mitraille qui les massacraient tous. Il y avait un temps de flottement durant lequel la fumée se dissipait, révélant un trou béant dans les masses russes. Puis les ennemis convergeaient à nouveau, comblaient ce vide et recommençaient à abattre les servants des pièces. Des carabiniers russes parvenaient à se hisser au sommet des palissades pour se faire abattre aussitôt. Margont appelait à la rescousse un groupe de pompiers et de gardes lorsque ce dernier fut déchiqueté sous ses yeux. Des Russes s'étaient emparés de l'un des canons de cette ligne de défense et l'avaient retourné contre les Français, même si, en tirant ainsi, ils avaient expédié autant de mitraille sur les leurs que sur leurs adversaires. Margont s'élança pour reprendre cette pièce que les Russes rechargeaient déjà. Il croyait entraîner des soldats avec lui alors qu'il était en réalité suivi par des fuyards qui s'éloignaient d'une autre percée et se précipitaient vers ce danger sans le savoir. Les Russes qui manoeuvraient ce canon n'étaient qu'une poignée. Ils se laissèrent massacrer sans riposter, continuant à recharger au lieu de se défendre. Il n'en restait plus que deux. L'un fit un rempart de son corps pour protéger son compagnon et fut abattu de trois balles. L'autre actionna la mise à feu avant de s'effondrer, blessé à mort. Margont s'était jeté à terre, juste à temps, se protégeant derrière des cadavres. La mitraille pulvérisa tous ceux qui l'entouraient. Quand la fumée se dissipa, il lui sembla que le monde entier avait péri, qu'il était le seul survivant.

Il aperçut Saber, qui s'adressait à des soldats. Il y avait Lefine, aussi, et Piquebois. Il se précipita vers son ami.

— Il nous faut nous replier... Mais où ? demanda-t-il.

Saber le regarda sans paraître le reconnaître et lui rétorqua :

— Je ne me rendrai jamais ! S'il n'en reste qu'un, je serai ce dernier. Je serai le dernier Parisien !

Il brandit son sabre en direction de Paris.

— Contre-attaque à la baïonnette !

— Tu es fou, Irénée ! Nous sommes encerclés ! Tout est perdu ! Regarde autour de toi ! Il n'y a plus personne, tout le monde est mort !

— Avec moi les morts ! hurla-t-il.

Et il s'élança droit sur les Russes qui leur coupaient la retraite. Au pas de course, le long de la pente descendante, vers Paris. Une quarantaine de

défenseurs le talonnaient, chargeant à la baïonnette. Il y avait Piquebois avec eux, le sabre brandi, promesse d'une mort imminente pour tous ceux qui tenteraient de l'intercepter.

— Contre-attaque ! cria Margont à son tour.

Il se jeta lui aussi dans la tourmente, suivi par Lefine. Il était impossible de tenir leur position actuelle. Ou il montait cette pente, ou il la descendait. Or il venait d'avoir une sorte de prémonition. Là-haut, au pied d'un moulin de Montmartre – peut-être même exactement là où il s'était allongé pour rêvasser, quelques jours plus tôt –, l'attendait sa tombe. Aussi préférait-il se jeter dans les bras de la mort plutôt que de se laisser attraper par elle.

Dans cet univers en perdition, les simples soldats ne savaient plus quoi faire. Quand ils virent un colonel, un major, un capitaine et d'autres fantassins se lancer sur les Russes, ils les imitèrent, espérant que ces officiers les guidaient vers la voie du salut.

Jusque-là, les Russes avaient été les assaillants. Cette charge désespérée les prit par surprise. Les Français, dévalant la pente, les percutaient à pleine vitesse. Les premiers ennemis furent embrochés et les autres rejetés en arrière. Les Russes reculaient, non pas de leur plein gré, mais parce qu'ils étaient bousculés par ces fous de Français emportés par leur élan. Ils glissaient, perdaient pied, trébuchaient et roulaient... Et tous ces hommes heurtaient ceux qui les suivaient, les déstabilisant à leur tour... De ce côté-là, la pente était trop raide, elle ne permettait pas de s'y tenir fermement... Ce n'était plus une contre-attaque, mais la course frénétique d'une meute de chiens français lancés dans un jeu de quilles russes. Les Russes se retrouvèrent en train de refluer sous la pression. Les Français, encouragés par ce miracle, se déchaînaient. La finie des combats leur avait fait perdre la raison, ils se croyaient invincibles, immortels... Bien que fondant sous les balles et les coups de baïonnette, ce groupe parvint à traverser les lignes adverses, qui se refermèrent derrière lui.

Margont, Piquebois et Lefine comptaient parmi ces rescapés qui couraient en direction de Paris, tandis que, tout au sommet de la butte, les Russes massacraient sur leurs pièces les derniers canonniers encore en vie. Margont pleurait : Saber n'était pas parmi eux.

Un aide de camp de Marmont avait tenté de rejoindre le sommet de Montmartre, pour savoir si Joseph avait laissé quelqu'un pour commander la défense de ce point.

Il ne put s'acquitter de sa mission, car Langeron avait lancé son assaut. Mais il assista aux dernières minutes de la résistance de Montmartre et à la charge de Saber. Il retourna présenter son rapport au maréchal.

— C'est extraordinaire ! s'exclama Marmont. Le roi Joseph, qui est supposé nous commander tous, n'est plus là ! Et c'est un colonel commandant de légion qui s'illustre à sa place ! Comment s'appelle-t-il, ce colonel ?

— C'était la 2^e légion du colonel Saber, Votre Excellence.

— Je veux qu'il soit notifié à l'Empereur que je demande respectueusement à Sa Majesté de bien vouloir promouvoir ce colonel au rang de général de brigade. Parce qu'avec une poignée d'hommes seulement, il a réussi à malmener ce maudit Langeron !

— Mais... Votre Excellence... Ce colonel est mort, je l'ai vu tomber de mes propres yeux...

Le visage du maréchal se fit plus dur.

— Qu'est-ce que cela change ? Qu'on le fasse général à titre posthume.

Des régiments de l'armée de Silésie, la Garde russe et la Garde prussienne s'étaient enfin emparés des hauteurs de Chaumont. Les Prussiens y étaient si nombreux que l'on voyait fourmiller leurs masses bleues le long des pentes et sur les sommets. On croyait assister à une inondation. Cette vague venait de submerger les buttes herbeuses et semblait maintenant sur le point de se répandre dans toute la capitale pour l'engloutir.

Ces troupes prenaient ainsi à revers le maréchal Marmont et l'obligeaient à se replier sur Belleville. En outre, elles s'empressèrent de placer en batterie leurs canons et leurs obusiers. Quand elles ouvrirent le feu, leurs tirs s'abattirent sur la ville de Paris elle-même.

La pièce était minuscule, perchée tout au sommet d'une vieille habitation. Ses murs et ses poutres étaient décorés de dizaines de tableaux, entassés les uns contre les autres, cadre contre cadre. Des batailles navales où semblaient des navires en flammes, le grand incendie de Londres en 1666, un feu de forêt, des soleils couchants qui paraissaient embraser le ciel... Partout, ce n'étaient que des tons rouge feu, écarlates, orangés et jaune vif qui contrastaient avec les étendues noir suie. Si bien que ce logement semblait brûler en permanence.

Varencourt se tenait face à l'unique lucarne, observant la bataille, au loin, comptant les panaches de fumée. Il vit distinctement des formes noires traverser le ciel et retomber sur les maisons. Le plus souvent, il n'assistait pas à l'impact. Mais, de temps en temps, un projectile frappait de plein fouet le toit d'un édifice, projetant des débris, ou percutait un angle et faisait s'effondrer tout un pan de bâtisse, libérant des monceaux de poussière. Une maison vola en éclats. Un autre obus fit se disloquer une toiture dans les airs. La cadence de tir s'accrut. Les détonations se mêlaient les unes aux autres et finirent par se fondre en un crépitement continu. Désormais, cela tombait de tous les côtés. Ici, une fumée noire s'élevait – un premier feu ! –, là un bâtiment s'écroulait et ensevelissait une rue... Un peu partout, au nord-est de Paris, des débris s'élevaient en gerbes et les colonnes de fumée s'accumulaient. Varencourt prit une flasque de vodka achetée dans les ruines de Moscou, après le départ des Français. Il n'y avait jamais goûté, la conservant pour cette occasion. Il se versa un verre et porta un toast aux boulets qui détruisaient Paris. Quand l'eau-de-vie s'écoula dans sa gorge, il

eut l'impression que le feu de l'incendie de Moscou s'engouffrait en lui.

Napoléon galopait toujours, désormais accompagné seulement de quelques proches et d'une centaine de cavaliers. Tout ce qu'il voulait, maintenant, c'était arriver à Paris pour prendre le commandement des troupes de la capitale.

Le front français tout entier finit par ployer sous le nombre. Les hauteurs étaient perdues, les défenses extérieures submergées et il n'y avait toujours aucun signe annonçant l'arrivée de l'Empereur. À quatre heures, le maréchal Marmont, blessé au bras et qui venait de frôler la capture, envoya trois officiers aux avant-postes ennemis pour demander une suspension d'armes.

Les Alliés avaient perdu neuf mille soldats, blessés ou tués ; les Français quatre mille.

Le silence avait quelque chose d'irréel. Les oreilles bourdonnaient encore du fracas des combats, comme si elles-mêmes ne parvenaient à croire au retour du calme.

Catherine de Saltonges, recroquevillée dans un coin de sa cellule, sortit de sa torpeur. Ce silence avait un sens, il lui murmurait quelque chose : les Alliés avaient gagné. Mais elle, elle avait tout perdu. *Presque* tout. Il ne lui restait que sa fierté ! Malgré les souillures infligées par son ancien époux, les désastres dus à la Révolution, son incapacité à garder son amant dans ses bras, la perte de son enfant, oui, malgré tout cela, rien ne parviendrait jamais à briser sa fierté.

Elle se leva, marcha jusqu'à la porte et se mit à taper du plat de la main.

— Messieurs les geôliers ! Voilà, ça y est ! Il est l'heure pour nous d'échanger nos places !

CHAPITRE XLIV

Après plusieurs heures de négociations, la capitulation de Paris fut signée.

Les troupes régulières de l'armée française avaient obtenu l'autorisation de se replier. Mais elles devaient évacuer Paris dès le lendemain matin, à sept heures. En revanche, la garde nationale était « totalement séparée des troupes de ligne ». Le texte de la capitulation précisait à son sujet : « (...) elle sera conservée, désarmée ou licenciée, selon les dispositions des puissances alliées. »

Ces ordres circulèrent et, quand ils parvinrent jusqu'aux oreilles de Margont, celui-ci fut consterné. Paris allait être occupé et on lui interdisait formellement d'accompagner l'armée qui allait battre en retraite. Il devait attendre les Alliés dans la capitale et se rendre à eux. Affolé, il s'imagina alors emprisonné. Mais s'il suivait malgré tout l'armée française, il serait mis aux arrêts !

— On n'a qu'à se licencier nous-mêmes ! Plutôt me saborder que d'être coulé par les autres ! décréta Lefine.

Il entraîna Margont et Piquebois chez son amie. Il faisait nuit. Une femme ouvrit une porte. Margont était si épuisé et si démoralisé que son esprit était vide. D'elle il ne vit qu'un magnifique visage aux yeux rougis par les larmes. Elle éclata en sanglots en serrant Lefine dans ses bras. Margont s'allongea par terre, à même le sol d'une pièce, et s'endormit instantanément.

Le 31 mars, dans la matinée, Margont, Lefine et Piquebois prirent le temps de se laver à grande eau, pour faire disparaître les traces de poudre qui les recouvraient. L'amie de Lefine était veuve. Ils utilisèrent les vêtements de son époux afin de faire passer pour des civils.

— Il faut trouver Charles de Varencourt ! annonça d'emblée Margont. Il est certainement encore dans Paris !

Lefine connaissait trop bien Margont pour être surpris par sa réaction : son ami avait *besoin* de cette enquête. Mais il était partagé entre son désir de l'aider et celui de demeurer sur place pour défendre son amie, au cas où

surviendraient des soudards ennemis. Ils convinrent finalement que Piquebois resterait chez elle et s'y barricaderait. Or Piquebois était une lame redoutable : malheur à celui qui l'amenait à dégainer son sabre !

Margont et Lefine sortirent. À quelques rues de là, au coeur du Marais, ils abandonnèrent dans un recoin les deux grands sacs dans lesquels ils avaient entassé leurs uniformes. Ils n'avaient plus leurs armes, remises la veille aux soldats de l'armée régulière qui battaient en retraite. Seul Piquebois avait conservé son sabre, dont il refusait de se séparer, et un pistolet.

Margont spéculait sur l'endroit où allait se rendre l'Empereur. Si lui-même était Varencourt, comment agirait-il ? Attendrait-il dans Paris ? Essaierait-il de profiter de la confusion pour essayer d'approcher Napoléon ? Ce dernier avait-il maintenant été averti ?

Il suivait Lefme sans réfléchir à l'endroit où celui-ci le menait. D'autres passants faisaient mouvement dans la même direction. Ils finirent par arriver sur la promenade des Champs-Élysées, sur les bords de laquelle s'étaient massés un nombre étonnant de Parisiens.

Certains arboraient des cocardes et des brassards blancs ; d'autres agitaient de simples mouchoirs blancs en criant : « Vive Louis XVIII ! » Alors, ce fut le grand défilé des Alliés. Les cosaques de la Garde, écarlates, venaient en tête. Puis le Tsar, le généralissime Schwarzenberg, le roi de Prusse et le prince de Wurtemberg, tous accompagnés de leurs somptueux états-majors. Deux régiments de grenadiers autrichiens les suivaient, tout de blanc vêtus et coiffés de bonnets à poil, des grenadiers russes aux shakos ornés d'un long plumet noir, les milliers de soldats de la Garde prussienne, ceux de la Garde russe... Ensuite passa une multitude de cuirassiers russes – et encore, et encore, et encore... Les chevaliers-gardes fermaient la marche, en uniforme blanc et cuirasse noire. C'étaient ces cavaliers d'élite qui avaient blessé Piquebois à la bataille d'Austerlitz. Heureusement que celui-ci n'était pas là car, quand il les apercevait, la rage lui faisait perdre la raison...

Margont ne parvenait toujours pas à croire à ce qu'il voyait. Son regard allait et venait de l'Arc de Triomphe en construction à ces lignes de soldats alliés qui défilaient en cadence.

— Tout est vraiment fini... se murmurait Lefine à lui-même.

Les Alliés portaient tous un brassard blanc ou une écharpe blanche et les Parisiens croyaient qu'ils manifestaient ainsi leur soutien à Louis XVIII. En réalité, il s'agissait seulement d'un signe distinctif, afin de se différencier des soldats français, car la diversité des uniformes de tous ces pays semblait sans limites.

Margont voulut penser à autre chose. Il devait *penser* à autre chose. La Romaine de la mosaïque lui revint en mémoire. Il décida d'assembler une nouvelle fois tous les indices en sa possession. Mais en commençant par ces deux points précis : le comte Kevlokiné n'avait pas eu le visage brûlé et l'assassin avait laissé l'emblème des Épées du Roi sur sa dépouille.

Des gens hurlaient : « Vive Louis XVIII ! Vive les Bourbons ! » et

certain emboîtaient même le pas au défilé, suivant les derniers chevaliers-gardes. Mais lui ne les entendait plus, ne les voyait plus.

Varencourt n'avait pas pu s'empêcher de brûler aussi la deuxième victime. Mais il avait épargné le visage, se contentant de brûlures au niveau des bras. Que se serait-il passé si ce visage avait été mutilé de la même manière que celui du colonel Berle ? Le comte Kevlokine n'aurait pas été identifié. Toutefois, Margont aurait probablement fini par être dépêché par Joseph sur les lieux du crime, en raison de la présence du symbole des Épées du Roi. Les deux éléments se combinaient donc pour aboutir à une même conséquence : que Margont soit amené à enquêter sur la mort du comte Kevlokine. Or Varencourt voulait usurper son identité. Pourquoi ce dernier avait-il besoin de devenir « l'homme qui enquête sur le meurtre du comte Kevlokine » ?

Margont parvint enfin à relier entre eux tous les indices. Oui, cette fois, il avait bien inclus les deux éléments discordants qu'il avait mis de côté jusque-là. Mais, maintenant, le motif d'ensemble n'était plus le même. Seules quelques tesselles avaient changé de place et, pourtant, ce n'était plus le visage de Napoléon qui apparaissait. Il attrapa Lefine par le bras.

— Varencourt va tuer le Tsar. Il a fait croire aux Épées du Roi que son plan était d'empoisonner Napoléon, car il avait besoin de leur aide. Mais, en réalité, il les a manipulés comme il m'a manipulé, moi ! Il a assassiné le comte Kevlokine pour approcher Alexandre !

— Mais...

— Le Tsar connaissait le comte Kevlokine. Il voudra savoir qui a tué son ami et l'a mutilé. Il n'est pas impossible qu'il accepte de recevoir lui-même une personne qui aurait des informations à ce sujet. Or, si Alexandre est assassiné par un « officier français », le « major Margont », muni d'un ordre de mission émanant de Joseph Bonaparte, tous les soldats russes croiront que leur Tsar a été exécuté sur l'ordre de Napoléon. Du coup, ils se déchaîneront contre Paris ! Ils mettront tout à feu et à sang ! Ce que veut Charles de Varencourt, c'est que l'Empereur erre dans Paris en cendres, au milieu des décombres des monuments qu'il a fait construire et des cadavres calcinés de personnes qu'il appréciait. Voilà le véritable visage de la vengeance de Varencourt : que Napoléon vive exactement ce que lui-même a vécu. Le principe de la loi du talion, c'est de se venger à *l'identique*. OEil pour oeil, dent pour dent, Paris pour Moscou !

Lefine cherchait une objection. Margont ajouta :

— Le Tsar mort et Paris rayé de la carte par le feu car les Russes incendieront tout ! Une vengeance contre les deux responsables, parce que même si Alexandre ne voulait pas la destruction de Moscou, il a été incapable d'enrayer la succession d'événements qui a abouti à cette catastrophe. Tout a commencé à Moscou, tout va finir à Paris. Dès le désastre de la retraite de Russie, Charles de Varencourt a deviné que, tôt ou tard, l'Empire finirait par s'effondrer. Il est donc venu ici et il a préparé son plan tandis que, petit à petit,

le Tsar et les autres têtes couronnées d'Europe se rapprochaient de la France, en rêvant de faire un jour leur entrée triomphale dans Paris, comme nous avons nous-mêmes défilé dans Vienne, Berlin, Madrid, Moscou. ... Il a progressivement adapté son plan aux événements et aux opportunités... Sa vie ayant été détruite, il n'y avait que le feu en lui. Le feu et le jeu. Le jeu est peut-être la seule activité qui soit capable de tenir tête au feu. Grâce au jeu, il ressent des sensations fortes, comme il me l'a lui-même confié. Le jeu emplit temporairement le vide qui est en lui et tient donc le feu à distance, pendant quelques heures... Seule Catherine de Saltonges aurait pu tout empêcher. Avec elle, Varencourt a failli refaire sa vie une nouvelle fois. Elle a trouvé un jour le bouton abîmé et a fini par tout découvrir. Malheureusement, elle n'a pas réussi à triompher du passé de son amant...

Lefine demeurait sans voix.

— Où est le Tsar ? lui demanda Margont.

— Cela fait plus de trois heures qu'il est passé devant nous...

— Si j'ai raison, c'est maintenant que Charles de Varencourt va mettre son plan à exécution. Parce que c'est le meilleur moment. Tous les Alliés sont encore sous le choc des combats d'hier... Il faut que nous fassions prévenir le Tsar !

CHAPITRE XLV

Varencourt sortit de son logement de repli. Il s'était attendu à traverser des rues vides, mais point du tout. Des Parisiens, curieux jusqu'à en être aventureux, voulaient voir de près les soldats alliés. On le regardait avec consternation et les civils s'éloignaient de lui. Aurait-il eu le visage rongé par la lèpre qu'on ne l'aurait pas plus évité. Car il arborait un uniforme de major de la garde nationale, ce qui risquait de lui attirer des coups de feu... Pour se le procurer, il avait agi au culot, faisant irruption dans un magasin militaire et montrant la lettre de Joseph. Il avait eu ce qu'il demandait en moins de deux heures.

Il marchait avec l'assurance de celui qui n'a plus rien à perdre, puisque, dans très peu de temps, il serait mort. Il lançait l'ultime étape de ce plan qu'il tramait depuis des mois, il abattait ses dernières cartes.

Il perçut des bruits de pas battant les pavés, ainsi que le martèlement de sabots. Une troupe nombreuse. Les Alliés poursuivaient leur déploiement dans Paris.

Varencourt fit son apparition, levant haut les bras, la lettre de Joseph dans une main et un tissu blanc dans l'autre. Il ne portait aucune arme. Dans l'avenue défilait en ordre impeccable une colonne de Prussiens et de Russes. Des carabiniers russes passaient juste à ce moment-là – guêtres noires, culottes et habits vert sombre, shakos ornés d'un long plumet noir. L'irruption de cet « officier français » sema le désordre. Des fantassins tournèrent la tête, mais continuèrent à marcher, comme s'ils n'en croyaient pas leurs yeux ; d'autres rompirent les rangs et encerclèrent Charles de Varencourt en le mettant en joue ; deux capitaines survinrent, sabre au clair ; des mousquetaiers qui suivaient se déployèrent dans les rues, faisant s'enfuir les badauds parisiens comme s'envolent des pigeons...

— Je suis un messenger ! Je ne suis pas armé ! expliqua posément Varencourt en russe.

Qu'un seul homme tire et il s'effondrerait. Mais cette éventualité ne

l'effrayait pas. Les morts ont-ils peur de mourir ? Au contraire, au fond de lui, il jubilait, tel le mathématicien qui teste enfin l'équation qu'il a passé des mois à mettre au point.

Aucun coup de feu n'éclatait. Ce Français brandissait un drapeau blanc et il n'avait aucun geste hostile. En outre, il s'agissait d'un officier supérieur : celui qui l'abattrait aurait des comptes à rendre à sa hiérarchie. Enfin, il parlait russe... comme un vrai Russe !

Un chef de bataillon vint placer son étalon devant Varencourt. Ce dernier lui dit, toujours en russe :

— Je suis le major Margont. Le roi d'Espagne Joseph I^{er}, frère de notre empereur, Napoléon I^{er}, m'a chargé d'une mission. Je dois voir immédiatement le Tsar.

Il tendait la lettre. Le chef de bataillon eut un geste de la tête en direction d'un capitaine qui chevauchait à ses côtés. Celui-ci prit vivement le document et le parcourut avant de le traduire à son supérieur.

— Vous parlez très bien russe, fit remarquer ce capitaine.

— J'ai fait la campagne de Russie. J'en ai profité pour apprendre quelques rudiments de votre langue.

Ces seuls mots de « campagne de Russie » suffisaient à excéder les Russes. Et c'était là le but recherché par Varencourt. Oui, ces soldats l'ignoraient, mais ils étaient les premières herbes auxquelles il mettait le feu. Il était trop tôt pour que ce foyer prenne, cependant, tout à l'heure...

— Pourquoi voulez-vous voir le Tsar ? interrogea le capitaine.

— Ma mission est absolument confidentielle. J'ai reçu l'ordre de Joseph I^{er} lui-même de ne m'adresser qu'au Tsar en personne.

Un colonel survint, avec son état-major régimentaire. Comment ? C'était un seul Français qui arrêtait sa colonne ? Il se mit à critiquer vivement le chef de bataillon ; le capitaine interrogeait Charles de Varencourt tout en répondant aux questions du colonel... Plus ils essayaient de montrer qu'ils maîtrisaient la situation, plus il apparaissait qu'ils ne savaient que faire.

— Il n'est nulle part écrit dans votre ordre de mission que vous devez parler au Tsar, souligna le capitaine.

— Évidemment ! Vous vous rendez compte de ce que vous dites ?

Les officiers russes fronçaient les sourcils. Varencourt leur en disait à la fois trop et trop peu, les incitant à spéculer sur la teneur de son message. Profitant du fait que ce Français parlait russe, le colonel l'interrogea directement :

— Votre message provient-il de Joseph Bonaparte ou de Napoléon lui-même ?

Varencourt cacha sa joie. Si on ne lui avait pas spontanément posé cette question, il se serait débrouillé pour les amener à le faire.

— Effectivement, mon message provient de notre Empereur, qui l'a transmis à Joseph, lequel m'a à son tour chargé de le communiquer au Tsar. Mais je ne peux pas en dire plus ! Tout ce que vous saurez, c'est que j'agis sur

l'ordre de Sa Majesté Napoléon I^{er} ! Fouillez-moi pour vérifier que je n'ai pas d'arme, puis conduisez-moi jusqu'au Tsar. J'agis sur l'ordre écrit d'une personne d'un rang très supérieur au vôtre. Aucun d'entre vous ne dispose de l'autorité nécessaire pour prendre l'initiative de m'empêcher de parler à Sa Majesté Impériale Alexandre I^{er}. Seul le Tsar peut décider de refuser de me recevoir.

Les quelques mois durant lesquels il avait servi dans l'armée russe avant de désertar avaient suffi à lui faire comprendre à quel point l'argument hiérarchique frappait les militaires. Le colonel hocha la tête et le chef de bataillon donna l'ordre à sa place :

— Fouillez-le !

Deux carabiniers s'exécutèrent, puis un capitaine fit lui-même une deuxième fouille minutieuse. Enfin, le colonel parla, en russe, lentement :

— Je vous laisse une dernière chance. Si vous avouez que vous nous avez trompés, je vous donne ma parole d'honneur d'officier que je vous laisse partir. Libre ! À charge pour vous de retourner dans le terrier d'où vous avez jailli.

— Je suis en mission sur ordre de l'Empereur et du roi d'Espagne, je dois voir le Tsar.

Le colonel donna ses instructions au chef de bataillon, qui prit la tête d'une cinquantaine de carabiniers et entreprit de conduire Varenecourt à Alexandre I^{er}.

Margont interpellait les passants :

— Savez-vous où se trouve le Tsar ?

On riait, on n'en savait rien, on l'insultait... Il hésitait à interroger des soldats alliés de peur d'éveiller leur méfiance. Faute de mieux, il se dirigeait vers le palais des Tuileries. Puisque à Moscou Napoléon avait logé au Kremlin, Margont espérait qu'Alexandre suivrait la même logique.

— Où est le Tsar ? s'entêtait-il.

Enfin, quelqu'un put le renseigner.

— Il vient de s'installer dans un magnifique hôtel particulier, rue Saint-Florentin, chez le plus grand traître de tous les temps, qui l'a accueilli à bras ouverts et lui fait des courbettes : M. de Talleyrand !

La réponse était si incroyable que Margont crut qu'il avait mal entendu. Même Lefine n'en revenait pas.

— Vous vous moquez de moi, monsieur...

— Non, c'est Talleyrand qui se moque du monde. Tous les dignitaires impériaux ont quitté Paris. Sauf lui ! Croyez-vous qu'on l'a jeté en prison, ou au moins placé dans une résidence bien gardée ? Pas du tout, il est chez lui, avec le Tsar, je vous l'assure ! J'ai suivi Alexandre depuis son défilé sur les Champs-Élysées, jusqu'à ce que les soldats me barrent le passage, et je peux vous certifier qu'il se trouve maintenant chez Talleyrand ! Je l'ai vu de loin y entrer !

La rue Saint-Florentin coupait la rue de Rivoli. Par chance, c'était près des Tuileries. Margont se mit à courir, Lefine sur ses talons.

Varencourt et son escorte se dirigèrent dans un premier temps vers le palais de l'Élysée.

Mais le chef de bataillon héla un aide de camp du Tsar, pour se faire confirmer qu'Alexandre I^{er} logeait bien là. « Pas du tout », répondit celui-ci. Avant la chute de la capitale, le Tsar prévoyait en effet de résider à l'Élysée. Mais à peine entrés dans Paris, les souverains alliés avaient été accueillis par M. de Talleyrand. « Talleyrand ? Mais pourquoi n'a-t-il pas fui la ville, n'est-il pas l'un des plus hauts dignitaires de l'Empire français ? » s'étonna le chef de bataillon. « Les rats ne quittent pas un navire qui flotte pour un navire qui coule ! » lui répondit l'aide de camp en riant. Le prince de Bénévent avait déclaré à Alexandre qu'ordre avait été donné par Napoléon de ne pas laisser tomber la capitale intacte aux mains des Alliés. Il avait donc conseillé au Tsar la plus grande prudence : peut-être des soldats du génie de la Garde impériale avaient-ils miné l'Élysée... Le Tsar ne voulait pas courir de risques inutiles. Le prestigieux palais des Tuileries, alors ? Probablement miné aussi, avait laissé entendre Talleyrand. Puis il avait ajouté qu'il n'y avait qu'un seul lieu digne d'accueillir un Tsar et dont il pouvait jurer qu'il ne recelait aucun danger : sa propre demeure... Le Tsar s'y trouvait donc désormais, rue Saint-Florentin, en compagnie de Talleyrand en personne.

— Chez Talleyrand... répéta le chef de bataillon afin de s'assurer qu'il avait bien compris.

Varencourt enrageait intérieurement : Talleyrand connaissait peut-être le véritable Margont ! Il s'efforçait de se maîtriser. La mise au point de son plan lui avait pris des mois, mais comment aurait-il pu prévoir une chose pareille ? Ah, ce Talleyrand ! Quel retournement de veste ! Même le diable, le vrai, n'avait pas autant de culot ! Tant pis. Son projet comportait une part de hasard, comme toute partie de cartes... En ce moment même, Alexandre ne devait penser qu'à une seule chose : savourer sa victoire. « Savoure, savoure : le plaisir sera court en bouche... »

Bien que Varencourt fût surveillé de près par plusieurs carabiniers, des combattants d'élite, aucun ne remarqua le trouble qui l'agitait. Son visage était demeuré lisse.

Épuisé, haletant, Margont avait de plus en plus de mal à courir. Ses poumons et sa gorge le brûlaient. Dès qu'il apercevait des soldats ennemis, il s'imposait de marcher. Il ne fallait pas attirer l'attention. Il essayait de reprendre son souffle tandis que passait un régiment d'Autrichiens, tout de blanc vêtus, en marche vers l'un des points stratégiques de Paris.

Aux abords du palais de l'Élysée, les troupes alliées étaient nombreuses, et on en apercevait plus encore devant les Tuileries. Il devint clair que le chemin le plus court n'était pas praticable. Margont fit une boucle, gagna

l'église de la Madeleine. Il y était presque ! Presque !

— Messieurs ! Messieurs ! Arrêtez-vous ! criait une voix qu'il refusait d'entendre.

Le fine l'attrapa fermement par le col pour l'immobiliser tandis que des soldats prussiens les épaulaient déjà.

Le chef de bataillon parla à un capitaine ; un autre capitaine survint ; un aide de camp s'en mêla ; la lettre de Joseph circulait de main en main ; le capitaine responsable du poste de garde levait le bras pour faire venir son propre interprète, car il ne se fiait pas aux explications du chef de bataillon ; le chef de bataillon s'irritait... Varenecourt demeurait de marbre. Cette scène, il l'avait imaginée peut-être mille fois. Elle se déroulait exactement comme prévu. C'était grisant ! On lui posait les mêmes questions que précédemment, il faisait les mêmes réponses. De part et d'autre de la rue de Rivoli, des chasseurs russes observaient ce mystérieux Français qui les narguait avec son uniforme. Fatigués par les combats, ils étaient assis à l'ombre des arcades, recouvrant les lieux de leur foisonnement tel un immense lierre vert sombre. Subitement, ceux que contemplaient Varenecourt se levèrent et se placèrent au garde-à-vous, et leur mouvement se propagea partout. On se levait précipitamment, on courait pour venir s'aligner, on présentait les armes, des officiers criaient pour accélérer le mouvement... Un général de la Garde russe arrivait, d'un pas furieux, talonné par une pléthore d'officiers chamarrés. Sa venue plongeait tous les soldats dans la crainte. Varenecourt fit semblant de lui prêter attention. Mais, en réalité, son regard passait au-dessus de lui et fixait l'hôtel particulier du prince de Bénévent.

— La vie du Tsar est en danger ! Je dois tout de suite parler au Tsar ! s'égosillait Margont en allemand.

Les Prussiens le regardaient, narquois. Un capitaine lui demanda :

— Et qui tu es, toi, pour vouloir sauver le Tsar ?

Margont ne savait que répondre. Fallait-il dire qu'il était major ? Ou surtout pas ? Il aurait dû réclamer une autre lettre à Joseph, mais ce dernier lui aurait ri au nez...

— Écoutez, dites aux hommes qui veillent sur le Tsar que quelqu'un veut assassiner Alexandre...

— « Sa Majesté Impériale le Tsar Alexandre I^{er} ! » le rabroua l'officier.

— On va assassiner le Tsar !

Le capitaine changea d'expression.

— Tu sais combien mon bataillon a perdu d'hommes aujourd'hui ? Dix-huit. Nous avons aussi de nombreux blessés... Alors, un conseil, occupe-toi de ta vie plutôt que de celle du Tsar. Nous avons reçu des ordres stricts, nous devons ménager la population civile. Seulement, ton ami et toi, vous êtes en âge de servir sous les armes. Et ce n'est pas en trayant des vaches que l'on se fait le genre de cicatrice que tu as sur la joue gauche... Or je ne crois pas que

l'ordre de respecter les civils s'étendait aux militaires habillés en civil... Filez ou vous allez le regretter.

Margont et Lefine se noyèrent dans la foule, se faufilèrent dans les rues et se firent intercepter un peu plus loin. Mais, cette fois, Margont avait choisi un point gardé par des Russes.

Le général de la Garde russe avait été informé de la situation. Il lut la lettre de Joseph, puis entra directement dans le vif du sujet :

— Cette lettre paraît authentique. Mais je ne vous laisserai pas passer tant que vous ne m'en ayez pas dit plus.

Son français était impeccable. Mais Charles de Varen court lui répondit dans sa langue, car il fallait que le plus de Russes possible l'entendent. Eux aussi étaient des brindilles qu'il voulait allumer, les futures flammèches de son grand brasier. Il se mit en colère, cria. Mais il faisait semblant. Tout cela n'était qu'un jeu, une partie de cartes, sa dernière, la plus belle !

Avec Paris et tous les Parisiens pour mise, rien de moins !

— En voilà assez ! C'est la dixième fois que je répète la même chose ! Je suis le major Margont et j'agis sur ordre de l'Empereur ! Sa Majesté Napoléon I^{er} a demandé à son frère, Joseph I^{er}, roi d'Espagne, de confier une mission secrète à un homme de confiance. J'ai l'honneur d'avoir été choisi. Je ne rendrai pas de comptes à un général ! J'ai ordre de ne m'adresser qu'au Tsar en personne !

Les généraux n'avaient pas l'habitude qu'on leur manque de respect. Et celui-ci, certainement encore moins que les autres, à voir l'empressement de tous les soldats alentour à se mettre au garde-à-vous et à présenter les armes pour saluer son arrivée. Varen court l'avait remarqué et l'utilisait à son profit. Il serait plus crédible, estimait-il, en étant arrogant plutôt que servile, courtois, diplomate... Son premier objectif fut atteint : le général était furieux... De son gant blanc, l'officier désigna quelque chose sur le côté

— Varen court ne daigna même pas tourner la tête – et l'avertit :

— Tu vois cette lanterne suspendue ? Je vais donner l'ordre qu'on l'enlève et je vais te faire pendre à sa corde. Tu gigoteras ainsi, la langue sortant de la bouche, sous une arcade de la jolie rue de Rivoli.

— Quand votre Tsar l'apprendra, il vous pendra à la lanterne d'à côté.

Il fallut quelques secondes au général pour ravalier sa rage. Puis il ordonna à des sentinelles :

— Conduisez-le !

Les carabiniers ne purent les accompagner. Au-delà de ce poste de garde évoluaient uniquement des soldats des Gardes russe ou prussienne et des aides de camp.

Margont s'entêtait, se répétait ! Tantôt il parlait français, tantôt un russe maladroit... Il voulait qu'on fasse avertir le Tsar, que l'on prévienne M. de Talleyrand qu'un certain Margont voulait immédiatement le voir... Il haussait

la voix, criait : le capitaine qui lui faisait face en avait mal à la tête. Après l'avoir fouillé, enfin – enfin ! –, l'officier prit une décision.

— Je vais demander l'avis de mon chef de bataillon.

Des soldats et des musiciens des Gardes russe et prussienne, en grand uniforme, se tenaient alignés de part et d'autre de l'entrée. Cette haie d'honneur ignora ostensiblement Varencourt, qui pénétra dans l'hôtel particulier de M. de Talleyrand. Si près du but... On l'installa dans une antichambre. Dix soldats de la Garde le surveillaient, sous les ordres d'un capitaine. À nouveau, on le fouilla. Docilement, il ôta ses bottes, son habit-veste...

Un officier arriva, que tous les fantassins saluèrent.

— Je suis le chef de bataillon Lyzki. C'est moi qui vais décider si votre requête doit être transmise au Tsar ou non. Vous allez devoir m'en dire plus. Et n'allez pas vous aviser de me menacer de me faire pendre sous une arcade de la rue de Rivoli...

Il avait parlé en français, mais, une fois de plus, Varencourt répondit en russe :

— Très bien. Mais, si vous le préférez, nous pouvons parler en russe. J'ai fait la campagne de Russie, j'ai eu le temps d'apprendre un peu votre langue, à Moscou...

« Campagne de Russie », « Moscou » : chaque mot était une étincelle...

— J'étais à Borodino... ajouta-t-il comme on confie une anecdote.

Varencourt serra aussitôt les dents. « La Moskova », pas « Borodino » ! Les Français appelaient cette bataille « la Moskova », les Russes « Borodino » ! Il avait effectivement assisté à cette bataille, mais comme médecin de la milice de Moscou, si bien qu'il avait l'habitude d'employer le nom de « Borodino ». Pour détourner l'attention de Lyzki de ce détail, il ajouta :

— L'une de nos plus belles victoires !

La phrase fit son effet. Les Russes se retenaient de lui bondir dessus, d'autant plus qu'ils considéraient traditionnellement qu'il s'agissait d'une victoire russe ! Qu'il aurait fallu insister, ne pas se replier, poursuivre le combat le lendemain ! Pour eux et pour la propagande russe, il s'agissait d'une victoire russe « gâchée » par l'ordre intempestif de retraite donné par le haut état-major, qui avait manqué de détermination. Lyzki gardait son calme.

— Alors vous avez vécu la retraite de Russie. S'agit-il aussi de l'une de vos plus belles victoires ?

Certes, il prenait l'avantage sur Varencourt. Mais, dans cette partie d'échecs, Lyzki s'était emparé de la mauvaise pièce, renversant un pion sans voir qu'il aurait pu obtenir un échec et mat s'il n'était pas passé à côté du mot « Borodino ».

Varencourt déclara une énième fois qu'il agissait sur l'ordre de Napoléon. Puis il enchaîna, mais en français, comme s'il se sentait finalement

plus à l'aise dans cette langue :

— Il y a quelques jours, j'ai été chargé par Sa Majesté Joseph I^{er} d'enquêter sur les organisations royalistes de la capitale. J'étais également sur la piste du comte Kevlokine, un proche de votre Tsar, son agent principal, ici, à Paris...

Le visage de Lyzki s'assombrit.

— Je connaissais bien le comte Kevlokine. Poursuivez.

— Le comte a été assassiné. Plus encore, on l'a torturé. Ses mains et ses bras ont été brûlés.

— Nous savons.

Tout se déroulait comme Charles de Varenecourt l'avait prévu. Soit le Tsar avait appris la mort de son ami par d'autres agents russes, ou par des informateurs au sein de la police parisienne. Soit il avait chargé des gens de se renseigner à ce sujet dès son entrée dans Paris.

— Eh bien, il se trouve qu'à l'issue d'une enquête complexe je suis parvenu à identifier l'assassin.

Le chef de bataillon Lyzki avait perdu sa désinvolture de surface.

— Qui se nomme ? demanda-t-il.

— C'est que son identité pose des problèmes, justement. Je ne parlerai qu'au Tsar lui-même.

— Je ne comprends rien. Vous dites que vous êtes en mission sur l'ordre de votre empereur, puis vous me parlez d'une enquête...

— Je n'en dirai pas plus ! Je tiens à la vie ! Avant de parler, je veux que le Tsar m'assure en personne qu'il me place sous sa protection.

L'imagination de Lyzki s'emballait. Que voulait dire cet homme ? Que le comte Kevlokine avait été torturé et assassiné sur l'ordre de Napoléon ? De Joseph ? Ou alors au contraire à la demande d'un proche de Louis XVIII, d'où les craintes de cet officier et l'ordre donné par Napoléon de divulguer ces informations ?

— Vous m'avez l'air de savoir beaucoup de choses, en effet. Mais il y a un point que je ne comprends pas, major Margont. Pourquoi prenez-vous tous ces risques ? Qu'avez-vous donc à faire du comte Kevlokine et de son assassin ? Où est votre intérêt dans tout cela ?

— La justice est une valeur à laquelle je tiens plus qu'à ma propre personne. Cela tient à ma philanthropie, une qualité pénible à porter, je vous prie de le croire. Seulement, c'est ainsi. La Révolution a changé ma vie. Elle a fait entrer en moi l'amour de la liberté. Or il ne peut pas y avoir de liberté sans justice. Cela est difficile à expliquer. J'ai du mal à trouver les mots justes pour exprimer ma détermination et, pourtant, je vous prie de croire qu'elle est sans faille. J'irai jusqu'au bout de mon enquête, même si je n'ai personnellement rien à y gagner, même si je dois y perdre.

Cette réponse, Margont l'avait formulée à Charles de Varenecourt le jour où celui-ci lui avait demandé s'il poursuivrait son enquête au cas où les Alliés viendraient à prendre Paris. Varenecourt restituait les phrases de Margont

presque mot pour mot, les accompagnant de ses gestes et de son expression. La carte qu'il jouait en ce moment même, il l'avait directement prélevée dans le jeu de Margont...

— Je vais informer le Tsar de votre requête, lui annonça Lyzki tout en s'éloignant avec la lettre de Joseph.

Le chef de bataillon conduisait Margont à son colonel, qui se trouvait place Vendôme, grouillante de soldats. Lignes blanches d'Autrichiens, dragons prussiens azur barrés de blanc par leur baudrier, infanterie bleu de Prusse, cosaques écarlates de la Garde... On avait accroché une longue corde à la statue de Napoléon habillé en empereur romain, qui trônait tout au sommet de la colonne ornant le cœur de la place, et des fantassins de dix pays différents tiraient, tiraient, tiraient pour la jeter à bas. Par extraordinaire, la statue tenait bon sur son socle, seule au milieu de tous ces adversaires.

Le colonel de ce régiment fut fort mécontent qu'on le dérangât. Que venait-on gâcher son spectacle ! Au lieu de répondre au chef de bataillon, il s'adressa à l'un de ses capitaines.

— Trouvez un régiment d'artillerie et dites-leur d'amasser toute la poudre dont ils disposent au pied de cette colonne !

Le capitaine était pétrifié. Il ne pouvait tout de même pas obéir... Les ordres étaient de ménager les Parisiens et voilà que son colonel voulait faire sauter la place Vendôme... Avec autant de poudre, les gravats allaient retomber en pluie sur le Louvre, les Tuileries, la tête du Tsar...

— Elle est faite avec nos canons, cette colonne ! Nos canons perdus à Austerlitz et qu'ils ont fondus ! s'irrita le colonel.

Puis il revint à la raison et annula son ordre. Comment ? Quoi encore ? On voulait tuer le Tsar ? Voyez cela avec ceux qui sont chargés de la protection de Sa Majesté Impériale. Tandis que Margont se réjouissait et entrevoyait enfin la possibilité d'atteindre la rue de Rivoli, le colonel se dirigea vers la colonne. Il allait tirer lui-même sur cette fichue corde, et son état-major régimentaire avec lui.

Varencourt patientait. Le faisait-on attendre exprès ? Ou Lyzki n'osait-il pas déranger le Tsar, qui discutait de l'avenir de la France et de la Russie ? Ainsi en va-t-il de l'existence : on spéculé sur ce que l'on fera dans un, deux, cinq et dix ans sans savoir que l'on vit en réalité ses dix dernières minutes...

Rue de Castiglione, Margont fut arrêté par des chasseurs de la Garde russe. Par malchance, il ne se trouvait pas à l'endroit par où était arrivé Varencourt, si bien qu'il n'avait pas affaire aux mêmes soldats, qui d'ailleurs ne s'occupaient que de leur rue et ne prêtaient pas attention au continuel va-et-vient dans la rue de Rivoli.

Margont parlait, expliquait... Le capitaine qui l'écoutait portait un bandeau sanglant autour du front. Plusieurs de ses hommes avaient également

été blessés lors de la prise des Buttes-Chaumont.

— Personne ne va tuer le Tsar, conclut l'officier.

Toujours dans l'espoir de rendre la rue de Rivoli attractive, Napoléon avait baptisé ou rebaptisé des rues qui la coupaient du nom de ses victoires. À Castiglione, près de Mantoue, en 1796, l'armée d'Italie commandée par Napoléon Bonaparte avait battu les Autrichiens de Wurmser. Trois chasseurs de la Garde russe étaient occupés à essayer de desceller avec leurs baïonnettes la plaque de pierre gravée de ce nom de Castiglione, et le capitaine jugeait que cette activité méritait plus d'attention que les propos décousus de ce Français.

D'une main, Lefine tapotait le dos de Margont pour le calmer, de l'autre, il le retenait par la manche... Ah, il connaissait son ami, celui-ci risquait de foncer tête baissée au milieu de la Garde russe ! Margont changea de tactique.

— Écoutez, faites venir M. de Talleyrand. Lui me connaît, il vous confirmera qu'il faut prendre mes propos au sérieux.

Le capitaine commençait à perdre patience. Margont ajouta :

— Il y a deux jours encore, M. de Talleyrand obéissait à Napoléon et il côtoyait Joseph Bonaparte. Il a participé à l'organisation de la défense de Paris. C'est un peu à cause de lui que vous êtes tous blessés. Alors, allez donc le déranger !

Le capitaine songea que l'idée était intéressante. Il n'avait toujours pas « réalisé », « accepté », « digéré » (il ne trouvait pas de mot pour désigner ce qu'il ressentait à ce sujet) le fait que ce haut dignitaire de l'Empire n'ait pas été jeté en prison. Pis encore, le prince de Bénévent prenait le thé avec le Tsar !

— Très bien, répliqua-t-il. Je vais essayer. Pas pour vous, mais pour mon plaisir personnel. Seulement, si vous m'avez menti, je vous ferai exécuter sur-le-champ, vous et votre ami. J'en ai le pouvoir. Nous sommes bien d'accord ?

— Oui !

À ses yeux, déranger Talleyrand, c'était comme faire sauter d'un seul coup toutes les plaques des rues de Paris commémorant les victoires impériales. Il donna un ordre à un lieutenant qui fila aussitôt au pas de course. Margont ne possédait que des rudiments de russe. Il pensait avoir saisi ce que cet officier avait dit, mais... non... il devait avoir mal compris... forcément...

— Pouvez-vous me répéter en français ce que vous venez de dire à ce lieutenant ? demanda-t-il.

Le rictus du capitaine exprimait le dégoût.

— J'ai dit : « Allez trouver M. de Talleyrand et dites-lui de bien vouloir se présenter en personne à notre poste de garde pour une affaire de la plus haute gravité concernant le Tsar. C'est un certain major Margont qui le réclame. Essayez vraiment de faire en sorte que le chef du gouvernement français provisoire se déplace lui-même. »

— Le chef du gouvernement français provisoire ? Talleyrand ? répéta Margont.

— Oui. C'est très drôle, n'est-ce pas ?

Le chef de bataillon Lyzki revint enfin et rendit à Varencourt la lettre signée de Joseph. Son attitude était respectueuse.

— Votre ordre de mission est authentique, nous l'avons comparé avec d'autres documents émanant de Joseph Bonaparte qui sont en notre possession. Normalement, tout parlementaire impérial doit être reçu en même temps par des représentants de tous les pays belligérants...

— Cela va prendre des heures ! rétorqua Varencourt. Ma mission est des plus urgentes !

Lyzki l'interrompit de la main.

— Mais, dans votre cas précis, il s'agit d'une affaire personnelle, puisque le comte Kevlokin était un ami de longue date de notre Tsar. Donc Sa Majesté Impériale va vous recevoir. Si vous voulez bien me suivre...

— Oui, vous employez les mots justes. Il s'agit vraiment d'une affaire personnelle.

Le coeur de Margont bondit dans sa poitrine : Talleyrand arrivait ! Mais le visage du prince de Bénévent se décomposa en le reconnaissant. Un officier russe était venu lui dire avec insistance qu'il devait se rendre rue de Castiglione. « Une affaire des plus graves », « le Tsar », « un major en civil » voulait le voir, « lui personnellement »... Le capitaine de la Garde qui s'était adressé à lui tenait son message d'un officier, qui avait lui-même répété les propos d'un autre intermédiaire... Le nom de Margont et d'autres bribes du message initial avaient été perdus tout au long de cette chaîne verbale. Talleyrand n'avait rien compris. Il avait songé à un malentendu, ou alors un aliéné était venu semer le trouble à un poste de garde... Mais, puisque les Russes avaient insisté pour qu'il se déplace, il avait accepté, afin de ne pas envenimer plus encore ses rapports avec la garde rapprochée du Tsar.

Philosophe, le prince de Bénévent avait pris cela pour une petite humiliation supplémentaire que lui infligeaient les vainqueurs. Cela n'arrêtait pas. Certains officiers alliés le regardaient avec un mépris glacé ; des soldats le suivaient des yeux, narquois, comme on regarde un singe de foire qui se livre à un tour habile ; des conseillers avaient suggéré au Tsar de le chasser de cet hôtel particulier, où il était chez lui, tout de même... Oh, il avait l'habitude ! Quand on fait de la politique à son niveau... Napoléon l'avait traité de « merde dans un bas de soie », on le surnommait « le diable boiteux », le grand écrivain Chateaubriand avait lancé la formule suivante : « Quand M. de Talleyrand ne conspire pas, il trafique... » Il n'avait pas pensé un instant à associer le mot « major » au nom de Margont. Il était trop occupé à essayer de consolider sa position hautement précaire et à manoeuvrer pour obtenir que les Alliés décident de rétablir la monarchie française au profit de Louis XVIII, et non de Bernadotte ! Il avait réussi ce tour de force de convaincre une partie d'entre eux qu'il représentait la France, et avait promis à Alexandre qu'il obtiendrait dès le lendemain la confirmation par le Sénat de son titre de président du gouvernement français provisoire ! Le Tsar s'était

enfermé dans le plus beau de ses salons pour tenir un nouveau conseil de guerre. Lui voulait profiter de chaque minute pour faire jouer ses relations, gagner le plus de sénateurs possible à sa cause... Et voilà qu'apparaissait ce Margont, ce fantôme du passé...

Talleyrand affichait l'expression d'une fille de joie qui verrait surgir inopinément son amant républicain de la veille et ce, le jour même de son mariage en grandes pompes avec le Tsar.

— Monsieur de Talleyrand, je crois que Charles de Varencoeur ne veut pas assassiner Napoléon, mais le Tsar ! Il veut se...

Mais le prince de Bénévent avait tourné la tête vers le capitaine responsable du poste de garde.

— Je n'ai jamais vu cet homme.

L'officier avait bien voulu croire que Margont connaissait Talleyrand, le reste, c'était à voir... Margont, pensa-t-il, avait osé se moquer de lui et cela, il allait le lui faire payer ! Talleyrand s'en allait déjà.

— Mais vous signez mon arrêt de mort ! lui cria Margont.

Deux chasseurs l'empoignèrent avec brutalité, tandis que Lefine était pareillement maîtrisé.

— On va assassiner le Tsar ! hurla-t-il. Et on va l'assassiner *chez vous* ! Les Russes croiront que vous étiez complice !

Talleyrand se retourna.

— Un instant ! Je vais quand même écouter ce que cet individu a à dire. On ne sait jamais...

Varencoeur traversa un couloir, un petit salon, un autre couloir... Des soldats de la Garde se mettaient au garde-à-vous sur le passage du chef de bataillon Lyzki, qui le précédait. Quatre fantassins fermaient la marche.

Ils arrivèrent dans une petite pièce décorée dans le style impérial, imprégnée de références gréco-romaines plus ou moins rigoureuses. Une porte à double battant était gardée par deux grenadiers du régiment Pavlo-vski, dont la coiffe était en forme de mitre. Varencoeur calculait ses chances. Si Talleyrand se trouvait en présence du Tsar, il se précipiterait aussitôt sur Alexandre, misant sur l'effet de surprise et la rapidité. Si Talleyrand n'était pas dans la pièce, il prendrait le temps de se rapprocher le plus possible avant de s'élancer. Oh, mais Talleyrand ne serait pas là, il en était sûr ! Le Tsar le prenait pour un émissaire de Napoléon : il veillerait donc à le recevoir sans Talleyrand.

La porte s'ouvrit. Lyzki lui céda le passage et se retira.

Varencoeur s'avança, salua, puis s'avança encore, jusqu'à ce qu'un général lui fasse signe de s'arrêter... Pas de Talleyrand !

Le Tsar s'était installé dans le grand salon, le salon de l'Aigle, en compagnie d'une vingtaine de personnes : Barclay de Tolly – le commandant en chef des armées russes –, des généraux de l'infanterie de ligne ou de la Garde – dont Langeron et Raïevski, bardés de décorations –, le général prince

Repnine-Volkonski – aujourd’hui chef d’état-major du Tsar, il avait conduit la charge des chevaliers-gardes à la bataille d’Austerlitz, charge que Napoléon lui-même avait jugée admirable –, deux officiers écarlates des cosaques de la Garde, un colonel des dragons et un autre des cuirassiers, des aides de camp dont le colonel prince Orlov qui avait négocié la reddition de Paris...

Varencourt songeait à tous ces hauts personnages qui le fixaient, et dont il connaissait certains de réputation. Ah oui, vraiment, un Tsar de toutes les Russies ne pouvait pas se soucier de ses sujets un par un. Qu’avait-il à faire d’une certaine Ksenia de Varencourt, morte en septembre 1812 avec son enfant sur le point de naître ? Non ! Un Tsar vous parlait de la Sibérie à coloniser, de la Pologne qu’il voulait absorber, de la Norvège que les Alliés avaient prise aux Danois pro-français pour la donner aux Suédois, ce qui aidait ces derniers à accepter de céder définitivement la Finlande aux Russes, du problème posé par l’Empire autrichien... Les astronomes observent les planètes et les galaxies, ils ne perdent pas leur temps à compter les grains de poussière... Pourtant, un grain de poussière pouvait tuer un Tsar et anéantir Paris et ses six cent mille Parisiens... Tous ces « grands hommes » : de la paille pour son feu de joie ! À sa chère épouse, il allait offrir le plus gigantesque de tous les bûchers funéraires !

Le Tsar était assis dans un fauteuil, à dix pas de lui. Magnifique dans son uniforme blanc des chevaliers-gardes, le cordon bleu de l’ordre de Saint-André barrant sa poitrine constellée de médailles. Il s’était apprêté pour son triomphe. Dans cinquante ans, personne ne serait capable de citer ses trois prédécesseurs ni, probablement, ses trois successeurs. Mais tout le monde se souviendrait d’Alexandre I^{er}, le Tsar qui a vaincu Napoléon. Varencourt songea que le plus beau jour de la vie du Tsar serait aussi le dernier.

Il commença à parler. Le Tsar fronça les sourcils. Un aide de camp, qui se tenait aux côtés d’Alexandre, déclara :

— Parlez plus fort, major, on vous entend à peine !

Varencourt s’avança d’un pas, comme quelqu’un qui fait de son mieux pour se faire comprendre. Les quatre soldats derrière lui progressèrent pareillement. Son récit était volontairement compliqué, embrouillé, confus... Cependant, régulièrement, il livrait un élément véridique. L’assistance le surveillait, mais, en même temps, elle essayait de débrouiller les fils de ces explications complexes où il était question de Joseph, de Napoléon, de Talleyrand, des Épées du Roi, du feu...

— Nous vous entendons à peine, major... s’irrita le Tsar.

Varencourt porta sa main gauche à la gorge, tandis que la droite saisissait la broche abîmée retrouvée dans les décombres de sa maison moscovite. C’était un tricheur qui lui avait appris cela : une main attire le regard et détourne ainsi l’attention, tandis que l’autre s’empare d’une carte cachée dans la manche. Les officiers songèrent que ce Français avait été blessé à la gorge, ou avait inhalé de la fumée brûlante durant les combats, ou souffrait d’une angine, ce qui expliquait sa voix inaudible... Nul ne vit le bijou, ou, si

quelqu'un le vit, il ne s'y intéressa pas. Varencourt avança encore d'un pas. L'aide de camp placé à la droite du Tsar eut un tic d'agacement. Il allait lui ordonner de reculer, mais Varencourt le prit de vitesse.

— Je connais le nom de l'assassin, mais je veux avoir la certitude que ma sécurité sera garantie par Votre Majesté Impériale !

Le Tsar fronça les sourcils. Qu'était-ce que cette histoire ? Qui était compromis ? Napoléon était-il l'instigateur de ce crime ou tentait-il une fois de plus de faire voler en éclats la coalition en faisant croire qu'un pays allié était à l'origine du meurtre du comte Kevlokine ? Cet homme s'efforçait d'expliquer quelque chose, mais il était si difficile à suivre... Varencourt progressa d'un pas de plus ; il mimait l'inquiétude, sa main gauche brandissait la lettre de Joseph ; il demandait au Tsar de bien vouloir s'engager, sur l'honneur et devant son état-major, à garantir sa protection s'il parlait. ... Il lui semblait que la broche palpitait, que c'était le coeur de son épouse qu'il tenait dans sa paume...

Margont, Lefine et Talleyrand pénétrèrent dans l'hôtel particulier. Margont ressemblait à un forcené. Il interpellait les fantassins, qui le regardaient avec colère. Le chef de bataillon Lyzki s'approcha de ce bruyant importun.

— Il faut avertir le Tsar ! lui lança Margont.

— Ne criez pas, monsieur. Qui êtes-vous ?

— Je suis le major Margont. Écoutez-moi, un homme...

Lyzki éclata d'un ricanement nerveux.

— Le major Margont ? Mais je viens de l'introduire auprès de Sa Majesté Impériale...

Talleyrand fut saisi de panique.

— Je vous certifie qu'il s'agit du véritable major Margont !

Déjà, Lyzki avait pivoté sur lui-même et s'élançait dans les escaliers en hurlant en russe : « Protégez le Tsar ! » des soldats se ruaient au pas de course à sa suite ; Talleyrand, qui n'allait pas assez vite, fut bousculé et propulsé contre un mur par un grenadier ; à l'étage, des soldats reprenaient le cri d'alerte de Lyzki tout en se mettant eux-mêmes à courir ; un fantassin empoigna son fusil à deux mains à l'horizontale et s'en servit pour plaquer de toutes ses forces Margont contre une porte pour l'empêcher de progresser plus avant...

Le vacarme dans les couloirs parvint jusqu'au grand salon. Des cris au milieu desquels on distinguait tel ou tel mot : « Tsar », « danger »... Mais les officiers présents pensaient à une menace extérieure... Napoléon osait-il attaquer Paris pour les déloger ? Un soulèvement populaire ? Une deuxième Révolution ? L'attaque désespérée de quelques soldats impériaux demeurés dans la capitale ? Varencourt, lui, comprit qu'on l'avait percé à jour. C'était un tout petit peu trop tôt, il lui aurait fallu encore avancer de deux pas... Tant pis ! Les deux battants s'ouvrirent à la volée et il profita de la confusion pour

s'élancer droit sur Alexandre. L'aide de camp ne l'avait jamais perdu de vue et se précipita à sa rencontre pour lui barrer le passage.

Le Tsar n'y comprenait rien. Avilovich avait empoigné ce Français qui essayait de courir vers lui. Mais, pour une raison inexplicable, son aide de camp eut une sorte de frisson et s'effondra... Un garde qui talonnait Varencourt parvint à le saisir par le bras, cependant lui aussi bascula en arrière, comme s'il perdait connaissance... Des généraux réagissaient en dégainant leurs sabres, mais un cosaque rouge, plus leste, ne perdit pas de temps et sauta à mains nues sur l'assaillant en le ceinturant avant de lâcher prise et de tomber au sol comme les autres... Varencourt cria : « Ksenia ! » et se jeta sur le Tsar, lui plongeant l'aiguille de la broche dans la cuisse. Une baïonnette lui traversa l'épaule ; il reçut un violent coup de crosse sur la nuque et des gardes se mirent à rouer de coups de pied son corps inanimé.

Pétrifié de surprise et d'effroi, le Tsar contemplait cette broche abîmée, un peu noircie par de la crasse ou plutôt de la suie, plantée dans sa cuisse. Il l'extirpa d'un geste, comme on chasse la guêpe qui vient de vous piquer. Rien ne se passa. L'aiguille avait épuisé tout son poison.

ÉPILOGUE

Dès que Napoléon fut informé de la prise de Paris, il décida d'attaquer la capitale. Il voulait y prendre au piège les Alliés, fondre sur eux et les broyer entre ses coups de boutoir et la révolte armée des Parisiens. Ses maréchaux le dissuadèrent de se lancer dans une telle entreprise, le convainquirent que tout était perdu et l'amènèrent à abdiquer.

Talleyrand obtint du Sénat d'être confirmé officiellement dans ses fonctions de président du gouvernement français provisoire. Il employa tout son talent pour obtenir que le pouvoir soit transmis à Louis XVIII. Les Alliés finirent par adopter cette solution. Talleyrand entra alors au service du roi de France...

Les Alliés occupèrent Paris. Contrairement à ce que l'on aurait pu craindre, ils ne se livrèrent pas au pillage, ne maltraitèrent pas les Parisiens, ne détruisirent pas les constructions de Napoléon... Cette conduite fut tout à leur honneur.

Pour avoir sauvé la vie du Tsar, Margont fut fait chevalier de l'ordre de Saint-André par Alexandre I^{er} lui-même. Puis il fut décoré... par le roi de France. Louis XVIII lui épingla en personne la décoration du Lys. Sur le coup, Margont ressentit une douleur à la poitrine et crut que le roi l'avait involontairement piqué. Il s'aperçut plus tard que cela n'avait été qu'une impression... Aussitôt après, il apprit qu'on le retirait de l'armée. Napoléon avait doté la France d'une armée gigantesque qui n'avait plus de raison d'être maintenant que la paix était signée. Une centaine de régiments d'infanterie et trente-huit de cavalerie furent supprimés. Cette mesure concernait peu les simples soldats, car le départ des conscrits entraînait déjà une baisse importante des effectifs. En revanche, des milliers d'officiers durent abandonner leur commandement, pour être remplacés par d'anciens chefs chouans ou par des nobles émigrés maintenant de retour et désireux de faire une carrière militaire. Le roi en profita pour se débarrasser des républicains et des partisans de Napoléon. Pour faire des économies et par esprit de vengeance, il fut décidé que ces officiers quittant le service actif ne

toucheraient qu'une demi-solde, ce qui, dans la majorité des cas, ne représentait pas assez d'argent pour vivre. Margont se retrouva donc en demi-solde. Lefine, Jean-Quenin Brémont et Piquebois aussi. Saber avait survécu à ses blessures et avait été fait prisonnier par les Russes. Comme l'ordre du maréchal Marmont avait été dûment retranscrit et que Napoléon aurait certainement confirmé cette promotion s'il en avait eu l'occasion, Saber était en quelque sorte le général « mort » d'un empire décédé. Les nouvelles autorités remédièrent à cette anomalie : colonel en non-activité. En demi-solde, bien sûr.

Malgré ses demandes, Margont ne put obtenir des Russes qu'ils lui remettent le curare que l'on avait retrouvé sur Varenecourt.

Jugeant que cette époque n'aimait décidément pas les journalistes libres-penseurs, Margont abandonna son vieux rêve. Et comme il n'était pas homme à vivre sans une passion, il s'en trouva une autre ! Il se lança dans des études de médecine, à la plus grande joie de Jean-Quenin. Chaque fois qu'il le pouvait, il se rendait à la Salpêtrière, où Pinel l'accueillait à bras ouverts.

Varenecourt survécut lui aussi à ses blessures. Le Tsar décida de l'épargner et le fit envoyer dans un camp de prisonniers perdu quelque part en Sibérie. Grâce à ses précieuses connaissances médicales, Charles de Varenecourt fut relativement bien traité. Vingt-deux ans plus tard, le successeur d'Alexandre, Nicolas I^{er}, le gracia. Varenecourt demeura en Sibérie, où il avait fini par refaire sa vie.

Le vicomte de Leume et les rescapés de son organisation ne furent pas récompensés par Louis XVIII, car les nouvelles autorités ne voulaient pas se compromettre avec des individus liés à l'assassinat d'un dignitaire impérial et qui avaient failli – même si c'était involontairement – causer la mort du Tsar. Écoeuré, Louis de Leume s'en alla tenter sa chance dans le Nouveau Monde. Quand il débarqua en Louisiane, d'ambitieux projets scintillaient déjà dans ses pensées.

Catherine de Saltonges s'était toujours opposée à tous les plans violents du groupe, le vicomte de Leume le confirma. Elle put donc rester à Paris, où elle finit par se remarier.

Se conformant à l'adage « les bons comptes font les bons amis », la justice royale envoya le baron Honoré de Nolant en prison. Il y passa le restant de ses jours.

Ce fut Claude Bernard, un physiologiste français élève de Magendie, qui, des années plus tard, découvrit que le curare agissait au niveau de la jonction neuromusculaire, mais en affectant uniquement le nerf. Cette découverte fit faire un immense bond en avant dans la compréhension du fonctionnement du système nerveux. Claude Bernard, pour cette découverte et d'autres encore, fait partie des savants mythiques dont s'enorgueillit l'Humanité.

Après maintes discussions, les Alliés décidèrent d'envoyer Napoléon sur l'île d'Elbe, dont il aurait la souveraineté. Une cour restreinte l'y accompagna. On le surveillait de près. L'Empereur se mit à se promener, à jardiner, à

recevoir des invités, à discuter de futilités, à aménager son empire-confetti... L'Europe finit par croire qu'il allait passer ainsi le restant de ses jours. Mais, en réalité, il comptait les erreurs de Louis XVIII... À chaque faute commise par la monarchie française, Napoléon songeait qu'il venait de faire un pas de plus vers Paris...

La 2^e légion de la garde nationale de Paris fut en réalité commandée par le comte Saint-Jean-d'Angély, puis par le chef de bataillon Odier.

La situation exacte de sa caserne est inconnue.

En revanche, son lieu de rassemblement était effectivement la place Vendôme.